

Pierre Wittmann

# Marlène ou le jeu de la vie



Wisdomlight



Pierre Wittmann

Marlène  
ou le jeu de la vie

Wisdomlight

©Pierre Wittmann, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9563-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Édition papier : avril 2014

© 2014 Pierre Wittmann

ISBN 978-616-361-079-9

Éditions Wisdomlight – Chiang Mai – Thaïlande

Site web : [www.pierre-wittmann.com](http://www.pierre-wittmann.com)

Blog : <http://lumiereledesagesse.wordpress.com>

**Avertissement :**

Aucune ressemblance n'est gratuite  
Fiction et réalité ne sont que mémoires  
Qui concrétisent l'apparition fortuite  
De personnes et de situations illusoires

Je remercie Annabel Coulet pour sa correction du manuscrit,  
ses suggestions et ses encouragements.

**Illustration de la couverture :**

Peinture de Pierre Wittmann

1079 Peinture tantrique, 2006

Acrylique sur papier, 54 x 44 cm

## Table des matières

Prologue .....	9
<b>Première partie : Marlène</b>	
Pierre et Marlène.....	11
Marlène et Alba.....	18
Philippe et Maude.....	27
Marlène et Virgile.....	39
<b>Deuxième partie : Julien</b>	
L'accident de Julien .....	47
Réunion des âmes .....	50
Julien et Estelle.....	55
Marlène et Vanille.....	64
Philippe et Arlette.....	73
Marlène et Zéphyr.....	86
<b>Troisième partie : Jérôme</b>	
Jérôme et Jeanne.....	102
Marlène et Élixir.....	106
Jérôme et Moon .....	120
Marlène et Myrtille.....	126
Constellation familiale.....	139
<b>Quatrième partie : Antoine</b>	
Antoine et Monica.....	150
Ananda et Maryse .....	158
Marlène et Antimoine .....	168
Federico et Manisha .....	179
Marlène et Blue .....	184
<b>Cinquième partie : Julien</b>	
Julien et Samantha .....	196
Marlène et Cinabre .....	207
Philippe et Ariane .....	220
Marlène et Virgule .....	231
<b>Sixième partie : Marlène</b>	
Marlène et Spirale .....	252
Jérôme et Marlène.....	259
Marlène et Boris.....	278
Philippe à Luang Prabang.....	303
Épilogue .....	315

*Je connais la nature de l'Être suprême  
Comme l'espace, Il s'étend partout  
Et toutes les formes qui apparaissent en Lui  
Sont illusoires, comme l'eau d'un mirage*

Avadhut Gita





## Prologue

La pleine lune est déjà haut dans le ciel, sur l'île de Java, et on peut observer de curieuses lumières colorées au sommet du grand stupa de Borobudur. Mais qui pourrait bien les observer ? Les grilles du site touristique sont closes depuis 18 heures. Les deux gardiens, dans leur cahute, ont fini leur bouteille d'alcool de riz et sont assoupis. Les hôtels les plus proches sont trop éloignés pour voir le stupa, et les touristes déjà endormis afin d'être en forme pour la visite du lendemain matin. Les habitants des deux villages situés aux abords du stupa, eux, ont toujours su qu'il s'y passait des choses certaines nuits de pleine lune. Mais le stupa est tabou pour les gens du peuple, et même avant que Borobudur soit devenu un lieu touristique et que le site fût clôturé, personne n'a jamais osé s'approcher du stupa, surtout la nuit, et on raconte encore aux enfants le sort horrible réservé à ceux qui ont enfreint cette loi.

À l'époque du grand royaume bouddhiste qui s'étendait sur toute l'Asie du Sud-Est, l'accès au stupa était réservé aux prêtres. Chaque étage correspondait à un niveau de réalisation spirituelle et, pour y être admis, il fallait avoir atteint ce niveau. Seuls les bodhisattvas parvenus à l'éveil complet accédaient au niveau supérieur, et y accomplissaient des cérémonies tantriques pour la libération de tous les êtres.

Cette nuit-là, ce n'est pas une cérémonie bouddhique qui se déroule sur le sommet du stupa. Le bouddhisme a disparu de Java depuis les invasions musulmanes, il y a plusieurs siècles. Le stupa a été abandonné et vite recouvert par la forêt vierge. Et il ne fut découvert par les archéologues hollandais qu'au dix-neuvième siècle.

Les âmes de la famille des Séraphins organisent régulièrement des fêtes sur la terre. Elles y retrouvent cette atmosphère si particulière qu'elles ont connue lors de leurs multiples incarnations humaines et dont elles gardent une subtile nostalgie. Ces fêtes terrestres sont les loisirs bien mérités des âmes et, à leur approche, elles éprouvent une forme éthérée de l'enthousiasme humain.

Lors des fêtes et de leur préparation, les âmes peuvent exercer sans restrictions leurs pouvoirs sur la matière, dont l'usage est habituellement limité sur la terre par les règles du jeu de la vie, et elles ne s'en privent pas. La fête a lieu dans un espace qui est en même temps matériel et virtuel, et chaque âme s'incarne dans un corps virtuel, issu de ses souvenirs ou de son imagination, dans lequel elle éprouvera les plaisirs et les émotions de la forme humaine. C'est comme un bal costumé où l'être dans son ensemble devient le costume.

Zéphyr et Blue, qui organisent la fête de Borobudur, ont été des amants passionnés sur la terre, et ils ressentent un voluptueux frémissement chaque fois que leurs lumières se rencontrent. Lors des fêtes terrestres, ils peuvent revivre, dans cet environnement qui relie différents niveaux de la réalité, certains de leurs plus chauds souvenirs.

Dans leur dernière vie humaine, Zéphyr et Blue s'étaient cachés dans l'enceinte du stupa et s'y étaient fait enfermer, une nuit de pleine lune. Ils avaient déambulé et médité successivement sur les différents étages, pour élever leur niveau de conscience. Au sommet, ils avaient dédié leur méditation tantrique à l'éveil de tous les êtres, assis sur un socle vacant, sexuellement unis dans la posture du lotus, avant de s'endormir enlacés sur les dalles de pierre.

# Première partie : Marlène

## Pierre et Marlène

Chaque mercredi à 17 heures, Marlène vient au Pavillon Blanc pour une séance de massage tantrique. Une intimité complice s'est tout de suite établie entre Marlène et Pierre et, à la fin de la troisième séance de massage, ils ont fait l'amour. Ils étaient tous les deux très excités, et l'enchaînement fut spontané, évident, et aussi, sans commentaires. À la fin de leurs ébats, Marlène s'est habillée et est partie, en faisant la bise à Pierre, comme si rien ne s'était passé. Quelques jours plus tard, Pierre envoya un SMS à Marlène : « La prochaine fois si tu es d'accord je t'invite à dîner après le massage Pierre ». La réponse arriva quelques minutes plus tard : « D'accord Marlène ».

Marlène s'est installée à Luang Prabang il y a un an, après avoir perdu son mari, un architecte mexicain, dans un accident d'avion. Comme elle n'avait pas d'enfants, ni de famille au Mexique, elle a décidé de quitter Mexico, où ils vivaient depuis dix ans, et le vide dans lequel elle s'était retrouvée si soudainement. Elle ne voulait pas non plus retourner vivre à Paris où elle avait passé son enfance et étudié, elle aussi, l'architecture. Elle avait lu un reportage sur la restauration par l'Unesco des temples bouddhistes de Luang Prabang, au Laos, et a décidé que c'est là qu'elle irait. Elle se rapprochait ainsi de ses origines mystérieuses du côté de son père cambodgien, qui avait abandonné sa famille lorsqu'elle avait deux ans, mais elle sentait que c'était encore trop tôt pour aller découvrir la terre de ses ancêtres. Après avoir liquidé toutes ses affaires, vendu l'appartement de Mexico et la villa d'Acapulco, Marlène a passé quelques jours à Paris pour voir sa mère et ses sœurs, et a pris un billet aller simple pour Luang Prabang. Elle n'est partie qu'avec une valise et s'est installée en arrivant à la Villa Santi, un ancien hôtel de style colonial très bien restauré. Elle avait une grande chambre avec une terrasse donnant sur le jardin et, derrière les arbres, elle devinait les toits des pagodes du Vat Nong.

Sans se presser, Marlène a cherché un logement et a trouvé une jolie maison avec un petit jardin dans une ruelle calme donnant sur les quais du Mékong. Elle est restée encore deux mois à la Villa Santi, le temps d'aménager la maison à son goût. Une fois les travaux terminés, et bien installée dans sa maison, elle a pris, pour s'occuper, un travail à mi-temps dans une boutique de décoration ouverte récemment par un homosexuel.

Pendant cette première année de son séjour à Luang Prabang, Marlène est peu sortie, et se contentait des rapports sociaux que lui offrait son travail. Elle parlait avec les touristes, les gens de passage, cela restait superficiel, et aucun lien profond ne venait troubler sa solitude. Cette situation lui convenait bien, car elle sentait que le deuil de son mari, de son ancienne vie, était un processus lent, et elle ne voulait pas le brusquer. Elle se sentait bien dans sa maison. Le soir, elle aimait se cuisiner des petits plats, lire et écouter de la musique. Le matin, elle allait au marché, marchait dans la ville, visitait les temples. Sa vie coulait, douce et régulière, sans à-coups ni rapides, elle suivait son cours, comme le Mékong, qu'elle contemplait longuement depuis sa terrasse.

Marlène et Pierre ont faim et sont dans une bonne disposition pour passer la soirée en tête-à-tête. Après la séance de massage tantrique, ils ont fait l'amour longuement et passionnément.

Pierre emmène Marlène dans un restaurant romantique au bord du Mékong, l'Éléphant Bleu. Il y a des bougies, des lampions, des fleurs, de la musique douce, des blues qui donnent envie aux amoureux de danser le slow. La cuisine fusion est originale et raffinée. Les boissons sortent aussi de l'ordinaire, des jus de fruits exotiques parfumés avec des essences de fleurs, des ponches à base de jus de légumes, un choix d'eaux minérales rares venant de pays lointains. Le service est attentif et discret.

Un mois après leur rencontre, Pierre et Marlène ont enfin l'occasion de faire connaissance. Les massages se sont déroulés en silence, les ébats amoureux aussi. Lors du vernissage où ils se sont rencontrés, ils ont échangé des propos superficiels, et se sont brièvement présentés. Marlène sait que Pierre a beaucoup voyagé et, à côté des soins et des massages, qu'il peint et écrit des livres. Pierre sait que Marlène est veuve, qu'elle vit à Luang Prabang depuis un an et travaille dans la boutique de décoration qui est à côté de la galerie où ils se sont rencontrés.

« Je suis contente de passer cette soirée avec toi, Pierre. Bien que nous nous soyons rencontrés il y a déjà un mois, nous ne nous connaissons pas. Enfin, c'est étrange, nous nous connaissons très intimement au niveau physique, tu as massé toutes les parties de mon corps, nous avons fait l'amour, mais nous n'avons pas encore parlé, nous ne savons rien l'un de l'autre, de notre vie avant notre rencontre.

— Oui, c'est une des choses que je trouve très belle dans notre relation, ce silence, cette absence de curiosité, d'avidité à connaître le passé, qui de toute façon est révolu, n'est que souvenirs, et n'est pas très important. Une distraction qui nous empêche de jouir pleinement du moment présent. C'est ce que j'aime avec toi, cette jouissance physique et sensuelle du présent, sans les bavardages du mental, sans avoir besoin de créer une histoire. C'est quelque chose de très rare, que je n'avais jamais rencontré avec autant d'intensité avant de te connaître, Marlène. C'est d'ailleurs ce qui m'intrigue en toi.

— Quand je suis arrivée à Luang Prabang, j'ai décidé de cesser de vivre dans une histoire. L'histoire dans laquelle j'avais vécu depuis dix ans s'était interrompue brutalement, comme l'histoire de ma jeunesse s'était interrompue quand je me suis mariée et suis partie au Mexique. Et ce qui est curieux, c'est que ces histoires se sont complètement dissociées de moi, ont perdu leur réalité. Il me semble qu'elles n'existent plus, qu'elles n'ont même jamais existé. Que je ne pourrais pas revenir en arrière, visiter les lieux où j'ai vécu, revoir les gens que j'ai connus. Car ils n'existent plus, ils n'ont jamais existé. Ou alors c'est moi qui n'existe pas. Ce que j'ai perçu comme ma vie n'a peut-être jamais existé. Ce fut une sorte de rêve. Mais qui aurait fait ce rêve ? Je me dis parfois que c'est une histoire écrite par un auteur mystérieux, et que je n'existe que dans son imagination. Je ne sais pas si ce que je dis est très clair. J'espère que je ne t'ennuie pas avec mes doutes existentiels, Pierre. Mais je ressens le besoin de les partager avec toi, j'ai l'intuition que toi tu peux me comprendre.

— Oui, Marlène, je te comprends tout à fait. Je vis la même chose que toi, même si je l'exprimerais d'une autre manière. Moi non plus, je n'arrive pas à percevoir la réalité de ma vie, surtout le sens qu'elle peut avoir. Qu'est-ce que je fais sur cette terre, pourquoi je suis là ? Je suis un artiste, je peins et j'écris. L'artiste en moi est un personnage solitaire, sauvage, qui crée dans son coin, sans se mêler aux autres, qui se sent déraciné, déconnecté du monde. C'est pour cela que j'ai commencé à faire de la thérapie, à donner des massages, pour essayer de m'enraciner,

de me connecter aux autres, pour tenter de donner un sens à ma vie. Et d'une certaine manière ça marche, je trouve cette connexion dans mes séances, j'ai l'impression d'être utile et d'enfin exister. Et cela me donne aussi beaucoup de joie et d'énergie.

— Je ne connais pas tes livres, Pierre, mais j'ai vu les tableaux qui sont dans ton cabinet, ils sont pleins de couleurs, ils irradient la lumière et l'énergie. Il me semble qu'ils sont une merveilleuse manière de te connecter aux autres, de leur apporter quelque chose de précieux.

— Merci, Marlène, ce que tu me dis me touche et me fait plaisir. Mes tableaux existent, ils vivent leur vie, je les aime beaucoup moi aussi et je vis parmi eux. Mais je ne sais pas d'où ils viennent. Je les ai peints, c'est sûr, mais ils viennent d'ailleurs. Une fois terminés, ils se déconnectent et quittent ma vie. Ils ne font pas partie de l'histoire de ma vie. C'est une impression étrange, la même que ce que tu me disais concernant l'irréalité des histoires de ta vie. Comme si je les avais peints dans un temps et un espace extérieurs à mon histoire, à toute histoire. Et j'ai la même impression maintenant, avec toi, que nous vivons dans un autre espace-temps, que nous ne construisons pas une nouvelle histoire.

— Restons dans ce ressenti que nous avons tous les deux, Pierre. Nous avons assez parlé pour ce soir. Retrouvons ce silence que nous aimons tant, cette profondeur tranquille et vibrante, où il n'y a rien à dire parce que nous vivons sur la même longueur d'onde, dans le même niveau de conscience. Tout est partagé, et rien ne manque. »

Marlène et Pierre finissent la soirée dans une joie intense, ils échangent parfois des sourires complices, se prennent la main avec passion. L'énergie circule entre eux, ils savent qu'ils ressentent exactement la même chose. Pierre raccompagne Marlène. Ils s'embrassent longuement et tendrement sous le grand manguier, devant la maison de Marlène, puis Pierre rentre chez lui en faisant un grand détour par le bout de la péninsule, où les silhouettes des pagodes et des stupas se détachent comme des ombres chinoises au clair de lune. Le soir, cette partie de la ville est déserte et silencieuse, on n'entend que les coassements incessants des grenouilles et parfois l'aboïement d'un chien dans le lointain.

Avant d'aller se coucher, Pierre a besoin de marcher, de laisser les tensions de son corps se vider et d'intégrer les fortes émotions que provoque en lui la présence énigmatique de Marlène.

Marlène continue à venir voir Pierre chaque semaine. Il lui donne un massage tantrique, comme d'habitude, et ils font l'amour, partageant en silence l'intensité de leurs émotions et les nuances subtiles de leurs

ressentis. Ils vivent en parfaite osmose dans cet espace magique qui se referme ensuite jusqu'à la semaine suivante. Quinze jours après leur soirée à l'Éléphant Bleu, Marlène propose à Pierre de venir dîner chez elle un soir de la semaine suivante.

La maison de Marlène est décorée avec un goût discret, Pierre se sent tout de suite à l'aise dans ce minimalisme sobre mais chaleureux. Tous les murs sont blancs et contrastent avec les boiseries foncées. Les carrelages des sols sont dans des camaïeux d'ocre rouge et des rideaux de soie jaune créent des taches de couleur chaudes et lumineuses. Peu de meubles, peu d'objets, le plus important est l'espace, le vide. Pierre se déplace dans la grande pièce de séjour qui occupe tout le rez-de-chaussée pour s'imprégner de l'atmosphère, il observe chaque détail et y découvre des aspects de la personnalité de Marlène qu'il ne connaît pas encore.

Il s'arrête longuement devant trois peintures placées côte à côte dans de grands cadres dorés. Ce sont les seuls tableaux qui décorent les murs blancs. Le premier représente le tronc et les branches d'un arbre qui s'imbriquent, il est très coloré – bleu, orange, rose, pourpre – et presque abstrait. Le deuxième montre une vue axonométrique d'une étrange structure composée de cylindres de couleurs, comme de grands rayons qui s'élèvent vers le ciel. Le troisième est complètement abstrait, des taches de couleurs vives, comme de larges traits de pinceau, qui convergent vers un point extérieur au tableau.

« Je me sens bien chez toi, Marlène, c'est beau et raffiné, et je retrouve cette tranquillité et ce silence dont nous parlions la dernière fois.

— Merci, Pierre. J'aime beaucoup cette maison, j'y suis très heureuse, et c'est pourquoi je ne sors pas beaucoup. »

Ils s'installent autour d'une table basse en laque orange, sur de gros coussins d'un orange plus pâle. Marlène a préparé une soupe de poissons à la citronnelle, des beignets de courge au gingembre et un curry de canard aux légumes, avec du riz parfumé au jasmin.

Marlène et Pierre ont faim, ils mangent en silence.

« C'est délicieux, Marlène, on dirait que tu as toujours vécu en Asie.

— Je suis contente que cela te plaise. J'aime beaucoup cuisiner. Et même si je n'étais jamais venue en Asie avant de m'installer ici, je me suis très vite intégrée. Les coutumes, le genre de vie, la cuisine me semblent tout à fait naturels. Probablement que mes gènes, du côté de mon père, ont retrouvé un rythme connu, des habitudes ancestrales.

— Une chose qui m'intrigue dans cette pièce, Marlène, ce sont les trois tableaux. Je les aime beaucoup. Ils ne sont certainement pas là par hasard. Je pressens qu'ils te représentent, d'une certaine manière. J'y vois trois aspects de toi, que je ne connais pas encore, mais qui m'intriguent et me fascinent. C'est une sensation très étrange, comme des éléments nouveaux qui viennent habiter le mystère de notre relation. Mais ne te sens pas obligée de m'en parler. Si c'est nécessaire, ils me transmettront leur message au moment voulu.

— Ton pressentiment est juste, Pierre, ces tableaux sont très importants pour moi, ils sont une partie de moi, le moi qui existait avant mon arrivée à Luang Prabang. Ce sont les seuls objets que j'ai emportés avec moi, que j'ai gardés de mon ancienne vie. Ils représentent trois hommes qui ont marqué ma vie, et qui m'accompagnent toujours, sur un autre plan. Je ne t'en dis pas plus pour l'instant. Je sais que tu me comprends. »

La prochaine phrase de Marlène est un grand sourire. Pierre ne peut s'empêcher de sourire aussi. Il est en même temps amusé et comme envoûté par l'étrange atmosphère qui entoure leur relation. Les longs silences, plus expressifs et plus émouvants que des paroles, où ils fusionnent dans une intimité sensuelle. Les sensations intérieures sont si fortes que l'environnement extérieur semble dérisoire et comme irréel.

Pour essayer de faire le lien entre ces deux mondes apparemment si différents, Pierre regarde Marlène. Elle porte une robe moulante rose fuchsia, décolletée dans le dos, qui, lorsqu'elle est assise, lui remonte jusqu'en haut des cuisses. Pierre devine qu'elle est nue dessous.

« Tu es très belle, Marlène, j'aime te voir dans cette robe sexy. Ce rose intense donne un éclat profond à tes cheveux noirs et illumine ta peau dorée. J'ai envie de toi, dit-il en posant sa main sur son genou gauche. »

Marlène frémit.

« Tes mains, Pierre, le toucher du masseur tantrique, réveillent tout mon corps, et me donnent des frissons. Tu le sais bien !

« Je vais préparer une tisane, et je te ferai visiter le haut de la maison ».

Un escalier circulaire donne accès à une grande pièce, dont une partie sert de bureau, très minimaliste lui aussi, une table et une chaise blanches et un MacBook. L'autre partie de la pièce est recouverte d'un grand tapis de soie laotien, avec des motifs traditionnels dans des tons de rouge, sur lequel sont disposés quelques coussins recouverts de tissages dans les mêmes tons et trois bols tibétains. Sur la gauche, il y a



deux chambres, une chambre d'amis, dans les ocres jaunes, et la chambre de Marlène qui est bleue, avec seulement un grand futon carré posé à même le sol, au milieu.

Sur la droite, un petit escalier très raide monte sur la terrasse qui forme le toit de la maison. C'est là que Marlène entraîne Pierre.

L'escalier débouche dans une partie couverte qui permet d'utiliser la terrasse pendant la saison des pluies et pendant les chaudes heures ensoleillées de la journée. À gauche il y a une table de bois ronde entourée de six chaises, et à droite une pile de grands coussins plats recouverts de toile de coton écrue et plusieurs tables basses de différentes tailles qu'on peut facilement disposer sur la partie découverte de la terrasse selon les besoins.

La nuit est obscure, c'est la nouvelle lune et il y a peu d'éclairages publics à Luang Prabang. D'un côté, qui est un peu plus lumineux, on devine la ville, la silhouette d'une pagode et le mont Pou Si. De l'autre, plus sombre, il y a de grands arbres, entre lesquels des reflets mouvants suggèrent la présence du Mékong, qui coule devant de hautes montagnes dont les sommets se détachent par moments sur le ciel éclairé par un orage qui gronde dans le lointain.

Marlène prend deux coussins qu'elle place côte à côte dans un coin de la terrasse, et une petite table basse sur laquelle elle dépose la tisane. Elle allume la bougie d'un grand lampion rose qu'elle laisse dans la partie couverte. Il diffuse une douce lumière qui rappelle discrètement la couleur de sa robe, et colore légèrement l'obscurité chaude et intime du coin dans lequel ils sont installés.

Un peu plus tard. La lumière du lampion laisse deviner deux taches plus sombres sur le carrelage nacré, la robe de Marlène et les habits de Pierre, et elle miroite subtilement sur leurs corps nus et mouillés, enlacés sur les coussins. L'orage s'est rapproché et il a commencé à pleuvoir.

Les grosses gouttes chaudes, rares au début, ajoutent une dimension nouvelle aux sensations tactiles créées par le contact des corps. L'eau de chaque goutte irradie à la surface de la peau, comme des étincelles, puis semble pénétrer à l'intérieur. Les gouttes se rapprochent, plus rapides, plus drues, presque douloureuses. Enfin les nuages s'ouvrent et relâchent une averse tropicale qui les submerge dans un flot de béatitude. Les flashes des éclairs les figent dans une succession de plans fixes. Les longs grondements du tonnerre font vibrer leurs corps jusqu'à la moelle, et donnent un rythme de plus en plus effréné et passionné à leurs ébats.

La pluie se calme, l'orage s'éloigne et les amoureux descendent dans la chambre bleue pour y retrouver la paix et le silence. La fougue qui a accompagné les déchaînements de la nature fait place à la douceur et à la tendresse. Ils découvrent un nouveau niveau d'intimité, plus profond, une vibration physique qui pénètre au cœur de la matière, qui semble s'enraciner dans la terre et se vider en elle. Les émotions frémissent à une fréquence plus éthérée, plus joyeuse, une explosion de couleurs, de sons, de lumières, qui s'interpénètrent dans une symphonie de beauté et d'harmonie. À ce niveau, au-delà des perceptions sensorielles, une nouvelle rencontre s'opère, subtile, irréelle. Les âmes quittent les sphères grossières du corps et des émotions et fusionnent dans un orgasme cosmique, en dehors du temps et de l'espace.

« Où suis-je, Pierre ? Que m'est-il arrivé ? J'ai l'impression que j'ai perdu connaissance. J'étais ailleurs, dans un autre monde, avec toi. Ce n'était pas un rêve, mais comme une autre réalité. Et toi, es-tu toujours là ? »

Pierre ne répond pas. Il baigne dans une parfaite tranquillité, une bulle vide et lumineuse où il n'y a ni sensation ni perception. Son mental est déconnecté. Les paroles de Marlène l'effleurent comme l'écume d'une vague, et le ramènent lentement à lui.

« Je n'avais jamais eu d'orgasme aussi fort, dit Marlène, j'ai eu l'impression que mon corps physique avait disparu, et que notre étreinte se poursuivait ailleurs, dans un autre niveau de conscience, hors de mes perceptions et de mon fonctionnement habituels. Explique-moi, Pierre, que m'est-il arrivé ?

— Jouis simplement de ce nouveau ressenti, Marlène, il n'y a rien à expliquer. La vie n'est qu'un jeu... mystérieux et imprévisible. »

## Marlène et Alba

« Bienvenue dans le monde des âmes, Marlène ! Je suis Alba. »

Alba prend Marlène chaleureusement dans ses bras et la serre longuement contre son cœur.

La transition du monde terrestre au monde des âmes est une expérience déroutante. L'âme quitte la terre par un long tunnel, comme une sorte de boyau, qui constitue le passage entre les différentes dimensions de la réalité. À la différence du vagin par lequel le bébé passe au moment de la naissance terrestre, le tunnel de la transition n'est pas

matériel, et ne provoque aucune souffrance physique à l'être qui l'emprunte. Au contraire, il ressent une intense sensation de bien-être, de paix et de légèreté. C'est dans ce tunnel que l'être se désincarne et abandonne son esprit égotique. Comme les humains qui ont vécu une expérience de mort imminente, il voit alors une lumière intense au bout du tunnel. C'est la lumière du monde des âmes, la claire lumière dont parlent les mystiques qui l'ont entrevue dans leur méditation, une fréquence lumineuse trop forte pour les yeux des êtres incarnés.

« Comment te sens-tu Marlène ? Contente d'être ici ?

— Je me sens si pure, si légère, si tranquille. Une sensation merveilleuse, mais surprenante. Je ne sais pas ce qui m'arrive... Merci, Alba, de m'accueillir avec autant d'amour. C'est ce que je ressens, de l'amour, mais un amour bien différent, bien plus fort, et en même temps bien plus léger, que ce qu'on appelle amour sur la terre.

— Oui. Ici nous vivons dans l'amour absolu. »

Alba garde le silence pendant un moment que Marlène trouve interminable, comme si une journée entière s'était écoulée avant qu'elle ne reprenne la parole. Marlène en profite pour observer ce monde nouveau dans lequel elle se trouve projetée comme par enchantement. C'est étrange, se dit-elle, la notion du temps, ici, n'a rien à voir avec ce qu'elle est sur la terre. Comme si le temps n'existait pas. La lumière est intense, mais très douce aussi. Elle ne change pas selon des conditions extérieures indépendantes de notre volonté, mais semble répondre à nos émotions et nos désirs.

L'espace dans lequel Marlène et Alba se trouvent est encore plus étrange et plus insaisissable que le temps. Marlène a l'impression d'être dans une grande pièce, mais il n'y a pas de murs, ni de plafond, ni de sol. L'espace paraît s'étendre à l'infini, et pourtant elle se sent dans un lieu clos et intime. Il y a des lumières chatoyantes et des nuées qui se déplacent sans cesse, d'une façon subtile et langoureuse, mais en même temps tout semble parfaitement immobile. Cet environnement est irréel, mais aussi tout à fait naturel. Il est confortable et familier, comme si Marlène y avait toujours vécu, pourtant elle se sent complètement dépaylée.

« Je vais t'expliquer comment fonctionne notre existence, Marlène. Tu rencontreras ensuite les autres membres de ta nouvelle famille et chacun t'initiera, à sa manière, au monde des âmes et au rôle que tu vas y jouer. »

Marlène contemple Alba, une belle jeune femme blonde, grande et mince, avec un corps de vingt ans, mais aussi une grande maturité et

une profonde sagesse. Elle est vêtue de voiles diaphanes qui ondulent, mus par de subtils courants d'air, jouent avec les lumières colorées du lieu comme un kaléidoscope et laissent deviner les formes fines et élancées de son corps nu. Marlène remarque qu'elle aussi a retrouvé le corps de ses vingt ans et est vêtue de voiles transparents qui flottent dans une brise que, curieusement, elle ne perçoit pas du tout. Elle ne ressent pas son corps non plus, il a l'air d'une apparition sans substance, un mirage, une réalité surnaturelle qui pourrait disparaître à tout instant.

« Comme nous avons un lien très étroit avec la terre et avec les humains, reprend Alba, tu verras que nous utilisons beaucoup de formes de la vie terrestre. C'est facile et fonctionnel pour nous, mais nous ne sommes pas limités par ces formes et rien ne nous oblige à les utiliser. Nous avons une liberté et des possibilités infinies, et difficilement imaginables pour un être humain. Tu vas les découvrir à ton rythme. Au début, tu seras encore habituée et attachée aux formes terrestres. C'est tout à fait normal. Donc, prends ton temps, Marlène ! »

Après un long silence pendant lequel Marlène se laisse doucement bercer par la paix et la beauté qui l'entourent, Alba continue :

« Le temps, l'espace, la causalité, ne sont pas ici des limitations et des contraintes, comme sur la terre. Nous avons la capacité de les utiliser et les modeler à notre gré, ou de nous en passer complètement. C'est comme la parole, même si maintenant je parle, nous n'en avons pas besoin. Nous pouvons communiquer directement, d'âme à âme, par la télépathie, par l'intuition, comme diraient les humains, qui ont parfois un aperçu de nos manières de communiquer. Tu remarqueras aussi que toutes les communications se font dans ta langue de prédilection, ou celle que tu choisis à chaque instant. En ce moment, je te parle en italien, la langue de mon cœur, et tu entends mes paroles en français, ta langue maternelle dans la vie que tu viens de quitter. »

Marlène, charmée par le son mélodieux de la voix d'Alba, se relaxe de plus en plus dans son nouvel environnement et étire ses membres avec délices sur les coussins moelleux du sofa sur lequel elle est étendue depuis son arrivée. C'est alors qu'elle remarque avec surprise qu'il n'y a pas de sofa. Ce sont ses sensations tactiles et la visualisation de souvenirs terrestres liés au bien-être sensuel qu'elle ressent qui ont matérialisé l'apparence d'un sofa. Mais elle repose, comment dire... dans un vide douillet, un état d'apesanteur, comme sur des bulles de savon aux reflets chatoyants. C'est étrange, et délicieux.

« Tout ce que je peux te dire, Marlène, tu le sais déjà, c'est en toi, inséparable de toi. C'est toi, car tu es tout, et, à mesure que tu le décou-

viras, tu comprendras le vrai sens du mot omniscience, que les humains utilisent, sans bien le comprendre, pour nommer une des qualités qu'ils donnent à leurs dieux. Les conditionnements humains et l'ignorance de la vraie nature des choses sont encore cristallisés en toi, et te protègent de l'inconfort d'une transition trop rapide. Mais ils vont fondre comme le givre matinal sous les premiers rayons du soleil, et tous les aspects de ta nouvelle vie vont s'éclairer et resplendir, car ils sont ce soleil. Nous sommes sa lumière et nous apparaissions, sous des formes variées, comme toutes les facettes de cette lumière. Nous sommes ce que les adeptes du nouvel âge appellent des êtres de lumière.

— J'essaie de comprendre ce que tu me dis, Alba, et de découvrir en moi cette omniscience dont tu me parles, cette lumière, que je perçois bien autour de moi, mais qui me semble encore séparée de moi. Que dois-je faire pour devenir aussi cette lumière ?

— Tu ne dois rien « faire », Marlène, mais simplement « être ». Faire sépare, être unit. C'est ce que les humains ont de la peine à comprendre. Ils sont sûrs que le but de leur vie est de faire, et c'est pourquoi ils se sentent toujours séparés les uns des autres, chacun préoccupé par sa petite activité et le but ou le résultat qu'elle lui promet dans le futur. Faire l'isole, et en même temps le met en opposition, en compétition, en conflit avec ses semblables. Alors que le jour où il renonce à faire pour être, il commence à comprendre l'unité de tous les êtres. Tu remarqueras que là, il utilise précisément le mot « être » pour se désigner, car il renonce à son moi individuel. Et ce nouvel être cesse de se projeter dans le futur par ses actions, mais « est » dans le présent. Ici, nous sommes dans cet état d'être, tu vas vite t'en rendre compte, Marlène. La compulsion à faire, et l'idée que c'est un devoir, vont te quitter. Ce sont des résidus de ta vie terrestre. Ce que les humains appellent des souvenirs. La mémoire est ce qui donne aux humains leur identité et leurs points de repère, l'impression d'exister et leur sens de l'appartenance. Mais comme elle se réfère toujours à un passé révolu, elle ne leur offre jamais la vraie sécurité qu'ils recherchent, cette sensation d'unité qui n'existe que dans le présent. Ils sont toujours insatisfaits et continuent à chercher le contentement, la paix, le bonheur dans le futur, et pensent que faire est le seul moyen d'y parvenir. Alors qu'il suffit de lâcher prise pour trouver la paix. C'est ce que les Chinois appellent le « wu wei », le non-faire ou le non-agir.

— Merci, Alba. Je comprends. Je lâche prise et je sens la lumière qui m'envahit, ou plutôt que je deviens la lumière. C'est merveilleux. Je suis contente que tu me parles du « wu wei », car c'est un concept qui m'a

toujours intriguée et intéressée, même plus, c'était devenu une aspiration profonde et presque une obsession par moments. Et même si j'avais parfois l'impression, pendant de courtes périodes, d'avoir réalisé mon rêve, je me rends compte maintenant que je n'ai jamais vraiment réussi à lâcher prise complètement, que le faire a toujours repris le dessus dans ma vie.

— Les humains qui parviennent à une réalisation complète du « wu wei » sont très rares, car, d'une certaine manière, la vie terrestre, la vie dans un corps, est action. Vivre, survivre, est une action. Les êtres qui ont atteint cette réalisation ne peuvent plus survivre par eux-mêmes, on doit s'occuper d'eux, les nourrir comme de petits enfants, car toute motivation les a quittés, même celle de survivre. Ils vivent complètement dans le présent, une minute à la fois, sans aucune projection, ni dans le passé ni dans le futur. Et si, dans la minute suivante, ils meurent, c'est exactement pareil. Ils ont transcendé la dualité entre la vie et la mort.

— Ce que tu me dis est fascinant, Alba. Depuis que je suis arrivée ici, je sens que j'ai transcendé cette obsession de la vie et de la mort, qui est la préoccupation constante des humains. C'est ce qui m'intrigue dans ma présence ici. Est-ce que je suis morte pour me retrouver ici ? Je n'ai pourtant pas cette impression, ni aucun souvenir. C'est étrange !

— Les conditions et les raisons de ta présence ici, Marlène, constituent un vaste sujet que j'avais l'intention d'aborder avec toi. Je vais t'en donner une explication générale, et tu en découvriras les aspects particuliers lors de tes rencontres avec les autres âmes de notre famille.

« Il faut que tu comprennes que les notions de vie et de mort, de monde terrestre et de monde des âmes, telles que les envisagent les humains, ne correspondent pas à notre réalité. La perception de notre identité, de qui nous sommes, est très différente aussi. Et tous ces aspects sont liés, et inséparables. Ce qui empêche les humains de percevoir la réalité et l'interrelation de ces différents aspects, donc leur unité, est qu'ils s'imaginent comme des entités séparées et indépendantes qui se déplacent dans l'espace et le temps linéaire. Le processus qui commence à la naissance et se termine à la mort est ce que les humains appellent leur vie. Leur vie physique, la réalité matérielle, est la seule dont ils considèrent l'existence comme indiscutable, car c'est la seule qu'ils perçoivent avec leurs sens. Les réalités autres que le monde matériel et visible sont des croyances, elles sont discutables, et leur existence est douteuse. Ces réalités douteuses, beaucoup d'humains ne croient pas à leur existence, et ceux qui y croient ne sont pas d'accord

entre eux sur leur nature. Certains croient, par exemple, que les vies antérieures et les vies après la mort concernent le monde des âmes. La plupart des humains ne perçoivent pas que leur monde matériel est justement le plus illusoire et le moins réel.

« Dans ton cas, Marlène, considère maintenant que ta réalité est celle du monde des âmes où tu es avec moi. Ce n'est pas la réalité absolue, car aucune réalité ne peut être absolue. L'absolu est l'absence de réalité, l'arrière-plan vide dont émerge, et où se résorbe, toute réalité, et aussi toute existence. Mais, dans notre réalité du monde des âmes, toute relative qu'elle soit, nous percevons le fonctionnement du tout et surtout les interrelations qui existent entre les différents niveaux de réalité, plus ou moins subtils. Nous percevons aussi la réalité matérielle terrestre pour ce qu'elle est, une illusion. Pour l'instant, tu t'identifies encore à cette illusion et la prends pour réelle, c'est normal, et ce n'est pas un problème, le tout est d'en devenir consciente, ce qui fait partie du processus de ton initiation. Tu me suis ?

— Oui, je crois.

— Bon. Pour répondre à ta question, non, tu n'es pas morte, Marlène. La vie humaine à laquelle tu t'identifies – dont tes derniers souvenirs concernent ton existence à Luang Prabang – se poursuit. Selon le temps terrestre, toutefois. Ici, nous sommes en dehors du temps, nous percevons la vie sur la terre comme une globalité et notre existence n'est pas conditionnée par les événements qui s'y déroulent. Ton arrivée parmi nous n'est donc pas la conséquence d'événements liés au temps terrestre, même si cela semble être le cas du point de vue de la perception humaine. Si, en tant qu'âmes, nous ne sommes pas conditionnés par les événements terrestres, c'est parce que c'est nous qui créons ces événements. C'est notre rôle, c'est ce que nous appelons le jeu de la vie. C'est nous qui déterminons aussi les transitions, le passage du monde terrestre au monde des âmes, dont je te parlerai plus en détail tout à l'heure. Mais pour que les humains puissent intégrer cette notion dans leur perception de la vie, les transitions doivent répondre à certaines règles.

« À partir de maintenant, Marlène, tu fais partie de notre famille, et tu vas participer avec nous au jeu de la vie. Voilà pourquoi tu es ici. Comme tu le verras, nous sommes des artistes, nous créons des histoires, des scénarios, et nous les mettons en scène sur le théâtre de la terre. Nous les jouons aussi, car nous sommes en même temps des acteurs !

— C'est merveilleux, Alba. Merci de m'accueillir dans ce monde dont je ne soupçonnais même pas l'existence. Même si j'avais essayé d'imaginer dans quel monde j'aurais aimé vivre en quittant le monde humain, je ne crois pas que j'en aurais trouvé un qui corresponde aussi bien à mes aspirations profondes. Je n'arrive pas encore à y croire. Et si je peux te poser encore une question, Alba, qu'est-ce qui me vaut la chance d'avoir été choisie pour faire partie de votre famille ?

— Puisque tu me le demandes, Marlène, je vais te faire une révélation concernant ton existence et ton identité qui va sans doute te surprendre. Nous ne t'avons pas choisie, nous t'avons créée. Je ne t'en dis pas plus pour l'instant. Ta création est un processus complexe dont tu vas découvrir toutes les facettes au cours de ton initiation. En même temps, il constitue l'essence du jeu de la vie. Tu es une émanation du jeu de la vie, Marlène.

— Ce que tu me révèles est de plus en plus étonnant. Je suis vraiment dans un autre monde, où tous mes repères m'abandonnent les uns après les autres.

— Tu n'as rien besoin de dire. Contente-toi t'intégrer ce que tu découvres, et de te familiariser avec ce nouveau monde. As-tu encore une question, Marlène ?

— Oui. Tu m'as parlé plusieurs fois de mon initiation. Je suis curieuse et cela m'intrigue. Peux-tu me révéler comment elle va se dérouler ?

— Dans les grandes lignes, oui. Le but de ton initiation est de t'enseigner les bases du jeu de la vie et de te montrer comment il peut créer des changements et des mutations dans le monde terrestre. Nous sommes douze âmes dans la famille, six âmes féminines et six âmes masculines. Tu vas rencontrer chacune des âmes de la famille, individuellement. Je suis la première. Nous allons te révéler, chacun à notre manière, tout ce que tu dois savoir du monde des âmes et de son fonctionnement. C'est la partie théorique de ton initiation. Chaque âme va te présenter son travail et, selon son rôle dans la famille, va t'enseigner certains aspects du jeu de la vie. Tu pourras aussi lui poser des questions. Tout ce que je t'ai dit jusqu'à présent concerne cette partie théorique.

« L'autre partie de ton initiation te présentera le jeu de la vie sous la forme d'exemples pratiques. Chaque âme discutera avec toi de scénarios dans lesquels elle est impliquée, qu'elle a écrits et mis en scène, ou dont elle joue un des rôles principaux, ceci afin que tu comprennes bien le fonctionnement du jeu, ce que le metteur en scène a voulu exprimer et



ce que les acteurs ont expérimenté. Tu pourras également leur poser des questions pour mieux comprendre les rôles des uns et des autres. Tu verras que toi aussi tu es impliquée, d'une manière ou d'une autre, dans chacun de ces scénarios. Dans certains, tu joues un des rôles principaux, dans d'autres, c'est un des personnages principaux qui a joué un rôle important dans ta vie terrestre, dans d'autres le lien est plus subtil. Au cours de ces discussions, tu découvriras progressivement qui tu es, quel est le parcours qui t'a conduite jusqu'ici, et quelles sont les relations intimes que tu as avec chacune des âmes. Car, comme tu le verras, nous te connaissons, et tu nous connais, depuis longtemps. Ce qui n'est pas tout à fait juste, car ici nous ne fonctionnons pas selon le temps linéaire et chronologique de la vie terrestre. Disons que nous nous connaissons, en dehors de toute notion de temps.

« Est-ce que tu te sens prête à aborder le premier scénario du jeu de la vie, Marlène ? Un scénario qui te concerne directement.

— Oui, bien sûr, Alba. Tout cela est de plus en plus intrigant, et je suis curieuse d'en savoir plus.

— Le principe du jeu de la vie, c'est qu'une âme écrit un scénario et le met en scène, et d'autres âmes de la famille s'incarnent sur la terre afin d'en jouer les rôles principaux. Le scénario dont nous allons parler maintenant concerne ta vie à Luang Prabang, depuis ta rencontre avec Pierre. Si c'est moi qui t'en parle, c'est parce que c'est moi qui jouais ton rôle, Marlène. Tu rencontreras plus tard l'âme qui a écrit ce scénario et celle qui a joué le rôle de Pierre, qui t'en parleront aussi à leur manière.

« D'abord, ce scénario explique la très forte connexion que nous avons toutes les deux, puisque nous avons vécu ensemble la même liaison amoureuse, avec le même amant. Nous sommes comme des sœurs, Marlène ! Mais, sur la terre, nous n'étions qu'une, j'étais Marlène, j'étais toi. Car quand une âme s'incarne, elle oublie qu'elle est une âme, comme les humains. Cette conscience d'être une âme, je ne l'ai que quand je suis ici, dans le monde des âmes. Et maintenant que tu es ici, cette conscience, tu l'as aussi, comme moi.

« Ce scénario avec Pierre est un peu spécial et, dans un sens, différent des autres, parce que nous l'avons utilisé pour te faire venir parmi nous. Pour entrer dans le monde des âmes – pas nécessairement dans notre famille, mais dans le monde des âmes en général –, la manière la plus courante est de mourir sur la terre. Et nous n'avions pas de raison de te faire mourir au début de ta vie à Luang Prabang et de ta relation avec Pierre. La transition, le passage du monde terrestre au monde des âmes, demande une rupture du flux normal de la conscience. C'est ce

qui se produit au moment de la mort, ou à la suite de graves accidents qui provoquent une expérience de mort imminente, mais aussi lors de certaines expériences mystiques. Zéphyr, qui a composé ton scénario, a imaginé une rupture du flux de la conscience au moment de l'orgasme. C'est ce que tu as vécu pendant cette nuit d'orage, cette impression d'avoir perdu connaissance. Ce moment d'inconscience, Marlène, est ce qui t'a permis de venir nous rejoindre.

— Ce que tu me racontes est tout à fait étonnant, Alba. Étonnant si j'observe la situation avec mon niveau de conscience humain, bien sûr. Mais plus tellement si je la regarde avec ma nouvelle vision d'âme. Cette perception des choses me réjouit, me met dans un état d'euphorie. Et j'ai envie de rire quand je pense à mon inquiétude, cette nuit-là, ne sachant pas ce qui m'était arrivé. Pierre semblait plus détendu, comme s'il savait, lui, que la vie n'est qu'un jeu.

— Pierre avait une tâche précise à accomplir dans ce scénario, c'était d'aller te chercher sur la terre et de t'amener ici. Pour pouvoir la mener à bien, et ne pas perdre son objectif de vue, il a gardé une partie de sa conscience d'âme. C'est pour cela qu'il nous paraissait parfois un peu bizarre, comme déconnecté. Mais ce côté mystérieux, qui fascine et en même temps excite les femmes humaines, faisait partie de son rôle. C'est pourquoi Pierre n'a pas eu beaucoup de difficulté à nous séduire.

— Je ressens une grande joie, et en même temps une grande sérénité, à voir la vie terrestre de cette manière. Comprendre que c'est un jeu, et non cette aventure imprévisible, et souvent douloureuse, que nous prenons tellement au sérieux.

— Oui, en tant qu'âmes, nous sommes complètement libérées de toutes les incertitudes et les frustrations de l'aventure humaine. Mais les expériences et les souffrances terrestres permettent aux humains d'évoluer, d'élever leur niveau de conscience, et de se rapprocher du nôtre tout en vivant dans une incarnation matérielle. Si tu observes ta vie, tu y découvriras cette évolution, ces mutations. Et plus le niveau de conscience s'élève, plus les humains deviennent conscients de ces changements. Leur vision de la réalité terrestre change, et ils ont parfois des aperçus d'autres réalités. C'est le but du jeu de la vie, de nos scénarios. Créer des mutations dans l'être humain et, en conséquence, dans sa réalité. Tu t'en rendras compte en découvrant d'autres scénarios, et bientôt tu pourras, comme nous, participer activement à la création de ces mutations.

— Merci, Alba. Je sens que je m'intègre dans mon rôle d'âme, et suis prête pour la suite de mon initiation.

— Tu vas maintenant découvrir un autre scénario, l'histoire de Philippe, l'écrivain qui a écrit ce livre. »

## Philippe et Maude

Le soleil se couche, la grosse boule rouge descend lentement au-dessus des collines qui surplombent le lac. Elle pénètre maintenant dans cet étrange bouquet d'arbres qui a la forme d'un éléphant qui marche avec sa trompe relevée. Il semble avoir pris feu. Les bruits de la nature se sont tus, comme si toutes les bêtes et les plantes se prosternaient en silence devant l'éléphant rouge dont les éclats flamboyants se vident par le bas et disparaissent derrière la colline.

Philippe est arrivé hier dans ce village de vacances abandonné où Billy, un étrange personnage qui semble être le propriétaire des lieux, a accepté de lui louer un bungalow. Philippe lui a dit qu'il était écrivain et qu'il cherchait un endroit tranquille pour écrire un livre. Billy lui a d'abord dit que le village était fermé et que les bungalows n'étaient plus à louer. Mais comme il aime les artistes, il a ajouté qu'il ferait une exception pour lui et qu'il pouvait rester tant qu'il voulait. Comme Billy vit là avec toute sa famille et qu'il y a une vingtaine de personnes qui travaillent à l'entretien des bâtiments et du jardin, la cuisine fonctionne toujours et Philippe pourra se faire servir à manger s'il le désire. Deux femmes de ménage s'occuperont aussi du nettoyage de son bungalow, et s'il a du linge à laver, il peut le leur confier.

Tout fut réglé en quelques minutes, et Philippe retrouvait avec plaisir la simplicité et la facilité de la vie en Thaïlande ainsi que la gentillesse et la serviabilité souriante des Thaïlandais.

### 22 octobre

*Hier soir, j'ai fait une grande balade sur les collines qui surplombent le village pour explorer le lieu, et me suis arrêté sur ce promontoire pour regarder cet étrange coucher de soleil derrière un éléphant. De fortes émotions sont remontées, et je me retrouvais vingt ans en arrière, sur la plage de Tahiti où j'allais le soir pour écrire mon journal et regarder le coucher du soleil derrière l'île de Moorea. J'ai su tout de suite que je reviendrais aujourd'hui sur ce promontoire avec un cahier et reprendrais mon journal, dans lequel je n'ai écrit que deux ou trois fois pendant les six derniers mois.*

*Je suis de retour à Chiang Mai depuis une semaine. J'ai passé l'été en France à chercher une maison. D'abord dans les Cévennes, où j'ai visité quarante-sept maisons. Aucune ne correspondait tout à fait à ce que je cherchais et, découragé, j'avais renoncé à trouver une maison cette année. Puis, il y a quinze jours, j'ai trouvé par hasard la maison dont je rêvais, dans le Luberon, et l'ai achetée tout de suite. Ainsi, après trois ans d'errance, j'ai l'impression d'entrer dans une nouvelle période de ma vie, même si elle est encore mystérieuse. Et mon retour à Chiang Mai fut comme un départ dans l'inconnu.*

*En arrivant, je me suis installé dans la maison de Sandra, dans la vieille ville. Elle n'utilise pas le dernier étage, et m'a proposé de m'y installer pour la saison d'hiver. Notre relation est terminée depuis deux ans, c'est le passé, mais nous avons gardé une profonde amitié et une grande complicité. Elle m'attire toujours, cependant, et je sentais qu'il n'était pas très approprié que nous vivions sous le même toit.*

*J'ai profité de ces premières journées à Chiang Mai pour trier les cartons que j'avais entreposés au printemps dans la maison de Sandra. Nous arrivons à la fin de la saison des pluies et, après deux jours de gros orages, le temps frais et sec de l'hiver a fait son apparition.*

*La pensée qui me hante depuis quelques semaines, c'est d'écrire un livre, de devenir enfin un écrivain, une aspiration profonde que j'ai depuis longtemps, depuis toujours sans doute, mais que je ne me suis jamais autorisé à laisser éclore. Je croyais que j'étais un peintre, et que la peinture devait avoir la priorité dans ma vie.*

*J'ai toujours aimé écrire. À l'école, déjà, j'aimais écrire des compositions et des dissertations. Par la suite, l'écriture a disparu de ma vie, ou presque. J'écrivais un texte, parfois, pour présenter un projet d'architecture, un concours de sculpture, ou expliquer ma démarche picturale, et le faisais toujours avec plaisir.*

## **23 octobre**

*Je suis de retour sur mon promontoire. Aujourd'hui, j'y suis arrivé par l'autre côté, après une longue balade dans la forêt vierge. J'aime cette nature sauvage, exubérante, grouillante de vie, pleine d'odeurs, de bruits, de formes, de lumières étranges, imprévisible, inquiétante parfois. Je me sens comme enfermé dans un monde dont je ne perçois et ne comprends pas clairement la réalité, et sur lequel je me rends compte que je n'ai aucun contrôle. En arrivant sur l'espace dégagé du promontoire où je vois le ciel, l'environnement, le soleil, j'ai la sensation rassurante de retrouver mes repères.*

*J'ai passé une journée tranquille. Je suis content d'être dans ce lieu. De retrouver, après l'agitation et la vie sociale de ces dernières semaines, la solitude, le calme, le silence. Et surtout l'absence de pressions extérieures, d'obligations, je me sens libre.*

*Je me suis levé tard, ai rangé mes affaires et organisé mon espace dans le bungalow. La pièce est grande et lumineuse. Les murs sont recouverts de nattes de*

*bambou tressé et les meubles sont faits de matériaux naturels, bois et rotin. Il y a un grand lit, un petit sofa avec une table basse d'un côté, une table carrée et deux chaises de l'autre, et une grande armoire dans le fond. J'aime beaucoup la grande salle de bain, avec ses murs recouverts jusqu'au plafond de carrelages faits à la main d'un rouge orangé très intense, surtout quand le soleil du matin entre par la petite fenêtre. Dans la chambre, deux grandes fenêtres et une porte vitrée donnent sur une petite esplanade recouverte de gazon et entourée de plantes tropicales. Cette esplanade a l'avantage de me cacher le village, qui est situé en contrebas. Ainsi, depuis l'intérieur du bungalow, je ne vois que la forêt qui recouvre les collines situées sur l'autre versant de la vallée. Je n'aperçois aucune construction ou trace de la présence humaine et ai l'impression d'être isolé au milieu de la nature.*

*J'ai déjeuné tout seul, sur la terrasse du restaurant, poulet grillé, légumes sautés et riz, c'était parfait.*

*Cet après-midi, j'ai décidé de commencer à écrire. Comme je n'ai encore aucune idée du sujet de mon roman, j'ai écrit sur l'écriture et ma vie d'écrivain, sur l'autobiographie et le journal que je tiens depuis vingt-cinq ans, décrivant en détail toutes les péripéties de cette aventure.*

*Pour résumer, j'ai commencé à écrire un journal à l'âge de quarante ans, quand je me suis installé à Tahiti. J'écrivais trois ou quatre pages dans des cahiers d'écolier, de ma fine écriture, plusieurs fois par semaine, et souvent même tous les jours pendant mes voyages et d'autres époques intenses de ma vie. Pendant certaines périodes, j'ai écrit moins régulièrement ou même cessé d'écrire. Au cours des années, le Journal a pris différentes formes, que j'ai appelées Notes journalières, Observations quotidiennes, Notes de Dharma, Pages. Mais cette aventure a toujours continué, et continue encore. Ces textes autobiographiques remplissent soixante-quinze cahiers, plus de cinq mille pages manuscrites. Et, depuis quelques années, j'écris directement sur un ordinateur.*

*Mon souci, il y a quelques années, fut de décider du sort de ces cahiers et de la manière de les rendre d'abord utilisables pour moi — j'avais envie d'en publier certains passages — et accessibles à autrui — j'avais envie de les déposer à l'APA, l'association pour l'autobiographie. Mon idée était de les saisir, même si je me rendais compte de l'immensité de la tâche.*

*J'ai commencé à taper certains passages, c'était laborieux, car je ne tape pas vite. Comme mon écriture est difficilement lisible, j'ai décidé de lire les cahiers à haute voix, de les enregistrer sur des cassettes et de les faire taper. Une amie a commencé, une autre a pris le relais et, aujourd'hui, ils sont presque tous saisis. Ils dorment maintenant dans la mémoire de mon ordinateur, en attendant un sort meilleur. Pour qu'ils soient utilisables, il faudrait que je les relise pour corriger les erreurs de transcription et, en même temps, pour améliorer le style de l'original, car j'ai toujours écrit ce journal du premier jet, sans relire ni faire de corrections. J'ai entrepris ce*

*travail de correction, que j'aime bien faire, et il avance à son rythme. C'est un retour dans le passé, une exploration dans les profondeurs de mon âme, qui n'est pas toujours facile, mais m'aide, il me semble, à mieux me comprendre et à intégrer les expériences du passé pour mieux vivre le présent.*

## 24 octobre

*Ce matin, j'ai continué mon texte sur l'autobiographie, et j'ai compris que c'est un sujet qui me tient à cœur. En écrivant, des idées, des directions pour mon nouveau livre commencent à émerger. C'est encourageant, et même excitant. Comme si le processus créatif s'était amorcé. Curieusement, j'ai l'impression qu'il est mû par des forces extérieures, qui viennent d'un autre monde, et que je ne contrôle pas.*

*Voilà ce que j'ai écrit :*

« J'ai toujours aimé les autobiographies, ce sont sans doute les livres qui m'ont le plus passionné. J'ai lu tout Henry Miller, puis le *Journal* d'Anaïs Nin, que j'ai adoré. Dans les écrits spirituels, les textes autobiographies m'ont toujours touché davantage que les simples enseignements. Je pense aux récits de voyage d'Alexandra David-Néel, et à l'Agenda de Mère.

« J'aime aussi les biographies – celles des sages, mais aussi des artistes – même si elles n'ont pas la chaleur, l'intimité, l'authenticité des autobiographies. J'ai toujours voulu savoir comment les gens ont vécu, ce qu'ils ont fait dans leur vie, quelles ont été leurs expériences, leurs aventures, leurs peines et leurs joies, leurs talents et leurs difficultés. J'y trouve une grande source d'inspiration. Dans un livre, la première chose que je lis, c'est la biographie de l'auteur, et s'il n'y en a pas, je suis déçu. Sur mon site Internet, je donne beaucoup de détails sur ma vie, pour ceux, comme moi, que cela intéresse.

« Mais ce que j'ai envie d'écrire, maintenant, c'est un roman. J'ai l'impression que c'est l'écriture d'un roman qui consacre un vrai écrivain. Dans cette aventure, j'aimerais toutefois utiliser aussi les textes autobiographiques de mon journal. Je pense depuis longtemps à une manière de joindre, ou même de faire fusionner, la réalité, l'histoire de ma vie, et la fiction.

« L'avantage du roman est qu'il permet de mélanger autobiographie et fiction, de transformer les événements que j'ai vécus, ou de les faire jouer par d'autres personnages, alors que, si j'écris une autobiographie, j'aurais l'impression de ne pas être sincère, authentique, transparent, ce que j'essaie d'éviter dans mon journal. Dans un roman, on ne se dévoile

pas directement, on laisse planer un flou artistique sur ce qui est, ou pourrait être, autobiographique.

« L'ego aime écrire et partager les belles choses de sa vie, ses voyages aux antipodes, ses aventures héroïques, ses liaisons romantiques, ses succès, ses créations, ses actes d'amour et de générosité et, ainsi, passer pour un être noble, brillant, respectable. Mais c'est moins facile de partager ses faiblesses, ses erreurs, ses échecs, ses hontes, ses actes mesquins, malhonnêtes, méchants, et de passer pour un être vil, méprisable, haïssable. Et pourtant, chaque vie est composée de ces deux extrêmes. Plus de l'un ou plus de l'autre, selon les époques. Certaines périodes ne sont composées que d'événements ternes, insignifiants, routiniers, ennuyeux, il ne s'y passe rien de significatif, de passionnant, pas de quoi écrire un roman ni même une nouvelle. Mais ces périodes de profonde gestation, cachée, silencieuse, donneront parfois naissance à une œuvre immortelle ou à un crime diabolique. Ce sont tous ces différents ingrédients qui constituent une vie authentique, vraiment humaine. On ne peut chanter que les exploits et les joies, et ignorer les drames, les déchéances, les trahisons et les traversées du désert.

« Il faut du courage et de l'humilité pour écrire son autobiographie sans amplifier, exagérer ou insister sur le bon, sans passer sous silence, minimiser ou justifier le mal, et ignorer ou passer rapidement sur les périodes où il ne se passe rien. Insister sur le mal et minimiser le bien n'est pas bon non plus, c'est l'ego qui se glorifie d'un rôle de victime, c'est très courant quand on n'a pas beaucoup de bien dont on puisse être fier, chanter les misères du monde plutôt que ses beautés. Voir le pessimisme plutôt que l'optimisme. Le plus difficile est d'être dans le juste milieu, de savoir faire la part des choses honnêtement, sans jugement, avec équanimité. Le monde est composé de bien, de mal et de neutre, c'est ce qui fait sa beauté et sa totalité. Tout est impermanent, tout change, passe sans cesse d'un extrême à l'autre, en parcourant successivement tous les aspects de la nature humaine, comme les soixante-quatre hexagrammes du Yi Jing, composés tour à tour d'une majorité de traits yin ou de traits yang, ou d'un équilibre des deux. Tous ces aspects sont en nous, qu'on le veuille ou non, et ils se manifestent tous, à leur tour, de façon plus ou moins visible, fréquente, subtile. C'est l'ensemble de ces apparitions fortuites qui constitue le puzzle de l'autobiographie. »

*Une idée intéressante qui m'est venue en écrivant ce texte est d'utiliser des épisodes de mon journal dans mon roman, sans nécessairement respecter la réalité,*

*mais la modifier pour répondre aux besoins de l'histoire du roman. Ils me donneront des points de départ, sur lesquels la fiction peut se déployer.*

*En me promenant dans la forêt, ce soir, je pensais à cette manière libre d'utiliser des épisodes de ma vie dans mon roman. J'avais l'impression qu'au lieu de corriger les pages de mon journal en respectant scrupuleusement le sens de l'original, je pourrais les récrire en modifiant les événements, les situations, les personnages, les lieux, et découvrir, ou créer, une nouvelle vision de ma vie, moins rigide, moins absolue. Comme je peux la modifier à mon gré, jouer avec elle, je vais peut-être me rendre compte que la vie n'est pas si sérieuse qu'elle en a l'air, mais qu'elle n'est qu'un jeu, dont je peux fixer les règles. Et pas seulement ma vie, mais la vie ! C'est alors que j'ai trouvé le titre de mon roman : Le jeu de la vie.*

## 26 octobre

*Hier, je n'ai pas écrit mon journal, car un curieux événement s'est produit au moment où j'allais me mettre à écrire. J'étais arrivé sur le promontoire, après ma promenade du soir, et je regardais le coucher de soleil. Quand le soleil eut disparu derrière la colline et que je m'apprêtais à sortir mon cahier de mon sac, j'ai ressenti comme une présence derrière moi. Sans me retourner, je suis resté un instant immobile, à l'écoute. C'était étrange, car qui aurait pu arriver jusqu'ici sans faire de bruit en marchant sur les feuilles et les branchages qui recouvrent le sol de la forêt ? Comme je sentais toujours cette curieuse énergie au milieu de mon dos, je me suis retourné. Une femme vêtue de blanc était debout, quelques mètres derrière moi, et me regardait. Elle était parfaitement immobile et entourée d'un halo scintillant, si bien que je me demandais si elle était réelle ou si j'avais une vision.*

« Bonsoir Philippe, je m'appelle Maude, je suis l'autre pensionnaire de ce village. J'espère que je ne te dérange pas, je voulais faire ta connaissance. »

Philippe est tellement surpris qu'il ne peut pas répondre. Maude est une belle femme avec des cheveux châtain foncé qui lui tombent sur les épaules. Elle a des yeux bleus, un sourire énigmatique et porte une longue robe blanche en dentelles. La jupe est ample et le haut serré, avec de courtes manches. Même si elle a le type occidental, il y a quelque chose d'oriental dans la forme de son visage et dans son attitude. Elle fait quelques pas pour se rapprocher de Philippe. Elle marche pieds nus avec une légèreté et une souplesse désinvoltes et surnaturelles, comme si elle ne touchait pas le sol. Avec la même désinvolture, elle s'assied dans l'herbe à côté de Philippe. Il la voit clairement et pourtant sa présence semble immatérielle. Il a l'impression



qu'elle s'est assise sans déplacer un seul brin d'herbe, et que même l'air est resté parfaitement immobile.

« Tu as l'air étonné de me voir, Philippe.

— C'est vrai ! Ta présence a quelque chose d'irréel. Je ne sais pas si je rêve ou si j'ai une hallucination. Il faut que je te touche pour m'assurer que je ne rêve pas. »

Philippe pose sa main sur le bras de Maude.

« Oui ! j'ai l'impression que c'est bien une vraie femme qui est soudain assise à côté de moi dans ce lieu désert. Je ne savais pas qu'il y avait une autre pensionnaire dans ce village. Billy ne m'a rien dit à ton sujet quand je suis arrivé.

— Je suis arrivée ce matin. Billy m'a parlé de toi. Il m'a dit que tu t'appelais Philippe et que tu étais venu ici pour écrire un livre. Il m'a montré où tu habitais et m'a dit que le soir tu te promenais dans cette direction. Comme je ne voulais pas te déranger dans ton travail, j'ai eu l'idée de venir te rencontrer pendant ta promenade. »

Philippe ne répond pas. Il ne sait comment réagir à cette rencontre. D'un côté, il a l'impression que Maude vient troubler sa solitude et la liberté qu'il ressent depuis son arrivée ici. Il voulait se consacrer complètement à l'écriture, trouver l'inspiration dans le calme, le silence, la solitude, et voilà qu'une première distraction fait son apparition. D'un autre côté, il se rend compte, depuis qu'il a commencé à écrire, que l'inspiration ne vient pas comme il l'avait espéré. Même s'il a trouvé un titre pour son roman et est stimulé par l'idée de jouer librement avec les épisodes de sa vie, il trouve qu'il reste quand même lié à ses petites histoires, à son histoire. Il lui manque une envolée dans une autre dimension. Et il a le sentiment que ce changement de dimension, il ne réussira pas à le trouver en lui. Comme il ne croit pas au hasard, il a soudain le fort pressentiment que Maude est venue pour l'aider à trouver cette nouvelle dimension dans son roman. D'ailleurs, n'a-t-elle pas tout à fait l'air de venir d'un autre monde ?

Curieusement, elle est assise là, paisible et immobile, et ne semble pas du tout gênée par son silence, mais, au contraire, prête à lui accorder tout le temps dont il a besoin pour ses réflexions, comme si elle était parfaitement au courant de ses pensées. Il a l'étrange impression qu'une partie de lui, qui est restée cachée jusqu'à présent, se manifeste soudain en présence de cette femme.

« Ce que je ressens est étrange, Maude. Je ne t'avais jamais vue, je ne sais pas qui tu es, et j'ai pourtant l'impression de te connaître depuis toujours, ta présence m'est tout à fait familière, et ton arrivée ici

aujourd'hui ne me semble pas du tout fortuite, comme si elle était inscrite de longue date dans le plan de l'univers. Ce que je ne perçois pas encore très bien, toutefois, c'est dans quelle réalité se situe notre rencontre, dans celle de ma vie... dans celle de mon roman... ou peut-être dans une autre ? »

Maude ne répond pas tout de suite. Comme si elle attend que les pensées de Philippe, ses questions, ses doutes se tranquilisent, et que son esprit soit disponible pour entendre ce qu'elle va lui dire. Elle le regarde avec un regard intense, mais avec un sourire qui montre un complet détachement de toutes les préoccupations du monde. Une autre impression qu'a Philippe, en présence de Maude, est que le temps a perdu toute importance, même qu'ils sont en dehors du temps.

« Cela te paraîtra sans doute étrange, Philippe, je suis venue t'aider à écrire ton livre. Je serai ta muse. Si cela te convient... Je ne t'en dis pas plus pour l'instant. Il faut que tu intègres d'abord l'idée de ma présence. Je te propose de te retrouver ici demain soir, au coucher du soleil... Au revoir, Philippe. »

Avant que Philippe ait le temps de répondre, Maude s'est levée et a disparu dans la forêt, aussi silencieusement qu'elle était venue.

*Aujourd'hui, je n'écris pas mon journal en plein air, sur le promontoire, mais dans ma chambre. À la suite de la rencontre avec Maude, hier soir, j'ai cessé de travailler sur mon roman et n'ai pas continué mon texte sur l'écriture et l'autobiographie. J'ai besoin de faire le vide en attendant la rencontre de ce soir. J'ai fait du courrier, classé mes papiers, puis ai repris mon journal. Et, après ce que je viens d'écrire, j'ai une curieuse sensation, comme si cela faisait partie du roman plus que de mon journal. Je me demande même si la rencontre avec Maude a bien eu lieu dans ma vie, dans le monde matériel, ou si elle se situe dans le roman, et qu'elle est née de mon imagination. Comme si ces deux mondes commençaient à se mélanger, à fusionner, et que je n'en percevais plus très clairement les limites.*

## 27 octobre

Hier après-midi, je suis allé me baigner dans le petit lac situé à l'entrée du village. L'eau est fraîche et claire. J'ai effrayé un groupe de canards, qui n'ont probablement pas l'habitude qu'on partage leur territoire. Il y a au bord du lac une dizaine de vieux pédalos rouillés, peints de couleurs vives, qui semblent abandonnés là depuis longtemps.

Puis j'ai fait une plus longue promenade, j'avais besoin d'exercice physique et de me vider la tête avant ma rencontre avec Maude. Je suis monté sur une colline qui domine le promontoire, au sommet de laquelle il y a une curieuse ruine, peut-être un

*ancien stupa, sur lequel plusieurs arbres ont poussé, étreignant les pierres de leurs racines.*

*Quand je suis arrivé au promontoire, Maude était déjà là, assise dans l'herbe au même endroit que hier, détendue et souriante dans sa robe blanche. Je me suis installé à côté d'elle et, de nouveau, j'ai eu la curieuse impression de me trouver dans un autre monde, plus silencieux, plus tranquille, comme si l'agitation liée au déroulement du temps était absente.*

« Bonsoir Philippe, je suis contente de te revoir.

— Bonsoir Maude, moi aussi. J'ai, en ta présence, une sensation étrange, mais très agréable, que je ne m'explique pas. Toute trace de mes efforts physiques de cet après-midi ont instantanément disparu quand je me suis assis à côté de toi. J'ai l'impression d'être dans une autre réalité, et comme libéré des contingences et des limitations de la vie terrestre. Je ne suis pas sûr de réussir à bien exprimer mon ressenti... Où suis-je, Maude ? Dans quel monde m'emmènes-tu ? »

Le soleil se rapproche de l'éléphant, et Maude attend qu'il ait complètement disparu derrière la colline avant de répondre.

« Oui, Philippe, je viens d'un autre monde et je désire te le faire découvrir. Car ce monde, tu vas le révéler dans ton roman, et pour cela, il faut que tu le connaisses. Tu as déjà commencé à le pressentir, depuis quelques jours, et c'est ce pressentiment qui t'a incité à appeler ton roman *Le jeu de la vie*, même si tu ne comprends pas encore complètement ce que signifie ce titre. Pour l'instant, tu n'en saisis qu'un aspect, celui qui te permet de jouer avec les épisodes de ta vie, de les modifier selon ton inspiration et de les faire jouer par d'autres personnages. Mais cela reste une histoire, que tu écris, cela reste de la fiction. L'autre aspect, l'autre dimension, c'est la possibilité que cette fiction devienne réalité, qu'elle fusionne avec la réalité. Que ton imagination ne crée pas seulement une histoire écrite dans un livre, mais crée la réalité. Et c'est là que j'interviens, Philippe !

« Montrer que la vie – nos aventures, nos expériences, nos relations dans la troisième dimension de la matière – est un vaste jeu, complexe et subtil, qui se joue aussi dans une autre dimension dont nous n'avons pas conscience dans notre vie humaine. Avant de nous incarner sur la terre, nous subissons une amnésie complète de certains niveaux de conscience, afin que notre ego humain, qui est le principal acteur du jeu de rôle que nous sommes venus accomplir ici, n'interfère pas avec les stratégies de notre conscience supérieure, celle de la septième

dimension. Cette dimension est le monde des âmes, qui sont les autres protagonistes du jeu de la vie.

« Les âmes sont des entités désincarnées, des êtres de lumière, comme on les appelle sur la terre. Elles vivent dans un monde non matériel, pas dans un coin perdu de l'univers matériel, comme nous en avons l'impression, mais, pour utiliser une image accessible à la compréhension limitée de la réalité à laquelle ont accès les habitants de la troisième dimension, dans un univers parallèle. Cet univers n'est pas séparé, ou placé à côté, de l'univers du big bang, comme le mot parallèle semble le suggérer, mais il est entièrement à l'intérieur de lui, il en épouse parfaitement la forme. Il existe à chaque endroit et à chaque moment de l'univers du big bang et se manifeste comme une sorte d'hologramme. Cette particularité vient du fait que l'univers de la septième dimension n'est pas conditionné et limité par l'espace et le temps, comme l'univers du big bang.

« Les habitants de la terre ne perçoivent pas avec leurs sens, et ne peuvent concevoir avec leur esprit logique, l'existence des univers de dimensions supérieures, bien que certains humains, plus éveillés que les autres, les ressentent intuitivement et observent des occurrences bizarres, des synchronicités qui ne semblent pas en accord avec le fonctionnement spatio-temporel du monde qui est programmé dans leur cerveau.

« Les âmes, par contre, perçoivent parfaitement le monde de la matière, ont une conscience instantanée et simultanée de tous ses aspects, et la capacité de se situer dans un ou plusieurs endroits en même temps pour mettre en œuvre leurs stratégies de jeu. Elles peuvent influencer et modifier la matière, vivante ou inanimée, et, plus important encore dans le cadre du jeu, elles peuvent agir sur les différents aspects de la matière subtile que les humains appellent l'esprit ou le psychisme, comme la volonté, les sentiments, les croyances, les intentions, etc.

« Si les modifications de la matière sont un des moteurs du jeu de la vie, elles répondent cependant à des règles très strictes, car leur usage immodéré pourrait déstabiliser trop fortement les humains, éveiller en eux les soupçons qu'ils ne sont que les pions d'un jeu machiavélique, et ainsi les rendre inaptes à la poursuite du jeu. En effet, dans le programme sur lequel fonctionnent les humains, la matière répond à des lois bien établies, comme la loi de causalité et les lois de la physique. Même si la physique a beaucoup évolué au vingtième siècle, avec la découverte de la théorie de la relativité et de la physique quantique, les

humains ne pourraient accepter, sans en être profondément bouleversés, les fantaisies ludiques des âmes les plus créatives et les plus habiles dans la pratique du jeu de la vie.

« Les humains, s'ils comprennent le fonctionnement de la matière d'une façon très rigide, ont par contre une ouverture totale et illimitée devant les possibilités de fonctionnement de leur esprit. L'humain croit qu'il possède un libre arbitre sur les décisions de son mental, mais, curieusement, il accepte sans aucune réticence qu'il puisse être la victime de ses semblables et aussi de forces non humaines, divines ou extraterrestres, comme il les appelle. Car le rôle de victime lui donne une identité qui est facilement accessible dans sa vie quotidienne, et renforce son sentiment d'exister en tant qu'entité séparée.

« Peu de règles limitent donc les âmes dans la manipulation de l'esprit humain. C'est là que le jeu trouve tout son intérêt et devient vraiment passionnant. Les âmes ont même la possibilité de modifier le programme humain afin d'introduire de nouvelles données dans le jeu et de le rendre plus subtil. Certaines découvertes de la science et de la technologie, par exemple, sont des manipulations de quelques esprits humains bien choisis. Même si elles n'ont qu'une valeur relative et temporaire, elles ont souvent un très fort impact sur la conscience humaine et sont capables de modifier de façon durable les croyances collectives et les comportements du genre humain. »

Maude reste silencieuse un long moment. Philippe intègre ce qu'elle vient de lui dire et pressent déjà la nouvelle dimension que le monde des âmes va donner à son roman.

« Aujourd'hui, je t'ai donné quelques repères théoriques sur le monde des âmes, Philippe. Demain, je t'initierai pratiquement à cette nouvelle dimension, si tu es d'accord. Retrouvons-nous ici à la même heure. Passe une bonne soirée, Philippe. »

## 28 octobre

*Hier soir, sans me donner le temps de répondre, Maude s'était évaporée, comme la veille. Je restai encore un long moment assis sans bouger. Curieusement, je baignais dans une profonde tranquillité, et mon esprit n'était pas agité par les révélations de Maude, comme si cette nouvelle réalité s'était imposée malgré moi. Il n'y avait rien à penser, rien à décider, rien à faire. Quand la nuit fut complètement tombée, je me levai et pris le sentier qui conduit au village. Un quartier de lune était apparu au-dessus de la colline qui surplombait le promontoire. Mais j'avais l'impression qu'une lueur surnaturelle m'entourait et m'aidait à suivre l'étroit sentier qui serpente dans la forêt obscure.*

*Aujourd'hui, je n'ai pas repris l'écriture du roman. Je sens que ma créativité est en gestation, que toute la structure du roman est en train de trouver une nouvelle forme. Je ne veux pas interférer avec ce processus intérieur, mais lui donner le temps nécessaire pour se manifester consciemment dans mon esprit avant de me remettre au travail. La mystérieuse initiation que Maude va me donner ce soir sera sans doute le point de déclenchement de ma nouvelle inspiration. Je suis retourné nager dans le lac et je vais faire une longue promenade avant de rejoindre Maude. J'ai besoin d'exercice, de concentrer mon énergie et mon attention sur les ressentis du corps, et de libérer mon esprit de toute tension et de toute préméditation, afin de trouver la sérénité et l'ouverture nécessaire pour recevoir ce que Maude désire me transmettre.*

Quand Philippe arrive sur le promontoire, Maude est assise dans l'herbe, à l'endroit habituel, les jambes croisées. Mais elle est complètement nue.

« Bonsoir Philippe. Déshabille-toi et assieds-toi à côté de moi. Nous allons méditer ensemble en regardant le coucher du soleil. »

Philippe ne trouve pas de mots pour répondre. Sa surprise initiale se dissipe très vite et il se met dans un état de complète disponibilité à ce que Maude lui propose. Il s'assied à côté de Maude et, quand il croise les jambes, son genou touche légèrement celui de Maude. Un frisson remonte le long de sa cuisse et fait vibrer tout son corps. Il a le cœur qui palpite et ressent une forte bouffée de chaleur dans le bas-ventre. Puis ces fortes sensations s'apaisent, semblent se vider dans le sol, laissant derrière elles une fraîche quiétude propice à la méditation.

Le regard de Philippe est concentré sur la boule rouge du soleil qui descend lentement en direction de l'éléphant. Tout est silencieux, comme si le flux de la vie s'était arrêté. Seule la descente inexorable du soleil suggère que Maude et Philippe sont encore dans une réalité spatio-temporelle.

Quand le dernier rayon de soleil a disparu derrière l'horizon, Maude pose sa main sur le genou de Philippe. Cette fois c'est une décharge électrique qui remonte le long de sa cuisse, enflamme son cœur et réveille son sexe qui se dresse immédiatement vers le ciel. À cet instant, Maude se lève d'un bond, reste comme suspendue en l'air pendant un court instant, et se laisse descendre lentement sur les genoux de Philippe. Le sceptre de diamant pénètre dans le lotus. Maude croise les jambes derrière les reins de Philippe et enroule ses bras autour de ses épaules. Son corps est beaucoup plus chaud que le sien et il sent les pointes dures de ses seins contre sa poitrine.

« Ne bouge pas Philippe. Restons dans cette étreinte mystique jusqu'à ce qu'il fasse complètement nuit. Concentre-toi sur ton ressenti, l'énergie et l'inspiration de ta muse qui pénètrent par ton sexe et irradient tout ton être. Quand il fera nuit, je te quitterai. Mais notre union va donner naissance à un personnage féminin qui deviendra l'héroïne de ton roman et en même temps ta muse. C'est elle qui me remplacera dorénavant, et qui te guidera dans le monde des âmes. »

Maude disparut en effet comme elle l'avait annoncé. Les jours suivants, elle ne vint pas sur le promontoire. Quand Philippe demanda des nouvelles de Maude au personnel du village, personne n'avait entendu parler d'une autre pensionnaire...

## Marlène et Virgile

« Bonjour Marlène, bienvenue dans mon espace, dans ma lumière. Je suis Virgile.

— Bonjour Virgile, merci de me recevoir chez toi.

— La façon plus intime de nous saluer est l'étreinte de lumière. Nos lumières fusionnent dans une attraction électromagnétique. Plutôt que de longues explications techniques, je te propose d'essayer. »

Les lumières rose et turquoise de Marlène et Virgile se fondent en une boule de lumière, qui gonfle et explose en projetant des étincelles dans toutes les directions.

« Dans le monde des âmes, reprend Virgile, comme nous n'avons pas de corps, nous ne connaissons pas les plaisirs sensuels intenses des humains, mais nous n'éprouvons pas non plus leurs douleurs. Nos sensations sont plus subtiles et de nature énergétique, puisque nous sommes constitués de lumière, à laquelle nous pouvons donner toutes sortes de formes, mais ces formes ne sont jamais composées de matière telle que la connaissent les humains. Pour faciliter les contacts entre nous et leur donner un côté plus convivial, nous prenons souvent des formes humaines. Là, je prends pour toi la forme de Virgile, le poète romain. »

Marlène le voit en effet comme un beau jeune homme avec de longs cheveux blonds bouclés qui lui tombent sur les épaules. Il est drapé dans une toge blanche transparente. Elle-même a toujours l'apparence

qu'elle avait sur la terre avant son arrivée ici, avec toutefois un corps jeune. Elle est vêtue de voiles roses.

« Je te trouve très beau, Virgile, et j'aurais bien aimé te rencontrer sur la terre, pouvoir jouer avec ce que j'aperçois sous ta toge, et ressentir dans tes bras ces fortes sensations humaines qui sont inconnues ici.

— Tu me plais aussi, Marlène, j'aime tes petits seins qui pointent sous ton voile, tes fesses bien rondes et tes reins cambrés. Quand je te dis ça, je me réfère, comme toi, à des souvenirs terrestres, que nous avons la capacité de revivre de façon très intense. Cela nous aide beaucoup pour composer et mettre en scène des scénarios humains. Par contre, ce que mon âme ressent, en ta compagnie, c'est ta lumière, cette couleur rose si subtile et si particulière, la couleur de certaines roses, et aussi du coulis de framboise allongé de crème fraîche. Cette couleur dégage une vibration qui fait frémir mon âme. Essaie, toi aussi, de percevoir comment tu me ressens avec ton âme.

— C'est vrai qu'en arrivant ici, je me suis sentie comme envoûtée par ce vert turquoise. J'ai ressenti une impression de fraîcheur que je n'arrivais pas bien à définir. Maintenant, je me souviens, c'était la couleur de l'eau dans une petite crique où j'allais souvent me baigner, à Acapulco, au Mexique. La température de cette eau était idéale, chaude, et en même temps fraîche.

— Pour revenir aux perceptions sensuelles et aux émotions humaines, et répondre aux questions que tu te poses à leur sujet, je peux te rassurer en te disant qu'elles jouent un rôle important dans notre vie d'âme, de plusieurs manières. D'abord sous la forme de souvenirs, de visions, de projections. Ce sont des manières plus subtiles de les percevoir, qui nous donnent un certain détachement, une plus grande perspicacité, et nous permettent aussi d'en retirer de grandes satisfactions, même si elles sont d'un autre ordre. C'est sur la base de ces perceptions que nous composons les scénarios et mettons en scène le jeu de la vie, qui constitue notre principale activité.

« La deuxième manière est de nous incarner sur la terre, avec toutes les difficultés et les souffrances que cela implique, que nous connaissons bien. Quand nous les voyons depuis ici, elles ne semblent pas si terribles, et ne nous dissuadent jamais de tenter une nouvelle fois l'expérience. C'est aussi une manière de mieux nous connaître et d'établir de profondes relations entre nous. Si tu désires faire cette expérience avec moi, je suis d'accord. Nous chercherons une âme qui désire composer et mettre en scène notre scénario. Bien sûr, il faut accepter que ce que nous vivrons ensemble sur la terre ne sera sûrement



pas aussi idyllique que tu l'imagines maintenant en me voyant ici, jeune et beau, dans la chaude fraîcheur turquoise des eaux du Pacifique.

« D'autres occasions d'expérimenter des sensations très proches de celles des humains sont nos fêtes de famille, qui se déroulent régulièrement sur la terre, dans des lieux particuliers. La prochaine, organisée par Zéphyr et Blue, aura lieu à Borobudur. Nous y retrouvons cette atmosphère terrestre si particulière que nous avons connue lors de nos multiples incarnations. Nous en gardons une subtile nostalgie et nous réjouissons de ces nuits de fête sur la terre. Je ne t'en dis pas plus, ce sera une surprise pour toi.

— J'ai l'impression que je ne vais pas m'ennuyer ici, entre les rencontres avec mes frères et sœurs, les incarnations romantiques et les fêtes de famille...

— Est-ce que tu as déjà un espace, Marlène ?

— Non, pas encore.

— Eh bien ! je vais t'aider à le créer tout de suite. »

La lumière turquoise disparaît et Marlène a l'impression de disparaître dans un vide obscur. Peu à peu, une lumière rose apparaît et forme une grande bulle autour d'elle. Virgile a disparu, et elle ne voit plus son propre corps non plus. Elle ressent seulement sa propre présence et, bientôt, elle ressent aussi celle de Virgile auprès d'elle et entend sa voix.

« Voilà, Marlène, nous sommes chez toi. Il n'y a rien, et c'est à toi d'imaginer, de créer, de faire apparaître l'environnement que tu désires. Et quand tu l'auras choisi, j'apparaîtrai de nouveau pour continuer notre conversation. »

Marlène pense aux coussins moelleux qui ressemblent à des nuées, sur lesquels elle s'était sentie si bien lorsqu'elle était avec Alba. Des coussins apparaissent aussitôt, sans couleurs. Alors, elle les visualise de toutes les couleurs, et ils deviennent instantanément multicolores. Au-dessus, pour voiler l'espace infini, elle crée un baldaquin de soie rose. Sur les côtés, elle remplace la bulle rose par des vitres de cristal aux reflets moirés, qui forment comme un petit palais de glaces. Elle s'étend langoureusement sur les coussins multicolores et accueille Virgile à côté d'elle.

« Bravo, Marlène, je vois que tu n'as pas oublié tes talents de décoratrice. Bien sûr, tu peux changer ton environnement quand et comme tu le désires. Tu vois, c'est très simple.

— C'est merveilleux, Virgile, je me sens très bien ici. Et j'adore cette facilité de pouvoir créer instantanément ce que j' imagine. Si c'est comme cela qu'il fonctionne, je sens que le jeu de la vie va me plaire...

— Oui, le jeu de la vie fonctionne sur le même principe, sauf qu'il y a certaines règles à suivre pour respecter le fonctionnement matériel de la vie terrestre.

« Ici, nous ne sommes pas limités, comme sur la terre. Nous sommes libérés de la matière, du temps, de l'espace et de la causalité. Cela simplifie les choses. Et, surtout, nous n'avons pas de corps physique, donc nous n'avons pas besoin de manger, de dormir, de nous laver, de nous déplacer. Nous ne sommes jamais fatigués ou malades, nous ne vieillissons pas et nous ne mourons pas. Nous avons deux principaux états de conscience, un peu comme les humains ont l'état de veille, celui de rêve et le sommeil profond. Un état où nous sommes conscients, comme en ce moment, où nous avons la possibilité de communiquer, d'observer, d'imaginer, de nous souvenir et, par notre intention, de créer et de nous manifester sous différentes formes. L'autre état est un état de non-conscience, dans lequel nous pouvons retourner entre nos périodes d'activité et de conscience. Un peu comme si nous éteignons la lumière. Nous n'avons donc pas, comme les humains, toutes ces périodes d'attente où ils sont la proie de leurs pensées discursives. Disons que nous sommes soit connectés – et nous fonctionnons efficacement selon notre volonté et nos intentions – soit nous sommes déconnectés. Bien sûr, nous pouvons aussi, dans notre état de conscience, penser, méditer, rêver, nous perdre dans des souvenirs ou des projets. Mais c'est toujours nous qui contrôlons notre conscience, et non le contraire, comme c'est généralement le cas chez les humains.

« Pour terminer avec la partie théorique de notre rencontre, je vais te donner encore quelques informations sur l'organisation de notre famille, du monde des âmes et du jeu de la vie, qui complèteront ce que t'a déjà dit Alba.

« La vie des âmes n'a que peu à voir avec la vie humaine sur la terre, puisque les âmes sont désincarnées, qu'elles n'ont pas de corps. Elles ne ressentent donc ni les souffrances engendrées par la vie dans un corps ni l'agitation mentale et émotionnelle créée par l'esprit humain. Elles ont cependant une conscience très précise de tous les aspects de la vie humaine, puisqu'elles sont dotées de ce qu'on pourrait appeler l'omniscience de toutes les expériences humaines, passées ou potentielles. C'est d'ailleurs cette capacité qui leur permet d'accomplir leur tâche, le jeu de la vie. Contrairement à ce que les humains s'imaginent, les âmes ne sont pas des entités oisives et désœuvrées, installées pour l'éternité sur leur petit nuage aux confins des galaxies.

« L'organisation et le travail des familles d'âmes peuvent sembler extrêmement complexes pour un esprit humain. Puisqu'il s'agit de diriger la vie de tous les humains, d'inciter chacun de leurs faits et gestes, mais aussi leurs sentiments, leurs pensées, leurs états d'âme (une expression qui fait bien rire les âmes !). Les humains sont comme des marionnettes dont les âmes tirent les ficelles. Vu le nombre d'humains sur la terre et la cadence des pensées qui traversent leurs esprits, cette tâche pourrait sembler démesurée et irréalisable. À côté, celle des contrôleurs aériens qui gèrent le trafic des milliers d'avions qui parcourent le ciel en même temps est une sinécure.

« Mais la complexité et l'organisation ne sont pas des sujets de préoccupation pour les âmes. Comme elles ne sont pas soumises aux contraintes du temps, de l'espace et de la causalité, les âmes n'ont pas besoin d'ordinateurs pour accomplir leur travail. Leurs capacités naturelles dépassent celles des ordinateurs humains les plus performants. Pour elles, tout est simple et tout se fait spontanément, sans effort. C'est un jeu d'enfant.

« Même si les âmes ont des capacités et des connaissances illimitées, elles ont chacune leurs préférences et leurs spécialités, généralement les domaines de l'expérience humaine auxquels elles ont été intensément confrontées lors de leurs incarnations dans la matière.

« Notre famille d'âmes se nomme la famille des Séraphins. Elle est composée de douze membres, six âmes féminines et six âmes masculines. Chaque âme possède un nom qu'elle a choisi, et qui n'est de préférence pas un prénom utilisé sur terre, pour éviter des confusions. Mais ce n'est pas une règle et il y a des exceptions, comme Boris par exemple. Et toi, peut-être, car tout le monde a pris l'habitude de t'appeler Marlène.

« Une caractéristique des âmes, c'est leur don d'ubiquité. Elles ont la possibilité d'aller s'incarner sur la terre, mais, en même temps, elles restent présentes en tant qu'âmes dans la famille. Une âme peut même s'incarner dans plusieurs corps humains en même temps. Lorsqu'une âme revient, elle fusionne avec son âme restée dans la famille. Il faut noter qu'une âme féminine peut jouer un rôle masculin, et inversement. Mais cela reste exceptionnel, car les âmes ne sont pas des êtres hermaphrodites ou asexués, mais ont au contraire une forte identité et énergie soit masculine soit féminine.

« Chaque âme a la possibilité de créer et de mettre en scène des scénarios. C'est ce que nous appelons le jeu de la vie. Généralement, elle ne joue pas dans ses propres scénarios, mais il peut y avoir des

exceptions. De leur côté, les âmes n'ont pas de restrictions et de limitations, comme en ont les humains. Les règles ou directives qu'elles doivent suivre n'ont qu'un but pratique et fonctionnel. Les règles qui concernent la partie humaine du jeu sont plus strictes, elles permettent d'éviter d'infliger des souffrances inutiles aux humains, en dehors de celles qui sont prévues dans les scénarios. Les âmes, elles, n'éprouvent jamais de souffrances. Elles se souviennent par contre des souffrances qu'elles ont endurées sur la terre.

« En s'incarnant, les âmes cherchent à faire des expériences dans la matière. Chaque âme peut proposer les expériences qu'elle souhaite faire, et une autre âme va créer un scénario sur ce thème. Généralement, c'est la même âme qui écrit et met en scène le scénario, mais ce n'est pas toujours le cas. Certaines âmes préfèrent écrire des scénarios, d'autres préfèrent les mettre en scène, ainsi elles s'arrangent entre elles. Pour les âmes, un des aspects attrayants du jeu est de créer des rencontres, des relations – ou des interférences – entre les membres de la famille, et aussi d'imaginer des liens entre les différents scénarios.

« As-tu des questions, Marlène, avant de passer à la partie pratique de notre rencontre ?

— Non, Virgile, tout ce que tu m'as dit est très clair. J'ai hâte d'aborder la partie pratique. Elle m'intéresse et m'excite plus que la partie théorique, même si je comprends qu'elle soit nécessaire. »

Après une petite pause, Virgile continue :

« Nous allons parler de Philippe, le rôle d'écrivain que je joue dans le scénario que tu as vu. Comme Philippe est l'auteur de ce livre, tu te doutes bien que son rôle est particulièrement important, non seulement pour moi, mais pour toute notre famille, et aussi pour toi, mais d'une manière plus subtile.

« Le rôle de Philippe me convient particulièrement bien parce que je suis moi-même un poète et un écrivain. J'ai joué de nombreux rôles d'écrivains, celui de Virgile, bien sûr, et aussi, plus récemment dans l'histoire humaine, ceux de Dante, Molière et Borges. Même si je suis content de jouer parfois d'autres rôles, ma passion pour l'écriture fait que ce sont les rôles d'écrivains que je préfère, et aussi probablement ceux que je joue le mieux. Au début, c'est moi qui ai imaginé l'histoire de Philippe et du *Jeu de la vie*. J'avais envie de l'écrire. Mais, en y pensant, je me suis rendu compte que j'avais encore plus envie de la jouer que de l'écrire. J'en ai parlé à Virgile, qui est l'autre écrivain de la famille. Curieusement, elle avait eu une idée très semblable à la mienne, mais qui

allait plus loin que mon histoire, dans des dimensions que je n'avais pas envisagées. Aussi j'ai proposé à Virgule de jouer ce rôle, d'oublier ma propre version de l'histoire et de lui faire entièrement confiance. Mais Virgule a eu une idée géniale, elle m'a proposé de me donner, dans mon rôle humain, certains des pouvoirs qui sont d'habitude réservés seulement aux âmes. Ainsi nous partagerions le côté créatif. C'était une nouvelle expérience que nous n'avions jamais tentée auparavant dans notre famille.

— C'est pour cela, si j'ai bien compris, que Maude n'est pas une femme humaine ordinaire, mais plutôt une âme qui est incarnée sous une forme humaine tout en étant consciente qu'elle est une âme.

— Oui, tu as très bien compris, Marlène.

— Et j'imagine que ta liaison tantrique avec Maude est très spéciale aussi, semblable peut-être aux relations entre les humains et les dieux qu'on trouve dans la littérature de l'Antiquité.

— En effet, Marlène, c'est tout à fait similaire. Il faut noter ici que c'est Blue, une des âmes de la famille, qui joue le rôle de Maude, et que je retrouve donc dans cette scène sur la terre. Blue, quand tu la rencontreras, te parlera plus en détail du rôle de Maude.

« Grâce à cette relation avec Maude, Philippe a pu acquérir certains de nos pouvoirs et les utiliser ensuite dans son livre. C'est une aventure passionnante, qui n'en est, dans la scène que tu as vue, qu'à ses balbutiements. Mais elle continue. Et personne ne sait encore exactement où elle va nous conduire, ni moi ni Virgule, puisque chacun de nous peut manipuler à sa guise les idées de l'autre et les faire changer de direction. Un aspect intéressant de ce scénario est que les âmes acceptent de perdre leur contrôle absolu sur la vie humaine, puisqu'un humain, Philippe, a le pouvoir d'écrire notre histoire et notre fonctionnement en usurpant notre pouvoir. Et comme tu peux l'imaginer, Marlène, j'ai quelques idées tout à fait insolites à ce sujet. Mais il est trop tôt pour en parler, c'est la réalité du livre qui les dévoilera au moment voulu. »

Après le départ de Virgile, Marlène se retrouve seule dans son espace. Elle reste confortablement étendue sur ses coussins moelleux, et elle joue avec ses nouveaux pouvoirs de création. Elle essaie d'abord de créer divers meubles et objets et de les disposer autour d'elle dans son espace. Mais, rapidement, elle se rend compte qu'elle fantasme avec des souvenirs terrestres. Ici, elle ne vit pas dans un monde matériel, et tous les objets ou meubles sont inutiles. Elle fait alors disparaître tout ce

qu'elle vient de créer, et ressent intensément la beauté et la légèreté du vide, de l'espace.

Elle découvre alors comment elle peut utiliser la lumière pour façonner son environnement. Des rayons de lumière qui ressemblent à des piliers, des plans de lumière qui servent de parois, de paravents, des sphères de lumière, souples et modelables à volonté, qui remplacent les coussins. La lumière peut prendre non seulement toutes les formes, mais aussi toutes les couleurs, les tonalités, les nuances. Marlène se crée un nouvel espace très minimaliste, trois rayons verticaux d'un côté, dans des camaïeux de bleu, un plan jaune paille de l'autre, et une multitude de petites bulles multicolores, dans des tons pastel, qui peuvent s'étendre et former un dallage ou s'amasser pour créer de confortables formes pour s'asseoir ou s'étendre.

Marlène contemple son espace, elle s'y sent bien. Elle a envie d'essayer l'état de non-conscience dont lui a parlé Virgile. Instantanément tout disparaît, les lumières s'éteignent, ainsi que la sensation de sa propre présence, et toute conscience cesse.

## Deuxième partie : Julien

### L'accident de Julien

Deux heures du matin, fin novembre. Julien roule sous la pluie, vite, il connaît cette route par cœur, il l'a faite des centaines de fois depuis qu'il habite à Musiège, un petit village de Haute-Savoie où il s'est retiré pour se consacrer à la peinture.

Il avait bien hésité à aller à cette soirée d'anciens camarades d'école. Il n'y était allé qu'une fois et en gardait un mauvais souvenir. Il avait tourné la page sur ses années d'école, était passé à autre chose, et avait cessé de voir ses copains de l'époque. Ces soirées entre hommes se passaient à boire, à raconter des blagues obscènes, à se remémorer des souvenirs dont il n'y avait pas lieu d'être fier, et à chanter des chansons grivoises. Julien avait horreur de ça, et c'est bien ce qui s'était passé ce soir-là. Il recevait chaque année la convocation et n'y répondait même pas. Mais cette année, Daniel, son inséparable copain d'enfance – qui vivait depuis quinze ans à Zurich et qu'il n'avait jamais revu – lui avait téléphoné pour lui demander de venir, et il avait accepté à contrecœur. La soirée avait lieu dans un restaurant de village réputé pour sa fondue et son vin blanc du pays.

Julien est fâché de s'être laissé entraîner dans cette soirée, il se jure que ce sera la dernière fois. Il a trop bu, bien sûr, et se réjouit de se coucher, de sombrer dans le sommeil pour oublier tout ça. Il est presque arrivé, la grande ligne droite, les deux grands virages, le pont et la petite route à flanc de coteau.

Dans le premier virage, curieusement, la route est recouverte de gravillon, la Peugeot commence à déraper, heurte le bas-côté, passe entre deux des poteaux fluorescents qui indiquent le virage, se retourne et atterrit sur le toit au fond du ravin, au milieu d'un bosquet de noisetiers.

Silence. Le moteur s'est arrêté. Les phares, dirigés en l'air, éclairent la pluie et la brume, à travers les branches. Le pare-brise a volé en éclats, Julien est recouvert de petits morceaux de verre et sent les gouttes de pluie froides sur son visage. D'un coup, il est dégrisé. Il ne sent aucune

douleur, il bouge ses bras, ses jambes, tout a l'air de fonctionner. Il sent alors quelque chose de chaud qui coule le long de sa joue gauche. Il touche avec la main, c'est humide, un peu gluant, du sang qui coule de sa tempe, près de l'oreille.

La porte gauche est bloquée, mais la droite cède à un grand coup de talon. Julien prends son sac, les clés, éteint les phares, gravit à quatre pattes le haut talus dans l'herbe détremmée, et arrive sur le bord de la route.

Peu de chance qu'une voiture passe à cette heure-là sur cette petite route de campagne, il faut marcher, il reste deux ou trois kilomètres. Julien sort son mouchoir, en fait une boule et le serre contre sa tempe. Le sang coule toujours et fait de grandes traînées sombres sur son manteau. La nuit est noire, Julien marche très vite, au milieu de la route. Son esprit est vide, il ressent même une grande tranquillité, il marche, et il est devenu la marche, la pluie, la nuit.

Le sang continue à couler abondamment, malgré le mouchoir, qui est déjà saturé de sang et d'eau de pluie. Une certaine faiblesse, et une étrange insensibilité, commence à monter dans ses jambes et à gagner tout son corps, et une torpeur plutôt agréable envahit son esprit. Il continue à marcher au même rythme, mais il lui semble que ce n'est plus lui qui marche. Il aperçoit les lumières du village, il ne reste que quelques centaines de mètres.

Il ouvre la porte, enlève son manteau trempé et couvert de sang, monte à l'étage, ses jambes vacillent, il n'a qu'une envie, s'étendre sur son lit. Il se sent parfaitement bien, un halo lumineux baigne la petite chambre à coucher, une musique angélique descend du ciel. Julien se sent partir dans un autre monde, dans un coma, un rêve, ou dans la mort... À ce moment-là, un réflexe de survie le fait sursauter, il se précipite dans le bureau où il avait laissé la lumière et cherche dans l'annuaire le médecin de Frangy, la petite ville la plus proche.

« Bonjour docteur, excusez-moi de vous déranger à cette heure tardive, c'est Julien de Musiège, la première maison à gauche, en face du cimetière, je viens d'avoir un accident de voiture, je perds beaucoup sang et je sens que je vais m'évanouir, la maison est ouverte... »

Julien titube jusqu'au lit, s'y laisse tomber. Il retrouve le halo, les chants des anges, son corps semble disparaître, couler comme du miel. Cette fois, il lâche prise et se laisse emporter dans cet autre monde qui l'appelle. Tout devient noir, mais d'un noir beaucoup plus intense que ce qu'on peut imaginer. C'est plutôt une absence de lumière, de



couleurs, en même temps une impression de vide total, plus de sensations, plus de perceptions, le néant absolu.

Lorsque même la conscience a complètement disparu, et que le vide de cette éternité d'inexistence est tombé dans l'oubli, quelque chose commence à apparaître. D'abord invisible, comme un petit point noir au milieu de cet univers noir. Puis une minuscule tache lumineuse surgit. Elle grandit lentement et devient de plus en plus intense. L'immensité noire, elle, semble rétrécir, et forme maintenant comme un tunnel, un long tube au bout duquel brille cette claire lumière. Julien reprend conscience et avance lentement dans ce tunnel, attiré par la lumière, par une force douce et chaleureuse. Il se sent léger, dans une bulle de chaleur et de bien-être qui s'élève irrésistiblement vers une autre dimension.

La lumière devient soudain plus éblouissante encore et Julien ouvre les yeux. Un rayon de soleil éclaire la chambre d'hôpital, il est couché dans des draps bleus, un gros oreiller sous la tête, le tube en plastique de la perfusion rentre dans un pansement à son bras gauche, et, à droite, une jeune infirmière noire le regarde en souriant.

« Bonjour, et bienvenue, Julien ! Vous êtes à l'hôpital d'Annecy. Vous revenez de loin. Vous avez bien failli mourir. Quand l'ambulance vous a amené ici, à 4 heures du matin, vous aviez perdu la moitié de votre sang, vous n'aviez plus que 5 de tension. On vous a fait une transfusion, et maintenant vous êtes sorti d'affaire. Aujourd'hui on va vous nourrir par perfusion, afin que vous repreniez plus rapidement vos forces, et dans quelques jours vous pourrez sortir. Le médecin vous a examiné, apparemment vous n'avez rien, à part cette petite coupure à la tempe, provoquée par un éclat de verre. Mais il viendra vous faire encore quelques tests tout à l'heure. Vous avez eu de la chance. La police a retrouvé votre voiture ce matin, ils vont envoyer une grue pour la sortir du ravin. Elle est bonne pour la casse. Je vais prendre votre température. »

Julien est sorti de l'hôpital quatre jours après l'accident. Il se sentait bien, il a beaucoup dormi et bien mangé. Comme il devait reprendre des forces, il eut droit à des menus spéciaux. Il a téléphoné à Estelle depuis l'hôpital, pour lui expliquer ce qui s'était passé et repousser son prochain séjour à Lyon. Sinon, il n'a averti personne de son accident, et personne n'est venu lui rendre visite à l'hôpital. Il avait besoin de rester tranquille et de bien comprendre et intégrer ce qui venait de lui arriver.

Il resta encore deux jours seul à Musiège. Il n'avait pas envie de peindre, mais il sortit tous ses tableaux récents et passa de longues heures à les regarder. Il sentait qu'un tournant avait eu lieu dans sa vie. D'une certaine manière, il avait le sentiment étrange de n'être plus le même. Il avait besoin de faire le point, sur sa vie, ici, à Musiège, sur sa peinture, sur sa relation avec Estelle aussi. Ces journées de contemplation solitaire et silencieuse furent profitables. Julien se sentait calme, comme si tous ses soucis et ses inquiétudes de ces derniers mois s'étaient mystérieusement évaporés. Il se sentait même heureux, il avait l'impression qu'un nouvel avenir s'ouvrait devant lui. Un sentiment qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps.

Le garagiste de Frangy lui avait trouvé une Renault d'occasion en bon état pour la somme que l'assurance allait lui rembourser. Elle était toute propre, confortable, elle avait une radio et le chauffage marchait bien. Julien avait décidé d'aller voir Estelle à Lyon, en passant par des petites routes, et de s'arrêter pour revoir certains des sujets qu'il avait peints ces dernières années.

## Réunion des âmes

« Bienvenue à la maison, Julien ! Tu ne m'en veux pas de t'appeler Julien, Pierre, mon chéri ! Et tu sais que je n'aime pas Zéphyr, je n'ai jamais compris que tu aies choisi ce nom.

— C'était pour te taquiner, Blue, je sais que tu détestes les courants d'air. Moi j'aime bien Blue, ça fait Anglaise, et j'ai un faible pour les Anglaises. En tout cas, c'est mieux qu'Hilda, là tes parents de l'époque ne t'avaient pas gâtée. C'était bien une des idées bizarres de Virgile, cela ne m'étonne pas de lui.

— Cesse de dire des bêtises et prends-moi dans tes bras de lumière. »

Les âmes de Zéphyr et de Blue s'unissent dans une boule de lumière orange et bleue qui, lentement, commence à vibrer et à scintiller. Des étincelles multicolores éclatent dans toutes les directions comme un feu d'artifice.

« Les étreintes de lumière ne sont pas mal non plus, ça pétille, cela m'a manqué, dit Julien.

— Tu sais que pour moi rien ne vaut le sexe sur la terre. Surtout ce que j'ai connu avec toi dans notre vie en Argentine, les randonnées à

cheval dans la pampa, le tango et les longues nuits d'amour. C'est resté gravé en moi, et je ne l'oublierai jamais.

« Je suis contente de te voir ici, continue Blue. La fin du jeu n'a pas été facile et, jusqu'au dernier moment, je n'étais pas sûre de réussir à te faire revenir.

« Ta vie à Musiège devenait monotone et triste, ta peinture tournait en ronds, je m'ennuyais dans ce scénario et ne savais pas comment te faire sortir de là. Alors j'ai eu l'idée de l'accident pour finir le jeu et te faire revenir.

— Avoue que tu étais jalouse d'Estelle.

— Tu es toujours aussi taquin, Pierre, tu ne changeras jamais. C'est avec beaucoup d'amour pour toi que j'ai créé Estelle. Pendant cette période, il te fallait une fille sympa, relaxe et qui t'aime beaucoup. D'ailleurs tu n'as pas eu l'air de t'ennuyer avec elle. Si j'étais jalouse, j'aurais pu te trouver une nana du genre de Pamela, qui t'en aurait fait baver. J'ai aussi une certaine expérience des rôles d'emmerdeuses, tu sais.

« Viens, allons rejoindre les autres. »

La famille d'âmes des Séraphins est réunie pour fêter l'arrivée de Marlène et le retour de Zéphyr. Il manque Boris, bien sûr, mais maintenant tout le monde accepte son absence. C'est Virgile qui convoque et dirige les réunions des âmes. Les retrouvailles se déroulent dans un grand feu d'artifice. Quand chacun a retrouvé ses étincelles et ses rayons de lumière, Virgile présente Marlène à sa nouvelle famille :

« Je vous présente Marlène, qui vient d'arriver dans la famille. C'est Alba qui l'a accueillie. Comme vous le savez, Marlène va remplacer Spirale, et je sais que vous l'attendiez tous impatiemment. Je vous demande donc de la rencontrer personnellement, à tour de rôle, de l'initier à la vie de la famille et au fonctionnement du jeu, de lui expliquer vos activités et de lui présenter en détail vos scénarios. Après Alba, c'est moi qui l'ai reçue, nous avons eu un entretien très chaleureux, et nous avons déjà un projet de scénario ensemble, je ne vous en dis pas plus pour l'instant. Je vous propose maintenant de venir accueillir Marlène dans une joyeuse étreinte de lumière. »

Toutes les âmes de la famille entourent Marlène dans une explosion de lumière multicolore.

« Le second événement de notre réunion, reprend Virgile, est le retour de Zéphyr, qui a joué le rôle de Julien. Blue nous avait présenté, lors de notre dernière réunion, tous les détails de la vie du peintre.

Aujourd'hui, elle nous présente la fin de son scénario, qui n'était pas encore clairement définie la dernière fois. »

Lorsque la projection holographique est terminée, c'est Élixir qui prend la parole le premier :

« Bravo Blue ! J'avais beaucoup aimé le début de ton scénario, la carrière picturale de Julien. J'avais été très impressionné par ton souci des détails, les inspirations, les doutes, les sujets, l'exécution des toiles, les expositions, et les périodes d'ennui, de vide, de dépression de la fin. Tu nous avais dit que tu désirais le sortir de là, mais tu ne savais pas encore comment. Tu as choisi cette solution brutale, que tu as traitée de façon subtile, et qui permet à Julien de continuer sa vie de peintre.

— Ma première idée, répond Blue, était que Julien meure dans l'accident. Et j'en avais parlé à Vanille.

— Je n'étais pas d'accord avec cette fin, ajoute Vanille, c'est pourquoi j'ai demandé à Blue de faire revenir Julien sur terre. J'ai toujours eu envie de mettre en scène une vie de peintre. J'ai décidé de reprendre Julien, c'est Cinabre qui va aller jouer le rôle, nous nous sommes déjà mis d'accord, et je vous présenterai bientôt mon scénario. »

Myrtille a la charge de veiller à ce que les règles du jeu soient bien respectées, et c'est elle qui s'adresse maintenant à Blue :

« J'adore aussi cette fin, Blue. Elle correspond plus à ton tempérament que les longues méditations solitaires du peintre. Heureusement que tu avais la liaison avec Estelle pour te défouler. Le point qui me dérange, tu le sais, c'est le gravillon. Pas de matérialisation, c'est notre première règle.

— Je sais, Myrtille. C'est un peu limite, je suis d'accord. J'avais envoyé un cantonnier, et il a fait grève ce jour-là. Et ça, c'est du ressort du clan Z1, tu sais qu'on ne peut rien obtenir de ce côté-là. J'étais prise au dépourvu. Et le cantonnier aurait mis un écriteau, Julien aurait peut-être ralenti. Après l'accident, j'ai tout de suite dématérialisé le gravillon, personne ne l'a vu, sauf Julien. La police a conclu que la voiture avait dérapé sur la chaussée mouillée, et comme Julien n'est ni mort ni gravement blessé, tout va en rester là.

— Je pense que nous pouvons passer sur cette légère enfreinte aux règles, dit Virgile. J'admire ta maîtrise pour la scène de l'accident, pas une égratignure, juste un débris de verre qui tranche l'artère de la tempe, l'endroit le plus sûr pour avoir une longue hémorragie. On voit que tu as pratiqué la médecine dans plusieurs scénarios. Le ralenti de la scène

que tu viens de nous projeter est étonnant. Je pense que tu as réalisé cette scène au ralenti, même image par image.

— Bien sûr. Et ce n'est pas interdit, n'est-ce pas Myrtille. Et toi, Zéphyr, qu'est-ce que tu nous dis ? Comment as-tu aimé cette vie d'artiste ?

— Merci Blue. C'était bien, très bien. J'adore jouer tes scénarios. Je m'y sens très à l'aise, les enchaînements se font naturellement, il y a toujours ces petits événements imprévus, joyeux ou tragiques, qui sont le piment de la vie humaine. Et l'objectif est atteint. C'est ce que j'avais souhaité, expérimenter la vie d'un peintre. C'est passionnant, profond, mystique parfois... le jeu des sentiments, des inspirations, les alternances d'enthousiasme et de mélancolie. Mais je suis content que Julien continue, car cela ne pouvait pas s'arrêter là, ce n'était que le début.

— Moi aussi je suis contente que le scénario continue, dit Virgule, qui joue le rôle d'Estelle. Et vous n'avez pas besoin de rire... Avoir un amant artiste n'est pas toujours drôle, ils ont leurs moments de morosité, mais c'est passionnant, et jamais monotone... J'ai appris plein de chose sur l'art et sur la conscience créative. Et tu es adorable, Zéphyr... Je te comprends, Blue ! Merci de me l'avoir prêté...

— Je ne suis ni possessive ni exclusive, tu le sais bien Virgule, dit Blue. Et maintenant tu vas pouvoir observer les différences avec Cinabre. Tu me raconteras... Et toi, Cinabre, comment te sens-tu de reprendre le rôle de Julien ?

— Je suis très content aussi. Ce n'est pas la dernière scène de l'accident qui m'y aurait incité, bien sûr. Mais le début du scénario, le peinture, la création, la vie à la campagne, et la relation avec Estelle. Merci Zéphyr, je prends ta place avec plaisir...

— Je voudrais aussi faire un commentaire, Blue, dit Antimoine. Ce qui m'a beaucoup intéressé dans cette fin, c'est d'abord l'expérience de mort imminente, et ensuite de l'utiliser pour faire un changement d'âme. L'autre chose qui me semble très importante, c'est que Julien est conscient des deux phénomènes, il se souvient du premier et il pressent le second, qu'il n'est plus le même. Il y a dans les deux cas un changement de niveau de conscience, une perception extrasensorielle, semblable, mais sur un autre registre, à celle que Julien ressent quand il est en face des sujets de ses tableaux. C'est ce que Boris nous demande toujours de faire, ne pas laisser l'anecdotique prendre la première place. Là, Blue, tu es tout à fait dans l'esprit du jeu, et je te t'en félicite.

— Merci, Antimoine, ce que tu me dis me fait plaisir. C'est vrai que j'ai appris dans ce scénario qu'il n'y a pas que les scènes de sexe qui peuvent créer des mutations...

— Nous savons que tu plaisantes, Blue, dit Virgile, et nous aimons beaucoup tes scènes érotiques ! Est-ce que quelqu'un a encore une remarque à ajouter ?

— Oui, dit Alba. Ce que tu as dit m'a touché, Virgile. Je n'ai jamais joué la compagne d'un artiste. La prochaine fois que quelqu'un écrit une vie d'artiste, pensez à moi.

— J'en prépare justement une, Alba, dit Cinabre, je te garde le rôle féminin si tu veux.

— Oui, avec plaisir. Et qui jouera l'artiste ?

— Je ne sais pas encore. Avec qui voudrais-tu jouer, Alba ?

— Je verrais bien Antimoine, un artiste un peu mystique, mais que je pourrais tenter de dévergondier...

— C'est une bonne idée. Qu'en penses-tu Antimoine ?

— Merci de penser à moi, Alba. Avec ton charme italien, tu n'auras pas de difficulté à me dévergondier.

— Je note ton nouveau scénario, Cinabre, tu nous diras quand tu seras prêt, dit Virgile. Et avant de nous quitter, je voudrais donner la parole à Marlène. Je suis sûr que tu as aussi quelque chose à nous dire concernant le scénario de Blue.

— Merci, Virgile, et merci à tous pour votre accueil. Je me sens très bien parmi vous, sur la même longueur d'onde. J'aime la légèreté, l'humour, la bonne humeur qui règnent dans la famille. J'ai été très émue par le scénario de Julien, Blue, qui me met tout de suite dans le bain, puisque j'ai bien connu Julien – plus tard dans sa vie – et que j'ai aussi eu une liaison avec lui. Je savais qu'il avait vécu en Savoie avant de venir à Paris, mais il parlait peu de son passé et de cette période de sa vie. Je l'ai découverte dans ton scénario, et ce fut une surprise pour moi.

— Merci pour ton partage, Marlène, dit Blue. Tu n'es pas au bout de tes surprises. Si tu te sens déjà intégrée dans la famille, c'est parce que, comme tu vas le découvrir, tu nous as tous déjà rencontrés dans ta vie terrestre. »

## Julien et Estelle

Julien quitte Musiège à 10 heures pour aller à Lyon. Il fait froid, des rayons de soleil commencent à percer le brouillard. Les arbres ont perdu toutes leurs feuilles et les lumières d'hiver ont remplacé celles d'automne. Estelle travaille jusqu'à 17 heures, il a tout son temps.

Près de Belley, il s'arrête en face du verger. Les arbres sont toujours à la même place, formant cette étrange composition géométrique. Il en manque un, sur la gauche. Seules les silhouettes noires des troncs et des branches se découpent, à cette saison, sur le vert intense du pâturage éclairé par le soleil bas. C'était encore plus métaphysique qu'au printemps. Il faudrait faire une nouvelle toile, avec ces arbres décharnés, cette lumière frissante et les longues ombres projetées qui forment un réseau violet sur le vert du pré. Mais Julien sait qu'il ne peindra jamais cette toile. Ce sont des sujets du passé, des étapes sur sa voie qui ont été incontournables, mais maintenant il est dans un autre registre, des sujets d'architecture, de villes, Milan, Paris, New York, et, surtout, des personnages.

Même ce qu'il a peint ces derniers mois, il sent aujourd'hui que c'est le passé. Il va commencer à peindre quelque chose de nouveau, de tout à fait différent. Il ne sait pas encore exactement quoi, mais ce pressentiment d'un changement profond, de nouveaux horizons, d'une nouvelle dimension est intensément présent devant ce verger, qu'il avait considéré comme sa première toile importante, quelques mois après son arrivée à Musiège et sa décision de consacrer sa vie à la peinture.

Pendant les kilomètres qui suivent, il traverse une région sauvage où les bois alternent avec les pâturages. Julien retrouve avec précision les visions qui avaient donné naissance à la série des *Paysages carrossables*. Il n'y a pas de villages, ni de maisons isolées, mais les rares interventions humaines prennent une importance démesurée, barrières, piquets, poteaux, bornes. Sur les toiles, elles se détachaient en rouge sur les gris, les ocres, les mauves, les verts de la nature. La route devenait un ruban jaune vif qui traversait le paysage. Le pylône d'une ligne à haute tension apparaît à la sortie d'un bois, il se dresse comme une sculpture au milieu d'un champ, et lui rappelle un autre tableau. Julien retrouve, toujours vivantes, les fortes émotions qu'il avait ressenties quelques années auparavant et qui avaient inspiré son travail de l'époque.

Les plus belles sculptures attendent Julien un peu plus loin. Une colonne blanche s'élève dans le ciel bleu au-dessus des collines, entre fumée et nuage. Le prochain endroit que Julien veut revoir ce matin-là

est proche. Il gare la voiture sur le sommet de la colline. Il devine déjà les tours entre les arbres. Il prend le sentier qui traverse le bois. Un frisson d'émotion envahit tout son corps et des larmes coulent sur ses joues. Il arrive dans la clairière. La centrale nucléaire du Bugey est là, en contrebas, avec ses quatre gigantesques tours de refroidissement et les colonnes de vapeur qui s'élèvent vers le ciel. Rien n'a changé, et cette vision de l'implantation de cet immense complexe de science-fiction au milieu de ce paysage boisé et vallonné, doux et bucolique, est insolite, brutal, effrayant, et en même temps irréel, majestueux, et d'une grande beauté.

Julien se remémore ses *Rêves écologiques à Creys-Mahville*, les semaines qu'il avait passées à peindre la série des petites peintures sur papier, et les grandes toiles. Il visualise chaque composition, chaque couleur, chaque trait de pinceau. Puis il voit toute la série accrochée à l'exposition d'Annecy. Il se retrouve dans la foule du vernissage, et revit, comme si c'était hier, sa rencontre avec Estelle. Il s'assied sur une pierre, au bord de la falaise, et reste là un long moment à contempler ce paysage surnaturel et à voyager dans ses souvenirs et les émotions intenses qu'ils éveillent en lui.

Julien conduit lentement jusqu'à Villette d'Anthon. Il n'y a personne sur ces petites routes. Avant d'arriver au golf, la route longe le parcours. Le soleil joue dans les branches des arbres, scintille sur la rosée des pelouses bien tondues, dissipe les dernières brumes qui stagnent dans les vallons ombragés. Tout cela est irréel, comme dans un rêve.

Il n'y a que quelques voitures dans le parking du golf. Ce serait une belle journée pour jouer, mais aujourd'hui Julien a d'autres préoccupations en tête. Il s'installe dans la grande salle à manger. À part deux personnes qui boivent un apéritif au bar, il est seul. Cela lui convient très bien. Fortune lui propose le menu du jour, cela lui convient très bien aussi.

Il a faim et se jette sur la salade. Dès qu'il a terminé, la suite arrive, une entrecôte avec des frites et des carottes.

Derrière les grandes baies vitrées qui laissent entrer le soleil, il voit le green du 18 avec son drapeau jaune qui pend. Il n'y a pas un souffle de vent. Tout est immobile, comme si le temps s'était arrêté. Pas une branche ne bouge, pas une des dernières feuilles ne tombe. Julien se demande si ce qu'il voit est vraiment ce green du 18, tel qu'il est aujourd'hui, ou si c'est la vision qu'il en avait eue, deux ans auparavant,



et qui l'avait inspiré pour peindre la grande toile qu'il a aperçue, en arrivant, au mur du secrétariat.

Il se retrouve deux ans auparavant. Cette partie magique avec Maurice et Gilbert. Tout lui réussit, il joue sans penser à son jeu, à son swing, à la partie. Il est fasciné par le paysage, ce paysage complètement artificiel et en même temps si naturel. Le dessin de chaque trou a été pensé, chaque perspective a été calculée. La position des arbres, des bunkers, des greens, rien n'est laissé au hasard, tout répond parfaitement aux impératifs du jeu. Sur chaque départ, chaque fois qu'il arrive à sa balle, ce jour-là, la nature s'immobilise, le temps semble s'arrêter, sa vision se fige, comme s'il regarde une carte postale, une image du coup à jouer. Quelqu'un joue à sa place, dans la carte postale, le coup se fait automatiquement, sans effort, la balle s'élève, dans la bonne direction, une trajectoire parfaite.

Chacune de ces images était restée gravée dans sa mémoire, et il les avait peintes, dans les semaines qui avaient suivi.

« Mangez, Monsieur Julien, votre viande va être froide. »

Julien sursaute. La forte voix de Fortune l'a tiré de ses rêveries et ramené dans ce monde-ci.

« Vous allez jouer, Monsieur Julien ? Vous attendez vos amis ?

— Non, je ne joue pas aujourd'hui. Je vais à Lyon cet après-midi. »

Fortune travaille au restaurant du golf depuis trente-cinq ans. Elle fait partie des meubles. Elle connaît tout le monde, et appelle les habitués par leur prénom. Elle se souvient des petites habitudes de chacun, et s'occupe de ses clients comme une mère. Sauf de ceux qu'elle n'aime pas, avec qui elle est sèche et impatiente. Et les jours où elle est de mauvaise humeur, il ne faut pas la contrarier.

Julien arrive à Lyon à 15 heures et laisse sa voiture dans le parking de la place Bellecour. Estelle habite tout près. C'est un bel après-midi d'automne, il fait presque chaud, et il y a foule dans les rues piétonnes. Les gens flânent, sont contents d'être dehors, prennent leur temps, jouissent de chaque rayon du soleil. Rien à voir avec les foules pressées qui empruntent ces mêmes rues les jours de froid, de vent, de pluie, aux heures de pointe, et se hâtent de rentrer.

C'est ici, par un après-midi très similaire, un an auparavant, que Julien avait eu une vision qui allait profondément transformer sa peinture. Les mouvements de cette foule, ses rythmes changeants, celui des chalands qui s'attardent devant les vitrines des boutiques, celui de quelques personnes qui marchent vite, au milieu de la rue, sans regarder

ni à gauche ni à droite, préoccupées par leur prochain rendez-vous. Les groupes immobiles et impatients qui attendent le feu vert aux croisements de la rue piétonne avec les voies de circulation, et qui se précipitent, tous ensemble, sur les larges bandes jaunes peintes en diagonale sur la chaussée. Julien s'était demandé si ces grands passages pour piétons n'avaient pas été dessinés par un artiste, il les avait perçus comme des installations, et c'est ce qu'elles étaient devenues dans ses peintures. Comme celles de l'esplanade Beaubourg à Paris et de la place du Dôme de Milan. Les groupes de personnages y évoluaient comme des pions sur un échiquier ou un jeu de go, comme mus par les intentions de forces venues d'ailleurs.

Comment saisir ces mouvements de foule, ces rythmes, dans l'immobilité statique et instantanée d'une peinture ? Comment suggérer les déplacements des personnages à l'intérieur des espaces, des perspectives de la ville dans les deux dimensions de la toile ? Julien repense à ces questions, et en même temps aux réponses, les solutions et les idées qui avaient donné naissance aux *Voies piétonnes* pendant les mois qui avaient suivi.

Vers 16 heures, le soleil se couche derrière les immeubles, l'ombre envahit la place Bellecour et une bise fraîche se lève. Les pas des personnages s'accélèrent et la foule devient plus éparse. Julien entre dans une librairie et passe une heure à regarder les livres, une passion qu'une autre partie de lui préfère à la peinture. Il trouve un petit livre sur le spirituel dans l'art de Kandinsky et choisit, pour Estelle, *Henry et June* d'Anaïs Nin, l'épisode de son *Journal* qui relate sa liaison avec Henry Miller et sa relation avec sa femme June.

Estelle habite un appartement en attique avec une grande terrasse et une belle vue sur les toits et la Croix-Rousse au nord. D'un côté on devine la place Bellecour et de l'autre les quais de la Saône. Elle l'a décoré avec goût, des meubles de style en côtoient d'autres, très modernes. Les murs sont blancs, les rideaux, le sofa et les fauteuils d'une grosse toile écrue, et les tableaux font de grandes taches de couleurs vives, en particulier la toile de New York dans les rouges et orange que Julien avait peinte pour Estelle.

Quand Julien arrive, Estelle sort de la douche, elle est nue et elle entraîne tout de suite Julien dans la chambre. Le lit est ouvert, il y a des bougies et de la musique douce. Julien et Estelle sont contents de se retrouver. Ils font l'amour avec passion, puis avec tendresse, puis de nouveau avec passion. Le 5 à 7 a toujours été leur moment favori, celui

où ils se sentent le plus inspirés, le plus amoureux, et c'est le meilleur apéritif pour un bon repas. Pour l'un comme pour l'autre, dans l'ordre de préférence des plaisirs, la gastronomie rivalise avec le sexe.

Après leurs ébats, Estelle emmène Julien à la Poule au pot, leur restaurant favori. Comme il est au bout de la rue, ils peuvent y aller à pied. C'est un ancien bouchon lyonnais qui a récemment trouvé ses lettres de noblesse dans le Michelin et le Gault et Millau. La décoration a été refaite, on a mis des chaises plus confortables, une moquette bordeaux au sol, des nappes ocre sur les tables, des lumières tamisées. L'ambiance est feutrée et chaleureuse, les prix ont changé, la clientèle aussi. La carte ne propose que des spécialités lyonnaises, mais la présentation des mets sur de belles assiettes de couleurs enchante l'œil de l'artiste, et quelques audaces dans les associations de saveurs rompent résolument avec la tradition.

« Bonsoir les tourtereaux ! Installez-vous là, vous serez tranquilles. Je vous apporte tout de suite la carte et un pot de beaujolais nouveau. »

C'est une table placée en diagonale, au fond de la salle, ils sont assis en coin, Julien préfère ça, pour les dîners en couple, au banal tête-à-tête où l'on se regarde dans les yeux, ou en chiens de faïence. Estelle est assise à sa gauche, avec un œil il voit son beau profil, son oreille rose ornée d'une petite perle, ses longs cheveux blonds qui retombent sur son épaule nue, la naissance de ses seins dans le décoté de sa robe moulante, de l'autre, il peut observer ce qui se passe dans le restaurant, les autres convives. Tout en mangeant, il peut aussi mettre sa main gauche sur la cuisse d'Estelle, caresser son genou, jouer avec ses jarretelles, et même aller découvrir si elle a mis une culotte. Comme pour faire l'amour, il a toujours aimé les approches latérales.

« On ne t'a plus vu depuis longtemps, Julien ! Où étais-tu ? Tu n'as pas encore goûté notre beaujolais nouveau... En plus de la carte, ce soir, nous avons du tablier de sapeur aux navets et du boudin blanc au coulis de myrtilles. Je vous laisse réfléchir... »

« Je suis content d'être là avec toi, Estelle, dit Julien. J'aime cet endroit. J'ai faim. Je vais prendre le tablier de sapeur, j'adore ça. Cela me rappelle une fille de la rue Neuve, que j'allais tirer de temps en temps. Elle était sympa et était devenue une copine. Mes copains l'appelaient « tablier de sapeur » parce qu'elle avait une toison très fournie. J'aime bien ça, tu le sais. Je n'ai jamais aimé les jardins à la française bien taillés à l'équerre, et encore moins sur les pubis.

— Eh bien ! moi, dit Estelle, pour satisfaire aussi mes fantasmes, je vais prendre le boudin, qu'en penses-tu ? Cela me rappelle un peintre qui vient me tirer quand il est de passage à Lyon. D'ailleurs, à propos de boudin, je trouve que le tien a grandi depuis la dernière fois que je t'ai vu. C'est vrai ou est-ce le sevrage qui a changé mes perceptions ? Que lui est-il arrivé, mon chéri ? ajoute Estelle en posant sa main sur le sexe du Julien.

— Justement, il faut que je te parle, Estelle. Depuis cet étrange accident, quelque chose a changé, j'ai l'impression que je ne suis plus le même. »

« Vous avez choisi, les enfants ?

— Je vais prendre le tablier.

— Et moi le boudin.

— Très bien, vous allez vous régaler, le chef est vraiment inspiré en ce moment. Et comme entrées ?

— La salade de mâche aux écrevisses, dit Estelle.

— Et moi, la terrine de faisan aux figues. »

« Je n'ai pas encore ouvert ton cadeau, Julien. Tu es un amour de me faire un cadeau. Ce n'est pas encore Noël ! Merci, mon chéri, dit Estelle en faisant un bisou à Julien. Je vais l'ouvrir maintenant, d'accord ? Il est dans mon sac.

— ...

— Oh, génial ! J'adore Anaïs Nin. Est-ce que ce sont les épisodes de son *Journal* qui avaient été interdits ? Merci, Julien, tu as très bien choisi. Laisse-moi te faire encore un bisou.

— Ces textes du *Journal* n'avaient pas été interdits, mais Anaïs Nin avait demandé, dans son testament, qu'ils ne soient pas publiés du vivant de Miller et de son mari. Et comme son mari vient de mourir... D'autres parties de son *Journal*, qui concernent sa vie amoureuse et ses aventures érotiques, et qu'elle avait provisoirement écartées, vont paraître aussi. Je l'ai feuilleté à la librairie juste avant d'arriver chez toi, cela m'a donné des idées... J'espère que tu me le prêteras.

— C'est vrai que je t'ai trouvé bien excité en arrivant. Je l'avais pressenti, et j'étais prête à t'accueillir, tu as remarqué ! »

« Voici la salade, et voilà la terrine ! Bon appétit ! »

Julien et Estelle mangent en silence. Ils ont faim.

« C'est délicieux, dit Estelle. Je me régale.

— Moi aussi, répond Julien. Veux-tu goûter ? »

Quand ils ont fini de partager et de manger leurs entrées, Julien raconte tous les détails de son accident à Estelle.

« C'est étrange, Estelle, ce qui m'est arrivé. Cet accident. J'ai l'impression que ce n'était pas moi. Je m'en souviens parfaitement pourtant, jusqu'au moment où j'ai perdu connaissance et suis parti dans un autre monde, dans une autre dimension. Mais quand je me suis réveillé le lendemain matin à l'hôpital, j'ai eu l'impression que j'étais une autre personne. Mon corps était le même, mes souvenirs étaient toujours là, et pourtant l'impression était différente. Comme si une autre énergie vitale, nouvelle, avait pris naissance, s'était installée dans mon corps, avec de nouvelles idées, de nouvelles intentions, de nouvelles stratégies. Un peu comme lorsqu'un nouveau directeur prend la tête d'une entreprise. Les locaux, le personnel, les infrastructures sont toujours les mêmes, mais les objectifs, la gestion, la politique changent. C'est difficile à expliquer, c'est surtout un ressenti.

— C'est vrai, dit Estelle, que je perçois un net changement en toi. Tu me sembles plus énergique, plus déterminé. Tu as retrouvé ton enthousiasme, ta joie de vivre, ton humour. Je ne sais pas si c'est quelque chose de nouveau. J'ai le souvenir que tu étais comme ça lorsque nous nous sommes rencontrés. Mais, ces derniers temps, tu me semblais triste, soucieux, tu avais perdu ton énergie, ta créativité, tu avais l'air de t'ennuyer. Je me demandais d'ailleurs si cela venait de moi, si tu te lassais de notre relation. Ou si tu ne m'aimais plus, que tu avais rencontré une autre femme. Mais, aujourd'hui, j'ai retrouvé mon Julien, passionné, fougueux, amoureux... Si tu es quelqu'un d'autre, je ne suis pas déçue du changement.

— Non, je n'ai pas d'autre femme dans ma vie. C'est toujours toi que j'aime, Estelle. Et ma morosité de ces derniers temps ne venait pas de toi. Au contraire, c'est sans doute grâce à toi que je n'ai pas sombré davantage dans une sorte de dépression. Ta bonne humeur, ta beauté, ton corps sensuel, me redonnaient, chaque fois que nous nous retrouvions, l'énergie et le courage de continuer.

— Je suis contente que tu me le dises, Julien. Cela me rassure. Mais alors, qu'est-ce qui n'allait pas ? Pourtant tu as beaucoup peint. Tu as fait des expos qui ont bien marché. Ta peinture a beaucoup évolué ces derniers temps. Il y a plus de vie, de mouvement, de couleurs... et tous ces personnages... j'aime beaucoup ces dernières séries.

— J'ai eu beaucoup de doutes sur ma peinture depuis quelques mois. J'ai l'impression que je plafonne, que je tourne en ronds. Les mêmes idées depuis des années, qui changent un peu, évoluent un peu, mais le principe est toujours le même, une vision qui me frappe, qui m'interpelle, que je retranscris minutieusement sur la toile et que je colorie. C'est toujours le même processus, mécanique, répétitif, basé sur une réalité figurative, une perception du monde matériel qui nous entoure, dans lequel nous vivons, dans lequel nous sommes comme prisonniers. Voilà ce qui me perturbe, m'ennuie, ou peut-être m'effraie. Continuer à vivre dans ce monde, dans cet environnement, dans cette routine... c'est devenu insupportable. L'automne, le froid dans ma maison mal chauffée, les jours qui raccourcissent, le temps gris, le manque de lumière, de soleil, travailler toute la journée à la lumière électrique. Le côté routinier, monotone de ma vie, les mêmes rythmes, les mêmes gestes, les mêmes activités, jour après jour. C'est cette perception qui, peu à peu, a pris le contrôle de ma vie.

« Car, si je regarde objectivement, ma vie n'est pas si triste et monotone que ça, je ne peux pas me plaindre, au contraire. J'ai ma relation avec toi, nos échanges, la tendresse, l'amour, les moments intenses que nous passons ensemble. J'ai les journées de golf avec mes copains. Et j'ai cette solitude dans laquelle je peins, et la joie, l'inspiration, la tranquillité que j'y trouve. Le malaise est ailleurs, plus profond, sournois, persistant, qui envahit, sans que je m'en rende compte, tous les aspects extérieurs de mon existence. Mais c'est un monde plus profond qui est affecté. Je ne sais pas comment l'expliquer.

— Crois-tu vraiment que ce soit lié à ta peinture ? Tu viens de dire que tu aimais cette solitude où tu crées et que tu y trouves de la joie et de la tranquillité. Et quand tu me parles de ta peinture, de tes nouveaux tableaux, je ressens toujours tant d'enthousiasme, de passion, ça n'a pas l'air de te déprimer. Tu aimes aussi la compagnie de tes tableaux, accrochés à tous les murs de ta maison.

— C'est vrai, reconnaît Julien. Et ces derniers jours j'ai fait le point. J'ai ressorti tous mes tableaux. Et c'est vrai que je les aime. Je suis content de mon travail, je m'y retrouve complètement. J'ai revécu toutes ces années, les longues heures passées dans mon atelier, et ai ressenti de fortes émotions. L'inspiration, les nouvelles idées, les découvertes, des doutes, des hésitations, des difficultés bien sûr, mais aussi des solutions, des révélations. Et la joie quand un tableau est fini, que j'y ai mis la dernière touche de couleur, et qu'il est prêt à voler de ses propres ailes.

« Aujourd'hui, j'ai fait une curieuse expérience. Je suis retourné sur les lieux qui m'avaient inspiré certaines de mes séries de peintures. J'ai essayé de revivre ce que j'avais ressenti alors, de revoir mes visions de cette époque. Et c'est ce qui s'est produit. Je me suis soudain retrouvé dans le passé, j'étais cet autre Julien qui vivait il y a un an, deux ans, trois ans. C'était tout à fait étrange, cette impression de voyager dans le temps. Et aussi ce petit décalage entre la perception de la réalité présente et celle du passé, qui n'ont pas la même précision visuelle. Les visions du passé ne sont pas aussi nettes, elles scintillent légèrement, et semblent projetées sur un écran invisible, comme des images virtuelles. Elles apparaissent en même temps, superposées aux images présentes, avec cette vibration, cette luminosité surnaturelle.

« Je retrouvais les émotions ressenties la première fois que j'avais eu ces visions. Je comprenais comment me viennent mes inspirations. Soudain, en regardant quelque chose, un décalage se produit, et cette curieuse perception apparaît, comme si je percevais les choses à partir d'une autre réalité, d'une autre dimension. L'espace et le temps prennent alors une nouvelle coloration, une nouvelle signification, que j'ai envie d'exprimer dans mes tableaux.

« Je ne sais pas si cette explication est très claire. Et si l'impression étrange que j'essaie de représenter est perçue par celui qui regarde le tableau. Revivre ces expériences, aujourd'hui, m'a permis de mieux comprendre mon processus créatif. Disons d'être plus conscient de son fonctionnement, ce qui ne veut pas dire que je le comprenne. Et c'est peut-être là que se situe mon problème, mon malaise. L'impression de ne pas comprendre qui je suis, comment je fonctionne, dans quelle réalité je vis. C'est mon existence même, Estelle, que je ne comprends pas, qui me plonge dans la confusion. Et toi, est-ce que tu me comprends ? Est-ce que tout ce que je viens de te dire a du sens ? »

« Voilà la suite. Le boudin pour Madame. Le tablier pour Monsieur. Attention, les assiettes sont très chaudes. Bon appétit ! »

« Si cela ne t'ennuie pas, Julien, faisons une petite pause dans tes doutes existentiels. Ce qu'il y a dans nos assiettes me semble tout à fait réel, je ne vois ni décalage, ni scintillement, ni écran virtuel, juste un peu de vapeur parce que c'est très chaud. Bon appétit, Julien, ne te brûle pas !

— Bon appétit, Estelle ! Ne t'en fais pas, quand il s'agit de manger des bonnes choses, je n'ai pas de difficulté à me situer dans la bonne réalité. »

## Marlène et Vanille

Marlène est rappelée dans l'état de conscience par la voix de Vanille qui lui annonce sa visite. Bientôt, un rayon jaune pâle apparaît devant elle. Elle remarque alors qu'elle non plus n'a pas sa forme humaine, mais que sa conscience est placée dans une sphère de lumière rose. Le rayon jaune s'approche et pénètre dans sa sphère qui commence à vibrer fortement, des vagues concentriques partent dans toutes les directions et explosent en une multitude d'étincelles jaunes et roses.

« Bonjour Marlène, je vois que tu es déjà une experte dans nos étirements de lumière. C'est très joli chez toi, j'apprécie cette simplicité.

— Bonjour Vanille, merci pour ta visite, je suis contente de te rencontrer. J'aime ta couleur jaune, si douce, qui ressemble à celle que j'ai choisie pour décorer mon espace.

— C'est une couleur tendre et paisible. Ton rose est plus chaleureux, je me sens stimulée en ta présence, c'est très agréable. Je te propose que nous restions simplement sous forme de lumière, c'est un état plus tranquille que celui où nous prenons des formes humaines.

— Oui, Vanille, c'est une bonne idée. Après l'agitation et l'excitation qui ont suivi mon arrivée, je suis contente de découvrir ce calme, cette paix, ce silence qui semblent dominer la vie que nous menons ici.

— Cette tranquillité intérieure, qu'il nous est si difficile de trouver sur la terre, est ce que j'apprécie le plus ici. Et tu verras qu'elle ne nous quitte jamais, même au cœur de nos activités les plus intenses. Quant à l'extérieur, sans les mouvements des êtres et des objets matériels, il est naturellement tranquille. »

Marlène et Vanille restent un long moment en silence, et goûtent pleinement cette parfaite tranquillité.

« Marlène, je suis venue te parler de notre famille, de ses caractéristiques, de son fonctionnement et de son rôle dans le monde des âmes.

« Tout d'abord, il faut bien comprendre le sens du mot « âme » que nous utilisons pour nous désigner. Même s'il n'est pas tout à fait approprié, et peut avoir, dans certains de ses sens, des connotations qui ne correspondent pas à notre nature, nous l'utilisons à défaut d'un autre



mot dans le langage humain. Comme les humains n'ont pas une connaissance précise de notre existence, ils n'ont pas de mot pour nous désigner. De tout temps et dans toutes leurs cultures, toutefois, les humains ont pressenti l'existence d'une partie immatérielle et immortelle de leur être qu'ils ont nommée « âme ». Et c'est vrai que nous ressemblons à ce qu'ils ont pressenti et imaginé. Leur science n'a cependant jamais pu prouver l'existence de l'âme ni décrire précisément son rôle et ses caractéristiques.

« Les humains croient à l'existence primordiale et inhérente du matériel et du visible. C'est ce que plusieurs de leurs traditions spirituelles nomment l'ignorance ou l'illusion. Cette illusion est si forte qu'elle les empêche de percevoir les niveaux subtils et non visibles de la réalité. Certains de leurs sages et de leurs mystiques ont perçu intuitivement la véritable nature de la réalité, et ont pressenti le principe de notre existence, même s'ils n'ont pas saisi tous les détails de notre rôle et de notre fonctionnement.

« Nous ne sommes pas la nature primordiale, essentielle, absolue de la réalité, mais un état intermédiaire entre l'essence des choses et sa manifestation matérielle telle qu'elle existe sur la terre. Nous sommes des émanations du tout, de nature plus subtile – puisque immatérielle – et d'un niveau de conscience plus élevé – puisque moins limité – que les humains. Notre rôle est d'organiser et de gérer la vie dans la matière. Les âmes de notre espèce s'occupent spécifiquement et exclusivement de la planète Terre. Il existe, dans l'univers, d'innombrables formes d'âmes qui jouent leur rôle dans l'existence d'autres formes de vie et de manifestation. Si nous connaissons leur existence, nous n'avons cependant pas de contacts avec elles et nous n'avons pas non plus de connaissance directe de leurs activités. C'est là une de nos limitations, qui nous empêche de nous disperser et de nous distraire du rôle que nous avons à jouer.

« Nous avons accès, par contre, à la connaissance de tout ce qui se passe dans notre domaine d'activité, c'est-à-dire sur la terre. C'est notre niveau d'omniscience. Cela ne veut pas dire que nous connaissons tout en permanence, mais que tout ce que nous avons besoin de savoir nous est révélé instantanément. Nous n'avons pas, comme les humains, la curiosité de connaître des informations dont nous n'avons pas besoin, et nous ne perdons pas de temps ni d'énergie, comme eux, à ce genre d'occupation.

« Le monde des âmes est formé de petits groupes que nous appelons des familles. Chaque famille est constituée d'âmes sœurs qui ont de

fortes connexions entre elles, comme les frères et sœurs d'une famille humaine. Ces familles d'âmes ont des rôles différents. Certaines s'occupent de la vie tribale – celle de petits groupes comme les familles humaines, les tribus, les petites entreprises, les associations – et d'autres s'occupent de la vie collective – celle des pays, des grandes entreprises et organisations, des collectivités, de la société dans son ensemble. Les familles comme la nôtre s'occupent de ce que nous appelons les destins individuels. Ce sont des humains dont l'existence est focalisée sur leur propre vie et leurs activités personnelles plus que sur la vie communautaire et les activités collectives.

« Lorsque nous mettons en scène un destin individuel, nous devons toujours nous rappeler qu'il est conditionné, dans une certaine mesure, par la vie des groupes et des collectivités qui constituent son environnement. Car même les individus qui vivent en marge de la société gardent certains liens avec la vie tribale et collective. Nous devons donc en tenir compte et rester en contact avec les familles qui dirigent ces groupes. C'est pourquoi, en fonction du scénario que nous désirons créer, nous allons choisir de le jouer dans un pays plutôt que dans un autre, et dans une famille plutôt que dans une autre.

« Lorsqu'on observe ce fonctionnement du point de vue humain, il peut sembler très complexe. Ce n'est pas le cas. Il est en fait beaucoup plus simple que le fonctionnement des sociétés humaines, parce qu'il n'y a pas les rivalités, compétitions, conflits, jeux de pouvoir qu'il y a sur la terre. Les vies que nous mettons en scène, qu'elles soient individuelles, tribales ou collectives, sont simples, en harmonie les unes avec les autres. Leur motivation unique est l'évolution de la conscience par l'expérience dans la matière. Les complications, les difficultés et les souffrances qui existent dans le fonctionnement des sociétés terrestres sont dues au mauvais usage que les humains font de la liberté que nous leur laissons dans la gestion de leur vie. Cette liberté leur donne un grand potentiel d'évolution, mais ils ne l'utilisent que rarement comme ils le pourraient.

« Chaque famille d'âmes a certaines spécialités – comme la vie de famille, les affaires, la politique, la santé, la science, etc. – et cela, de nouveau, au niveau individuel, tribal ou collectif. Elle a aussi la responsabilité de l'intégration harmonieuse de ses spécialités dans le fonctionnement du tout, c'est-à-dire du genre humain sur la planète Terre.

« La spécialité de notre famille est la créativité, au niveau individuel. Il faut noter que la créativité est un aspect important de tous les destins individuels, dont le but est de provoquer l'évolution et la mutation en

apportant des idées nouvelles. Les domaines de la créativité dans lesquels nous sommes spécialisés sont d'abord les arts, car la plupart des artistes ont des destins individuels, et aussi les relations amoureuses, les voyages et la spiritualité, qui, tu le verras, peuvent aussi devenir des formes d'art.

« L'organisation, le fonctionnement, les spécialités et les rôles des familles d'âmes ont toujours changé pour s'adapter à l'évolution et aux mutations du genre humain. Dans les temps préhistoriques, les humains vivaient en petits groupes indépendants, les tribus, et le rôle des familles d'âmes était de gérer la vie de ces tribus. On estime que ces tribus existent depuis environ cinquante mille ans sur la terre. Les tribus vivent de façon paisible pendant de très longues périodes. En fait, elles perdurent tant que leur existence n'est pas menacée par des conditions extérieures, comme des catastrophes naturelles, des changements climatiques ou des invasions. Comme elles vivent de façon harmonieuse, leur évolution est très lente. Certaines de ces tribus vivent toujours dans des régions retirées de la terre comme elles vivaient il y a des dizaines de milliers d'années.

« Une des caractéristiques des tribus, c'est qu'elles fonctionnent selon un système hiérarchique, c'est-à-dire qu'elle sont dirigées par un chef. Ce chef n'est pas choisi par les membres de la tribu, il s'impose, par sa force ou son autorité, et les membres de la tribu l'acceptent comme celui qui est le plus compétent pour jouer ce rôle, et c'est généralement le cas. On est loin du système que les humains appellent démocratie, qui prévaut de plus en plus dans le système collectif. Il n'est en fait qu'une grotesque mascarade qui permet à des dirigeants peu qualifiés de prendre le pouvoir, en étant soutenus par des minorités puissantes qui ne veulent pas apparaître dans les positions de pouvoir politique, mais être capables de manipuler les dirigeants afin qu'ils les laissent indirectement contrôler le pays à leur avantage.

« La vie collective concerne les grandes civilisations qui se sont formées sur la terre à différentes périodes, comme celles de la Lémurie et de l'Atlantide et, plus récemment, les civilisations dites historiques, à partir du cinquième millénaire avant J.-C. Contrairement à celle des tribus, la vie des civilisations est de relativement courte durée. Leur évolution est beaucoup plus rapide, mais aussi plus désordonnée et moins harmonieuse. L'avidité et le pouvoir, ainsi que les excès et les erreurs qui en découlent, conduisent à leur décadence, et causent ainsi leur propre chute.

« L'organisation des tribus traditionnelles ne nécessite pas de destins individuels, sauf dans des cas exceptionnels et pendant de courtes périodes. Les civilisations, par contre, doivent leur évolution rapide, et aussi leur chute, à l'importance qu'ont commencé à y jouer les destins individuels. Ceux-ci étaient, au départ, peu nombreux, et sont devenus de plus en plus importants dans les sociétés modernes. Ainsi, les familles qui, comme la nôtre, s'occupent exclusivement de destins individuels sont relativement récentes. Bien sûr, les humains ont toujours eu un destin individuel, mais son importance était tellement réduite et dominée par la vie du groupe, que c'est la famille d'âmes responsable du groupe qui gérait en même temps les destins individuels lorsqu'ils se manifestaient.

« Voilà ce que j'avais à te dire sur le plan théorique, Marlène, et qui concerne l'application du jeu dans les différentes structures sociales de la société humaine. Est-ce que c'est clair ? As-tu des questions ?

— Merci pour tes explications, Vanille. Dans l'ensemble c'est clair, même si ce système me paraît encore très compliqué. J'ai une question concernant l'organisation de notre famille. Si je comprends bien, ce serait une structure tribale, et alors qui en est le chef ?

— Les structures sociales dont je t'ai parlé concernent la terre et le système des sociétés humaines. Nous ne faisons pas partie de ce système. Mais comme tu l'as très bien pressenti, Marlène, notre famille, qui forme un petit groupe, s'apparente aux tribus terrestres, toutefois son organisation est différente parce que nous ne fonctionnons pas selon un système hiérarchique. Nous n'avons pas besoin d'un chef, dans le sens de quelqu'un qui nous dirige et nous contrôle. Nous sommes libres et indépendants dans les rôles que nous jouons dans la famille et, en même temps, nous respectons spontanément une forme de consensus. La différence entre nous, les âmes, et les humains, c'est que nous n'avons pas d'intérêts personnels à défendre. Intérieurement, nous ne sommes pas dirigés par des ego individuels. Nous fonctionnons et agissons comme un tout, notre famille, dans les intérêts d'un autre tout, l'humanité. Si nous n'avons pas de chef dans le sens où on l'entend sur la terre, il y a une âme, dans la famille, qui joue un rôle très spécial, c'est Boris. C'est lui qui a créé notre famille et qui est notre source d'inspiration pour le jeu de la vie. Boris n'a pas assisté à notre dernière réunion. Nous ne le voyons pas souvent. Il nous transmet ses idées et son inspiration par télépathie. Tu rencontreras Boris en dernier, c'est lui qui achèvera ton initiation. En attendant, si tu le désires, je vais te parler de Boris et de son travail.

— Oui, avec plaisir, Vanille.

— Boris est un des premiers qui se soit occupé spécifiquement des destins individuels. C'est à lui qu'on doit la création des familles comme la nôtre. Auparavant, Boris a œuvré dans plusieurs familles responsables de la vie collective, où il s'était spécialisé dans la gestion des destins individuels. Il a créé et mis en scène les scénarios – ou il a personnellement joué les rôles – de nombreux personnages historiques qui ont eu une influence importante sur l'évolution du monde terrestre. Bien que Boris soit très humble et parle rarement de ses créations passées, c'est à lui que nous devons, entre autres, Ramsès II, Confucius, Alexandre le Grand, Pythagore, Cicéron, Charlemagne, Jeanne d'Arc, Magellan, Napoléon, Einstein, Gurdjieff, Mao Tse Dong, Mère Teresa. Et des artistes comme Léonard de Vinci, Casanova, Balzac, Gauguin, Picasso, Alexandra David-Néel, Louis Armstrong, Kandinsky, Fellini, Henry Miller. Il a aussi été impliqué dans les scénarios de nombreux lamas tibétains, mais c'est un sujet dont il ne parle pas.

« En plus du travail qu'il fait avec nous dans la famille, Boris s'occupe personnellement d'un certain nombre de destins individuels qui jouent un rôle important dans le monde actuel, et il fait partie, comme consultant, de plusieurs des familles qui gèrent de puissantes organisations collectives de la politique, de l'économie et de la religion. Ses activités personnelles et les rôles qu'il joue dans d'autres familles, cependant, n'interfèrent pas avec la vie de notre famille et l'orientation bien particulière qu'il a donnée à nos activités. Nous participons activement à un travail de recherche qu'il a entrepris pour affiner et perfectionner le jeu de la vie, et transformer radicalement la direction que va prendre l'évolution de la vie humaine sur la terre au moment où elle arrive à une situation de crise sans précédent et aussi à une sorte d'impasse.

« La mutation que Boris envisage ne sera pas basée sur des transformations collectives, au niveau de la politique ou du fonctionnement de la société, mais sur des changements de la perception et de la conscience individuelle. Et ces changements vont s'effectuer par le développement de nouvelles formes d'art, de créativité, au niveau de la vie elle-même.

« C'est ce que nous avons commencé à introduire dans nos scénarios. Je ne t'en dis pas plus pour l'instant, Marlène. Tu verras, c'est passionnant.

— Merci, Vanille. Je me sens très bien avec toi, et même si les sujets que tu m'expliques sont complexes, j'ai l'impression de les comprendre intuitivement, car nous sommes sur la même longueur d'onde, c'est

merveilleux. Je suis très contente de faire partie de cette famille, qui, comme je le comprends, est très spéciale.

— Oui, et tu vas le découvrir plus en détail en collaborant à notre travail. »

Après une pause, Vanille reprend :

« Nous allons maintenant aborder la partie pratique de notre rencontre et parler de Julien, puisque, comme tu le sais, j'ai repris le scénario de Blue après son accident. La première chose à remarquer, c'est que, dans le jeu, nous ne sommes pas soumis au temps linéaire qui régit le fonctionnement du monde matériel, de la vie et des activités humaines. Ainsi, dans notre travail créatif, nous ne sommes pas obligés de respecter l'ordre chronologique. Le scénario de la jeunesse de Julien sur lequel je travaille, en Savoie et à Lyon, se situe, si on se réfère au temps terrestre, peu de temps avant que tu aies rencontré Julien à Paris, mais longtemps avant ta vie actuelle à Luang Prabang. Ces questions de dates n'ont pas d'importance pour nous, car notre existence ne se situe pas à un moment déterminé du temps humain, et inversement le temps humain n'a pas d'implication sur notre existence en tant qu'âmes et notre travail du jeu de la vie. Nous sommes en dehors du temps, dans une sorte de simultanéité totale, qui est en même temps instantanée et éternelle. Nos scénarios, créés en dehors du temps, lorsqu'ils se manifestent sur la terre, prennent automatiquement leur place dans la chronologie terrestre.

— C'est curieux, Vanille, si je ressens parfaitement cette impression d'être libérée du temps, j'ai aussi l'impression que les événements et les rencontres auxquels j'ai participé depuis mon arrivée ont suivi un ordre chronologique. Est-ce dû à la persistance de mon conditionnement terrestre ?

— Ton observation est très juste, Marlène. Il s'agit d'un phénomène tout à fait inhabituel pour nous. Pour que tu comprennes bien de quoi il s'agit, il faut que je revienne sur ce que Virgile t'a dit à propos de Philippe et du livre qu'il est en train d'écrire. Ce livre concerne certains de nos scénarios, comme ceux que tu as déjà découverts et qui ont des rapports avec toi et ta vie terrestre. Il concerne aussi ton arrivée ici et ton initiation, c'est-à-dire tes rencontres avec les âmes. Ce livre est bien sûr destiné aux humains. Nous n'avons pas besoin de livres, puisque notre omniscience nous donne accès instantanément à toutes les informations qui nous sont nécessaires. Un livre est une manière de transmettre de l'information qui est adaptée au temps linéaire terrestre.

Un livre a un début et une fin, et entre les deux les informations sont données selon un certain ordre, qui constitue la chronologie du livre, même si elle ne correspond pas toujours à la chronologie des événements décrits. Pour la cohérence du livre de Philippe, nous avons donc accepté de jouer le jeu du scénario de Virgule, et de suivre l'ordre chronologique des chapitres du livre. C'est pourquoi tes rencontres avec les âmes semblent suivre un certain ordre. Mais, pour nous, cet ordre n'existe pas – toutes ces rencontres se déroulent simultanément – tu es déjà initiée, Marlène, et tu sais déjà tout ce que je te dis. Mais le lecteur ne le sait pas, et il doit te suivre pas à pas, dans chacune de tes rencontres, pour le découvrir.

— Tout cela est bien étrange, Vanille. C'est vrai que le rapport au temps est ce que je trouve le plus déconcertant ici. Plus encore que l'absence de matière. Mais je me rends compte que c'est la mémoire de ma conscience humaine qui trouve cela étrange. Pour l'âme que je suis maintenant, il est évident que le temps humain n'est qu'une illusion.

« Parle-moi donc de Julien, Vanille, et explique-moi les objectifs de ton scénario, car je ne comprends pas encore très bien le côté créatif de votre travail. Qu'y a-t-il de spécial dans la vie de Julien par rapport à celle d'autres artistes terrestres ?

— C'est un vaste sujet. Je vais tâcher de t'en expliquer les principes généraux. Ensuite, tu en découvriras certains aspects dans d'autres scénarios et tu pourras en discuter plus en détail avec les autres âmes. Le projet de Boris est de préparer la prochaine mutation génétique de l'être humain qui transformera profondément son comportement vis-à-vis de ses semblables et, en conséquence, le fonctionnement de la société humaine. Le moyen de parvenir à cette mutation est de provoquer une élévation du niveau de conscience humaine. Dans l'histoire humaine, cette élévation du niveau de conscience a toujours été réservée à un très petit nombre, aux sages et aux mystiques, et n'a jamais produit de transformations notables au niveau collectif, parce que les découvertes de ces sages et de ces mystiques ont généralement été récupérées par le pouvoir politique, déformées et utilisées pour maintenir le peuple dans un bas niveau de conscience afin pouvoir continuer à le manipuler facilement. Et toutes les grandes religions ont été, d'une certaine manière, associées à ces manipulations.

« L'idée de Boris est de permettre à des artistes et des créateurs d'élever leur niveau de conscience, afin qu'ils puissent non seulement transmettre cette nouvelle conscience par leurs œuvres, mais aussi commencer à créer une nouvelle réalité. Ce processus se développe

progressivement, par étapes successives. Dans l'histoire de Julien, il s'agit du début du processus, comment le niveau de conscience intervient dans la création artistique. C'est un processus individuel, qui a encore peu d'impact sur autrui, sur l'environnement et encore moins sur la société. Julien commence à observer le phénomène, à en être conscient. Mais il mettra encore des années pour le comprendre en profondeur. Il a tenté de transmettre ce qu'il avait découvert quand il est venu enseigner à Paris, à l'époque où tu l'as connu. Mais l'importance des niveaux de conscience était encore peu apparente dans son enseignement, et rares sont les personnes, à ce moment-là, qui l'ont comprise. »

Vanille garde le silence pour permettre à Marlène de bien intégrer ce qu'elle vient de lui dire.

« Je commence à comprendre, Vanille. Ma relation avec Julien est toujours restée mystérieuse, mais je pressentais qu'il jouait un rôle important dans ma vie. Il avait une forte influence sur moi, que j'avais l'impression de ne pas pouvoir contrôler. C'est grâce à lui que je suis entrée aux Beaux-Arts, et je me rends compte qu'à partir de là toute ma vie s'est enchaînée comme une destinée immuable, comme si je n'avais jamais eu de choix, jusqu'à mon arrivée ici. Est-ce cela le destin humain, Vanille ? Être une marionnette du jeu de la vie ?

— Dans un sens oui. Mais il y a différents types de marionnettes, Marlène. Ta relation avec Julien a modifié définitivement ton niveau de conscience. Tu as commencé à vibrer à une plus haute fréquence, même si tu ne t'en rendais pas compte. Il avait planté une graine en toi. Et, à partir de ce moment-là, tu as commencé toi aussi à avoir une influence sur ton entourage, inconsciemment. Tu irradiais dans ton environnement la lumière que Julien t'avait transmise. Le processus de mutation s'effectue à un niveau subtil. La plupart des gens ne le perçoivent pas, mais ses effets sont puissants. C'est comme une vague, inexorable, qui peu à peu renverse des montagnes.

— Oui, c'est vrai, si je revis les moments intenses que j'ai vécus avec Julien, je ressens tout à fait cette vague, que rien ne pouvait arrêter, et qui se cachait derrière la nature paisible de Julien, sa passion créative et amoureuse, et son humour provocateur.

— C'est cela, Marlène, qui est différent de la plupart des autres artistes humains. Ce n'est pas au niveau matériel de leurs œuvres, de la perception visuelle que les gens en ont, ni de l'apparence extérieure et mondaine de leur vie, mais à un niveau beaucoup plus subtil, où leurs œuvres et leur vie transmettent un message extrasensoriel, qui plante



un nouveau niveau de conscience dans l'humanité. C'est un processus lent, qui fait son chemin dans l'ombre de l'inconscient collectif humain. Quand il aura accumulé assez d'inertie pour se manifester dans la lumière du conscient, la mutation aura lieu et le fonctionnement de l'humanité se transformera rapidement. »

## Philippe et Arlette

Arlette Amiel, l'une des rédactrices du magazine *Livres*, a envoyé un mail à Philippe pour lui proposer un entretien à propos de son nouveau livre, *Le jeu de la vie*. Philippe lui a répondu qu'il viendrait à Paris dans quinze jours. Puis Arlette Amiel lui a téléphoné pour lui dire qu'elle serait le week-end suivant dans le Luberon et lui a proposé de le rencontrer chez lui le lundi. Elle préfère interviewer les écrivains dans leur environnement.

Philippe n'a pas encore fini d'aménager sa nouvelle maison de Vaugines. Il y a peu de meubles dans la vaste salle de séjour. Trois tapis persans sur le carrelage blanc, un grand sofa à côté de la cheminée, une table basse couverte de livres, quelques coussins pour s'asseoir par terre. Près de la porte de la cuisine, une table carrée en bois et quatre chaises. Et des tableaux sur tous les murs. Philippe aime ce minimalisme réduit à l'essentiel, et la sensation d'espace qu'il lui procure.

Arlette avait dit à Philippe qu'elle viendrait à 10 heures et lui avait demandé de lui réserver toute la journée. Elle l'inviterait à déjeuner à midi et avait réservé une table dans un restaurant.

En arrivant, elle lui expliqua que pour bien faire son travail et trouver l'inspiration nécessaire elle avait besoin de créer une ambiance d'intimité avec les écrivains qu'elle rencontrait. C'est pourquoi elle préférait venir chez eux plutôt que de conduire l'entretien dans son bureau parisien ou dans un lieu public. Elle lui proposa aussi qu'ils se tutoient et s'appellent par leurs prénoms.

Arlette est une jolie jeune femme, énergique et dynamique. Ses yeux sont pétillants de vie et ses cheveux châtain roux sont coupés très courts. Perchée sur de hauts talons, elle porte un tailleur orange, un haut qui laisse deviner des seins fermes et une jupe courte qui dévoile ses jolies jambes.

Pendant que Philippe prépare du thé, Arlette s'installe sur le sofa, ouvre une grande sacoche de cuir blanc, dont elle sort plusieurs dossiers transparents de couleurs remplis de papiers et de notes, un grand bloc avec une reliure à spirale, le livre de Philippe dont sortent de tous les côtés des marque-pages et des feuilles de papier, puis son petit enregistreur numérique qu'elle commence à programmer.

Philippe pousse une pile de livres pour pouvoir poser le plateau du thé à côté des affaires d'Arlette et vient s'asseoir à côté d'elle.

« C'est superbe chez toi, Philippe, et si tranquille. Tu as une vue magnifique... avec la montagne Sainte-Victoire, là-bas. J'adore le Luberon, c'est une belle région, encore préservée de l'urbanisation. J'ai une amie d'enfance qui habite Lourmarin et je viens souvent la voir. Quand on vit à Paris, on a besoin de changer d'air de temps en temps, et le soleil de Provence me manque. Je suis née à Arles.

— ...

— Nous allons commencer, si tu es prêt, car il y a tellement de choses dont j'aimerais parler avec toi, poursuit Arlette en feuilletant ses dossiers de notes. Mais nous avons toute la journée, heureusement... Je vais enregistrer la conversation qui servira de base à l'entretien qui paraîtra dans le prochain numéro du magazine, puis, pendant le déjeuner, j'aurai des questions plus personnelles à te poser.

— Je suis prêt, et j'ai fermé mes téléphones, dit Philippe.

— C'est bien que tu m'y fasses penser, je vais fermer le mien aussi.

Philippe verse le thé, du Oolong vert, dans des bols de céladon chinois.

— Philippe Visard, ton livre, *Le jeu de la vie*, est sorti il y a à peine un mois, et déjà tout le monde en parle, il semble que ce sera un succès, il est bien placé pour les prix littéraires... Et pourtant, il y a encore un mois, personne, ou presque, dans le monde littéraire, n'avait entendu parler de toi. Tu n'es plus un jeune homme, mais c'est ton premier roman. Explique-moi le cheminement qui t'a conduit à écrire ce livre.

— *Le jeu de la vie* est mon premier livre publié par un éditeur connu, mais il n'est pas le début de ma carrière d'écrivain. J'aime écrire depuis mon enfance. Mon père était écrivain et, avec lui, j'ai grandi dans le monde des lettres. Ensuite, j'ai choisi la voie de ma mère, et je me suis dirigé vers la peinture. Mais j'ai continué à écrire. Un journal surtout, que j'ai tenu régulièrement pendant vingt ans, un peu moins régulièrement depuis quelques années. Il fait probablement cinq mille pages, ou plus. J'ai toujours eu envie d'en faire quelque chose, de le publier un jour... Je ne vais pas m'étendre sur ce sujet, tu as lu, au début

du livre, ce que Philippe dit de l'autobiographie et de l'histoire de ce journal.

« Avant de trouver l'idée de ce roman, j'ai écrit, il y a quelques années, *Le guide du bonheur*, un recueil de petits textes d'inspiration plutôt spirituelle. Je l'ai publié moi-même, en Thaïlande. En France, j'ai eu des difficultés de distribution, comme pour la plupart des livres publiés par de petits éditeurs. Je l'ai surtout vendu moi-même, lors de conférences sur le bonheur que je donnais à cette époque. Maintenant il n'est plus distribué en France, mais il se vend bien en Asie. Et comme, là-bas, il n'y a pas beaucoup de livres en français, les lecteurs français ont plus des chances de tomber sur lui.

« Les difficultés que j'avais rencontrées pour diffuser mon premier livre en France m'avaient découragé d'en écrire un autre, et je m'étais remis à la peinture. Mais j'avais eu beaucoup de plaisir à écrire ce livre, et à le publier. Dans ma jeunesse, j'ai été imprimeur, comme mon grand-père paternel. Les arts graphiques, la fabrication d'un livre, m'ont toujours passionné.

« Ainsi j'ai recommencé à écrire sur mon envie d'écrire et, après quelques jours, les idées du roman ont surgi, et j'ai continué. J'ai écrit environ la moitié du livre avec beaucoup d'enthousiasme, puis me suis découragé, freiné par la complexité de mon histoire. J'ai tenté plusieurs fois de m'y remettre, j'écrivais quelques chapitres, et abandonnais de nouveau. Pendant cette période, j'ai toutefois publié trois autres livres, qui étaient plus faciles pour moi que le roman, et qui satisfaisaient quand même mon besoin d'écrire, deux épisodes de mon autobiographie et un recueil de poèmes. Écrire un roman restait un défi difficile à relever. Puis cette année, j'ai repris *Le jeu de la vie* sans me décourager.

« Quand il a été fini, j'ai publié une édition confidentielle de cinquante exemplaires pour les donner à mes amis, comme j'avais fait pour mes trois derniers livres. Je ne voulais plus m'engager dans des problèmes de distribution. La première personne à qui je l'ai donné, Christiane, une Française qui habite en Thaïlande, m'a dit : « Ton livre est génial, il faut que tu l'envoies à un éditeur en France ». Mais je n'étais pas convaincu. L'écriture de ce livre avait été une profonde expérience, une rencontre avec moi-même. Une expérience spirituelle, mais aussi une expérience existentielle, très physique, dans l'incarnation, dans la matière. J'avais découvert mon existence, et ma non-existence. Ce fut un processus très intime, l'exploration de mon moi profond. Et je n'étais pas sûr de vouloir partager ça avec le grand public. Ensuite, deux autres amies très proches, et très chères, m'ont dit la même chose.

Comme elles insistaient, j'ai envoyé cinq copies aux éditeurs les plus connus, pensant que mon livre serait mis sous la pile, avant de finir à la poubelle, et que je n'aurais jamais de réponse. Quinze jours plus tard, j'ai reçu trois réponses positives, je n'y croyais pas. Et deux mois après le livre était dans les librairies.

— Ce que nous cherchons à découvrir, dans cette série d'entretiens, c'est le fonctionnement du processus créatif. Comment fonctionne-t-il pour toi, Philippe ? Et comment s'est déroulée l'écriture du *Jeu de la vie* ?

— Je dirais qu'il y a deux processus complémentaires, très différents l'un de l'autre, l'un spontané, l'autre prémédité. Le premier, c'est celui que je pratique généralement pour écrire mon journal. Je m'installe dans un endroit qui m'inspire, par exemple, si je suis au bord de la mer, sur la plage en fin d'après-midi, quand les baigneurs sont partis. Mais cela fonctionne aussi à la terrasse d'un bistrot, dans la salle d'attente d'un aéroport, ou tout simplement chez moi. Je sais que je veux écrire, mais je ne sais pas quoi. J'ouvre mon cahier, je pose le stylo sur le papier et je commence à écrire. Je débute par un souvenir de la journée ou une scène que je vois devant moi à ce moment-là, puis l'inspiration vient et je continue à écrire, sans lever le stylo du papier. Si le flux d'inspiration s'arrête, je lève la tête, écris ce que je vois ou trouve un autre souvenir, et ça reprend. Cette méthode convient également pour la correspondance. Mais si j'ai un sujet, je pars avec lui et ça marche aussi.

« L'autre méthode est plus adaptée à l'écriture d'un texte sur un sujet spécifique, et aussi à l'écriture d'un livre qui a une structure, une histoire. Je l'utilise également quand je dois donner un cours ou une conférence. Je me raconte l'histoire dans mon esprit, sans écrire ni prendre de notes. Pour moi, cela fonctionne bien en marchant. Quand j'ai commencé le *Jeu de la vie*, j'allais me promener tous les soirs pendant une heure, et l'inspiration me dictait ce que j'allais écrire le lendemain. Mais elle peut venir aussi à d'autres moments inattendus, parfois simplement une phrase, une scène, un dialogue. Ou quand je me réveille la nuit, j'écris une histoire dans ma tête pendant une heure.

« La première fois qu'on m'avait proposé de donner un cours sur le bouddhisme, je me souviens, j'étais au Japon, à Obama, une petite ville côtière, sur la mer du Japon. Je séjournais dans un monastère zen et ne savais comment m'y prendre pour préparer ce cours. J'étais allé me promener sur le port, il était désert, comme abandonné. Une atmosphère étrange, irréaliste. Il faisait froid, il pleuvait et je marchais vite pour me réchauffer. Soudain, une voix commença à parler dans ma tête, à expliquer ce qu'était le bouddhisme, ses fondements, ses principes, ses

vérités, ses préceptes. Cela a duré une heure et, quand je suis rentré au monastère, mon cours était prêt, gravé dans ma mémoire. Quand j'ai donné le cours, un mois plus tard, j'avais le trac, j'avais l'impression que j'avais tout oublié. Mais quand j'ai commencé à parler, tout est revenu, je n'ai même pas eu besoin de regarder les notes que j'avais prises par précaution. Pour l'écriture, c'est la même chose.

— Mais pour un livre complexe comme le *Jeu de la vie*, si le texte te vient en marchant, comment naît l'histoire, comment se forment la structure, les enchaînements, comment apparaissent les personnages ?

— C'est la même chose. Quand je marche, un jour c'est du texte qui vient, le lendemain ce sont des idées sur la structure du livre, ou c'est un nouveau personnage qui arrive. Je ne sais pas encore ce qu'il va faire, mais il est là, je le découvre et je sais qu'il va jouer un rôle. S'il ne me dit pas ce qu'il est venu faire dans l'histoire, alors j'écris avec la première méthode. Je fais entrer en scène le personnage et je ne lève pas le stylo du papier – maintenant, je dirais : je ne lève pas les doigts du clavier – et le personnage commence à jouer, à parler, et j'écris au fur et à mesure. En fait, je suis comme le lecteur, je ne connais pas l'histoire et je la découvre en l'écrivant. C'est passionnant. Au début, je n'avais qu'une idée très vague de la structure du livre, il n'y avait que quelques personnages, et deux ou trois scènes qui n'avaient aucun rapport entre elles. Mais j'ai continué, c'était très amusant, c'était une aventure, je parlais en terrain inconnu. J'ai fait confiance, et, au moment où j'avais besoin d'un nouveau personnage, il apparaissait, parfois seulement son nom était là, pendant deux ou trois jours, parce que je n'avais pas fini une autre scène, mais quand j'avais besoin de lui, il était là, je le voyais, en chair et en os. Les enchaînements, l'ordre des scènes, cela se fait tout seul, à la fin. À un certain moment, cela devient une évidence.

— Un des grands thèmes du livre, c'est celui de l'identité. Qui sont ces personnages ? Lesquels sont réels, lesquels sont imaginaires ? Lequel, ou lesquels, sont toi, l'auteur du livre, qui apparaît d'ailleurs, sous un pseudonyme ?

— La confusion, le doute, l'ignorance qui entourent notre propre identité font partie de la condition humaine. La première question que se sont posée les grands sages, les grands penseurs, de tout temps, c'est : « Qui suis-je ? ». Ce livre tente de répondre à cette question, ou de montrer qu'on ne peut pas y répondre. C'est une exploration à l'intérieur de soi. Et à l'intérieur des autres, qui ne sont que des projections ou des miroirs de soi. Certaines suggestions sur l'identité de

nos propres projections à l'extérieur, et leurs relations entre elles, sont exprimées à la fin du livre. Il est trop tôt pour les dévoiler.

— Nous reviendrons donc sur l'identité plus tard, dit Arlette. Cela nous conduit au second thème important, le temps, non seulement sa relativité, mais la mise en cause de son existence comme condition incontournable de notre fonctionnement. Et là, j'avoue, je ne comprends plus. Cet entretien, que nous avons aujourd'hui, ici, à Vaugines, en octobre, et qui est là, imprimé noir sur blanc dans ce livre qui a été imprimé en août et écrit au printemps. Explique-moi !

— La découverte de la nature du temps fut une des révélations de l'écriture de ce livre. C'est un des aspects magiques du processus créatif. Il donne accès à d'autres niveaux de conscience, où la réalité n'est plus la même. Nous avons l'impression que notre état de veille dans la troisième dimension est notre état naturel, celui qui est réel. En fait c'est une croyance. Et ce que nous croyons devient la réalité. Une croyance collective qui nous est imposée par la société, par notre éducation, est ainsi devenue la réalité du monde dans lequel nous vivons.

« Les personnes qui n'ont pas cette croyance simpliste de la réalité sont considérées comme des mystiques, ou comme des fous. Les schizophrènes, par exemple, perçoivent plusieurs réalités différentes, ils passent de l'une à l'autre, sans savoir laquelle est la vraie. C'est inacceptable dans notre société. Les mystiques ont été brûlés pour avoir exprimé leur vision de la réalité. Les temps ont changé, la chasse aux sorcières et aux sorcières a changé de forme, mais elle continue. Tant qu'ils ne dérangent pas l'ordre public, qu'ils ne rassemblent pas trop de disciples et ne gagnent pas trop d'argent, on les laisse tranquilles. Les visions de la réalité qui diffèrent des croyances admises sont des expériences mystiques, elles ne sont pas prises très au sérieux. L'autorité qui décide ce qui est sérieux et vrai est la science. Et tout ce qu'elle ne peut pas prouver n'est pas vrai. Pourtant certains savants éminents ont reconnu que leurs découvertes coïncidaient avec celles des mystiques. Et si la théorie de la relativité a bientôt un siècle, les croyances collectives sont tenaces, et celles, non seulement de la masse de la population, mais aussi des milieux scientifiques, n'ont pas encore muté.

« Nous vivons dans un monde où le temps a une dimension linéaire, irréversible, qui va du passé vers le futur. Elle est censée passer par un point qui s'appelle le présent. Mais le présent échappe à la plupart des gens, à tous ceux qui vivent leur vie dans leur esprit, car l'esprit humain est lent, et il est en léger décalage avec la réalité qu'il perçoit. Lorsqu'il perçoit un événement, cet événement est déjà passé, et l'esprit n'arrive

jamais à saisir ce qu'il appelle le présent. Le paradoxe est justement que l'homme vit dans son esprit, donc dans un monde imaginaire, alors qu'il croit vivre dans un monde matériel et réel. Mais cette croyance même est imaginaire, puisqu'elle n'existe que dans son esprit.

« Curieusement, lorsque nous abandonnons la croyance au temps linéaire, la notion du temps change complètement, elle n'est plus limitée à une direction, à une logique, et nous ne sommes plus les esclaves de ce temps qui semble diriger notre vie d'une façon implacable et inévitable. Au lieu d'être au service du temps, nous commençons à mettre le temps à notre service, à l'utiliser, et il cesse d'être un obstacle. Au lieu de nous laisser bousculer par son avance inexorable, nous nous plaçons au moment présent, immuable. À partir de là, en observant ce qui passe, nous nous rendons compte que rien ne passe, que tout est immobile. En regardant plus attentivement, nous voyons que toutes ces choses immobiles n'existent pas vraiment, qu'il n'y a rien, car tout ce qui semble exister n'est que projections, idées, pensées... un jeu de l'esprit. Et le jeu de ces esprits crée une réalité illusoire, que ces mêmes esprits prennent pour la réalité.

« La prise de conscience de ce processus est ce qui change tout, ce qui crée la mutation. Alors, le vrai jeu commence, le jeu de la création, de la manifestation. Des pouvoirs se développent que l'homme, auparavant, n'attribuait qu'à Dieu. Le temps prend une autre dimension, il n'est plus limité. Le passé, le futur sont des prolongements du présent, que nous pouvons explorer, utiliser librement, avec lesquels nous pouvons jouer. C'est incompréhensible seulement pour ceux qui n'ont pas encore vécu la mutation, qui sont encore bloqués dans les croyances de leur esprit. Ou qui croient l'être, car ces croyances ont une grande force d'inertie. La mutation a lieu, à une grande échelle, mais, chez beaucoup de gens, elle est encore inconsciente. Leur conscience continue à suivre les vieilles croyances. C'est ton cas. Ta partie consciente refuse de comprendre, mais ta partie inconsciente est ici, avec moi, dans une autre réalité, dans un autre temps, sans problème.

— Mais, Philippe... comment faire alors pour que cette autre réalité inconsciente devienne consciente ?

— C'est le but de ce livre. Il est un outil, il contient une technologie quantique capable de faire muter l'esprit du lecteur, ou, pour utiliser un autre langage, de modifier le programme, le logiciel qui maintient la croyance dans son esprit. Une mutation qui, dans le passé, se produisait chez quelques rares individus après quinze ou vingt ans de méditation et de prière dans une grotte ou un monastère, se produit maintenant en

quelques jours ou en quelques semaines, simplement en lisant le livre. Pour accélérer le processus, il est recommandé de lire le livre plusieurs fois. Le mieux est d'attendre deux semaines entre chaque lecture, afin que le processus mutateur induit par la lecture précédente ait le temps de s'ancrer et de s'intégrer. Pendant ce temps, même si la mutation n'est encore ni apparente ni consciente, elle se produit.

— Ouaouhh... ! Arrêtons là pour ce matin. J'ai besoin de reprendre mon souffle. Je ressens quelque chose d'étrange après ce que tu viens de dire, Philippe... Qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai l'impression que je mute. Maintenant que tu m'en as parlé, je sens que je mute... Je réalise que quelque chose a changé, que je ne suis plus la même. »

Arlette et Philippe sont installés dans un joli restaurant de Cucuron, l'Auberge de l'Étang, au bord d'un grand bassin entouré d'immenses platanes. Ils sont seuls et seront tranquilles pour continuer leur conversation. Mais ils ont faim et Arlette a besoin de faire une pause. Aussi ils parlent de cette belle région. Philippe raconte à Arlette comment il a trouvé cette maison par hasard, après des mois de recherche dans une autre région. Arlette lui parle de son amie, et de l'étrange destin qui l'a conduite à Lourmarin. Philippe lui explique alors que le sud du Luberon se trouve dans un vortex d'une autre dimension. C'est pourquoi de nombreuses personnes qui sont venues s'installer dans cette région y ont été attirées de façon étrange, sans en avoir l'intention, comme poussées par une force imperceptible mais irrésistible. Et, curieusement aussi, sans préméditation, Arlette et Philippe sont imperceptiblement attirés à retourner dans le livre.

« Ce qui est étonnant, dit Arlette, c'est que quand j'ai lu ton livre je n'ai pas du tout fait le rapprochement entre Ariane Aubert, qui vient t'interviewer, et moi. Je n'ai pas pensé qu'elle puisse être moi. Je n'avais même pas remarqué les deux A de nos noms. Je ne savais pas encore que tu vivais dans le Luberon.

— Quand on vit dans une dimension, dit Philippe, on ne peut pas imaginer les possibilités qu'offrent d'autres dimensions. Les phénomènes qui s'y produisent sont tellement différents de ce que nous percevons comme notre expérience habituelle qu'ils ne sont pas envisageables. Nous ne les percevons tout simplement pas, même lorsqu'ils se présentent devant nos yeux. Cela semble difficile à croire, mais c'est comme ça.

« Nos perceptions sont presque complètement conditionnées par nos croyances, par ce que nous avons accepté de croire. Un exemple est



l'influence des médias sur les croyances collectives. Ils les façonnent à leur gré, avec une incroyable facilité. La majorité des gens croient que ce qu'ils voient à la télévision, dans les nouvelles, est la réalité, la vérité, même lorsque le plus élémentaire bon sens devrait leur suggérer le contraire.

— La révélation de ce que j'ai l'impression de comprendre maintenant, Philippe, me bouleverse complètement. Comment, sans me connaître, as-tu pu m'imaginer, me créer, et écrire notre rencontre future ?

— C'est une croyance qui t'empêche d'accepter cette idée. Pourtant c'est quelque chose que nous faisons tous les jours. Nous concevons des projets, et nos projets se réalisent. Nous pensons à quelque chose, et cette chose apparaît, d'une manière ou d'une autre. Il n'y a rien là de mystérieux ou de miraculeux, parce que nous le faisons sans y penser. Mais si nous commençons à y penser vraiment, oui, c'est miraculeux. Mais la vie est miraculeuse, elle est mystérieuse. Sauf lorsqu'on la vit machinalement, sans conscience, dans l'ignorance de ce qu'elle est vraiment. C'est la triste condition de la plupart des gens. La mutation dont je parle, c'est une mutation de la conscience, de notre perception, de ce qu'est la vie.

— Donc, après cette mutation, dit Arlette, faut-il apprendre à vivre, d'une autre manière, plus consciente, plus éveillée ?

— Cela se fait tout seul, car nous retrouvons notre vraie manière de vivre, celle qui est inscrite dans nos gènes. Nous brisons les limitations imposées par des siècles d'obscurantisme et d'ignorance, et nous retrouvons notre vraie nature et la gamme illimitée de ses possibilités. Cela se fait naturellement, sans effort, dans la joie et la tranquillité. Il y a une petite période d'adaptation, de doute, d'inconfort, c'est sûr. C'est ce que tu vis en ce moment.

— Ce qui est curieux – je pense à ce matin – c'est que j'avais préparé une série de questions à te poser, différentes de celles qu'Ariane te pose dans le livre, et, sans m'en rendre compte, j'ai commencé à te poser les questions du livre, comme si ce n'était pas moi qui dirigeais, qui contrôlais cet entretien, mais qu'il échappait à mon contrôle, à ma volonté. Une force extérieure – était-ce toi, était-ce le livre, je ne sais pas – prenait le pouvoir, et je ne faisais rien, je ne pouvais rien faire pour lui échapper. En fait, sur le moment, je ne m'en rendais même pas compte.

— Oui c'est le livre qui se jouait, tu étais devenue un personnage du livre, et moi aussi. Nous étions dans la réalité du livre, et nous vivions

cette réalité. Ne t'est-il jamais arrivé, lorsque tu lis un livre, de te retrouver dans la réalité du livre, de t'identifier aux personnages, de vivre leurs émotions, leurs passions, d'évoluer dans leur environnement ? Et quand tu poses le livre, il te faut quelques minutes pour retrouver où tu es, qui tu es, quelle heure il est. C'est encore plus frappant avec le cinéma !

— Il y a une question que j'hésite à te poser, mais je vais me lancer. Quelque chose qui m'avait intrigué à propos de ce chapitre du livre. Et, maintenant que je réalise qu'Ariane c'est moi, cette question devient une question personnelle, c'est étrange, et c'est ce qui m'intimide. Une des constantes du livre, un autre de ses grands thèmes, c'est la relation homme/femme. J'aimerais que nous l'abordions en détail cet après-midi, car je veux l'enregistrer, c'est un sujet que je désire présenter dans le magazine. Ces relations sont importantes, elles sont souvent profondes, et forment la structure du livre. Ce sont généralement des relations amoureuses. Et la relation entre Ariane et Philippe est une des seules où il m'a semblé qu'il ne se passait rien, comme si ce n'était qu'une simple rencontre professionnelle. Cela m'avait interpellé.

— Je suis content que tu l'aies remarqué. C'est un des passages amusants du livre. Car il y a beaucoup d'humour dans ce roman. Mais comme il n'est pas au premier degré, beaucoup de gens ne le perçoivent pas, ils pensent que c'est un livre sérieux. Il s'agit de nouveau d'une question de dimension. C'est le monde de la troisième dimension qui est sérieux, disons qui se prend au sérieux. Les dimensions supérieures ne sont plus sérieuses du tout. Si je comprends bien le motif de ta question, Arlette, puisque tu te retrouves dans la peau d'un des personnages féminins du livre, tu aurais préféré que ce soit un de ceux qui vivent une aventure amoureuse ?

— Là, Philippe, tu extrapoles, tu ne réponds pas à ma question. Je ne sais pas dans quelle réalité, dans quelle dimension, dans quelle aventure tu essaies de m'emmener.

— Je plaisantais. Cette relation entre Philippe et Ariane est une des portes du livre. Un des accès vers une autre dimension. Rien n'est écrit, parce que tout est ouvert, toutes les possibilités existent, aucune n'a été exprimée, imaginée, préméditée. Les personnages ont le choix, tous les choix, ils sont libres de créer leur relation, ils ne sont pas limités ni conditionnés par le passé. Ils ont cette liberté, mais ils ont aussi une responsabilité, car tout acte créateur crée un passé, un précédent, qui, à son tour, va limiter, conditionner le futur. Est-ce que tu es prête à prendre cette liberté, et assumer cette responsabilité ?

— J'ai l'impression que toutes les bases sur lesquelles ma vie était fondée jusqu'à maintenant sont en train de s'écrouler. Et nous ne sommes qu'au milieu de la journée. Je ne peux pas croire ce qui m'arrive. Et pourtant c'est merveilleux. J'ai l'impression que ma vie, avant cette rencontre avec toi, je l'ai laissée des lieues derrière, des années-lumière derrière. Cela me donne des frissons. Prends ma main. Tu sens ? »

Philippe et Arlette ont bien déjeuné et sont de retour dans la maison de Vaugines pour continuer l'entretien. Philippe prépare du thé et Arlette regarde les tableaux. Il y en a un qui l'intrigue, qui lui fait plus d'impression que les autres. Il est aussi différent des autres, peut-être d'une autre période. Il est composé d'une multitude de petits traits de couleur entremêlés. Certains de ces traits, au centre du tableau, sont bien rangés, par petits groupes, horizontaux, parallèles et bien alignés, certainement selon un ordre qui ne doit rien au hasard. Mais d'autres sont éparpillés par-dessus, comme s'ils avaient été jetés pêle-mêle sur le tableau afin de dissimuler la structure sous-jacente. L'ensemble donne, à première vue, une impression de flou, de chaos, de désordre. Mais si on regarde de plus près, plus longuement, plus attentivement, l'ordre caché, immuable, qui ressort des profondeurs du tableau, du chaos apparent, s'impose.

« Que représente ce tableau, Philippe ? Il est étrange, il me fascine.

— C'est le Yi Jing, répond Philippe, *Le livre des mutations* des anciens Chinois. Il représente la structure de l'univers et, en même temps, celle de son miroir, le microcosme de la nature humaine. Sur ce tableau, cet ordre, tel qu'il avait déjà été perçu par les sages chinois il y a plus de trois mille ans, est recouvert, et masqué, par la perception d'une réalité chaotique, celle qui prévaut chez la plupart de nos semblables.

« En fait, ce tableau, si tu continues à le contempler, va répondre, beaucoup plus précisément et plus complètement que moi, aux questions que tu avais l'intention de me poser cet après-midi à propos des relations entre le masculin et le féminin, et de leur importance dans le livre. Veux-tu que j'aille faire un tour, et que je te laisse dialoguer tranquillement avec ce tableau ?

— Non, Philippe. Si cela ne t'ennuie pas, je préfère dialoguer avec toi. Les mots me parlent plus que les images. Je ne connais pas bien la peinture. Je me sens timide et mal à l'aise devant un tableau. Je n'ai jamais dialogué avec un tableau, je ne saurais pas comment m'y prendre.

— Ce n'est pas difficile. Il suffit de quitter ton mental, et de parler au tableau avec ton cœur, avec ton intuition, avec ton corps. Tu découvriras alors une autre forme de dialogue, sans mots, sans idées, sans concepts. La conscience, la sagesse qui habite chacune de tes cellules va se connecter, s'harmoniser avec la conscience, la sagesse de l'univers, par l'intermédiaire du tableau, et tu comprendras des aspects de la nature des choses que les mots ne peuvent pas exprimer. Je vais t'imprimer une reproduction de ce tableau et, à tête reposée, tu pourras lui demander ce que je n'aurai pas su te dire. »

Pendant que Philippe imprime le tableau, Arlette est retournée s'asseoir sur le sofa pour organiser ses dossiers et préparer l'enregistreur. Philippe leur sert un bol de thé et s'installe à côté d'Arlette, prêt à continuer l'entretien.

« Merci, Philippe. Avec ce délicieux thé vert, cette belle porcelaine, avec ce tableau et ce que tu viens de m'en dire, je me sens... comme si, maintenant, nous étions en Chine. Les bouleversements continuent...

— ...

— De nouveau, continue Arlette, cet entretien semble m'échapper, et prendre une direction que je n'avais pas prévue. C'est le tableau, maintenant, qui a pris le pouvoir et dicte mes questions. Et si nous mettions cette photo du tableau pour illustrer l'entretien ? Qu'en penses-tu ?

— C'est une bonne idée. Les références sont au bas de la page, et je t'enverrai un fichier numérique pour l'impression.

— Philippe, je voudrais que nous abordions un autre thème important de ton livre, *Le jeu de la vie*, les relations homme/femme, et le rôle qu'elles y jouent. Ce n'est sans doute pas par hasard que le verbe qui me vient est le verbe « jouer ». Je vois chez toi ce tableau, qui représente le Yi Jing, et tu me dis que ce tableau répond à ma question. Explique-moi !

— Si tu regardes ce tableau de près, tu verras des groupes de six lignes. Il y en a soixante-quatre. Ce sont ce qu'on appelle des hexagrammes. Si tu regardes plus attentivement encore, tu verras que certaines de ces six lignes sont des lignes continues formées d'un seul trait et que d'autres sont formées de deux petits traits. Il y a soixante-quatre possibilités différentes de composer ces six lignes avec ces deux sortes de traits. C'est pourquoi il y a soixante-quatre hexagrammes. Les lignes continues sont dites yang, elles représentent le principe masculin. Les lignes brisées sont dites yin, elles représentent le principe féminin. Chacun de ces hexagramme représente une variation différente de

l'interaction entre le masculin et le féminin. Chaque hexagramme représente aussi un aspect différent de la nature des choses, et de celle de l'univers. En ce qui nous concerne, il évoque un aspect de la nature humaine, et les circonstances dans lesquelles cet aspect de notre nature se manifeste.

« C'est ce que les Chinois avaient découvert, il y a plus de trois mille ans, lorsqu'ils ont commencé à élaborer le Yi Jing. Ce processus a duré plus de mille ans, pour donner naissance à l'un des classiques de la pensée chinoise, *Le livre des mutations*. Pourquoi le livre des mutations ? Parce qu'il démontre que rien, dans la nature, n'est permanent, que tout est sans arrêt en mouvement, en transformation, en mutation. Chaque situation apparaît, existe pendant un moment, et mute pour devenir une autre situation. De même, l'hexagramme qui représente cette situation mute et devient un autre hexagramme.

« Il est intéressant de noter que la science moderne est en train de découvrir la vérité de cette sagesse millénaire. La physique quantique a démontré que la matière qui nous semble fixe, solide et immobile est en réalité en perpétuel mouvement. Que chaque particule, lorsqu'on veut la saisir, se transforme en onde, pour redevenir une particule l'instant d'après. On retrouve ici les deux principes, masculin et féminin, la particule et l'onde.

« Une autre similitude entre le Yi Jing et la science moderne concerne la biologie. Des découvertes récentes ont montré que notre ADN est composé de soixante-quatre codons qui ont une structure similaire à celle des soixante-quatre hexagrammes du Yi Jing.

« Donc, pour résumer cette explication un peu technique, les interactions du masculin et du féminin sont la base de toute chose, elles donnent naissance à toute création. Et il ne faut pas s'étonner qu'elles aient également une si grande importance dans notre vie. C'est dans la relation homme/femme que réside le pouvoir de créer, non seulement des enfants, mais tous les aspects de notre vie. Le livre tente de dévoiler ce processus. De montrer comment les changements, les rapports de forces, les équilibres et les déséquilibres, les harmonies et les disharmonies, ne sont que des éléments instantanés et aléatoires d'une harmonie fondamentale, d'un équilibre essentiel, constitué par l'union de tous les aspects de la vie, qui transcende le changement, et donc le temps.

— Merci, Philippe. J'y vois plus clair. Si je comprends bien, nos relations amoureuses, sous des apparences souvent chaotiques, sont des manifestations de l'ordre sous-jacent de l'univers. Et c'est ce que tu as représenté dans ce tableau.

— Oui, précisément. Tu as tout à fait compris. Et si nous apprenons à voir le plaisir et la souffrance, la passion et l'indifférence, l'amour et la haine, les hauts et les bas de nos relations comme des reflets du fonctionnement de l'univers, nous découvrons alors, au-delà des joies et des peines, la beauté, la richesse et les infinies variations, nuances et subtilités de la vie. Nous cessons de nous considérer comme des victimes de la vie, mais nous découvrons que c'est nous qui la créons, que nous sommes les acteurs d'un jeu magique aux possibilités infinies. Nous éprouvons alors une grande tranquillité, et beaucoup de gratitude. Dans le jeu, toute peur, tout stress, toute culpabilité disparaît, car il n'y a rien à prouver, à obtenir, à gagner ni à perdre. Nous retrouvons notre nature originelle, notre innocence d'enfants. Nous jouons notre vie. »

## Marlène et Zéphyr

Zéphyr accueille Marlène dans un feu d'artifice rose et orange, dont les couleurs se fondent en une nouvelle teinte saumon. Marlène se retrouve alors dans un lieu étrange, différent de ceux qu'elle a visités depuis son arrivée au monde des âmes, une structure de lumière géométrique, même si le mot géométrique n'est pas approprié, car cette structure n'est pas construite selon des principes fixes et rigides, mais est, au contraire, libre, mobile, changeante et imprévisible. Elle ressemble à un labyrinthe, mais ce qui la rend indescriptible, en termes terrestres, c'est qu'elle ne se situe pas dans un espace à trois dimensions, mais dans un espace multidimensionnel.

« Bonjour Marlène. Tu sembles étonnée par l'espace dans lequel nous nous trouvons. C'est mon atelier. C'est ici que je crée.

— Bonjour Zéphyr. Oui, c'est étonnant, je me sens comme dans une œuvre d'art, dans une grande sculpture ou une installation.

— Ce que tu ressens est tout à fait juste. Nous sommes dans une structure de lumière à cinq dimensions, qui est bien une sorte de sculpture ou d'installation, pour utiliser des termes de l'art terrestre. C'est ici que je crée, car, comme tu t'en es rendue compte, je suis un artiste. Nous sommes tous des artistes dans cette famille, puisque l'art est notre spécialité. Nous sommes une famille d'artistes. Je suis peut-être un peu plus artiste, plus excentrique que les autres. La créativité est la nature essentielle de toute forme d'existence, que ce soit celle des humains ou des âmes. Chez les humains, elle est généralement inhibée,

refoulée, et même chez les âmes, elle s'exprime rarement d'une manière totale et inconditionnelle.

« C'est pour te parler de l'art et de la créativité que je t'ai demandé de venir me trouver dans mon atelier, Marlène. Comme je me sens plus à l'aise dans la pratique que dans la théorie, je vais te parler des scénarios plutôt que de principes abstraits que d'autres âmes sont plus qualifiées que moi pour expliquer.

— Cela me convient très bien, Zéphyr. Moi non plus, je n'aime pas beaucoup les longues théories, et je préfère me plonger tout de suite dans le concret, dans les exemples pratiques des scénarios.

— Tout d'abord, Marlène, il faut que je te révèle comment tu es venue ici, et pourquoi tu fais maintenant partie de notre famille. C'est dans ce lieu insolite, mon atelier, mon laboratoire, que tu es née, Marlène. C'est moi, en effet, qui ai écrit ton scénario et qui ai mis en scène ta vie terrestre, d'abord en France et au Mexique, puis au Laos. En examinant ton histoire, que tu connais bien et dont tu te souviens, et en la mettant en parallèle avec mon travail créatif, tu comprendras comment fonctionne le jeu de la vie et quel est le rôle que nous y jouons. Tu apprendras ainsi toutes les subtilités du jeu, et comment les utiliser pour créer et mettre en scène tes propres scénarios. Est-ce que cela te convient ?

— Je suis ravie de faire ce travail avec toi, Zéphyr, et de pouvoir enfin comprendre qui je suis, d'où je viens, qu'est-ce que je fais ici, quel est mon rôle... Toutes ces questions que je me suis souvent posées sur la terre, et qui sont encore si présentes en moi. En fait, tu es un peu comme mon père, Zéphyr. Est-ce bien juste ?

— Dans un sens figuré, oui, car le terme de père désigne avant tout le père biologique, dont le rôle se situe à un autre niveau. Ta relation avec ton père biologique est différente de celle que tu as avec moi, même s'il y a peut-être des similitudes. Je ne remplace pas ton père, mais nous nous complétons. Ta relation avec ton père est un peu particulière. Nous en parlerons tout à l'heure. Je suis, si tu veux, ton père spirituel.

« Il y a plusieurs relations importantes qui nous marquent dans chacune de nos incarnations. Celle avec l'âme qui crée notre scénario et le met en scène est subtile. On ne rencontre en général pas cette âme sous une forme humaine, et on n'en garde pas un souvenir physique. Par contre, certains humains ont une relation avec elle sous la forme d'un guide, d'un ange gardien, d'une divinité, et parfois d'un maître spirituel.

« Les autres relations importantes sont celles avec nos conjoints, amants, mari ou femme, celles avec notre famille terrestre, parents, enfants, frères et sœurs, et avec nos amis, collègues de travail, etc. Il faut noter que seulement les personnes les plus importantes sont jouées par des âmes sœurs, c'est-à-dire des âmes de notre famille. Tu verras que tes relations avec ces âmes sont souvent plus fortes que celle que tu as avec moi, car elles sont colorées par des souvenirs physiques ou sensuels. Notre relation, si elle est plus subtile, plus abstraite, est aussi plus profonde. C'est une relation de sagesse plutôt qu'une relation de plaisir matériel, même si le plaisir physique est une forme de sagesse concrète, expérimentale, qui n'a rien à envier à la sagesse abstraite, plus spirituelle.

« Ce qu'il y a d'un peu particulier, dans ton cas, c'est que ta vie humaine actuelle est ta première incarnation sous la forme d'un destin individuel. C'est donc la première fois que tu rencontres tes âmes sœurs, les âmes de notre famille, même si, énergétiquement, tu fais déjà partie de la famille.

« Une âme de la famille, Spirale, nous a quittés récemment. C'est la compagne de Boris. Elle a commencé cette famille avec lui. Elle a toujours été plus attirée et plus motivée par la vie collective que par les destins individuels, aussi Boris lui a conseillé d'aller s'installer dans la famille qui gère la politique économique de l'Union européenne. Elle continue toutefois à collaborer avec Boris, et vient souvent nous rendre visite, car nous avons tous une profonde connexion avec elle. Tu vas la rencontrer aussi. Votre lien est très particulier puisque c'est toi qui vas la remplacer.

« Comme nous avons besoin d'une nouvelle âme féminine, j'ai proposé de la créer. D'une part, pour mes besoins personnels – mon travail devient très complexe et j'ai besoin d'une collaboratrice. D'autre part, pour mettre en œuvre le projet de mutation artistique de Boris, qui n'en est qu'à ses débuts. Pour travailler efficacement sur ces nouvelles idées et ces nouveaux concepts, le mieux était d'avoir une âme complètement innocente et non conditionnées par les connaissances, les habitudes et souvent la routine des âmes qui font partie de la famille depuis longtemps. Voilà pourquoi tu es là, Marlène.

— Donc, si je comprends bien, Zéphyr, en plus d'être ta fille spirituelle, je vais être ton assistante et ton élève, et j'aurai la chance de travailler dans ce lieu magique qui ressemble au temple de la nouvelle créativité.

— Oui, si cela te convient, c'est ce que je te propose, Marlène.



— C'est merveilleux, Zéphyr, de me trouver tout de suite impliquée au cœur du projet de mutation artistique. Je me sens bien dans ce lieu, et je suis très excitée à l'idée de pouvoir collaborer et étudier avec toi. Ce qui me perturbait le plus, dans ma vie sur la terre, était de ne pas avoir une activité qui me motive vraiment, de ne pas trouver un véritable sens à ma vie. À Mexico, dans mon agence d'architecture d'intérieur, mon travail restait superficiel, je faisais de la décoration plus que de la véritable création. Je dessinais des espaces où les gens vivaient et travaillaient d'une façon traditionnelle, des environnements qu'ils utilisaient, visitaient, traversaient toujours de la même manière. Mes clients appartenaient tous à la société de consommation, et ils étaient complètement conditionnés par ses structures rigides et ses objectifs limités de profit, d'abondance matérielle, de plaisirs des sens. J'aurais aimé créer de nouvelles façons de vivre, de sentir, d'appréhender l'espace. À Luang Prabang, curieusement, j'ai quelques clients très ouverts. Des personnes qui sont venues s'installer là pour quitter la société moderne, pour découvrir un nouveau sens à leur existence et une nouvelle manière de vivre.

— Précisément, c'est le genre de personnes qui ont envie de créer leur vie comme une œuvre d'art, selon les nouveaux principes que nous sommes en train de développer. Ainsi, tu te sentiras tout à fait dans ton élément et tu pourras réaliser tes aspirations créatrices.

« Si tu observes ta vie terrestre avec le recul que tu as depuis ici, tu comprendras comment les différentes expériences que tu as vécues ont toutes fait partie d'une préparation et d'un apprentissage, dans le monde matériel, pour le travail que tu vas maintenant accomplir ici. Car la mutation artistique que nous allons créer va s'accomplir dans ce même monde matériel, et il est donc important de bien comprendre comment il fonctionne.

« Je vais reprendre les principaux événements de ta vie pour te montrer le rôle qu'ils ont joué dans le cheminement qui t'a conduite ici aujourd'hui.

« Comme ta mère est française et ton père cambodgien, tu possèdes dans tes gènes les caractères des deux cultures orientale et occidentale. Tu peux ainsi non seulement t'adapter facilement dans les deux, mais aussi réagir intuitivement aux situations en puisant, selon les besoins, dans l'une ou l'autre des sagesses ataviques de ces deux cultures.

« Le fait que ton père ait abandonné sa famille lorsque tu avais deux ans et que tu aies vécu toute ton enfance sans la présence d'une figure paternelle humaine a eu plusieurs conséquences importantes. D'abord

cela t'a permis de comprendre que les schémas de fonctionnement de la société sont relatifs. Ce que l'on considère comme normal est ce qui est conforme à une norme, et vouloir appliquer une norme à tous sans discrimination n'est pas un processus naturel, c'est-à-dire conforme aux lois de la nature.

« Ensuite, tu as dû apprendre à gérer une blessure d'abandon, c'est pourquoi tu te mettais souvent dans une position de dépendance, sur le plan matériel, mais aussi sur les plans émotionnel, mental et spirituel. Cela s'est manifesté par la recherche constante d'hommes qui puissent remplacer ton père, généralement plus âgés que toi, et par un attachement immodéré à ceux que tu rencontrais. Tout attachement est inséparable de la peur d'un nouvel abandon, ce qui explique ta tendance fréquente à abandonner avant d'être abandonnée.

« Comprendre l'impermanence de toute relation humaine, apprendre à accepter et à pardonner, ont fait partie d'un long apprentissage dont chaque abandon était un nouveau rouage. Ce n'est qu'à la mort de ton mari que la réalisation du détachement, de l'impermanence et de l'acceptation fleurira complètement en toi.

« Ta vie à Paris, jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, t'a enseigné beaucoup de choses. D'abord à vivre, avec ta mère et tes deux sœurs, dans une famille de femmes responsables et à comprendre très tôt qu'une femme peut survivre indépendamment du pouvoir et des ressources de l'homme. Qu'elle est capable de prendre son propre pouvoir et de créer ses propres ressources matérielles et spirituelles. La pension pour artistes, que ta mère a tenue dans le quartier de Montparnasse pendant toute ta jeunesse, t'a d'abord plongée dans le milieu artistique très vivant du Paris de cette époque, et t'a mise en relation avec de nombreux hommes qui ont remplacé pour toi le père manquant, en t'apportant une gamme d'expériences et de connaissances beaucoup plus large que ne l'aurait fait ton père s'il avait été là.

« Parmi les pensionnaires qui partageaient par leur présence votre vie de famille, plusieurs ont eu une grande importance pour toi. Lucien, le musicien, t'a appris à jouer de la flûte, avec un instrument que tu as fabriqué toi-même avec un bambou. Benoît, le poète, t'emmenait découvrir des lieux insolites de Paris et t'a donné l'amour des livres et des librairies. Gérard, ton premier amour, t'a surtout initiée à l'art de l'amour. Julien t'a appris à peindre, et a aussi été ton amour. Il t'emmenait souvent, le samedi, dans l'atelier des Beaux-Arts où il enseignait. C'est lui qui t'a fait découvrir cette école où tu étudieras plus tard l'architecture. Antoine, l'architecte, t'a transmis sa passion et t'a entraîné

dans la voie qu'il avait choisie. Après avoir été ton amant, il est devenu ton professeur, et est resté un ami très cher, qui a toujours su, avec beaucoup de tact et de finesse, te guider, te conseiller, et attiser chez toi, chaque fois que c'était nécessaire, l'enthousiasme et la joie de la création.

« À côté de tous les hommes dont tu préférais la compagnie, une femme a joué un rôle très important dans ta vie, Aïsha, qui a toujours vécu à la pension. Elle était la doyenne de la maison, et aussi la mère spirituelle de tous ces artistes. Son domaine était dans les combles, qu'elle avait aménagés en réunissant plusieurs chambres de bonnes mansardées, avec une vue magnifique sur les toits de Paris, sur la tour Eiffel d'un côté, Notre-Dame et le Sacré-Cœur de l'autre. C'était une artiste à sa manière. La journée, elle recevait des clients pour des consultations d'astrologie, de tarot ou de Yi Jing. Tu allais souvent te réfugier dans son antre le soir. Tu aimais l'odeur de l'encens, les bougies, les paisibles statues de bouddhas et celles de déités joyeuses ou courroucées. Les *thankas* tibétaines avec leurs mandalas et leurs paysages stylisés qui t'emmenaient dans d'autres univers. Les objets étranges et hétéroclites qui semblaient disposés selon un ordre secret et immuable parmi les tentures, les tapis, les voilages, les coussins. Et, enfin, les armoires vitrées remplies d'ouvrages cabalistiques et ésotériques où tu pressentais qu'était condensée l'essence de connaissances mystérieuses qui te fascinaient et en même temps t'effrayaient. C'est grâce aux discussions et aux méditations où elle t'entraînait, qu'Aïsha t'a fait découvrir que le monde matériel et sensuel dans lequel tu vivais n'était pas la seule réalité.

« Quand tu as commencé les Beaux-Arts, tu es entrée dans une nouvelle famille, dans un nouveau monde, pour lequel tu abandonnas celui de la pension, de ta famille, élargie de ses artistes pensionnaires. C'est l'atelier qui était devenu ton nouveau domicile, tu y passais toutes tes journées et souvent des nuits de charrette. Les autres nuits, tu les passais dans les bistrots, à refaire le monde, en buvant et en fumant. La pension, tu n'y retournais que de temps en temps, quand tu étais fâchée avec ton amant du moment. C'était une vie intense, passionnée, infatigable, dans le cercle privé d'un clan inséparable. Tu vivais en dehors du monde, dans l'univers imaginaire et utopique des discussions nocturnes enfumées, et dans les épures de projets d'architecture tout aussi imaginaires et utopiques.

« Celui qui t'a sortie de cet attachement maladif et finalement malsain au groupe de l'atelier et à l'isolement dans lequel il te confinait fut

Pablo, le beau Mexicain. Il avait fini l'École cinq ans avant ton arrivée, mais y était revenu pour terminer son travail de diplôme. Il travaillait sur plusieurs importants projets au Mexique et en France, voyageait beaucoup pour son travail, mais aussi pour le plaisir, il allait skier en Suisse, jouer au golf au sud de l'Espagne, visiter des expositions à Rome, à Vienne ou à Londres. À Paris, il avait un bel appartement dans l'île St-Louis, roulait en Porsche et sortait plutôt dans les bons restaurants et dans les soirées privées du 16<sup>ème</sup> que dans les cafés du Quartier Latin.

« À l'École, cependant, il a toujours été simple, humble, chaleureux avec tous, prêt à aider et à conseiller tous ceux qui en avaient besoin. Son charme latino-américain et son charisme faisaient qu'il était l'ami de tous, et toutes les femmes, bien sûr, étaient secrètement amoureuses de lui. Quand il t'invita à aller passer le week-end à Bilbao pour visiter le musée Guggenheim – dont il t'avait parlé avec passion à propos du projet de musée sur lequel tu travaillais à ce moment-là – tu n'as pas eu l'idée, ni le temps, d'hésiter. C'était spontané et ça venait du cœur. Cela semblait la suite si naturelle de votre discussion, que cela ne t'a même pas étonnée. Mais tu ne pensais pas, à cet instant, qu'il deviendrait ton mari. Et lui non plus d'ailleurs.

— C'est étrange, Zéphyr, quand tu me racontes ma vie, je me demande si tu parles vraiment de ma vie. Il y a un tel décalage entre tes paroles – qui sont exactes, c'est vrai que tout cela s'est passé – et ce que j'ai vécu, ce que j'ai ressenti, mes souvenirs. Tu racontes une histoire, ce sont des mots, des idées, sans substance, sans réalité, qui s'enchaînent comme dans un livre. Alors que, pour moi, ce sont des expériences, il y a eu des joies, des souffrances, des doutes, des désirs, de l'enthousiasme, de la colère... Et tout cela s'est déroulé sur des années. Tu mentionnes une série d'événements remarquables, significatifs, sans aucun doute, mais qui me semblent noyés, lorsque j'y repense, dans une multitude d'expériences quotidiennes, anodines peut-être, mais qui sont le véritable matériau qui constitue la vie.

— Je comprends ce que tu ressens, Marlène. Ta perspective de l'expérience de ta vie est tout à fait différente de celle du spectateur qui l'observe, du narrateur qui la raconte ou du créateur qui l'imagine. On peut s'identifier à la vie de quelqu'un d'autre, mais on ne peut pas la vivre. Car la seule véritable expérience est celle qui a lieu dans la matière, dans le corps, et dans le moment présent. Toutes les autres sont des projections mentales, elles ne sont pas réelles. L'imagination, la création d'une histoire, les projections – dans le futur, mais aussi dans le

passé – sont illusoires, changeantes, fugaces, irréelles. Pas seulement les histoires des romans et des films, et tous nos projets d'avenir, nos attentes, nos désirs, nos peurs, mais aussi nos souvenirs, les histoires vécues, les histoires vraies, comme on dit.

« Si tes souvenirs te semblent plus vrais que ce que je te raconte, c'est parce qu'ils sont encore colorés d'impressions émotionnelles. Mais si nous les disséquions, si nous les comparions en détail avec ma description objective, tu te rendrais compte qu'ils sont très subjectifs, que tu t'es construite une histoire de souvenirs, une autobiographie, à laquelle tu t'identifies, que tu appelles ta vie. Si tu essayais d'écrire cette autobiographie, tu découvrirais tout ce que tu as préféré oublier, tout ce que tu as transformé, amélioré, dramatisé, exagéré, ajouté à la réalité objective. Et celle-là, même avec les plus grands efforts et la meilleure volonté, tu ne pourras jamais la retrouver, car elle n'a existé que dans le moment présent, qui s'est envolé à jamais et que tu ne pourras pas recapturer. Même si tous les détails oubliés ou modifiés te revenaient dans leur précision et leur intensité, avec les émotions qui les accompagnaient, tu t'apercevrais que la personne que tu es dans ce nouveau moment présent, et qui se souvient, n'est plus la même que celle qui a vécu ces expériences. Et cette personne, a-t-elle vraiment existé, plus ou moins, que celle qui se souvenait, il y a cinq minutes ? Où est la réalité, où est l'illusion ? Comprends-tu que toute réalité est illusoire, relative ? Que tout est fiction, même ta propre vie.

— Je comprends, Zéphyr, je comprends. Tout ce que tu viens de dire est tellement clair maintenant. C'est évident ! Bien sûr, ici, nous percevons les choses avec cette conscience claire, pure, pénétrante dont nous jouissons en tant qu'âmes, qui n'a rien à voir avec les états de conscience les plus raffinés que connaissent les humains. Il faut que je m'y habitue, que j'apprenne à l'utiliser. Mais comment se fait-il que, par moments, j'aie l'impression d'être encore complètement identifiée à ma conscience humaine et à ses perceptions limitées ?

— Tu as la capacité de t'identifier aux êtres humains, de percevoir les choses à travers leurs sens et leur mental limités, et de t'identifier à tes propres souvenirs terrestres. Mais c'est toi qui le décides, et tu peux choisir, à n'importe quel moment, de revenir à la conscience de l'âme. Tu vas vite t'y habituer, et c'est ce va-et-vient entre les deux niveaux de conscience qui nous permet d'accomplir notre travail créatif dans le jeu de la vie. Par ce processus, tu vas pouvoir continuer toute seule le travail de comparaison entre le scénario objectif et les souvenirs subjectifs de ta vie que nous avons commencé ensemble. L'omniscience de la

conscience de l'âme te donne accès à tous les scénarios de vie que tu as besoin de connaître, dont le tien, et te permet de visionner leur mise en scène. Grâce à ta capacité d'identification, tu peux te replacer dans les souvenirs terrestres et en revivre les expériences, que ce soient les tiennes ou celles des autres. Je te conseille de pratiquer cette comparaison des deux perspectives des choses. Cela te permettra de mieux comprendre le rôle des âmes et aussi le fonctionnement de la vie humaine. Et, bien sûr, je suis toujours à ta disposition pour continuer la discussion sur ce passionnant sujet qui est l'essence de notre travail créatif, et aussi pour partager tes observations ou répondre à tes questions.

— Merci, Zéphyr, de m'expliquer tout cela si clairement, et de t'occuper de moi avec autant de patience et de bienveillance. Je commence à comprendre ce que signifie la relation avec une âme sœur. Je ne sais pas si on peut dire une âme frère ? Cette relation où deux êtres sont parfaitement sur la même longueur d'onde, où il n'y a plus de possibilité de conflits, de différents, d'attentes, de peurs, de malentendus. Mais alors, Zéphyr, explique-moi pourquoi, lorsque nous rencontrons nos âmes sœurs sur la terre, nous n'arrivons pas à trouver, même dans cette forme d'amour si particulière, la pureté, l'unité, l'inconditionnalité qui existe entre nous ici ?

— La relation est la même. Elle existe au niveau de l'essence, de la conscience pure des êtres qu'on nomme des âmes sœurs. Chez les humains, cette essence pure et lumineuse, même si elle est toujours présente, est obscurcie par les attentes et les peurs de l'ego, et c'est ce qui crée les conflits et les malentendus. Ils existent au niveau de l'ego, pas à celui de l'essence. Le gros travail que l'être humain doit faire pour évoluer et se libérer des souffrances et des difficultés de la vie terrestre ordinaire est d'apprendre à élever son niveau de conscience. Un aspect de notre travail créatif est de lui donner, dans les scénarios que nous élaborons, des occasions de modifier son état de conscience. Et la relation avec une âme sœur est une des circonstances favorables pour le faire. Bien sûr, il faut que la personne sache profiter de l'occasion qui lui est offerte, car nous lui laissons toujours le choix, son libre arbitre comme disent les humains.

« Il faut bien comprendre que notre rôle n'est pas d'imposer aux humains un destin immuable, comme ils peuvent parfois en avoir l'impression. Nous leur présentons des conditions favorables pour leur évolution. C'est à eux de les reconnaître, de les accepter et de savoir en tirer parti. Ces situations ne sont pas toujours agréables, séduisantes ou

inspirantes, loin de là. L'évolution implique des efforts, des renoncements, des défis. Ce qu'elle exige surtout, c'est le lâcher-prise, savoir renoncer aux habitudes, aux conditionnements du passé. Reconnaître une situation, une relation, qui offre une opportunité d'évolution, l'accepter et s'engager pleinement, de tout cœur, dans l'expérience, sans craintes et sans attentes, sans se soucier du résultat. Et apprendre à voir en toutes choses, même les plus difficiles et les plus douloureuses, le côté positif, la beauté, la sagesse. Et cela, c'est seulement l'élévation du niveau de conscience au-dessus de l'ombre de l'ego qui le permet.

« Ce qui rend ce travail très difficile pour la plupart des humains, c'est le niveau très bas de la conscience collective de la société. L'ombre épaisse et opaque de l'ignorance qui recouvre l'humanité comme une chape de plomb et crée une inertie négative qui l'empêche d'évoluer. Cette ombre est particulièrement trompeuse, car elle se présente sous l'aspect de toute une panoplie de produits, de loisirs, de connaissances, de technologies séduisantes qui attisent les désirs insatiables de l'ego. Elle condamne les humains, pour les satisfaire, à se plonger encore plus profondément dans cette ombre, et dans les frustrations, les peurs et les souffrances qu'elle engendre. Et à vivre d'interminables cycles d'existence douloureuse dont il leur est très difficile de se libérer.

— Ce que je ne comprends pas, Zéphyr, c'est pourquoi les âmes qui sont responsables des scénarios collectifs continuent à imposer à l'humanité ce destin douloureux dans l'ombre de l'ignorance.

— Cette question, c'est celle que se sont toujours posée les humains. Autant les êtres les plus simples et les plus ordinaires que les plus instruits et les plus sages. Pourquoi la condition humaine, mais aussi celle des autres êtres vivants, est-elle inséparable de la souffrance ? C'est simplement une des caractéristiques de cette forme d'existence. Cette réponse, bien sûr, ne va pas satisfaire la personne qui souffre et qui se pose cette question. Des réponses et des explications très précises et très détaillées sur le sujet de la souffrance ont été apportées aux humains en maintes occasions, en particulier par le Bouddha, qui, en exposant ses quatre nobles vérités, enseigne non seulement l'existence de la souffrance, mais aussi ses causes et la manière de s'en libérer. D'autres sages, à toutes les époques et dans toutes les cultures de l'histoire humaine, ont présenté aux humains des doctrines similaires. Ce sont des outils disponibles et facilement accessibles à tous ceux qui cherchent des réponses et des solutions à ces questions. Ils font partie des conditions collectives favorables. Sur le plan individuel, nous plaçons dans les scénarios des situations où les personnes rencontrent

ces enseignements, mais c'est à elles de les reconnaître, de les étudier, de les mettre en pratique.

« En fait, les situations de la vie collective ne sont pas plus difficiles ou plus douloureuses que celles de la vie individuelle, car elles sont inséparables. Dans le monde moderne, elles sont simplement plus apparentes, car ce sont surtout d'elles que parlent les médias. Une vaste gamme de situations, depuis les plus douloureuses jusqu'aux plus heureuses, se manifestent dans la vie collective comme dans la vie individuelle, car il existe tous les niveaux de conscience. Il faut se rappeler que les situations sont neutres, c'est la perception que les humains en ont qui les rend merveilleuses ou tragiques. Et la perception dépend directement du niveau de conscience.

« Pour l'instant, sur la terre, le niveau de conscience moyen est bas, il est de 2 sur une échelle de 0 à 10, mais il augmente, lentement. Le niveau de conscience des humains les plus instruits se situe entre 4 et 5, et celui de ceux qui sont le plus avancés sur le plan spirituel entre 5 et 6. Un petit nombre d'êtres humains s'échelonnent entre 6 et 10, ce sont ceux qui sont considérés comme éveillés. Ils ont un grand rôle à jouer dans l'évolution individuelle et collective du genre humain. Le simple fait de les rencontrer ou d'avoir un contact avec eux est une circonstance favorable dans un destin individuel. Ceux qui dirigent un groupe ou une communauté ont une grande influence sur le développement personnel de ses membres.

« Le travail que nous faisons actuellement est d'amener des personnes qui ont un niveau entre 5 et 10 à des postes de responsabilité dans les domaines politiques et économiques. Mais ce n'est pas une tâche facile, car il faut d'abord que ces personnes acceptent de se rendre disponibles pour ce genre de positions, puis qu'elles soient ensuite choisies par le peuple. La majorité des électeurs, dont le niveau se situe autour de 2, n'ont pas la capacité de reconnaître leurs qualités, et ne perçoivent pas leur programme comme aussi attractif que ceux que leur proposent les candidats qui leur font des promesses mensongères et alléchantes, qui les manipulent et vont, une fois élus, les rouler dans la farine, les jeter dans la friture et s'en repaître.

« Mais pour ceux qui sont un peu plus évolués, et les contemplent avec un niveau de conscience plus élevé, les jeux et les magouilles politiques et économiques du monde actuel sont une vaste farce et en même temps un riche enseignement qui les incite à poursuivre leur voie.

« Est-ce que j'ai bien répondu à ta question, Marlène ?



— Oui, merci Zéphyr. Laisse-moi simplement un peu de temps pour intégrer tout ça. »

Après un long silence, Zéphyr reprend :

« Nous allons maintenant revenir au sujet de l'art et parler du scénario de Julien, dont j'ai joué la première partie, jusqu'à son accident. Vanille t'en a déjà parlé, en particulier de l'influence que Julien a eue sur ta vie. Cinabre, qui a repris le rôle de Julien, t'en parlera aussi. Même si ce n'était plus moi qui jouais le rôle de Julien quand tu l'as connu, le scénario de Julien crée néanmoins un fort lien entre nous puisque j'ai incarné Julien au début de sa carrière picturale.

« Les scènes qui se passent en Savoie et à Lyon, après l'accident, sont la suite directe, et je dirais la conclusion, de la période où j'incarnais Julien, et elles se déroulent encore dans mon inertie. Lors d'un changement d'âme, il faut un certain temps avant que l'influence de la nouvelle âme se manifeste pleinement. Julien sentait un changement en lui, qu'Estelle percevait aussi, mais c'était encore l'état d'esprit de l'ancien Julien qui prédominait, même s'il commençait à le remettre en question. Ce qui est intéressant, dans ces scènes, c'est qu'en même temps elles résument le début et annoncent la suite, et te permettent de mieux comprendre le Julien que tu as connu à Paris, qui était très différent.

— En effet, il me semble qu'il y a peu de rapports entre le Julien de ces scènes et le Julien que j'ai connu. S'il n'y avait pas la ressemblance physique, je n'aurais peut-être pas fait le rapprochement, même si de nombreux traits de caractères sont restés les mêmes. J'ai l'impression que c'est surtout sa vision de l'art qui a changé. En Savoie, cette nouvelle vision essayait de s'imposer dans la vie encore fragmentée de Julien. À Paris, elle était devenue une certitude harmonieuse qui englobait tous les aspects sa vie.

— Tu as très bien compris, Marlène. Cet aspect du scénario est important, car il suggère la voie qui conduira à la mutation artistique. Cinabre te parlera plus en détail du concept d'art total, l'idée que toute la vie de l'artiste devient son art, devient son œuvre. C'est ce que Julien a pressenti dans ses périodes de doute en Savoie. Il a alors commencé à pratiquer inconsciemment l'art total, et celui-ci s'est peu à peu imposé et est devenu sa nouvelle façon de vivre. À Paris, il a tenté de l'introduire dans son enseignement, mais il a rarement été compris. Toutefois, comme il sentait que toi tu le comprenais, Julien t'a transmis ses idées, et c'est ainsi que naturellement l'art total est aussi devenu ta façon de

vivre, d'abord pendant tes études aux Beaux-Arts, puis ensuite au Mexique et à Luang Prabang.

— Est-ce que l'art total est un phénomène original que vous avez créé ou est-ce que tous les artistes le vivent, d'une manière ou d'une autre ?

— Ce phénomène fait partie du fonctionnement humain. Il se manifeste surtout chez les créateurs et les artistes, mais aussi chez tous ceux qui se posent des questions sur leur existence, sur le sens et le but de leur vie. C'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas laissé enfermer volontairement ou inconsciemment dans les structures de la société. Les autres, c'est la société qui répond à ces questions pour eux et leur impose une existence où la famille, le travail et les loisirs occupent complètement le temps et laissent peu de place aux doutes existentiels. Et, s'ils apparaissent, ils les considèrent comme quelque chose d'anormal et les refoulent.

« Si j'observe mon expérience dans la vie de Julien, je me rends compte que mes doutes existentiels, mes incertitudes, ma confusion, et les interminables questions récurrentes que je me posais sur le but de ma vie, mes motivations, mes activités, etc., étaient le ferment qui peu à peu donna naissance au concept de l'art total. La mélancolie et la morosité dans lesquelles Julien se trouvait souvent à cette époque représentaient cette période de gestation de la créativité, de l'inspiration, qui se manifeste épisodiquement dans la vie de tous les artistes. De nouveau, ici, l'important est d'en être conscient et d'être capable d'observer le phénomène afin qu'il puisse porter ses fruits. Si ce processus est refoulé, comme c'est le cas chez la plupart des humains, il n'y a bien sûr plus de gestation et encore moins de fruits.

— Je comprends mieux de quoi il s'agit, Zéphyr. Je n'avais jamais envisagé les choses de cette manière, et je n'avais pas pressenti qu'il pouvait y avoir un aspect positif dans les périodes de dépression ou de morosité.

— Oui, un des gros problèmes des humains est leur vision dualiste. Ils pensent que les choses sont soit bonnes soit mauvaises, et que l'un exclut l'autre, alors que le bien et le mal, les sensations agréables ou désagréables, sont deux aspects des phénomènes qui existent simultanément. Ce n'est qu'une question de point de vue. Un des premiers effets de l'élévation du niveau de conscience est la capacité de voir le positif dans le négatif et le négatif dans le positif. »

Zéphyr garde le silence pendant que Marlène intègre ce qu'il vient de lui dire. Puis il reprend :

« Un autre aspect de la vie de Julien que je voudrais aborder avec toi est le processus créatif. Il est un élément important de toutes ces scènes et concerne les changements de niveau de conscience dont nous avons déjà parlé. Jusqu'à présent, comme Vanille te l'a dit, c'est surtout la voie spirituelle qui produisait une élévation du niveau de conscience. La voie de l'art va devenir une nouvelle forme de voie spirituelle plus adaptée aux sociétés laïques qui fleurissent sur la terre dans les pays les plus développés.

« Le projet de mutation artistique dont il est question dans le scénario de Julien concerne les arts plastiques – peinture, sculpture, photographie, architecture – et la perception visuelle. Mais le principe est le même pour les autres perceptions sensorielles. Le domaine de la perception visuelle est le monde matériel dans lequel vivent les humains, la nature et leur environnement, les objets et les êtres vivants. C'est une des sources d'inspiration de l'artiste, du peintre ou du photographe. Et Julien explique bien le phénomène, comment à un certain moment sa perception change et elle devient le sujet d'un tableau. Ce qui se produit à ce moment-là, c'est que la vision ne se réfère plus à des concepts stockés dans la mémoire, mais devient la pure vision des choses telles qu'elles sont, sans intervention des commentaires du mental. Cette pure vision demande un plus haut niveau de conscience que la vision ordinaire, et s'inscrit dans une autre mémoire, intuitive et non conceptuelle, localisée dans une autre zone du cerveau. Tant que l'artiste reste dans cet état de conscience, il perçoit le monde différemment et est capable d'exprimer cette vision dans son œuvre.

« La personne qui regardera cette œuvre attentivement ne trouvera pas de référence conceptuelle pour l'appréhender dans sa mémoire ordinaire, et sa conscience devra passer à un niveau supérieur pour pouvoir percevoir ce que l'artiste a exprimé. Il s'agit là du deuxième niveau de perception, où c'est une œuvre créée par l'homme qui suscite la pure perception. Car l'œuvre ne se réfère pas à des expériences passées stockées dans la mémoire ordinaire. C'est un des effets que l'artiste peut avoir sur ceux qui regardent ses œuvres. De la même manière, un environnement créé par l'homme peut produire une pure perception, dans le cas, par exemple, d'un paysage urbain ou d'une œuvre architecturale.

« La pure vision n'est pas réservée aux artistes. Car tous les humains sont des artistes, même s'ils l'ignorent généralement. Ils ont tous, parfois, des expériences de pure vision, en particulier lorsqu'ils contemplent la nature ou des œuvres d'art, et ce sont des occasions

d'élever leur niveau de conscience. Bien sûr, tant que cette pure perception n'est pas consciente, elle ne change pas le niveau de conscience de la personne d'une façon permanente, et a peu d'influence sur autrui et sur l'environnement. Mais tout artiste qui se pose des questions sur son processus créatif découvre un jour ce mode de perception et peut le comprendre et l'intégrer dans sa vision des choses et du monde. Et c'est ce qui se produit dans le scénario de Julien.

— Merci pour ces explications détaillées, Zéphyr. En effet, maintenant que tu m'en parles, je me rends compte que j'ai souvent eu des expériences de pure perception, mais qui n'étaient pas toujours conscientes. Elles sont plus fréquentes, et plus conscientes, depuis que je vis à Luang Prabang.

— Oui, absolument. Et ainsi, pour rester dans ce sujet, nous allons quitter la vie de Julien, et aborder ta vie à Luang Prabang, dont j'ai composé, comme tu le sais, le scénario.

— Avec plaisir, Zéphyr, car cette vie est encore très mystérieuse pour moi, et me semble très différente de la vie que je menais avant mon départ du Mexique.

— Ce qui a surtout changé dans ta vie, Marlène, c'est que tu t'es retrouvée seule et que tu as cessé d'être impliquée, comme ce fut toujours le cas auparavant, dans une vie sociale et professionnelle active qui t'entraînait constamment dans le monde extérieur. Tu as enfin pu prendre le temps de t'occuper de toi et d'explorer ton monde intérieur. Et tu as pu intégrer consciemment toutes les expériences qui étaient restées inconscientes parce que tu n'avais jamais pris le temps de les observer, en particulier celles qui concernent la créativité et la perception, et de comprendre la place qu'elles jouent dans ta vie. À Luang Prabang, tu as enfin commencé à véritablement observer le monde, ton environnement, les espaces dans lesquels tu vis, en particulier ceux de ta maison, et d'observer les ressentis qu'ils éveillent en toi et l'influence qu'ils ont sur les différents aspects de ta vie. Et cela, c'est exactement ce dont nous avons parlé concernant l'art total, la pure perception et l'élévation du niveau de conscience.

« En plus, tu as commencé à faire de la méditation, ce qui t'a permis de découvrir ton monde intérieur et de comprendre ton fonctionnement. Car si la voie de l'art permet d'élever le niveau de conscience, elle ne remplace pas la voie spirituelle, elle s'unit plutôt à elle, lui donne une nouvelle dimension. Le grand art a toujours été spirituel, ou sacré, et ne cessera pas de l'être, et les grands artistes ont toujours été, d'une

certaine manière, des mystiques. Mais c'est un autre sujet. Dans la famille, c'est la spécialité d'Antimoine et c'est lui qui t'en parlera.

« Si tu observes ta relation avec Pierre, tu verras qu'elle aussi est devenue pour toi une forme d'art, dont les pures perceptions concernent en particulier, dans les massages tantriques et les rapports sexuels, le sens du toucher. Elle est devenue inséparable des autres aspects de ta vie. Ce n'est pas la condition humaine, ce ne sont pas les contraintes du monde terrestre qui changent, ou qui mutent, c'est la perception que les humains en ont. Et comme le monde n'existe qu'à travers leurs perceptions, lorsque celles-ci changent, ils ont l'impression de vivre dans un autre monde. C'est ce nouveau monde que nous essayons de leur faire découvrir au moyen du jeu de la vie.

— C'est vrai qu'à Luang Prabang j'ai découvert un nouveau monde, bien différent de celui dans lequel j'avais vécu auparavant. Merci, Zéphyr, cela signifie donc que le jeu que tu m'as fait jouer a bien fonctionné.

— Oui, mais pour bien comprendre ce nouveau monde, il faut avoir vécu longtemps dans l'ancien, et en avoir bien compris toutes les souffrances et les limitations. C'est ce que tu as fait à Paris et au Mexique, et ce que Julien a fait en Savoie. »

## Troisième partie : Jérôme

### Jérôme et Jeanne

Papeete, la capitale de la Polynésie Française, est située sur l'île de Tahiti. Cette ville d'environ vingt-cinq mille habitants contient deux pôles d'attraction, le port et le marché.

Le port était, avant le développement de l'aviation civile, le seul lien de cet archipel perdu au milieu du Pacifique Sud avec le reste du monde. C'est là qu'arrivaient toutes les denrées et les marchandises nécessaires pour ravitailler ces îles dont les seules ressources naturelles sont la noix de coco, les fruits tropicaux, quelques légumes qui poussent difficilement sur un sol volcanique dépourvu de sels minéraux, et la pêche. C'est aussi là qu'arrivait, une fois par mois, le navire qui transportait les passagers téméraires qui venaient s'aventurer ou s'installer sur ces îles lointaines, ainsi que le courrier. Maintenant les temps ont changé, les passagers et le courrier arrivent, trois fois par semaine, à l'aéroport de Faaa.

Le marché est le centre de la vie commerçante de la ville. Son activité commence vers 5 heures du matin, car les Tahitiens sont des lève-tôt, et se termine à midi. Dans les ruelles qui convergent vers le marché, on trouve des magasins et boutiques en tout genre qui vendent tout ce dont on peut avoir besoin quand on vit dans une île coupée du reste du monde. Car, si on veut aller faire ses courses ailleurs, il faut sept heures d'avion pour rejoindre Sydney, Los Angeles ou Santiago du Chili, et cinq pour aller à Auckland en Nouvelle-Zélande. La plupart des commerces du quartier du marché sont tenus par des Chinois, qui ont été amenés à Tahiti comme esclaves pendant la guerre de sécession pour travailler dans les plantations de coton. À la fin de la guerre, quand la culture du coton reprit dans le sud des États-Unis, on les abandonna simplement sur place. Travailleurs infatigables, contrairement aux indigènes, et ayant un bon sens du commerce, ces Chinois, au fil des années, ont construit leurs échoppes. Ce sont eux qui contrôlent, de nos jours, toute l'économie de l'archipel.

Une des dernières boutiques de la rue Colette n'est pas tenue par un Chinois, mais par un Français, Monsieur Divoux. C'est un magasin de diététique. Le petit local est envahi par des étagères qui montent jusqu'au plafond, remplies de pots, de boîtes, de bouteilles, de paquets couverts de poussière, dans un désordre apparent que seul Monsieur Divoux maîtrise parfaitement. En se faufilant entre les étagères jusqu'au fond de la boutique, on découvre le petit bureau où Monsieur Divoux passe ses journées, tapant sur sa vieille machine à écrire des textes mystérieux ou concoctant des potions tout aussi mystérieuses pour soigner ses clients.

En face du magasin de diététique, il y a un petit immeuble blanc avec un écriteau qui attire l'attention : Yoga, 1<sup>er</sup> étage. On entre par une cour où un escalier extérieur conduit à une grande salle lumineuse qui est le domaine de Madame Poinçon, professeur de yoga et de zen, un autre personnage haut en couleur de Tahiti. Jérôme vient pratiquer le yoga trois fois par semaine, et le zen presque tous les matins de 6 heures à 6 heures 45. Madame Poinçon aime bien parler et partager avec ses élèves ses connaissances sur le yoga, le bouddhisme, la santé, la nutrition, et, après le départ de ceux qui travaillent à 7 heures, l'heure où les activités commencent à Papeete, un petit groupe reste autour de Madame Poinçon et les conversations vont bon train jusqu'à 8 heures, et même parfois jusqu'au début du cours de yoga de 9 heures.

Jérôme aime aussi aller parler avec Monsieur Divoux et, parfois, il passe la matinée sur le tabouret, devant le petit bureau. L'atmosphère est feutrée et tout imprégnée des senteurs denses et enivrantes d'un mélange d'herbes médicinales, d'épices et d'huiles essentielles. Leurs discussions sont parfois interrompues par le passage d'un habitué ou d'un des rares clients qui s'aventurent jusqu'au bout de cette rue peu fréquentée.

D'après ce que Jérôme a interprété de bribes de confidences brumeuses et d'allusions énigmatiques, Monsieur Divoux a suivi le séminaire en France, dans sa jeunesse, mais il n'est jamais devenu prêtre. Il est ensuite venu s'installer à Tahiti où il a fondé une famille. Maintenant il est veuf, et vit seul, entre son faré (une maison tahitienne) et sa boutique. Il a toujours eu la foi, il prie beaucoup et a de nombreuses expériences mystiques. Il entretient des liens particuliers avec Marie et avec Jeanne d'Arc. Il communique avec elles en rêve et elles lui apparaissent régulièrement dans des visions. Il reçoit ainsi des recettes pour confectionner des médicaments pour ses clients et des conseils pour se soigner lui-même. Il a eu un cancer, il y a quelques

années, et a failli mourir, mais Marie l'a aidé à guérir. Sa santé est toujours fragile, mais il est guéri, et il est sûr, maintenant, qu'il vivra jusqu'à la date où il sait qu'il ira rejoindre Jeanne, le 9 septembre 1999. Et c'est en effet à cette période que la correspondance que Jérôme a continué à échanger régulièrement avec Monsieur Divoux, après son départ de Tahiti, a subitement cessé.

Depuis qu'il a découvert le zen, Jérôme se passionne pour le bouddhisme. Il a acheté plusieurs livres pour découvrir plus en détail l'histoire et les principes de cette religion qu'il pratique avec l'enthousiasme du débutant. Il aime partager ses découvertes avec Monsieur Divoux. Même si celui-ci est curieux de ce que Jérôme lui raconte et écoute avec plaisir ses explications, sa foi inébranlable dans le christianisme le rend peu perméable à toute croyance nouvelle ou différente, et il élude ou réfute habilement toutes les affirmations de Jérôme. Lorsque Jérôme avance un précepte vraiment profond, il dit : « Je vais y réfléchir », et prépare sa réfutation pour leur prochaine rencontre.

Jérôme admire la foi de Monsieur Divoux, et se demande s'il arriverait, lui, à avoir une foi aussi profonde dans le bouddhisme ou dans tout autre système de pensée. Probablement pas, il est trop ouvert aux nouvelles idées pour se limiter à celles qui l'ont séduit ou convaincu dans le passé. Monsieur Divoux semble vivre dans sa bulle, dans le monde mystique qu'il s'est créé, et il n'en sort que quand c'est nécessaire pour exploiter son petit commerce et pour fonctionner et subsister dans le monde matériel. Jérôme se rend compte qu'il est ailleurs, qu'il vit dans une autre dimension.

Il aime lui parler de Jeanne. Il lui explique comment il l'a suivie pendant toutes ses campagnes. Il était François, son fidèle chevalier servant. Il a gardé de ces mémoires une admiration, une dévotion, un amour sans failles. Un jour, il lâche une confidence :

« Vous étiez là aussi, Monsieur Jérôme, c'est auprès de Jeanne que nous nous sommes rencontrés. Vous étiez Pierre, son frère adoré. »

Il n'en dit pas plus. Mais cette phrase provoque une forte émotion chez Jérôme. En quittant Monsieur Divoux, il va à la librairie Archipel et achète un livre de poche sur la vie de Jeanne d'Arc, qu'il lit avec passion, comme une histoire vécue. Jérôme se passionne et s'identifie facilement aux histoires qu'il lit, surtout les biographies et les autobiographies. Il a toujours pensé que cette identification était liée à son admiration pour les personnages dont il lisait la vie. Il en ressent une forte émulation et souhaite leur ressembler ou vivre leurs expériences. Quand il lit la vie d'un peintre, il se sent envahi par une



fébrile envie de peindre, s'il lit celle d'un écrivain, il s' imagine déjà en train de publier un roman. Mais il n'a jamais pensé que les émotions et les sentiments éveillés par ses lectures pussent provenir de souvenirs. Qu'il eût lui aussi vécu à cette époque, dans cet environnement, ou qu'il eût été, lui-même, le personnage dont il lisait la vie. Et pourtant... pourquoi pas. C'est comme si ce jour-là une porte s'était ouverte, non pas sur une projection dans le futur, mais sur une réalité du passé. Une réalité qui disparut dans le subconscient de Jérôme, comme le livre sur Jeanne d'Arc disparut dans sa bibliothèque.

Dix ans ont passé. Jérôme est à Leysin, dans les Alpes suisses. Il suit une formation de guérison angélique. Il s'agit d'un soin des corps subtils que le pratiquant nettoie, par une technique élaborée, des blocages, des croyances, des mémoires qui y sont incrustées et produisent des perturbations et des déséquilibres sur les plans éthérique, émotionnel, mental et astral, ainsi que des traumatismes et des maladies dans le corps physique. Ces traitements sont intenses et profonds et, pendant cette semaine d'apprentissage et de pratique, les stagiaires en donnent et en reçoivent plusieurs par jour et passent par un puissant processus de purification et de guérison.

Ce matin-là, le temps est superbe mais froid. Les sommets encore enneigés brillent au soleil et se découpent sur le bleu intense du ciel. C'est Madeleine qui donne un traitement à Jérôme. Il est étendu sur la table de massage, sous une couverture de laine. Madeleine a traité consciencieusement les trois premiers corps subtils. Jérôme a chaud et se sent comme dans une bulle de lumière. Il est étendu sur le dos, dans un état de profonde relaxation et de bien-être et, en même temps, il est très attentif aux sensations subtiles que les manipulations de Madeleine provoquent dans les différents niveaux de son être.

Madeleine travaille maintenant sur le corps astral, celui où se cristallisent les mémoires de vies antérieures. Soudain, l'espace lumineux dans lequel Jérôme se trouve depuis le début du traitement semble s'assombrir, comme si des nuages étaient venus cacher le soleil, puis un frisson parcourt tout son corps. Un grand chagrin l'envahit et il ne peut réprimer un sanglot. « Jeanne est morte. Ils l'ont brûlée vive. » Jérôme gémit, sa poitrine est gonflée, son cœur blessé s'emballe, ses membres tremblent. « Ma sœur adorée, jamais je ne te reverrai. » Jérôme pleure à chaudes larmes, comme si ce chagrin intolérable, retenu et dissimulé pendant des siècles, peut enfin s'écouler librement, par ses yeux qui pleurent, son nez qui coule. Son corps se recroqueville. Il se tourne sur

le côté et se cramponne à la couverture qu'il maintient serrée autour de lui. « Comment pourrai-je encore vivre sans toi, ma Jeanne ? Comment trouver encore un sens à ma vie ? » Enfin il peut revivre, exprimer, crier, sans honte, sans appréhension, sans crainte son amour impossible pour cette sœur qui a été sa seule raison de vivre. Les pleurs et les sanglots de Jérôme redoublent. Il transpire abondamment, comme si sa souffrance sortait par tous les pores de sa peau. Des images défilent à toute vitesse dans son esprit. Leur enfance à la campagne, leurs longues promenades le long de la rivière, son admiration et son amour pour sa sœur qui est si belle, si pure et qui semble vivre dans un autre monde. Puis les campagnes, les troupes en marche par monts et par vaux, les chevaux, les armures, les campements, et Jeanne, belle, lumineuse, fière sur son cheval blanc. Les victoires, les succès, la gloire. Puis la séparation, l'arrestation, le procès, les nouvelles rares et incertaines. Le jugement, l'exécution, la mort. Et pour Pierre le drame, le chagrin, la retraite à Montbuisson et les longues années de solitude.

Petit à petit, les tremblements de son corps ralentissent, le rythme des sanglots s'apaise, la lumière revient et bientôt une grande tranquillité remplace l'angoisse et le chagrin dans le cœur de Jérôme. Il se remet sur le dos, étire ses membres, s'essuie les yeux, se mouche. Il quitte le Moyen Âge et revient dans ce monde ensoleillé. Il ouvre les yeux, sourit. Le groupe des stagiaires est autour de lui et lui rend son sourire.

« Tu reviens de loin, Jérôme, dit Madeleine. Où étais-tu ? »

## Marlène et Élixir

Quand Marlène arrive chez Élixir, elle ressent une forte émotion en pénétrant dans la lumière bleue qui occupe l'espace. Où a-t-elle déjà vu ce bleu légèrement violacé qui lui donne des frissons ? Il n'y a rien, personne, seule cette pénombre bleue, mystérieuse, et cette impression de calme et de fraîcheur qui ne lui est pas inconnue.

« Bienvenue Marlène, je suis content de te revoir, tu es toujours aussi belle. »

Quelle est cette voix familière, et ce curieux accent ? se demande Marlène.

« Bonjour Élixir, répond-elle. Où es-tu ? Qui es-tu ? Quel tour me joues-tu ? »

— Je suis là, Marlène, tu ne me reconnais pas, dit soudain une autre voix, derrière elle, très familière aussi. »

Marlène se retourne et se trouve en face de Pierre, vêtu d'un pantalon et d'une chemise lilas, un ton pastel du même bleu que celui qui forme l'espace.

« Non, je suis là, Marlène, reprend la première voix. »

Marlène se retourne encore une fois, et c'est Pablo qui est devant elle, vêtu des mêmes couleurs.

« Pablo ! Pierre ! Qu'est-ce que vous faites là tous les deux ? »

Marlène a à peine le temps de finir sa phrase qu'elle se trouve dans une violente explosion de lumière violette qui projette sa propre lumière rose dans toutes les directions. Quand toutes les étincelles se sont dissipées, Marlène se retrouve dans la fraîcheur calme, vide et bleue du début.

Un troisième personnage, vêtu d'une curieuse tunique de la même couleur lilas, que Marlène ne connaît pas, apparaît alors et l'invite à s'installer avec lui sur une plate-forme recouverte d'un épais tapis bleu qu'elle n'avait pas remarqué auparavant.

« Je suis Élixir, sous la forme de Praxitèle, le sculpteur grec, un personnage que j'ai joué et que j'aime beaucoup. C'est moi aussi qui ai joué Pierre et Pablo dans ta vie.

— Curieusement, répond Marlène, je n'ai jamais fait de rapprochement entre vous. C'est vrai que, tous les deux, vous aimiez beaucoup cette couleur lilas, et aussi les plaisanteries comme celle que vous m'avez faite quand je suis arrivée ici. C'est merveilleux de vous retrouver tous les deux. Et émouvant, je me sens de nouveau très amoureuse. Tu as bien fait de prendre la forme de Praxitèle, Élixir, car je ne sais pas comment je pourrais gérer d'être avec vous deux en même temps. Je n'ai jamais été bonne pour les ménages à trois. Un homme à la fois me suffit amplement.

— Après la mort de Pablo, quand Zéphyr m'a proposé de retourner jouer un rôle avec toi, j'étais ravi, tu peux l'imaginer. C'est rare de jouer plusieurs rôles dans la vie d'une même personne, et j'étais content de faire cette expérience. Mais bien sûr, dès le moment où nous nous incarnons dans un être humain, nous oublions nos autres incarnations et, ainsi, elles n'interfèrent pas avec le rôle que nous jouons. Mais chaque âme, en plus de la couleur de sa lumière, a une personnalité particulière qui transparaît dans tous les rôles qu'elle joue, un peu comme les acteurs de théâtre ou de cinéma sur la terre.

— C'est vrai, répond Marlène, mes rencontres avec mes frères et mes sœurs ont été très différentes les unes des autres. Vous avez chacun votre personnalité, et ce n'est pas facile de trouver entre vous un air de famille, s'il en existe un dans les familles d'âmes. Ce que j'apprends dans ces conversations est fascinant. Je découvre une réalité que je ne soupçonnais pas. Et toi, Élixir, de quoi vas-tu me parler ?

— Jusqu'à présent, j'ai l'impression que tu as beaucoup écouté les explications et les histoires de chacun, mais que tu n'as pas beaucoup parlé. C'est ta nature, celle de la Marlène que j'ai connue sur la terre. Tu as beaucoup de patience, tu sais écouter, tu poses rarement des questions. C'est pourquoi tu t'entends bien avec les hommes qui aiment parler et être écoutés, et qui n'aiment pas qu'on leur pose trop de questions. Tu vois de qui je veux parler ?

— Oui, très bien. J'ai eu la chance de fréquenter des hommes qui savaient tellement de choses que c'était un vrai plaisir de les écouter. J'adore apprendre, et écouter est la meilleure façon d'apprendre, surtout avec ceux qui sont comme des livres vivants.

— Je ne savais pas que tu me considérais comme un livre vivant, Marlène, mais j'ai toujours beaucoup apprécié ta façon attentive et bienveillante d'écouter, ton ouverture dénuée de tout jugement, scepticisme, réactivité. Mon idée, aujourd'hui, est de te donner la parole, et aussi l'opportunité de poser des questions. Tu en as certainement à propos de tout ce que tu as entendu et appris depuis ton arrivée ici. Mais ce que je trouverais intéressant, et en même temps amusant, serait de parler de nos expériences communes sur la terre. Partager ce que nous n'avons jamais osé nous dire, poser les questions qui n'ont jamais reçu de réponses. Qu'en penses-tu ?

— Oui, c'est une bonne idée, Élixir. Mais j'ai une demande à te faire. Je ne me sens pas très à l'aise de parler de nos relations amoureuses avec Praxitèle. Il ne m'excite pas beaucoup. Il était probablement homosexuel, comme c'était la mode chez les artistes à cette époque-là. Je préférerais que tu reprennes la forme de Pierre ou de Pablo, ou même que tu passes de l'un à l'autre, cela ne doit pas te poser de problème.

— Pas du tout, répond Élixir, en reprenant la forme de Pierre. Quant à Praxitèle, il était bisexuel, comme l'étaient, dans l'Antiquité grecque, tous les hommes des classes aisées, non seulement les artistes, mais aussi les politiciens, les chefs militaires, les riches marchands, et les femmes faisaient de même. C'était avant que le christianisme ne crée l'idée de péché et ne réglemente la sexualité. Les mœurs antiques étaient

très libres, et ce sont elles qui inspirèrent cette floraison de l'art. Les muses datent de cette époque. La position et le rôle de l'artiste dans la société étaient très différents de ce qu'ils sont aujourd'hui sur la terre. Ce n'était pas un marginal, bon qu'à enrichir les spéculateurs ou à distraire les foules. Il jouait un rôle spirituel et aussi un rôle politique. Il faisait partie des sages, des personnes qu'on écoutait et qu'on respectait dans la cité. Cela fut pour moi une expérience passionnante, passionnée et très enrichissante.

« Maintenant, Marlène, passons aux questions que tu te poses sur le monde des âmes, le jeu de la vie ou tout autre sujet.

— Ce ne sont pas les questions qui manquent, dit Marlène. Je n'en ai pas beaucoup posé jusqu'à présent parce que je me suis aperçue que vos explications se complétaient d'une façon étonnante, comme s'il y avait une sorte d'intelligence commune entre vous, et que les réponses arrivaient toujours au moment opportun si je savais les attendre. Je n'ai pas l'avidité de tout comprendre tout de suite, et ne ressens pas de malaise quand les explications sont incomplètes ou illogiques. Je dirais même que j'aime cette impression de ne pas tout savoir, de ne pas tout comprendre. C'est pourquoi j'hésite encore à explorer l'omniscience, comme me l'ont conseillé Alba et Zéphyr. Je préfère découvrir les choses par les explications et les enseignements que vous me donnez, par nos conversations, nos échanges. Mais puisque tu me le demandes, je vais te poser des questions, te dire de quoi j'aimerais que tu me parles, Élixir, et ainsi tu choisiras les réponses que tu te sens inspiré de me donner ou les sujets que tu voudrais que nous discussions tous les deux. D'accord ?

— Oui, c'est une bonne idée, Marlène, et cela te permettra de faire le point sur ce que tu as déjà appris et compris à propos du jeu de la vie, et ce qu'il te reste à découvrir.

— La première chose qui m'a étonnée, en arrivant ici, reprend Marlène, c'est que l'au-delà ne ressemble pas aux idées que s'en font les humains, l'enfer et le paradis, tels que les ont décrits Dante ou les délogs tibétains, et qu'on ne retrouve pas non plus, en arrivant, nos parents et nos amis décédés pour nous accueillir.

« Ce que je trouve étrange aussi, c'est que chaque être humain ne semble pas avoir une seule âme qui se réincarne dans des vies successives. Les âmes semblent aller et venir entre plusieurs incarnations simultanées, elles ne restent pas incarnées pendant toute la vie de la personne et il arrive que plusieurs âmes s'incarnent successivement dans le même être humain.

« Concernant nos expériences communes, Élixir, ce que je voudrais savoir, c'est ce que toi tu es venu apprendre et expérimenter avec moi, dans les deux vies où je t'ai rencontré, celles de Pablo et de Pierre, et si tu as bien trouvé ce que tu étais venu chercher.

« J'ai aussi une question qui me concerne personnellement. Comme c'est la première fois que je suis ici en tant qu'âme, est-ce que cela signifie que je n'avais pas d'âme lorsque je vivais sur la terre, lorsque nous étions ensemble ?

« Pour l'instant je n'ai pas d'autres questions.

— Merci, Marlène. Il faut que je te dise tout d'abord que je ne suis pas un spécialiste, un technicien du jeu de la vie. Je le pratique avec beaucoup de plaisir, et souvent de passion, mais je ne comprends pas toujours comment il fonctionne. Ce n'est pas nécessaire. Et je pense que tu es comme moi. Les règles et les aspects techniques, ici, ne sont pas très importants. Nous ne sommes pas sur la terre, et nous n'avons pas besoin de lois, de police, de punitions pour que les choses fonctionnent correctement. Ou c'est peut-être justement parce que nous n'avons pas de lois, de police et de punitions que notre existence fonctionne si harmonieusement. Car, contrairement aux humains, nous n'avons pas de peurs ni d'attentes. Cela simplifie beaucoup les choses. Nous n'attendons pas que la vie se déroule d'une façon logique, prévisible, connue, afin de nous sentir en sécurité. Le jeu de la vie est spontané, imprévisible et inexprimable. Il concerne l'art, la beauté, l'amour, l'inconnu. Il est éphémère, et éternel. Il est, tout simplement !

« Pour les aspects techniques, et en particulier ta dernière question, il faut que tu demandes à Zéphyr, Myrtille ou Boris, ils sont plus qualifiés que moi dans ce domaine.

« Je peux quand même répondre à tes deux premières questions d'une façon générale et selon ma propre compréhension. Car il faut bien comprendre que nous ne sommes pas Dieu. Nous avons beaucoup plus de capacités que les humains, nous avons une forme d'omniscience, c'est sûr, mais, selon mon expérience, nous n'avons pas une perception complète de la réalité. Et nous ne sommes pas au sommet de la hiérarchie, mais ce terme n'est pas approprié.

« Dans la famille, je suis un marginal. Disons que j'ai tendance à faire les choses à ma manière, et à ne pas toujours suivre les règles, les conseils, les directives. J'ai aussi ma propre compréhension du jeu de la vie, de notre rôle, de qui nous sommes vraiment, et aussi du fonctionnement de la création dans son ensemble.

— Cela ne m'étonne pas, Élixir, je reconnais bien là ton côté anticonformiste, anarchiste, provocateur. C'est ce que j'ai toujours aimé en toi, disons en Pierre et Pablo, qui sont les formes de toi que j'ai connues. Et ta vision personnelle et originale des choses me parle plus que les théories traditionnelles et acceptées par tous.

— Pour répondre à tes questions, reprend Élixir, il existe plusieurs sortes d'âmes. Disons plutôt que l'âme peut se manifester de différentes manières, qui correspondent à différents niveaux de conscience. Chaque niveau à ses propriétés et son mode de fonctionnement propre. Tous les niveaux sont interconnectés, ils ont chacun leur rôle à jouer et ils se complètent pour former le tout, la totalité de l'existence. C'est pourquoi on ne peut pas parler de hiérarchie, qui est un concept humain. Certains niveaux sont plus subtils, ont plus de capacités, mais cela ne veut pas dire qu'ils soient plus importants ou supérieurs. Chacun a son importance dans le fonctionnement de l'univers, et si chacun joue son rôle, l'ensemble évolue harmonieusement. Prenons l'exemple du corps humain, avec ses membres, ses organes, ses tissus, ses cellules. Il n'a pas besoin de hiérarchie, de lois, de gouvernement pour fonctionner. C'est la même chose dans la nature, dans l'univers, rien ou personne ne contrôle ou ne dirige quoi que ce soit. Seul l'être humain a l'idée saugrenue qu'il peut, ou qu'il doit, contrôler la nature. C'est une expérience par laquelle il doit passer, qui n'a rien de mal en soi. Toutes les expériences sont appropriées, elles sont le terreau de la maturation.

« L'âme est une dimension subtile de la nature humaine. Chaque être humain est constitué d'un corps physique, matériel, mais aussi de corps subtils non matériels. Certains sont directement liés au corps physique, comme les corps éthérique, émotionnel et mental. Ils existent dans le même espace-temps, dans la même dimension, que le corps physique. Ce n'est pas le cas de l'âme, qui peut se séparer du corps et exister indépendamment de lui dans une autre dimension. L'âme comporte plusieurs niveaux, qu'on peut également considérer comme des corps subtils.

« Le premier niveau de l'âme, qu'on appelle parfois le corps karmique, est celui qui transmigre de vie en vie. Il entre dans le fœtus pendant la gestation et quitte le corps à la mort, et transporte tout un bagage de mémoires individuelles et collectives. Ce n'est pas le niveau des âmes de notre famille. Mais celui dont tu parlais quand tu disais qu'après la mort on retrouve les membres de sa famille et ses amis disparus. C'est le niveau qu'ont perçu ou visité certains humains, notamment ceux qui ont vécu des expériences de mort imminente. Et aussi celui qu'ont imaginé

les auteurs qui ont décrit l'enfer et le paradis, ou d'autres mondes célestes. Ce n'est pas parce que ces mondes sont imaginaires qu'ils ont moins de réalité, bien au contraire. N'oublie pas que nous créons la réalité humaine par notre imagination. Le monde de l'art aussi est un monde imaginaire.

« Les âmes de ce premier niveau, toutefois, ne sont pas créatives. Elles séjournent dans ce niveau de conscience comme dans une sorte de salle d'attente, avant de se réincarner. Dans la dimension de ce premier niveau, elles existent simultanément de deux manières. D'une part, elles se fondent dans la conscience collective, comme des gouttes d'eau qui retournent à l'océan, et mettent ainsi à jour leur bagage de connaissances humaines, connaissances qui resteront sous forme inconsciente pendant l'incarnation et auxquelles l'accès sera limité et conditionné. D'autre part, elles se manifestent sous les formes personnelles de toutes les incarnations successives, avec leurs connaissances individuelles à leurs différents stades d'évolution. Ces connaissances et ces empreintes sont celles qui déterminent la personnalité, avec ses talents et ses aptitudes, et constituent son inconscient individuel. À ce niveau, ce sont les expériences d'une vie qui conditionnent et déterminent la naissance suivante et les expériences de la nouvelle vie. Il n'y a pas d'intention personnelle, d'interventions extérieures ni de créativité. C'est un processus automatique, géré spontanément, qui correspond, dans une certaine mesure, au processus du karma tel qu'il est enseigné par le bouddhisme et d'autres religions orientales.

« Dans notre famille, nous faisons partie d'un niveau plus subtil de l'âme, nommé parfois corps céleste. Nous ne sommes ni une collectivité d'âmes, ni des âmes individuelles. Nous avons notre existence propre. D'un point de vue, elle est indépendante des humains, mais, d'un autre, elle est dépendante de la relation que nous avons avec eux dans le jeu de la vie, qui est la raison et la justification de notre existence. Nous devenons un des corps subtils des humains dont nous jouons les scénarios. Nous intervenons dans leur vie de façon ponctuelle, pendant des périodes plus ou moins longues, mais rarement pendant toute leur vie. Nous pouvons nous incarner dans la vie de plusieurs humains en même temps, mais nous gardons toujours notre présence indépendante ici. Pour les humains, nous pourrions dire que nous sommes plus des guides, des anges gardiens, des maîtres, que des âmes. À notre niveau, il y a, je crois que tu le sais déjà, des familles qui s'occupent des destins individuels, tribaux et collectifs, mais c'est toujours le même niveau.



« Le niveau suivant se situe au-delà des formes, c'est celui de l'essence, de la conscience primordiale. Il constitue en même temps la vacuité qui permet la manifestation sous toutes ses formes et son évolution, et l'étincelle de vie et de lumière qui existe en chaque être. C'est à ce niveau que nous puisons notre inspiration et notre créativité. Ce niveau est parfois appelé le corps de lumière.

« Voilà, Marlène. Est-ce que j'ai bien répondu à tes questions concernant les âmes et leur fonctionnement ?

— Oui. Merci, Élixir. Je commence à y voir plus clair. »

Élixir fait une pause avant de continuer.

« Après ces explications théoriques, nous allons passer à la partie pratique de notre rencontre. Nous allons poursuivre sur le même sujet avec un de mes scénarios, celui de Jérôme, et les épisodes de sa vie que tu as vus, à Tahiti et à Leysin. Avec ce scénario, nous abordons un aspect du jeu un peu différent de ceux que tu connais déjà, où les acteurs, comme Julien et Philippe, s'interrogeaient sur l'art et la création. Ici, Jérôme s'interroge sur son identité, sur l'existence de l'âme et sa capacité à se réincarner, sur le temps et sur ses relations avec des êtres humains qui ont vécu à d'autres époques et qu'il retrouve dans cette vie. Et sur le sens des relations familiales, en particulier entre frères et sœurs, que ce soit sur le plan humain ou sur celui des âmes sœurs.

« Ceux qui ont ces expériences pressentent qu'il existe d'autres réalités, séparées du petit monde matériel à trois dimensions dans lequel ils vivent sur la terre, et qu'ils y ont parfois accès. Ils se rendent compte aussi que le temps linéaire et chronologique n'est pas absolu, et que certaines de leurs expériences ont lieu en dehors de ce cadre limité. Ils perçoivent aussi qu'il y a des liens entre leur vie humaine ordinaire et ces expériences qui semblent se situer ailleurs.

— Et alors, Élixir, où les conduit ce genre de prises de conscience ?

— Elles leur montrent d'abord que la réalité dans laquelle ils ont l'impression de vivre n'est pas aussi rigide qu'elle en a l'air, et peut-être pas aussi fiable qu'elle en donne l'impression. La réalité du monde terrestre commence à perdre son aspect solide, permanent et incontestable. Dès le moment où ce que la personne perçoit comme son monde extérieur, comme son environnement immédiat, cesse d'apparaître comme une vérité absolue et immuable, un doute s'installe. Et ce doute, qui concerne la réalité objective, se retourne immédiatement vers le sujet qui la perçoit. Celui-ci cesse alors d'être cette entité solide, permanente et séparée qui se considère comme le centre de l'univers et

pense pouvoir contrôler le monde. Il s'agit d'une remise en question de son identité, qui provoque le jaillissement d'une série de questions. D'abord « Qui suis-je ? », mais aussi « Où suis-je ? », « Pourquoi suis-je ici ? », « D'où est-ce que je viens ? », « Quel est mon rôle sur cette planète ? », « Où est-ce que j'irai après ? », etc.

« Ces questions existentielles vont provoquer une élévation du niveau de conscience et une ouverture à d'autres domaines de la réalité. C'est le but de ces expériences, comme de toutes les expériences qui semblent échapper à la réalité quotidienne, matérielle, logique dans laquelle vivent les humains. Dans ce sens, elles sont similaires aux expériences créatrices des artistes, qui constituent aussi des failles dans la réalité objective, apparemment inexplicables pour la plupart des humains et pour les autorités scientifiques et politiques qui s'efforcent de les contrôler. Ces failles sont des portes vers d'autres réalités. Une fois qu'un humain les a perçues et qu'il en a pris conscience, il ne peut plus les oublier. Sa conscience a muté à un autre niveau, et le monde qu'il percevait auparavant comme la seule réalité commence à s'effriter et dévoile sa nature illusoire.

— Maintenant que tu m'en parles, Élixir, je me rends compte que j'ai eu de nombreuses expériences, dans ma vie terrestre, qui m'ont ouvert des portes, comme tu dis, mais je me demande jusqu'à quel point ma conscience a muté, et si j'ai vraiment profité des ouvertures qui m'étaient proposées.

— Tous les humains rencontrent ce genre d'expériences, mais la plupart d'entre eux ne s'en rendent pas compte, n'y attachent pas d'importance, ou plus souvent les rejettent, parce qu'ils ne les comprennent pas ou parce qu'ils ne sont pas prêts à remettre en question leur perception de la réalité. Dans ces cas, elles restent dans l'inconscient et ont peu d'effet, la mutation ne se produit pas et leur niveau de conscience reste au ras des pâquerettes. Rappelle-toi que, dans le jeu de la vie, nous offrons des opportunités, mais nous n'imposons rien. Plus ces expériences sont fortes et déconcertantes, toutefois, et plus elles ont d'impact. Elles affectent alors le conscient, et une première ouverture a lieu. À partir de ce moment-là, le processus de mutation est engagé, et la personne va être beaucoup plus attentive à ce genre d'expériences, qui vont, lui semble-t-il, se présenter beaucoup plus fréquemment dans sa vie.

— Bien sûr, quand on voit les choses depuis ici, cela semble tellement évident. L'ignorance de la nature humaine apparaît clairement, et on comprend combien il est difficile de lui échapper.

— Oui, Marlène, échapper à l'ignorance est un processus difficile et long pour les humains. Il ne dépend pas, comme ils ont tendance à le croire, de l'acquisition de connaissances, de savoir, et de la capacité de comprendre et d'expliquer le fonctionnement de ce qu'ils perçoivent comme le monde, l'univers. C'est ce que s'efforce de faire la science. Si elle a beaucoup progressé dans l'histoire humaine, elle essaie toujours de démontrer, de prouver, qu'une réalité illusoire est réelle. Ainsi elle ne fait que renforcer l'ignorance. Et c'est pour cela qu'il est si difficile aux humains de lui échapper, parce que tout semble montrer qu'elle est la vérité. Ils sont profondément attachés aux croyances erronées qui leur ont été inculquées depuis leur enfance et qui finissent par constituer la fondation de leur existence. Remettre en question cette fondation, c'est remettre en question sa propre existence, et cela demande une profonde transformation intérieure. Elle est possible, toutefois, et c'est celle que tentent tous ceux qui s'engagent sur une voie spirituelle, comme les humains appellent ce processus.

« Mais peu de ces voies sont authentiques, elles ne sont souvent qu'une forme déguisée de l'ignorance, et ne conduisent pas à une véritable mutation. La méthode la plus efficace n'est pas d'étudier ou de suivre la voie d'un autre, même si c'est souvent une bonne manière de préparer le terrain, mais c'est l'expérience personnelle consciente. Ensuite, lorsque cette expérience a ouvert la porte, c'est l'observation. Simplement observer, sans jugement ni commentaire, et sans aucune intention de changer ou d'améliorer quoi que ce soit. C'est un travail intérieur. Cette simple observation des choses telles qu'elles sont demande une attention constante, mais c'est elle qui élimine l'ignorance. Parce qu'elle élève le niveau de conscience et, en conséquence, change la perception. Derrière la perception d'une illusion qui était prise pour la réalité, la vérité surgit. Et l'obscurité de l'ignorance disparaît à la lumière de la vérité.

— Merci, Élixir. Ce qui m'échappe encore, dans ce scénario, c'est le rapport qu'il a avec moi, si, comme je l'avais compris, les scénarios que vous utilisez pour mon initiation ont tous un lien avec ma vie terrestre.

— Je comprends ta question, Marlène. En effet, dans le scénario de Jérôme, ce lien est subtil, mais c'est là qu'il trouve toute son importance, car il va te révéler un aspect du jeu que tu n'avais probablement pas encore perçu.

— C'est vrai que, curieusement, j'ai ressenti quelque chose de familier dans ce scénario, même si je suis incapable de dire quoi. Je ne suis jamais allée à Tahiti, et ne me souviens pas d'avoir rencontré

Jérôme, ni Monsieur Divoux. Pourtant ils ne me sont pas complètement étrangers, c'est le genre de personnes qu'il m'arrive de rencontrer.

— Ton ressenti est juste, Marlène. Un scénario du jeu de la vie contient de nombreuses possibilités, certaines se matérialisent, d'autres non. Car nous devons respecter le libre arbitre des humains. Ils choisissent certaines des possibilités que nous leur offrons, pas les autres. Ou, je pourrais dire aussi, certaines se sont déjà matérialisées, d'autres non. Car ta vie terrestre continue, Marlène. Tu n'as pas encore rencontré Jérôme, mais il est très probable que tu le rencontreras un jour. Car vous avez une forte connexion, vous êtes des âmes sœurs, ne l'oublie pas. C'est Antimoine qui joue Jérôme. Et c'est Boris qui joue Monsieur Divoux. C'est rare que Boris accepte de jouer dans nos scénarios, mais il a insisté pour jouer ce rôle, probablement parce qu'il a, lui aussi, une forte connexion avec Jeanne d'Arc.

— Donc, si je comprends bien, je suis impliquée, d'une manière ou d'une autre, dans tous les scénarios de la famille, puisque ce sont toujours mes frères et sœurs qui en jouent les rôles, même lorsque le personnage humain de Marlène n'est pas présent.

— Oui, exactement. Nous choisissons généralement des scénarios dans lesquels tu joues un rôle, ou dans lesquels des personnes que tu connais bien jouent un rôle, comme dans le scénario de Julien. Mais les scénarios de Jérôme te montrent que ce n'est pas toujours le cas. Et que même lorsque les liens sont plus subtils, ils ne sont pas nécessairement moins forts.

— Je comprends.

« Comme je te vois sous la forme de Pablo, et que tu me l'avais proposé, je voudrais te poser une question qui m'a toujours préoccupée et que je n'ai jamais réussi à formuler pendant les dix ans que nous avons vécus ensemble. Peut-être parce que, dans le fond, je n'étais pas sûre qu'il était approprié de te la poser, de la poser à Pablo. Mais toi, Élixir, tu vas certainement être beaucoup plus qualifié pour y répondre que l'aurait été Pablo. J'ai toujours eu un profond respect et une grande admiration pour Pablo, qui curieusement n'a jamais faibli, même pendant les périodes où notre relation a passé par certaines difficultés, pour ne pas dire crises. Je crois que c'est parce que je l'ai toujours considéré comme mon maître, comme une sorte de gourou. Je ressentais entre nous une relation de maître à disciple. C'était vrai, bien sûr, dans le domaine de l'architecture, où il avait beaucoup plus de connaissance et d'expérience que moi. Mais, en même temps, je le percevais comme un maître spirituel. Et pourtant personne n'était

moins spirituel et plus matérialiste que Pablo. Explique-moi ce paradoxe, Élixir.

— C'est parce que tu fais une distinction, même plus, une séparation, entre ce que tu considères comme spirituel et l'aspect plus matériel, mondain de la vie. Dans ta jeunesse, il y avait un mur infranchissable entre l'univers spirituel, qui était représenté pour toi par le royaume d'Aïsha, où tu t'échappais souvent le soir, dans les toits, à l'écart, et à l'abri, semblait-il, du monde extérieur, et le monde matériel, mondain, agité où tu passais tes journées, le monde de la ville, de l'école d'architecture, des bistrots, de ta famille, de tes amants. Pourtant ces deux mondes ne sont pas séparés, ils sont un. Mais, curieusement, ils sont perçus comme séparés par deux catégories d'humains, ceux qui suivent une voie spirituelle, et ceux qui ne croient pas au spirituel, et le rejettent. Ces deux groupes d'humains ont une vision fragmentaire et dualiste de la réalité. Ils ne perçoivent pas l'unité, la totalité. Pablo, au contraire, percevait l'unité, la totalité, et il l'exprimait dans ses réalisations architecturales. C'est pourquoi il était, lui, un vrai maître, et il n'avait pas besoin de s'encombrer d'une soi-disant spiritualité. Cela n'avait pas de sens pour lui. Le message qu'il apportait au monde, c'est dans la matière qu'il l'exprimait, dans la pierre, dans le béton, pas dans des spéculations métaphysiques. Et c'est pour cela qu'avec lui tu ne pouvais pas aborder les sujets soi-disant spirituels, et tu le percevais pourtant comme un être spirituel. Tu ne comprenais pas que ta vision spirituelle n'était pas différente de sa vision matérielle. Tu voyais une différence là où lui n'en voyait pas. Pour lui, le langage architectural, celui des formes, de la matière, n'avait pas de limitations, il n'y manquait rien. Il exprimait la vérité, la totalité, sans le soutien, ou la distraction, des élucubrations philosophiques ou mystiques du mental. C'est ce qui fait sa force. La pyramide de Khéops, le Machu Picchu, Angkor Wat, la villa impériale de Karsura ou l'abbaye de Sénanque parlent plus, ou mieux, à l'âme que tous les livres. Pourtant la plupart des humains croient que la sagesse et la vérité se trouvent dans les connaissances mentales. Parce qu'ils ne ressentent pas, ils pensent, ce qui les maintient dans le cycle de l'ignorance. La voie qui permet d'y échapper passe par le ressenti. C'est le corps qui ressent l'architecture et la manière dont elle occupe l'espace, et ce ressenti donne naissance à la pure perception, car il court-circuite le mental en faisant l'économie du conceptuel.

— Bien dit ! Merci, Élixir. Je crois entendre Pablo. Et pourtant je me rends compte maintenant que je n'avais jamais vraiment compris son message, sa vérité. Je n'étais sans doute pas dans le ressenti.

— Il y a un autre paradoxe, ici, comme tu t'en rends probablement compte, Marlène. D'un côté je te dis que la vérité est dans le ressenti, l'observation, la pure perception, et de l'autre je t'abreuve de concepts, de connaissances et d'élucubrations philosophico-métaphysiques, qui, comme je viens de te le dire, perpétuent le cycle de l'ignorance.

— Oui, c'est vrai. Je constate que les âmes parlent beaucoup, en tout cas celles que j'ai rencontrées jusqu'à présent, encore plus que les humains peut-être. C'est étrange, dans un monde où l'omniscience et la télépathie devraient rendre la parole tout à fait inutile. Est-ce la nostalgie de la vie terrestre qui vous rend si bavards ?

— Sans doute. Quand nous parlons, nous nous identifions aux humains, et nous avons l'impression de vivre dans le temps, dans la matière, deux choses qui n'existent pas dans le monde des âmes. Le silence, l'espace, l'absence de passions, de conflits, de souffrances, c'est très joli, mais c'est un peu vide, et aride. Heureusement, avec le jeu, nous n'avons pas le temps de nous ennuyer, justement parce que nous sommes toujours en relation avec les humains et le monde matériel.

« Une autre chose qu'il ne faut pas oublier, Marlène, c'est que nous jouons un scénario en ce moment, le livre de Philippe. Nous sommes donc des âmes qui jouent leur rôle d'âme. Et comme ce livre est écrit par un humain et pour les humains, nous devons utiliser le langage qu'ils comprennent, les mots et les concepts. Et c'est en utilisant ce babillage de mots et de concepts que nous amenons certains d'entre eux à découvrir ce qu'il y a au-delà des mots et des concepts. Tu me suis ?

— Oui, tout à fait, Élixir. Et j'ai envie de rire. Ce qui m'enchanté ici, c'est de pouvoir nous comporter comme des humains sans nous prendre au sérieux, avec humour et légèreté. Nous bavardons, tout en étant parfaitement conscients de la futilité et de la vanité de nos bavardages. Tu m'enseignes très sérieusement des notions que je connais déjà, et je t'écoute tout aussi sérieusement, je te pose même des questions. Nous jouons, c'est cela qui est merveilleux. Les humains, dès qu'ils ont atteint l'adolescence, et souvent même avant, ne savent plus jouer, c'est leur drame. Heureusement, nous jouons pour eux. Et je comprends que nous nous passionnions tellement pour le jeu de la vie.

— Tu as tout compris, Marlène, bien sûr, car tu fais vraiment partie de la famille maintenant.

« Pour jouer encore un peu, as-tu des questions à me poser concernant notre relation à Luang Prabang ? Je vais d'ailleurs reprendre la forme de Pierre.

— Bonjour Pierre, cela me fait plaisir de te retrouver. Ma vie avec Pablo, cela me semble tellement loin déjà. Quand je pense à notre liaison à Luang Prabang, je vois surtout une chose, le sexe, dans toutes ses nuances et ses variations. Il n'y a pas eu beaucoup d'autres choses entre nous. Deux repas, et très peu de mots. Nous étions beaucoup moins bavards qu'ici, n'est-ce pas, Pierre ! Ce que j'ai ressenti, même si nous n'en avons pas parlé, c'est que pour toi le sexe était une forme d'art. Est-ce que je me trompe ? Cela me semble encore plus évident maintenant que je connais Élixir et que je connais ma nouvelle famille d'artistes.

— Oui, Marlène, le sexe et, d'une façon plus générale, les relations amoureuses sont une forme d'art que nous utilisons beaucoup dans le jeu de la vie. Même si la plupart des humains ne les perçoivent pas ainsi. Mais nous leur offrons cette possibilité, parmi bien d'autres, de trouver l'art dans leur vie. Et de découvrir, finalement, que toute leur vie est art, qu'elle n'est rien d'autre. C'est l'idée de l'art total, dont Zéphyr t'a déjà parlé. La vie est l'œuvre d'art ultime, celle qui permet la mutation. Le sexe, faire l'amour, est une forme d'art originale, parce qu'elle n'a besoin ni d'un support matériel, autre que le corps, ni de répondre à une forme fixe. Pour atteindre sa perfection, la spontanéité et le naturel doivent effacer toutes mémoires, techniques ou connaissances. Et une fois l'œuvre achevée, elle disparaît comme un dessin à la surface de l'eau. Son intensité présente, qui n'empiète ni sur le passé ni sur le futur, fait sa grande beauté et aussi sa grande pureté. L'art pour l'art, en l'absence de toute histoire. L'extinction d'un désir qui, avant l'apparition du suivant, offre un intervalle vide qui est une porte, ouverte sur une autre dimension. Et comme aucun souci de pérennité ou de gloire posthume n'incite à fixer l'œuvre dans une forme matérielle, elle libère ses auteurs du monde matériel. S'ils s'engagent dans cet intervalle vide au lieu de se précipiter aveuglément sur le désir suivant...

« J'ai eu beaucoup de plaisir à te faire découvrir l'art de cette manière, Marlène.

— Merci, Pierre, ce fut un grand plaisir pour moi aussi. J'ai tout de suite compris, lors du premier massage tantrique, que je découvrais quelque chose de nouveau, même si le sexe n'avait rien de nouveau pour moi. Mais je pressentais qu'il y avait autre chose. Au début, c'était très mystérieux, comme toi, tu étais mystérieux. Quand j'y pense maintenant, je me rends compte que je commençais à observer mon ressenti, c'est plus facile pendant les massages que quand on fait l'amour. Et le fameux soir de l'orage, curieusement, j'étais aussi dans

cette observation attentive, et en même temps détachée, de l'intensité et du caractère inhabituel de tout ce qui se produisait autour et à l'intérieur de moi.

— C'est cette observation qui t'a permis de venir ici, Marlène. C'était la culmination, l'apothéose du processus de mutation par l'art du sexe, le scénario ingénieux que Zéphyr a mis au point pour te conduire parmi nous. Tout a parfaitement réussi comme prévu, si on voit cette scène depuis ici. Mais bien sûr, nous étions tous les deux dans la spontanéité, le naturel et l'innocence qui, sur la terre, font de l'amour une des formes les plus merveilleuses, et en même temps les plus subtiles, de l'art. »

## Jérôme et Moon

Un grand appartement au 25<sup>ème</sup> étage du Fu Xi Building, dans l'île de Hong Kong. Une vue magnifique sur la baie, la presqu'île de Kowloon, le port, les cargos à l'ancre déchargés par des sampans, les ferries qui traversent la baie en tous sens, laissant de longs sillages blancs derrière eux, et, au loin, les collines des Nouveaux Territoires et de la Chine continentale. Jérôme contemple cette vue magique à travers les larges baies vitrées. Milena lui propose un bol de thé et vient s'asseoir avec lui sur le grand divan recouvert de tissus multicolores et d'une peau de tigre.

Le spectacle qui s'offre à Jérôme, dans cette immense pièce, est tout aussi fascinant que celui qu'il contemplait à l'instant par la fenêtre. L'espace est rempli d'une multitude d'objets et d'œuvres d'art étranges et hétéroclites. Milena et Franco sont tous les deux des artistes. De grandes toiles abstraites sont accrochées à tous les murs, certaines sont immenses et descendent presque jusqu'au sol, d'autres sont simplement appuyées contre les murs ou contre les autres tableaux. Il y a peu de meubles, et ils sont tous placés au milieu de la pièce, afin de laisser les murs aux tableaux. Un grand divan se prolonge d'un côté par un futon carré, à même le sol, recouvert d'un drap mauve, et, de l'autre, par une table basse couverte de livres et de magazines. L'autre meuble est une table ronde, en bois, avec un lourd pied central, qui penche dangereusement sous le poids de piles de papiers et de dossiers. Une foule d'objets sont disposés de manière chaotique dans cette pièce, ou peut-être font-ils partie d'une installation spontanée. Il y a un piano à queue, trois bicyclettes, une petite moto rouge, une baignoire en fonte pleine



de coussins de couleurs, un portemanteau chargé d'habits, une grande télévision à écran plat posée à même le sol, un bel orcou, un squelette, deux ventilateurs, un bouddha en pierre de style khmer, trois sculptures abstraites composées de tubes métalliques soudés peints de couleurs vives et deux grands nus en plâtre. Aux quatre coins de la pièce, quatre lampes halogènes sur pied sont dirigées vers le plafond.

Jérôme avait rencontré Milena et Franco deux ans auparavant, au Salon du bien-être qui se tient deux fois par an à Hong Kong. Ils y présentaient une technique de régression qui permet de faire remonter des souvenirs douloureux du passé, de cette vie ou de vies antérieures, et de les revivre afin d'abandonner les blocages et les croyances qu'ils continuent, souvent inconsciemment, de provoquer dans notre vie. Jérôme avait eu envie d'essayer. Et, depuis, chaque fois qu'il passe par Hong Kong, il vient faire quelques séances de régression.

Franco est venu se joindre à Jérôme et Milena. Il est grand, mince, avec de longs cheveux blonds noués en queue de cheval. Il porte un ensemble de lin blanc non repassé et, autour du cou, un gros collier de turquoises. Il parle lentement, en fixant le regard perçant de ses yeux bleus sur son interlocuteur.

« Je suis content de te revoir, Jérôme. Je te propose de commencer la séance tout de suite. Est-ce qu'il y a quelque chose de particulier que tu voudrais explorer aujourd'hui ?

— Oui, répond Jérôme. J'ai souvent mal aux yeux. J'ai une bonne vue, mais mes yeux se fatiguent vite, lorsque je travaille trop, quand je conduis. Ils supportent mal le soleil, le vent, la chaleur et sont souvent irrités.

— Nous allons voir ça, reprend Franco. Étends-toi et je vais te guider dans un état de profonde relaxation. »

Franco demande d'abord à Jérôme de respirer profondément, puis de relaxer une à une toutes les parties de son corps. Ensuite, il lui propose de descendre un long escalier, en comptant de vingt jusqu'à un, puis de s'engager dans un tunnel qui le conduit vers une brillante lumière.

« Maintenant traverse cette lumière et dis-moi où tu te trouves et ce que tu vois.

— Je suis dans le désert, commence Jérôme. Il fait chaud, je marche dans le sable, sous un soleil brûlant. J'ai soif. Je suis ébloui par la réverbération du soleil sur le sable blanc.

— Où es-tu ? Dans quel pays ?

— Je pense que je suis en Arabie.

— Est-ce que tu es seul ?

— Non, nous sommes un petit groupe. Nous suivons une caravane, avec des chameaux, lourdement chargés. Mais je suis en arrière, j'ai pris du retard. Je suis fatigué, j'ai mal aux yeux. Les yeux me brûlent.

— Avance dans le temps, ordonne Franco. Que se passe-t-il ensuite ?

— Le vent s'est levé. Il soulève des nuages de sable. Nous marchons contre le vent. Le sable est très fin, il pénètre partout, il traverse les vêtements. J'ai mis mon turban devant mon visage, mais le sable traverse le tissu, il me rentre dans le nez, dans la bouche, dans les yeux. Mes yeux sont desséchés, ils me piquent, ils me brûlent. Je n'en peux plus, j'ai envie de m'arrêter, de m'asseoir dans le sable, de tourner le dos au vent. La douleur dans mes yeux devient insupportable. Je ne peux plus avancer. Les autres ne m'attendent pas, ils ne voulaient pas m'emmener, c'est moi qui ai insisté. Je les ai presque perdus de vue, les traces des chameaux sont effacées par le vent. Mes yeux sont remplis de sable, je ne vois plus rien. Si je m'arrête, que je me couche dans le sable, je vais être vite recouvert par le sable, on ne me retrouvera pas. Je n'ai plus d'eau, je vais mourir de soif. Mais je n'ai plus le choix. »

Jérôme a pris un autre rendez-vous deux jours plus tard à 14 heures, juste avant de quitter Hong Kong. Il désire encore explorer d'autres aspects douloureux de sa vie qu'il comprend mal. Le matin de son départ, alors qu'il est en train de préparer ses bagages, il reçoit un téléphone de Milena.

« Jérôme, dit Milena, j'ai une question à te poser qui va peut-être te sembler bizarre. Nous avons une patiente chinoise, Moon, qui fait de la régression avec nous régulièrement et est devenue une amie. Je lui avais parlé de toi et lui avais dit que tu serais à Hong Kong cette semaine. Elle m'a téléphoné ce matin pour me dire qu'elle avait l'intuition qu'elle devait faire une séance de régression avec toi. D'habitude nous ne faisons pas ce genre de choses, nous protégeons l'intimité et la vie privée de nos patients. Mais comme vous êtes tous les deux des amis, je lui ai dit que je te demanderais. Bien sûr, tu n'es pas obligé d'accepter. Sens-toi libre, Jérôme.

— Cela me surprend, répond Jérôme. Surtout que j'ai des problèmes personnels sur lesquels j'aurais voulu travailler cet après-midi, je vous en avais parlé, et je ne me vois pas le faire avec quelqu'un d'autre. Enfin, parle-moi un peu de cette Chinoise. Qui est-elle ? Comment est-elle ?

— Elle a mon âge, elle a trente-huit ans. Elle est institutrice. C'est une femme intelligente, douce, gentille. On ne peut pas dire qu'elle soit très belle physiquement, mais elle a une grande beauté intérieure. »

Jérôme se dit que c'est une nouvelle expérience, une nouvelle rencontre, et qu'il ne faut pas la refuser, mais être ouvert et l'accepter. Il y a certainement quelque chose à découvrir, à vivre, à apprendre dans cette séance de régression à deux. Et ses problèmes personnels, ils attendront une autre occasion. C'est ce qu'il dit à Milena.

Jérôme est allé déjeuner dans un restaurant dont la spécialité est le canard laqué, un de ses plats favoris. Il arrive le premier chez Milena et Franco. Milena l'installe sur le canapé, lui sert un bol de thé et le laisse seul. Il ressent un mélange de curiosité, d'anxiété et d'excitation en attendant cette rencontre imprévue. Jérôme a une forte connexion avec la Chine, et il a toujours été attiré par les femmes chinoises. Il les trouve belles, mais aussi mystérieuses. Voilà une occasion inespérée d'apprendre à mieux les connaître.

Le carillon de la sonnette fait sursauter Jérôme et le sort de ses pensées. Moon est une femme menue, mais à l'allure sportive et qui semble pleine d'énergie. Elle a un beau sourire et, après ce que lui avait dit Milena, Jérôme trouve qu'elle est plutôt jolie, et qu'elle paraît plus jeune que son âge. Après les présentations, Franco propose de commencer tout de suite la séance et il installe Jérôme et Moon côte à côte sur le grand futon. Il commence à les guider dans le processus de relaxation de sa voix grave, lente et posée. Puis, en comptant de vingt jusqu'à un, il leur demande de descendre un escalier qui les conduit dans un beau jardin, leur jardin intérieur.

Jérôme se sent relaxé et calme, et jouit de la beauté et de la paix du jardin. Il ressent une grande chaleur dans son cœur. Franco et Milena se placent tout d'abord du côté de Moon.

« Moon, que vois-tu ? Que ressens-tu ? demande Milena.

— Je suis laide, répond Moon. J'ai toujours été laide. Quand j'étais petite, ma famille me rejetait parce que j'étais laide. Ils préféraient ma sœur qui était très belle. Puis elle eut un accident et a été défigurée. J'ai toujours souhaité que cet accident me soit arrivé à moi plutôt qu'à elle. Elle était si belle.

« Je sens que Jérôme me regarde, qu'il me dévisage, continue Moon. Il me trouve laide, lui aussi. »

Jérôme est couché sur le dos, les yeux fermés, et il ne regarde pas Moon, bien sûr. Même si elle n'est pas ce qu'on pourrait appeler une

beauté, elle est loin d'être laide. Jérôme lui trouve d'ailleurs un certain charme, un mélange de douceur, de simplicité et de bienveillance.

« Je ne te regarde pas, Moon, dit Jérôme, et je ne te trouve pas laide.

— Remonte dans le temps, Moon, interrompt Franco, retrouve d'autres souvenirs. Que vois-tu ? Où es-tu ?

— Je suis dans une vie ancienne, en Chine, il y a deux cent cinquante ans. Jérôme est mon frère, nous avons un lien très fort, nous nous aimons beaucoup. »

Moon prend la main de Jérôme. La sensation de chaleur que Jérôme ressentait dans son cœur augmente fortement, elle enflamme sa poitrine et tout son corps. Il se sent envahi par un profond sentiment d'amour pour Moon.

« Mon frère m'a abandonnée, continue Moon. Il est mort, il a été tué. Je souffre beaucoup. »

Franco est venu du côté de Jérôme, afin de l'aider à relâcher ses problèmes personnels, mais ce n'est pas le moment. Jérôme ne se connecte pas à ce que dit Franco. Il est plongé dans les émotions de sa relation avec Moon, et il ne peut pas faire deux choses à la fois.

Moon se plaint alors de douleurs dans l'abdomen. Elle sanglote.

« J'ai ces douleurs depuis longtemps, dit-elle. Elles sont très fortes maintenant. »

Milena est restée de son côté, et s'efforce de l'apaiser.

« Retourne dans cette vie ancienne, Moon, interrompt Franco, et regarde si tu y trouves un lien avec ces douleurs.

— Oui, reprend Moon, j'étais enceinte et j'ai perdu mon enfant. Nous ne le voulions pas. C'est un enfant que nous avons eu ensemble, dans cette vie où nous étions frère et sœur. »

Moon serre la main de Jérôme en sanglotant. Jérôme transpire, et continue à ressentir ce très fort amour pour Moon.

« Nous allons arrêter la séance et vous faire revenir, dit Milena. C'est bientôt l'heure où tu dois partir pour l'aéroport, Jérôme. »

Cette séance a été très intense, et Jérôme est encore absorbé dans les émotions et les sentiments éveillés par cette vie ancienne avec Moon. Il ne se sent pas prêt à partir si vite. Il se trouve dans une situation étrange, avec cette femme qu'il ne connaissait pas deux heures auparavant, avec qui il a vécu cette forte expérience, et qu'il va quitter sans avoir même le temps d'échanger quelques paroles, de faire connaissance. Et, pour l'instant, il a l'impression qu'il n'est pas vraiment ici, pas vraiment dans son corps. Serait-il même capable de prendre un taxi, de trouver son chemin dans l'aéroport et de prendre l'avion ?

« Est-ce que je ne pourrais pas prendre un vol plus tard, Milena, demande Jérôme. Je ne me sens pas capable de partir tout de suite. Pourrais-tu téléphoner à la compagnie ? Mais je dois absolument partir ce soir. J'ai un rendez-vous demain matin tôt à Bangkok. »

Comme le vol suivant est complet, Moon décide d'accompagner Jérôme à l'aéroport. Ainsi ils pourront passer un peu de temps ensemble avant de se quitter. Dans le taxi, ils parlent peu, l'émotion est trop forte. Ils continuent à se tenir la main. À l'aéroport, Jérôme enregistre son bagage. Il reste une demi-heure avant l'embarquement. Ils s'assoient dans un coin tranquille de l'aérogare, toujours en se tenant par la main. Moon explique à Jérôme qu'elle vient de quitter son travail d'enseignante. Les régressions ont changé sa vie. Elle a envie de donner des soins, et prévoit de faire des stages et des formations. En attendant, elle travaille comme guide au musée des beaux-arts. Jérôme lui dit qu'il vit à Bangkok. Il étudie le bouddhisme et enseigne la méditation. Il lui parle aussi du livre qu'il est en train de traduire, un commentaire du *Soutra du Cœur*.

Dans l'avion, Jérôme passe son temps à fantasmer. Va-t-il revoir Moon ? Passer le nouvel an en Malaisie et participer, avec elle, au séminaire que donneront Franco et Milena ? Il ressent maintenant un fort sentiment d'amour pour cette femme. Mais il tombe facilement amoureux et généralement cela ne dure pas. C'est un amour entre un frère et une sœur, un amour incestueux. Et un amour qui finit mal. Le frère meurt, leur enfant meurt, et la sœur reste seule à souffrir. Est-il bien sage de s'engager dans une relation de ce genre ? Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. Il ressent le lien du sang, inaltérable, inévitable, plus puissant, semble-t-il, que celui d'une simple relation amoureuse, et en même temps le côté malsain, interdit, maudit. Pourtant, Moon est mignonne, charmante, attachante. Depuis quelques mois, Jérôme a envie de quitter Bangkok. Est-ce que ce serait une bonne idée de s'installer à Hong Kong ? Il aime cette ville, son site, sa vie artistique, la culture chinoise, dont il se sent beaucoup plus proche que de la culture thaïlandaise. Est-ce que cette rencontre est un signe qui l'appelle là-bas ?

Jérôme ne sait pas comment interpréter tout ça. Quelle est vraiment sa voie ? Il est, une fois de plus, surpris de constater la force émotionnelle de ces expériences de vies antérieures qui datent de plusieurs siècles. Le temps ne semble plus exister, et il les revit comme si c'était le présent. Même s'il n'a pas de souvenirs de cette vie, les émotions et les sensations physiques qu'il a ressenties sont indéniables.

C'est vraiment étrange. Ou est-ce qu'il ressent les émotions de quelqu'un d'autre ? Et s'identifie à elles, alors qu'en réalité ce ne sont pas les siennes.

Le lendemain, pris dans le bruit, l'agitation, la foule, le trafic de Bangkok, Jérôme observe que les souvenirs de l'expérience de Hong Kong, ses sentiments si vifs, la veille, pour Moon, se sont dissipés. Ils lui semblent même un peu irréels. Cette histoire va probablement en rester là, se dit-il.

## Marlène et Myrtille

Lorsque Marlène arrive chez Myrtille, elle découvre un espace différent de ceux qu'elle a visités auparavant, une grande salle obscure éclairée par des rayons de couleurs qui semblent venir de très haut. Plusieurs films sont projetés simultanément sur de grands écrans. Sur d'autres, des images fixes ressemblent à des décors. Dans l'espace, il y a des objets étranges, qui ne sont pas matériels, mais formés de lumière, comme des hologrammes. D'un côté un château fort miniature, de l'autre trois cyprès, un autobus jaune et un hélicoptère.

Myrtille a des cheveux noirs coupés très court et des lunettes sur le bout du nez. Elle est très mince et porte des jeans et un tee-shirt moulants noirs, ou plutôt, si Marlène regarde bien, couleur myrtille, un noir légèrement bleuté.

« Bonjour Marlène, bienvenue dans mon studio, dit Myrtille.

— Bonjour Myrtille, c'est étrange chez toi, tout a l'air irréel.

— Je vais enlever ces décors, dit Myrtille. Les objets et les projections disparaissent, comme s'ils s'éteignaient. Viens par là, Marlène. »

Elles arrivent dans un endroit que Marlène n'a pas vu en arrivant. Une terrasse au bord de la mer, sous des cocotiers. Une table et des chaises de jardin blanches, sous un grand parasol bleu.

« Voilà, installons-nous ici, nous serons bien pour discuter, continue Myrtille.

« Je suis la cinéaste de la famille, Marlène, comme tu peux t'en rendre compte. Je travaille aussi comme cinéaste sur la terre. C'est ma passion. Et avant que le cinéma existe, j'étais déjà dans le spectacle, le théâtre, la danse, l'opéra, les jeux sportifs, les fêtes traditionnelles, les cérémonies religieuses. Mais aussi, plus simplement, la vie. C'est elle le véritable

spectacle. Même si la plupart des humains s'efforcent de l'ignorer. D'une part leur vie quotidienne, individuelle, familiale. Et, de l'autre, la vie collective, tout ce qui remplit les livres d'histoire, les épopées, les guerres, la vie sociale, politique, culturelle, religieuse. Aujourd'hui, c'est ce qui remplit les journaux, imprimés ou télévisés. Mon travail, et aussi, dans un certain sens, le travail de notre famille, c'est l'art du spectacle.

— J'ai toujours été passionnée, moi aussi, par le cinéma, le spectacle, dit Marlène. J'ai joué dans une troupe de théâtre amateur, au Mexique.

— C'est pour cela que tu es ici, Marlène, pour participer à ce travail de création et de mise en scène des spectacles de la vie. Même si, dans la famille, nous avons chacun notre spécialité, nous travaillons souvent ensemble, par petits groupes, ou à deux. C'est plus amusant. C'est un travail passionnant, mais aussi joyeux. Nous rions beaucoup. Sur la terre, les humains sont plus sérieux, disons qu'ils se prennent au sérieux. C'est leur gros problème. Nous essayons de leur apprendre la joie. Ce n'est pas toujours facile. Nous sommes des messagers de joie, rarement reconnus toutefois.

« Nous allons collaborer à un scénario qui va démarrer sous peu, Marlène. Je ne t'en dis pas plus pour l'instant. Ce sera l'occasion de t'initier aux aspects techniques du jeu de la vie. Sur la terre, comme tu le sais, le cinéma utilise une technologie sophistiquée, il faut beaucoup de personnel, des acteurs, des figurants. C'est un processus compliqué et coûteux. Mais cette technologie est très au point, les résultats sont excellents. Lorsqu'on regarde un film, on se croit dans la réalité. Ici, dans ce studio, tout est plus simple, nous pouvons matérialiser tout ce que nous désirons, décors, acteurs, figurants, par notre simple intention. Pas besoin de personnel ni de technologie. Et les résultats sont encore plus réalistes. Nous n'avons pas besoin de nous asseoir dans une salle obscure. Nous sommes dans le film, dans sa réalité, et nous pouvons y participer. Cette réalité, c'est la réalité matérielle que les humains connaissent sur la terre.

— Justement, ces différentes réalités ne sont pas encore très claires pour moi, dit Marlène. Quand je pense à ma vie terrestre, je vois une grande différence entre deux sortes de réalités. D'une part, les histoires que j'ai lues, entendues ou vues au cinéma, auxquelles j'ai pu m'identifier et que j'ai vécues, il me semble, seulement dans mon esprit – c'est ce que j'appelle de la fiction. Et d'autre part, ma vie, ce que j'ai vécu dans mon corps, avec les sensations, les douleurs, les fatigues, les plaisirs, au niveau physique – c'est ce que j'appelle la réalité.

— C'est cela l'illusion de l'être humain, Marlène. La dualité entre le sujet et l'objet, la séparation entre moi et les autres, entre moi et le monde. C'est un problème de perception. La perception de l'être humain est égocentrique. Il perçoit avec son corps, avec ses sens, avec ses émotions, avec son esprit, avec sa conscience. Il perçoit à partir de lui-même ce qui lui arrive à lui-même. Ce qui arrive aux autres, à l'environnement, il le perçoit indirectement, par projection, et cela n'a pas la même intensité, et donc pas la même réalité. Même si c'est la réalité de l'autre, pour lui c'est une forme de fiction. Mais cette distinction n'est pas absolue. Dans des états de transe, de rêve, d'hypnose, de méditation, l'être humain peut avoir l'impression de ressentir, de vivre des événements ou des expériences qui ne se produisent pas physiquement dans son corps. L'inverse est possible également. Sous l'influence de certaines drogues, ou dans certains états de conscience, il a l'impression qu'il n'a pas vécu, ou que ce n'est pas lui qui a vécu, des événements qu'il a réellement vécus. Ces distorsions de la perception ordinaire peuvent aussi être causées par des maladies mentales.

« La perception égocentrique de la réalité existe aussi chez les animaux. C'est la base du fonctionnement de tous les êtres vivants. Elle est destinée à mettre la priorité sur la survie de l'individu. La douleur, l'inconfort, la peur lui permettent de percevoir et d'éviter ce qui menace sa vie, sa santé, son bien-être. Le désir, le plaisir lui font rechercher et choisir ce qui est nécessaire à sa survie et à sa santé. Lorsque la survie, la santé et le bien-être de l'individu sont assurés, il percevra les souffrances et les besoins des autres, d'abord de ses proches, puis les problèmes de la société, de l'environnement, du tout. Mais même si la vie, l'environnement sont devenus très sophistiqués dans les pays développés, le fonctionnement ordinaire de l'être humain est encore très primaire, et peu différent de celui des animaux. Il se focalise en priorité sur sa survie et son bien-être.

« Comme il a des idées fausses et des attentes irréalistes sur l'un et sur l'autre, il a l'impression qu'il n'arrive jamais à les assurer pour lui-même, et parvient donc rarement au stade où il peut efficacement se soucier et s'occuper des autres et de son environnement, c'est-à-dire de la survie et du bien-être de l'espèce humaine et de la planète Terre. C'est la situation actuelle. Elle est simple, mais elle est camouflée sous un système extrêmement complexe et d'innombrables problèmes secondaires qui empêchent les humains de la percevoir clairement et de la résoudre.



— Mais alors, demande Marlène, est-ce que le travail que nous faisons ici va permettre aux humains de comprendre et de résoudre cette situation ? Et comment ?

— Oui, bien sûr. Nous mettons au point en ce moment de nouvelles méthodes d'évolution plus efficaces et plus rapides. Dans le passé, l'évolution sur la terre était très lente. Il fallait des siècles, des millénaires, pour que de petits changements, de petits progrès, fassent leurs preuves et s'intègrent dans le système génétique humain. Mais, avec le temps, l'humain a fait des progrès gigantesques, qui lui ont permis de se démarquer des autres êtres vivants et de contrôler dans une mesure importante sa survie et son bien-être en créant et en appliquant des méthodes et des techniques élaborées pour assurer ses besoins vitaux, et en développant une culture et une organisation sociale qui lui ont permis de s'élever au-dessus de ses simples besoins vitaux.

« Le résultat de cette évolution n'est pas parfait, loin de là, mais c'est voulu. Si tout était parfait, il n'y aurait plus besoin d'évolution, de recherche, de créativité, et le genre humain périrait dans la routine, l'oisiveté et l'ennui. Ce sont les choses qui ne fonctionnent pas, les problèmes, les difficultés, les erreurs, les souffrances qui stimulent sa créativité et son évolution. Plus les problèmes sont graves et douloureux, plus la compréhension est profonde, plus l'évolution est rapide et plus les mutations sont spectaculaires. C'est ce qui se passe en ce moment sur la terre.

« Notre rôle est de créer des situations individuelles et collectives de plus en plus intolérables, des paradoxes de plus en plus éclatants entre les possibilités technologiques quasi illimitées et leurs effets de plus en plus négatifs sur le bien-être et la santé physique et mentale des humains. Cela, afin qu'un nombre de plus en plus grand de personnes réalisent l'absurdité de la situation, comprennent ses causes et réussissent à faire muter leur niveau de conscience et à avoir une nouvelle perception de la réalité qui leur permette de transformer leur vie, celle de leurs semblables et leur environnement. Lorsqu'un nombre suffisant d'individus auront ainsi transmuté leur niveau de conscience et de perception, un saut quantique aura lieu, et le niveau de conscience collectif mutera à son tour. Cela ne produira pas un nouvel état de perfection statique, mais un nouveau stade d'évolution plus subtil dans une dimension supérieure.

« C'est pourquoi, Marlène, nous travaillons surtout sur deux sortes de scénarios en ce moment, les « films d'horreur », destinés à provoquer la transmutation, et les « films spirituels » destinés à l'intégrer dans le

génomme humain. Voilà où doivent intervenir ton talent, ton imagination et ta créativité.

— Afin que je comprenne mieux de quoi tu parles, Myrtille, pourrais-tu me montrer des exemples de ces deux sortes de scénarios ? Peut-être ceux sur lesquels tu travailles en ce moment.

— C'est une bonne idée, répond Myrtille. Comme je suis quelqu'un de pragmatique, je préfère passer tout de suite à la partie pratique de notre rencontre plutôt que de te faire des longues théories.

« Allons nous mettre là-bas. »

Le bord de mer et les palmiers disparaissent. Marlène et Myrtille s'installent dans de grands fauteuils moelleux de l'autre côté du studio.

« Ce scénario est l'histoire d'Oscar et de Martine, continue Myrtille, nous allons en visualiser quelques scènes pour que tu comprennes de quoi il s'agit. Dans cette histoire, il y a en même temps des scènes d'horreur et des scènes spirituelles, et elle montre bien le lien entre les deux, comment un drame peut provoquer une ouverture spirituelle et élever le niveau de conscience, d'abord de certains individus et ensuite de la communauté dans laquelle ils vivent. »

## **Oscar et Martine**

Une salle de classe apparaît devant elles. Une trentaine d'enfants d'une douzaine d'années, garçons et filles. C'est la fin du cours. Les élèves se lèvent, commencent à parler. Beaucoup de bruit, d'agitation. Un groupe se forme dans un coin de la classe. Une bagarre éclate, des cris. Un petit garçon obèse avec un visage rond et d'épaisses lunettes, qui se tenait un peu à l'écart, sort un revolver de son sac à dos. Trois détonations, trois enfants s'écroulent sur le sol.

Sirènes, police, ambulances.

Une église pleine de monde. Le service religieux pour les enfants tués à l'école.

Présentation de l'événement à la télévision. Interview du professeur, du directeur de l'école, d'enfants de la classe, des parents des enfants tués, d'un policier, du maire de la petite ville, de badauds dans la rue. Montrer la violence, l'insécurité, l'irresponsabilité des responsables de l'école et des autorités locales. Créer la colère, la haine envers ce qui est perçu comme la faute des autres, la peur pour sa propre sécurité et celle de ses enfants.

Les parents de la petite fille tuée, le soir, dans leur chambre, accablés par le chagrin. La mère pleure, le père est tendu, crispé, en colère. Soudain la chambre s'illumine, baignée d'une lumière dorée et leur petite fille apparaît devant eux.

« Ne soyez pas tristes, ne soyez pas fâchés, dit la petite fille. Tout va bien pour moi, j'ai retrouvé mamie et l'oncle Jean. Je suis heureuse et je suis toujours près de vous. Je vous aime. Apprenez que la mort n'est pas ce qu'elle paraît, n'en ayez pas peur. Et sachez pardonner. Il n'y a pas de victimes ni de coupables. »

« Dans cette histoire, dit Myrtille, le scénario sur lequel j'ai travaillé est celui des parents de la petite fille, Oscar et Martine. La rencontre avec leur fille après sa mort a changé leur niveau de conscience et leur perception de la réalité. Elle a changé leur vie aussi et, dans une certaine mesure, celle de la petite ville où ils habitent. D'abord, cela leur a permis de surmonter rapidement leur chagrin et leur colère, et d'aider les familles des autres victimes, et aussi celle de l'assassin.

« Voyons comment en regardant quelques scènes de la suite du film. »

Martine crée un groupe spirituel qui se réunit une fois par semaine dans leur maison. Ils font une demi-heure de méditation, puis, ensuite, un tour de parole, où chacun peut s'exprimer à tour de rôle, sans être interrompu pendant qu'il parle. Martine fait venir une amie qui enseigne la communication non violente, pour donner un cours de deux jours, auquel trente personnes assistent. Ils continuent ensuite à pratiquer ces principes dans le groupe.

« Ici, continue Myrtille, on voit que le drame qui a eu lieu dans cette ville est l'occasion d'un rapprochement entre les personnes qui sentent le besoin de regarder cet événement en face, de le comprendre, d'en tirer des leçons et de l'utiliser pour changer et pour évoluer. Et réaliser ainsi que, dans tout événement, même celui qui semble le plus négatif et le plus inacceptable, il y a toujours un côté positif.

« Oscar dirige une entreprise d'arts graphiques. Martine travaille avec lui et s'occupe du secrétariat. Ils ont vingt-cinq employés, dont plusieurs sont des immigrés. Ils ont aussi engagé récemment trois jeunes qui étaient au chômage et deux handicapés. Oscar et Martine se sont toujours souciés du bien-être de leurs employés dans leur manière de

gérer leur entreprise. Ils ont privilégié l'ouverture, la transparence et la communication, tout en gardant peut-être une certaine distance, ils s'en rendent compte maintenant.

« Ils ont été très émus de voir avec quelle chaleur tous leurs employés ont répondu à leur chagrin, et comment, pendant les jours qui ont suivi le drame, chacun y a mis du sien, a redoublé d'efforts, pris des initiatives personnelles et fait preuve de responsabilité pour que le travail soit fait, que les engagements et les délais soient tenus.

« Dans ces scènes, Oscar et Martine se rendent compte que l'entreprise est aussi leur famille et que, pour eux, chaque employé est comme un enfant, un être qui les a choisis et dont ils ont accepté de s'occuper. Ils comprennent que ces profondes relations humaines participent au bien-être de chacun et donnent un sens à leur vie et à leur travail. Et que c'est la synergie du groupe qui produit le rendement et l'efficacité, et aussi la bonne image de l'entreprise auprès des clients et de la communauté locale.

« Alors qu'Oscar et Martine deviennent plus conscients de ce phénomène, ils suppriment les barrières et les distances qu'ils ont gardées avec leurs employés et privilégient le contact du cœur et une communication encore plus empathique et chaleureuse avec tous. Leur entreprise devient ainsi un exemple de gestion sage et harmonieuse qui permet à chacun de trouver un sens à son travail. Et de comprendre comment le service et la dévotion à une cause commune peuvent apporter joie et équilibre dans la vie. L'art dont il s'agit, ici, est l'art des relations harmonieuses. »

« Voici l'exemple d'un scénario sur lequel je travaille, Marlène. Les drames et les catastrophes sont, curieusement, un des meilleurs moyens d'ouvrir le cœur des humains, pas de tous malheureusement. La contemplation de sa propre souffrance permet de comprendre celle des autres, et donne naissance à l'amour et à la compassion. Dans les périodes de grandes difficultés, la solidarité et l'entraide remplacent l'égoïsme, l'avidité fait place à la générosité et au détachement, et l'empathie dissout la peur et la haine. C'est la souffrance qui, bien souvent, provoque le changement de niveau de conscience, et qui déclenche le processus de la mutation.

— Avant de continuer, Myrtille, j'aimerais te poser une question. Tu m'as dit tout à l'heure que tu travaillais comme cinéaste ici et sur la terre, peux-tu m'expliquer ce que cela signifie ? Est-ce que la manière

dont tu pratiques le jeu est plus cinématographique que celle des autres âmes ?

— Mon amour du spectacle, et du cinéma en particulier, m'a donné une manière particulière d'aborder les scénarios du jeu de la vie, une manière très visuelle, je dirais. Que tu as peut-être perçue dans l'histoire d'Oscar et de Martine. Bien sûr, ici, je n'ai pas besoin de caméra, de filmer, de faire des montages, comme sur la terre, mais dans ce studio je crée mes petites scènes, je les visualise, je les perfectionne, avant de les manifester dans le jeu de la vie. Sur la terre, j'ai joué de nombreux rôles liés au monde du spectacle, et je joue toujours des rôles de metteurs en scène, de cinéastes, de caméraman, d'acteurs. Ce sont ceux que je préfère. Mais j'en joue d'autres aussi, comme ceux d'Arlette et de Moon dans les scénarios que tu as vus et dont nous allons justement parler maintenant, si j'ai bien répondu à ta question.

— Merci, Myrtille. Si je comprends bien, chaque âme a une spécialité qui est liée à une passion pour un domaine, souvent artistique, qu'elle met en œuvre dans sa pratique du jeu de la vie, et qu'elle retrouve dans ses incarnations sur la terre. Virgile m'en parlait avec le même enthousiasme que toi concernant son rôle d'écrivain.

— Oui, c'est cela. Et toi aussi, Marlène, tu verras que tu vas donner certaines de tes passions humaines à tes personnages du jeu de la vie, et que tu vas aussi avoir du plaisir à les retrouver dans les rôles que tu iras jouer sur la terre. Si j'ai bien compris, un art dans lequel tu excelles, c'est celui des relations amoureuses. Pense à moi si tu crées un rôle d'amoureuse, Marlène, car dans les scénarios dont nous allons parler, l'amour n'est pas une réussite.

— D'accord, Myrtille, je vais y penser.

— Parlons d'abord d'Arlette. Même s'il n'y a apparemment pas d'idylle entre Philippe et Arlette, tu as remarqué que Philippe lui a ouvert une porte, elle a le choix. Mais ce n'était pas le sujet de cette scène. Leurs vies continuent, toutefois. Si cela t'amuse, tu peux aller voir ce qui s'y passera. Les scènes que tu vois dans le cadre de ton initiation sont celles qui figurent dans le livre de Philippe, mais ton omniscience d'âme te donne accès, quand tu le désires, aux scénarios complets.

— J'ai envie de rire, Myrtille, quand je pense au sérieux avec lequel les humains envisagent leurs vies, alors qu'en fait, avec notre perception de la réalité, nous voyons qu'elles ne sont qu'un assemblage d'épisodes tirés d'une vaste cinémathèque dans laquelle nous avons le loisir de zapper comme bon nous semble.

— Nous essayons d'éveiller les humains à cette vision des choses, mais ce n'est pas facile, parce qu'ils sont très attachés à leur perception de la réalité. C'est justement ce que Philippe essaie d'expliquer à Arlette dans les scènes de l'entretien. Il lui montre que les humains sont capables, comme lui dans son livre, d'écrire leur vie, de la créer. Ils ne sont pas les victimes impuissantes d'un destin implacable qui leur est imposé par Dieu, par l'hérédité, par la société, le hasard ou une autre autorité extérieure produite par leur imagination. Ils sont les seuls créateurs de leur vie. Mais comme ils n'y croient pas, ou n'osent pas essayer, ils la créent inconsciemment, avec des résultats souvent catastrophiques. Pourtant nous leur donnons tous les outils nécessaires et les mettons dans les situations qui sont des opportunités, des portes, pour y parvenir.

« Et ce n'est pas nouveau. Philippe parle à Arlette du Yi Jing. C'est un livre que les Chinois ont commencé à composer il y a plus de trois mille ans, et qui est un de ces outils. Il permet de comprendre que la nature du fonctionnement de la vie humaine est le changement, l'impermanence. Un certain nombre de situations types se répètent, dans un ordre qui peut sembler aléatoire. Mais chaque situation propose des stratégies, qui rendent celui qui les applique maître de son destin. C'est une manière sage et astucieuse de créer sa vie. Il y en a d'autres, comme le livre de Philippe. Les humains ont nos capacités, nous les mettons à leur disposition, ils ont le choix de les utiliser ou non. Ce qu'il y a d'intéressant dans le livre de Philippe, c'est que le jeu de la vie, notre travail d'âmes, est expliqué en toutes lettres, en détail. Et même si ici je fais ce travail tous les jours, que c'est l'essence de mon existence en tant qu'âme, quand j'étais dans le rôle d'Arlette, je ne voulais pas y croire. Pourtant des choses ont commencé à bouger en moi, à muter, comme dit Philippe, et mon article a eu un gros impact sur la promotion du livre. Le travail, la transformation, se faisait, en profondeur, même si je n'étais pas vraiment consciente du processus, et des possibilités merveilleuses qu'il offrait à tout le monde. Et à moi en premier, comment je pouvais changer ma vie. Mais c'était trop invraisemblable pour y croire... C'est un roman, c'est de la fiction, comme nous le disions tout à l'heure.

— Je comprends maintenant pourquoi la voile qui sépare la réalité de la fiction est si mince quand nous percevons les choses depuis ici, mais aussi comment il peut devenir un mur pour les humains plongés dans l'ignorance.

— Nous pourrions dire que la fiction est une forme que prend la réalité. Elle est perçue comme différente de la réalité dans les bas niveaux de conscience, ceux qui sont dominés par une vision dualiste, où la personne qui perçoit a l'impression d'être séparée de sa perception.

« Sur ces belles paroles, nous allons changer de sujet, et aborder l'histoire de Jérôme et de Moon, qui se déroule à Hong Kong, si tu es d'accord.

— Oui, avec plaisir. Je n'ai pas très bien compris la signification de cette histoire, et je suis contente que tu m'en parles, Myrtille. Concernant tes belles paroles, elles me font sourire et, une fois de plus, je jouis de cet humour permanent qui infuse notre existence d'âmes. Nos bavardages sur une réalité qui nous semble tellement évidente résonnent comme de profonds enseignements ésotériques lorsqu'on les écoute avec une oreille humaine.

— Mais c'est ce qu'ils sont pour la plupart des humains, ne l'oublie pas Marlène, et tu t'en apercevras de nouveau dans le prochain scénario que tu iras jouer sur la terre.

« La scène de Hong Kong ressemble à celle de Leysin. Il s'agit d'expériences de ce que les humains appellent des vies antérieures. Il est curieux, d'abord, d'observer comment les humains essaient toujours d'expliquer les choses par rapport à leur perception erronée de la réalité. Puisqu'ils vivent dans un monde matériel à trois dimensions, avec – comme ils l'appellent parfois – une quatrième dimension qui est le temps, un temps linéaire qui va du passé vers le futur, ils ne peuvent s'empêcher de situer aussi toutes les expériences qui échappent au cadre habituel de leur vie quotidienne dans ce temps linéaire. Une autre chose, c'est que toutes les perceptions humaines ordinaires proviennent de leur mémoire. Le monde extérieur dans lequel ils ont l'impression de vivre n'est que la matérialisation de concepts stockés dans la mémoire humaine. Et comme, pour les humains, la mémoire constitue les archives du passé, toute expérience ne peut émaner que du passé. Aussi, quand ils vivent une expérience qui ne semble pas se situer dans les souvenirs de leur vie actuelle, ils considèrent qu'il ne peut s'agir que d'une vie antérieure. Mais il pourrait s'agir d'une vie future, ou d'une vie présente, dans une autre réalité parallèle.

« L'importance de l'expérience de Jérôme et Moon, et de celle que Jérôme avait eue à Leysin, ne concerne pas le contenu de l'expérience – les personnes qu'ils étaient ou ce qu'ils ont vécu dans cette soi-disant vie antérieure. Pourtant ce n'est que ce contenu qui les préoccupe après

coup, qu'ils essaient de comprendre ou d'interpréter. Mais s'ils en restent là, ils sont à côté, et l'expérience n'aura pas porté ses fruits. Elle aura, tout au plus, renforcé leur croyance en un soi séparé, qui non seulement existerait dans leur vie actuelle, mais aurait déjà existé des siècles auparavant, alors qu'il avait déjà des relations intimes avec un autre soi séparé. Ils s'enlisent donc encore plus profondément dans les sables mouvants de l'ignorance.

— Mais alors, qu'auraient-ils donc dû voir dans cette expérience, Myrtille ?

— Le but de cette expérience est de percevoir la nature de la réalité, Marlène, d'ébranler leur croyance obstinée dans une réalité illusoire. Tout être humain dispose de trois niveaux de conscience différents, qui correspondent à trois niveaux de réalité. L'état de veille, le rêve et le sommeil profond. Pour nous, il est évident que l'état de conscience le plus élevé, et le niveau de réalité le plus « réel », est le sommeil profond, que le rêve est beaucoup moins « réel », et que l'état de veille est complètement illusoire. Curieusement, pour les humains, c'est le contraire. L'état de veille est ce qu'ils appellent la réalité, le rêve ressemble plutôt à de la fantaisie, et le sommeil profond n'est même pas un état de conscience, c'est un état d'inconscience.

« Une expérience de vie antérieure, si elle est analysée non en fonction de son contenu, mais de son contenant, va nécessairement éveiller certaines interrogations profondes. D'abord sur l'identité de celui qui a vécu l'expérience : « Qui suis-je ? ». Et sur la nature du contenant : « Dans quelle réalité se situe l'expérience ? ». Dans l'état de veille ? Certainement pas. Était-ce un rêve ? Pas vraiment. Il y a un souvenir, des images très vivantes, cela ne ressemble pas à la vacuité du sommeil profond. L'expérience échapperait-elle aux trois états de conscience qui semblent pourtant constituer la totalité de la réalité humaine ? Alors un doute s'installe, une fissure apparaît dans la structure rigide et incontestable de la réalité humaine. Voilà la chance que le scénario offre à Jérôme et à Moon, percevoir la porte ouverte, dans cette fissure, et s'y engager.

« Si ce que l'expérience leur suggère est de construire une nouvelle histoire, une nouvelle idylle, sur les bases bien peu engageantes de leur expérience de régression, ils sont tombés dans la soupe, bien sûr. Et c'est ce qui m'est arrivé, et à Jérôme aussi, je crois. L'ignorance est trop tenace, elle voile la réalité, et nous sommes comme des aveugles.

— La fin de la scène, dit Marlène, montre le ressenti de Jérôme après son départ précipité de Hong Kong. Pour lui, il semble que cela va en



rester là. Et Moon, que ressent-elle ? Est-ce qu'ils se sont revus ? Probablement, puisque tu me dis qu'ils sont tombés dans la soupe.

— Oui, ils se sont revus. Je vais te résumer brièvement la fin de l'histoire. La version de Moon, bien sûr. Le soir même, j'ai envoyé un mail à Jérôme, et cette correspondance continuera pendant près d'un an. Quelques mois plus tard, j'ai décidé d'aller en Thaïlande. Nous avons passé une semaine de vacances ensemble. Mais la relation n'était pas claire, Jérôme ne semblait pas à l'aise. Peut-être ne comprenait-il pas très bien ce que je voulais. Je lui avais dit clairement, au début de mon séjour, que je ne voulais pas avoir de liaison avec lui, parce que notre différence d'âge était trop grande, et je n'étais pas une « sarong party girl », une Asiatique qui couche avec les Occidentaux. Là, c'est la stricte éducation chinoise que j'avais reçue qui avait parlé. Mais ce n'était pas tout à fait vrai, secrètement, j'aurais bien aimé avoir une liaison avec Jérôme. J'avais toujours rêvé de me marier, et j'avais déjà trente-huit ans. Mais Jérôme n'a pas insisté. Peut-être n'avait-il pas envie, lui, de s'engager dans une liaison qui lui semblait compliquée. La communication n'était pas facile, elle ne l'est jamais pour moi, je n'ai jamais su exactement ce qu'il pensait, et n'ai pas osé non plus le lui demander. C'est sûr qu'il y avait entre nous de l'affection, de la tendresse, de l'attirance, de l'amour, mais leur source n'était pas dans cette vie. Toute connexion avec la réalité présente semblait manquer, et cela créait un malaise, que nous ressentions tous les deux.

« Après mon départ, la correspondance par mail continua, mais moins régulière. L'été suivant, je suis allée suivre des stages en Europe, et nous nous sommes rencontrés à Paris, nous avons passé une soirée ensemble. Mais j'ai trouvé Jérôme tendu, il avait l'air de s'ennuyer avec moi. L'hiver suivant, Jérôme est venu à Hong Kong, et je l'ai invité à un concert, mais, de nouveau, j'ai ressenti un malaise. Peu de temps après, j'ai cessé de répondre à ses mails. Pendant deux ans, Jérôme m'a envoyé des vœux de nouvel an, mais je n'ai pas répondu.

« Peu après mon séjour en France, j'ai cessé aussi de voir Franco et Milena. Cette expérience avec Jérôme me montrait que ce processus des régressions ne m'apportait pas ce que j'espérais. Il ne m'aidait pas à résoudre mes blocages, mais semblait au contraire m'en apporter de nouveaux. En Europe, j'avais étudié une technique de soins énergétiques que je pratiquais maintenant sur des patients. Et j'ai commencé à lâcher prise. À cesser d'être aussi attachée aux blessures et aux souffrances de mon passé, de cette vie et de mes vies antérieures, et

à vivre plus dans le présent. Peut-être avais-je enfin vu la porte cachée que notre expérience devait nous faire découvrir.

— Merci pour ton partage, Myrtille. Après l'histoire de Moon, je comprends que tu aimerais vivre une aventure amoureuse plus excitante. Une chose qui m'interpelle, autant dans la scène de Jérôme à Leysin que dans celle de Hong Kong, c'est cette forte relation d'amour entre un frère et une sœur, même incestueuse, et qui conduit, chaque fois, à tant de souffrance.

— Oui, Marlène, c'est un sujet important. D'abord, sur la terre, la relation entre frère et sœur est très profonde, et en même temps souvent ambiguë. En effet ces deux êtres, qui ont beaucoup de choses en commun par leur hérédité, vivent ensemble au début de leur vie, pendant environ vingt ans, puis se trouvent généralement séparés ensuite, dans leur vie adulte, chacun partant vivre une relation amoureuse ou familiale de son côté. Alors, la relation d'osmose et d'intimité quotidienne qui prévalait pendant toutes ces années peut, par des influences extérieures différentes, disparaître, et parfois devenir conflictuelle. Il faut bien comprendre que les relations entre frère et sœur et les relations amoureuses sont très similaires, car ce sont généralement des relations d'âmes sœurs. Et toutes les situations où les relations entre frère et sœur – mais aussi entre deux frères ou deux sœurs – sont particulièrement intenses, qu'elles soient passionnées ou conflictuelles, aident les humains à comprendre la notion d'âme sœur. C'est aussi une porte, qui conduit à voir tous les êtres comme des frères et sœurs, et à ressentir pour eux cet amour inconditionnel qui existe souvent entre les enfants d'une même famille.

— C'est vrai que j'avais une relation très forte, même fusionnelle, avec mes sœurs, surtout avec la plus jeune. Mais, après mon départ au Mexique, elle a commencé à s'atténuer, et depuis que je vis à Luang Prabang, il me semble que nous vivons sur des planètes différentes.

— C'est une fausse impression, Marlène, elles sont toujours très proches de toi, et tu vas les retrouver bientôt.

— Je vois que de beaucoup de surprises m'attendent encore ici.

« J'ai encore une dernière question à te poser, Myrtille, les scénarios dont nous avons parlé, celui d'Oscar et de Martine, l'entretien entre Philippe et Arlette et l'histoire de Jérôme et Moon, je ne perçois pas très bien quels sont les liens qu'ils ont avec moi ?

— Le film d'Oscar et Martine est un exemple de ma façon de travailler, il ne fait pas directement partie de ton initiation. L'entretien concerne le livre, dont tu es le personnage principal, c'est là qu'est le

lien, ta relation avec Philippe. Quant à Jérôme, c'est un lien potentiel, comme te l'a dit Élixir. Tu le rencontreras un jour. Pour l'instant, accepte le côté encore mystérieux de ce personnage.

« Maintenant, tu vas voir un troisième scénario, toujours sur le même thème, la révélation de souvenirs ou d'informations auxquels l'esprit humain ordinaire n'a généralement pas accès. Là, tu reconnaîtras tout de suite quel est le lien avec toi. »

## Constellation familiale

Montcel, un petit village de Savoie, dans la montagne, lieu de vacances, de ski en hiver, de randonnées et de repos en été, entouré de forêts de sapins. Dans une clairière, au bout d'un petit chemin, une maison isolée qui a l'air abandonnée, les volets sont fermés, le jardin n'est pas entretenu. C'est un grand chalet, qui semble très ancien, comme s'il avait appartenu à une autre époque, à un autre monde. Quand on s'en approche, on ressent une impression étrange, on dirait une maison hantée, le repaire d'une sorcière ou le lieu de rendez-vous d'une secte mystérieuse.

Jérôme a déposé son sac à l'hôtel des Trois Sapins, où il a réservé une chambre, garé sa voiture dans un parking au bord de la route communale, et emprunte le petit chemin de terre qui serpente entre les sapins. Il marche vite, il est en retard. Avant de déboucher dans la clairière, entre deux gros sapins, il sent très fortement qu'il franchit une porte énergétique. L'endroit est étrange, en effet, mais Jérôme le trouve tout à fait approprié à ce qu'il est venu y faire : un stage de constellation familiale.

Une petite porte est ouverte sur le côté de la bâtisse. Jérôme entre et se retrouve dans une vaste salle sombre où une vingtaine de personnes sont assises en silence autour d'une grande table de bois. Il prend place sur une des chaises vides et observe les autres stagiaires. Une majorité de femmes, quelques-unes très jeunes. Quatre hommes. Aucune tête connue.

Au fond de la salle, un long comptoir recouvert de paquets. Dans un coin, un escalier de bois, de l'autre côté, une porte ouverte sur une cuisine, d'où surgit une petite femme mince, avec de longs cheveux noirs qui lui tombent sur les fesses. Elle a l'air asiatique.

« Tu es Jérôme ? demande-t-elle. Je suis Marie. Bienvenue, Jérôme. »

Marie reste immobile et garde le silence, pendant un moment que Jérôme trouve long et pesant.

« Nous sommes tous là, dit-elle enfin en s'adressant au groupe. Montons dans la salle de travail. »

Au troisième étage, dans les combles, se trouve une grande salle lumineuse qui a une énergie plus sereine que le reste de la maison. Des coussins de couleurs posés sur le sol forment un cercle au centre de la pièce.

Quand tout le monde est installé, Marie explique brièvement les principes de la constellation familiale pour ceux qui sont là pour la première fois. C'est un jeu de rôle qui permet de soigner des traumatismes du passé en mettant en scène les situations familiales qui ont pu les provoquer. En suivant les directives de Marie, la personne désignée va d'abord choisir, parmi les participants, celui ou celle qui va jouer son propre rôle, puis ceux qui vont jouer les rôles des membres de sa famille, qu'elle va alors placer intuitivement dans l'espace de la salle. Curieusement, ces acteurs, qui ne connaissent ni la personne désignée, ni son histoire, ni sa famille, vont s'identifier à leurs rôles et jouer avec une grande précision des scènes que la personne concernée avait oubliées ou refoulées, et lui permettre ainsi, par la conscientisation, de réparer les blessures qu'elles avaient causées.

Marie insiste en disant que ceux qui ne sont pas choisis pour mettre en scène leur constellation ou pour jouer des rôles dans celles des autres ne participent pas moins au travail, car nous avons tous vécus, une fois ou l'autre, des situations et des expériences similaires. Ainsi, en étant simplement spectateurs, nous pouvons très bien nous identifier à certains des personnages et revivre notre propre histoire. Dès le moment où des souvenirs, des émotions remontent, la guérison a lieu.

La première partie de la matinée est consacrée à des exercices de relaxation et de communication destinés à dissoudre les blocages et les inhibitions qui pourraient empêcher d'aborder le processus avec l'ouverture et le courage nécessaires.

Après la pause, où tout le groupe est descendu dans la salle du rez-de-chaussée pour une boisson chaude et des biscuits, la première personne choisie est Véronique. Les stagiaires sont assis maintenant sur les pourtours de la salle, afin de laisser tout l'espace libre pour les acteurs.

Véronique est une jeune femme de type asiatique qui est déjà venue plusieurs fois aux stages de Marie.

« Véronique, que désires-tu explorer dans cette constellation ?

— Ma relation avec mon père, qui nous a abandonnées, ma mère, mes deux sœurs et moi quand j'avais quatre ans. Même si ma mère semble lui avoir pardonné, car elle a toujours gardé un profond amour pour mon père, moi je lui en ai toujours voulu. Et peut-être que si je comprenais vraiment la raison de son départ, j'arriverais à lui pardonner moi aussi et à soigner ma blessure d'abandon.

— Est-ce que tes deux sœurs ont aussi souffert d'abandon comme toi ?

— Oui, je crois, mais peut-être moins que moi, car mes sœurs sont plus jeunes et elles n'ont pas gardé de souvenirs de notre père, tandis que moi je me souviens très bien de lui.

— Pour commencer tu vas choisir quelqu'un pour jouer ton rôle. »

Véronique se lève et parcourt tous les participants du regard, puis elle se dirige vers Odile, une grande femme blonde, qui ne lui ressemble pas du tout physiquement, mais en qui elle ressent une énergie qui lui correspond.

« Place Odile à l'endroit où tu voudrais te trouver. »

Véronique place Odile vers le milieu de la pièce, en face des fenêtres, à environ trois mètres du mur.

« Maintenant choisis celui qui jouera ton père, et place-le dans la salle. »

Véronique va chercher Jérôme, le plus âgé des quatre hommes, et le place devant le mur de droite, au milieu.

« Tu vas choisir encore trois femmes pour jouer ta mère et tes deux sœurs. Elles seront présentes, mais ne pourront pas intervenir de leur propre gré. Car c'est ta constellation, pas celle de ta mère ou de tes sœurs. Par contre nous pourrons observer leurs réactions et, au besoin, leur demander de partager ce qu'elles ressentent. »

Véronique choisit d'abord Marie-Hélène, une femme d'un certain âge avec des cheveux blancs, et la place à gauche, à l'opposé de son père. Puis Christine et Brigitte, qu'elle place l'une à côté de l'autre, deux mètres à droite de Marie-Hélène.

« Si je comprends bien, Marie-Hélène est ta mère.

— Oui. Christine est Joëlle, ma sœur cadette, qui a trois ans de moins que moi, et Brigitte est Marlène, qui a deux ans de moins que moi.

— Très bien. Véronique – je parle donc maintenant à Odile – tu peux te déplacer comme tu l'entends dans la salle, mais pour les quatre

autres, vous ne pouvez vous déplacer que si Véronique vous le demande.

— Je remarque, dit la vraie Véronique, que j'ai placé spontanément mon père à l'opposé du reste de la famille. Je ne sais pas si c'est très judicieux.

— C'est normal, parce c'est comme cela que tu vois ta famille en ce moment. Nous allons commencer. Véronique, tu vas d'abord t'adresser à ton père, et tu vas lui poser les questions que tu as toujours voulu lui poser. Si tu le désires, tu pourras bien sûr te rapprocher de lui.

— Bonjour papa.

— Bonjour Véronique, bonjour ma chérie. »

Odile éclate en sanglots, et court vers Jérôme qui la prend dans ses bras. Ils restent un long moment enlacés. Véronique s'est aussi mise à pleurer, ainsi que Brigitte. Marie-Hélène est très émue, mais Christine reste impassible.

« Marie-Hélène, que ressens-tu ? demande Marie.

— Je suis très émue, parce que j'ai toujours espéré qu'un jour mes filles reverront leur père et pourront le comprendre, comme moi je l'ai compris. Le fait d'avoir été capable d'accepter son départ, d'accepter les circonstances, la réalité que j'avais à vivre, et de toujours garder l'amour et le respect que j'avais pour cet homme, est ce qui m'a permis d'assumer ma vie de mère célibataire et d'élever mes filles en restant centrée dans l'harmonie, même si cela ne fut pas toujours facile. Nous étions très jeunes, Vong était venu à Paris comme étudiant, et moi je travaillais dans un hôtel. Ma famille vivait dans le Sud-Ouest. Nous habitions tous les deux dans une pension à Montparnasse. Et comme c'est un endroit où j'avais été très heureuse, j'ai par la suite repris la gérance de cette pension. Vong était cambodgien, il était d'une culture très différente de la mienne et, à la fin de ses études, il est retourné dans son pays. Il appartenait à une famille aisée et ses parents lui avaient choisi une femme, comme c'est la coutume dans ce pays. Cela je ne l'ai appris que plus tard.

— Et toi, Marlène, demande-t-elle à Brigitte ?

— Je suis comme Véronique, j'ai toujours souhaité revoir mon père, et j'espère que cette occasion se présentera un jour. Comme ma mère, je crois que j'ai accepté la situation et n'éprouve pas de ressentiments, même si le thème de l'abandon est récurrent dans ma vie. »

À ce moment-là, Jérôme a une curieuse expérience, il a l'impression de voir la véritable Marlène, la sœur de Véronique. Brigitte, avec ses boucles blondes, ses yeux bleus et son visage clair a disparu, et il voit à

sa place une belle Eurasienne avec un regard profond et mystérieux et de long cheveux noirs qui lui tombent sur les épaules. Il ressent une très forte connexion avec cette femme, comme s'il la connaissait très bien, mais dans une autre réalité. Quand Marlène a fini de parler, la vision s'estompe, et c'est de nouveau Brigitte qui se tient à côté de Christine. Mais l'émotion de Jérôme est toujours là, il transpire, son cœur bat très vite et ses mains tremblent, comme s'il se réveillait au milieu d'un rêve.

« Et toi, Joëlle, que ressens-tu ? demande Marie.

— Je ne ressens rien. Mon père n'existe pas pour moi, et, contrairement à mes sœurs, je n'ai aucun désir de le rencontrer ou même d'entendre parler de lui. Pour moi Jérôme est tout simplement un étranger pour lequel je ne ressens rien de particulier. Excuse-moi Jérôme, je parle de ton rôle dans le cadre de cette constellation, car nous avons parlé ce matin et je te trouve très sympa.

— Avant de continuer, dit la vraie Véronique, je voudrais proposer que tous les acteurs s'asseyent, Odile près de Jérôme et les trois autres là où elles sont.

— Oui, c'est une bonne idée, dit Marie, allez chercher vos coussins et quand vous serez tous installés, Véronique, tu pourras commencer à parler avec ton père. »

Odile est assise à côté de Jérôme et, dans le rôle de Véronique, s'adresse maintenant à son père.

« Papa, je suis venue ici pour te revoir, pour me rapprocher de toi et pour te comprendre. Ce que je sais de toi, je l'ai appris par ma mère, par mon oncle et ma tante, par ma grand-mère, par la vision de ceux qui t'ont connu en France, et qui vivent dans une culture complètement différente de la tienne, aussi je voudrais avoir ta vision de la vie, de ton séjour en France et de ta relation avec nous. Car je ne connais pas l'Asie.

— C'est avec plaisir, Véronique, que je vais te parler de ma famille et du milieu dans lequel j'ai vécu dans mon enfance, avant de venir en France, et aussi de ma vie après mon départ.

« En Asie, et en particulier en Extrême-Orient, l'organisation sociale et le fonctionnement de la famille sont très différents de ce qu'ils sont en Occident. La plus grande partie de ma famille est d'origine chinoise, sauf mon grand-père paternel qui faisait partie d'une vieille famille cambodgienne qui possédait de grands domaines agricoles dans le nord-est du pays. Mon grand-père a épousé une Chinoise, la fille de riches commerçants de Phnom Penh. La famille de ma mère est entièrement chinoise, elle s'occupe du commerce et de l'exportation des matières

premières d'origine agricole, comme le riz et le caoutchouc. Il faut savoir qu'au Cambodge, comme dans tous les pays de l'Asie du Sud-Est, il existe d'importantes communautés chinoises qui se sont installées dans le pays surtout au dix-neuvième et au début du vingtième siècles et qui contrôlent en grande partie l'économie et le commerce. Les Cambodgiens possèdent en général les terres et contrôlent l'administration et le pouvoir politique. En conséquence, le fonctionnement social et économique est basé sur les accords et les alliances qui existent entre les Cambodgiens et les Chinois, et la manière la plus courante de gérer ces alliances est par les mariages, qui sont toujours arrangés par les familles. Le premier rôle de ces couples est de faire des enfants, d'abord des garçons car ce sont ceux qui accomplissent les rites du culte des ancêtres, très important dans la tradition chinoise, mais aussi pour travailler dans l'entreprise familiale, et pour permettre d'autres liens en mariant leurs enfants. Ces relations conjugales sont généralement plus des relations de travail que des relations amoureuses. Aussi les relations extraconjugales sont très courantes, et la plupart des hommes ont plusieurs femmes, qui vivent souvent sous le même toit. Les hommes ne se soucient pas beaucoup de leurs enfants avant qu'ils aient atteint l'âge adulte et ce sont les femmes qui s'occupent de l'éducation des enfants, la mère, les tantes qui ne sont pas mariées ou n'ont pas d'enfants et les grands-mères.

« La société chinoise traditionnelle est basée sur ces clans familiaux, et les enfants sont pris en charge plus par le clan que par leurs propres parents. Le principal rôle du clan est d'assurer sa propre prospérité, et cela par le travail et les affaires. L'assimilation de personnes d'autres cultures, comme les Occidentaux, dans le clan est difficile et on essaie de l'éviter, même si de nos jours les choses changent un peu. Le clan implique une unité géographique, et il fonctionne selon un système hiérarchique, ce sont les anciens qui décident. Ceux qui ne se soumettent pas aux décisions du clan en sont simplement exclus, ou en deviennent des membres marginaux.

« Parmi les marginaux, qui ne sont toutefois pas exclus du clan, il y a ceux qui ne participent pas directement aux affaires familiales. C'était le cas de mon père. Avant son mariage, il avait été moine dans un monastère bouddhiste pendant quatre ans. Il est courant au Cambodge que les hommes soient ordonnés moines avant leur mariage, généralement pendant trois mois, la durée d'une retraite des pluies. Mon père avait une attirance pour la vie spirituelle, mais il s'était néanmoins soumis aux règles du clan. Toutefois, quand j'avais trois ans, il est parti



en Chine pour étudier et pratiquer dans différents monastères. Il est revenu quinze ans plus tard et a fondé un temple taoïste à Phnom Penh. Après son départ, ma mère a commencé une relation avec le frère de mon père, qui était, comme ma mère, très versé dans l'affaire familiale, et dont ma mère a eu ensuite deux enfants. Ainsi, dans mon enfance, c'est mon oncle que j'ai considéré comme mon père. C'est lui qui m'a envoyé étudier à Paris et il envisageait que je travaille dans l'affaire familiale. Mais comme ta mère l'avait remarqué, je n'avais pas la vocation des affaires. Quand j'étais à Paris, je n'ai pas pris mes études très au sérieux, j'étais plutôt enclin à passer du bon temps. Mon oncle et ma mère s'en sont aperçu et m'ont alors demandé de rentrer. Comme je n'avais pas de revenus en France et qu'ils ont cessé de m'envoyer de l'argent, je suis rentré au Cambodge et me suis installé, un peu à contrecœur, dans la vie du clan, familiale et professionnelle.

« C'est à ce moment-là que j'ai rencontré mon père, qui était rentré de ses voyages pendant mon séjour en France. Je me sentais mieux avec lui qu'avec la famille de ma mère et passais plus de temps au temple taoïste qu'au bureau. J'ai découvert la spiritualité, que je ne connaissais pas auparavant, car, dans la famille de ma mère, la religion se limitait aux rituels du culte des ancêtres et à ceux qu'il fallait accomplir au nouvel an chinois et à quelques autres occasions. Je me suis trouvé une grande affinité avec mon père et avec la voie qu'il avait suivie, beaucoup plus qu'avec les affaires et la vie conjugale. C'est alors que j'ai décidé de partir moi aussi en pèlerinage pour étudier la voie, quittant le clan, ma femme et mes deux jeunes fils, comme j'avais quitté ma famille française. Quand j'ai voulu retourner au Cambodge, la guerre civile avait éclaté, et j'ai renoncé à rentrer. Peu après, j'ai appris par mon père, avec qui j'étais resté en contact, que ma femme et mes deux fils ainsi que de nombreux membres de ma famille avaient été massacrés par les Khmers Rouges, aussi je ne suis jamais revenu. Après vingt-cinq ans de pèlerinages, je me suis installé dans une vallée cachée de l'Himalaya, où je mène une vie d'ermite.

— Merci papa. Bien sûr, l'histoire que je connaissais de toi s'arrêtait à ton départ de France, et je n'imaginais pas que tu étais devenu un ermite, ni que tu avais perdu ta famille cambodgienne dans la guerre civile. Et je comprends que tu n'aies pas voulu retourner dans ton pays. Ainsi nous sommes peut-être la seule famille qui te reste. Alors ce que j'ai un peu de peine à comprendre, mais peut-être est-ce dû aux croyances de ma culture, c'est comment tu as pu te détacher complètement de nous, et peut-être même nous oublier.

— Non, je ne vous ai pas oubliées. Après la guerre civile, j'ai appris par un cousin que mon père était décédé, lui aussi. J'ai envisagé alors de venir en France, et j'ai repris contact avec ta mère, mais elle a pensé que ce n'était pas approprié. Même si nous avons été séparés physiquement, vous êtes toujours restées dans mon cœur. Le lien entre nous se situe à un autre niveau, mais il est très fort. Il est plus pur aussi, car il est spirituel. Les relations entre parents et enfants sur le plan physique et matériel ont leur valeur, mais sont souvent conflictuelles, et ce ne sont pas les plus importantes pour l'équilibre et la maturité d'un enfant. Vous avez reçu beaucoup d'amour de votre mère, et aussi de votre grand-mère, et vous avez reçu les nourritures matérielles et émotionnelles dont vous aviez besoin. Pendant ce temps, votre père, depuis ses retraites himalayennes, nourrissait votre corps spirituel. C'est ce lien, Véronique, qui t'a conduite ici aujourd'hui.

— Je comprends, papa, mais même ici, ce n'est pas mon vrai père qui me parle, que j'ai tenu dans mes bras, c'est Jérôme. Cette constellation m'a permis de te comprendre, mais, encore plus qu'avant, c'est toi que j'aimerais voir et prendre dans mes bras.

— Je t'entends, Véronique, et je peux t'assurer que si tu désires ardemment me rencontrer, les circonstances appropriées se manifesteront, le moment voulu. Aie confiance !

— Nous allons arrêter là, intervient Marie. Je crois, Véronique, que tu as bien eu les réponses aux questions que tu te posais, n'est-ce pas ?

— Oui, je te remercie. Merci à Jérôme aussi. Je suis vraiment surprise une fois de plus par ce processus des constellations, et par tous les détails précis de la vie de mon père que Jérôme a pu me transmettre.

— À ce propos, il faut bien se souvenir que dans les constellations ce ne sont pas les détails qui sont importants, mais le message qui est transmis. Tous les détails ne sont pas forcément exacts, surtout en ce qui concerne les dates, les lieux, les événements particuliers. Il ne faut pas chercher dans ce qui est exprimé ici une explication logique, ou une vision objective des circonstances, mais un message d'âme à âme, une vue globale de la situation et une solution pour soigner la relation. Chacun doit découvrir le message qui lui est adressé. Et il y a un message pour tout le monde, pas seulement pour la personne qui joue sa constellation.

« Maintenant, Véronique, si tu veux prendre la place d'Odile et serrer ton père dans tes bras, c'est le moment. »

Brigitte et Marie-Hélène sont aussi venues attendre leur tour. Quand Jérôme prend Brigitte dans ses bras, il a de nouveau la curieuse

impression que c'est la vraie Marlène qui est là, serrée contre lui. Il n'est plus son père, il est le vrai Jérôme, mais dans un autre temps et un autre lieu qu'il n'arrive pas à discerner clairement. Il ne ressent toutefois plus les fortes émotions qui l'avaient envahi au début de la séance, mais une grande paix. La voix de Marie le fait revenir à la réalité.

« Ça suffit, Brigitte, laisse la place à Marie-Hélène. »

À la fin, même Christine, après quelques hésitations, lâche prise et vient se blottir dans les bras de Jérôme. Cela n'a pas l'air si désagréable, car elle en sort avec un grand sourire. Quand ces embrassades et ces effusions de tendresse sont terminées, Marie demande à tous les stagiaires de retourner à leur place afin de pouvoir continuer.

C'est maintenant le tour de Nathalie, une jolie femme blonde d'une trentaine d'année. Elle a déjà fait deux séances dans des stages précédents. Elle avait travaillé sur la relation difficile avec son père, qui se reflétait dans ses relations avec les hommes. Aujourd'hui, elle désire explorer un autre problème. Elle se sent souvent seule et abandonnée, comme s'il y avait quelque chose qui manquait dans sa vie. Elle ressent alors un vide dans la partie droite de son corps, et souffre souvent d'une douleur dans l'épaule droite.

Marie lui demande de choisir quelqu'un pour jouer son rôle. Elle fait le tour de la salle, lentement, et choisit Roselyne, une petite femme brune de son âge, qu'elle place le dos au mur qui fait face aux fenêtres, au milieu. Marie s'adresse maintenant à Roselyne en l'appelant Nathalie.

« Nathalie, depuis quand ressens-tu ce manque, ce vide, cette absence dans ta vie.

— Je crois que l'ai toujours ressenti, répond Roselyne, déjà quand j'étais une petite fille je me sentais souvent abandonnée, je ressentais cette solitude.

— Est-ce que tes parents, tes frères et sœurs, étaient absents lorsque tu ressentais cette solitude ?

— Non, ils étaient là, mais je crois que je restais souvent dans ma chambre pour vivre ma solitude, dans laquelle je me sentais bien. Je n'étais pas très sociable.

— Est-ce que tu as le souvenir d'avoir perdu quelqu'un de ta famille, quelqu'un que tu aimais beaucoup, quand tu étais petite ?

— Ma grand-mère est morte quand j'avais peut-être quatre ans, je ne m'en souviens pas très bien et je n'ai pas l'impression que ce fut un drame pour moi ou que je me sois sentie abandonnée. Sinon, je ne me rappelle pas d'autres décès dans ma famille.

— Vous savez, dit Marie en s'adressant au groupe, que vingt pour cent des gens ont eu un jumeau ou une jumelle qui est mort pendant la grossesse et dont ils ignorent l'existence. Généralement, même la mère n'est pas au courant. La perte de cet être très proche, de ce double de soi-même, est très douloureuse pour l'enfant qui survit et peut créer toutes sortes de traumatismes qui vont le suivre pendant toute sa vie : abandon, manque, tristesse, solitude, recherche constante d'une âme sœur.

« Nous allons explorer cette piste, Nathalie. Si tu essaies de te replacer dans ta vie intra-utérine, est-ce que tu as l'impression que tu n'étais pas toute seule, qu'il y avait quelqu'un avec toi ? »

Roselyne ferme les yeux, s'intériorise pour se replacer dans le ventre maternel, faire remonter ses souvenirs. Puis elle éclate en sanglots.

« Qu'est-ce que tu vois, Nathalie ? demande Marie.

— Je n'étais pas toute seule, j'avais un jumeau, un garçon.

— Nathalie, Marie s'adresse maintenant à la vraie Nathalie, choisis quelqu'un pour jouer ton jumeau. »

Nathalie se lève. Comme il n'y a que quatre hommes, elle n'a pas beaucoup de choix. Elle désigne Denis, le plus jeune.

« Bon, reprend Marie, Denis, allonge-toi devant Roselyne. Dans la constellation familiale, les morts sont toujours couchés par terre, sur le dos. Pas seulement les morts d'ailleurs, souvent aussi les malades et les bébés. Et Nathalie, dit-elle à Roselyne, allonge-toi à côté de Denis, sur le côté, en le regardant. »

Nathalie, qui regarde la scène, assise devant la fenêtre, en face de Denis et de Roselyne, commence à pleurer. François, qui est dans le coin, sur la droite, ressent aussi une forte émotion et sent des larmes couler sur ses joues. Jérôme sent son cœur qui commence à battre et des frissons qui parcourent tout son corps. Nadine a chaud, elle transpire à grosses gouttes et enlève son pull.

« Rapproche-toi de ton jumeau, Nathalie, dit Marie. »

Roselyne se rapproche tout près de Denis, qui est toujours couché sur le dos, immobile.

« Touche-le, réveille-le. »

Roselyne pose sa main sur le bras de Denis, qui ouvre les yeux, se tourne vers Roselyne, prend ses mains dans les siennes et la regarde tendrement.

« Enfin je te retrouve, dit Roselyne en versant de chaudes larmes, tu m'as tellement manqué.

— J'ai toujours été près de toi, Nathalie, j'ai toujours veillé sur toi.

— Comme je suis heureuse, dit Roselyne en prenant Denis dans ses bras. Je t'aime, mon frère jumeau adoré. »

Denis et Roselyne sont maintenant enlacés, comme deux amoureux qui se retrouvent après une longue séparation, et continuent à échanger des mots doux à voix basse.

« Nathalie, dit Marie en s'adressant à la vraie Nathalie, veux-tu aller prendre ta place ? »

Nathalie se lève et va prendre la place de Roselyne dans les bras de Denis. Pendant ce temps, Jérôme, Nadine et François gèrent chacun de leur côté leurs émotions, en se disant qu'eux aussi aimeraient bien, en ce moment, tenir quelqu'un qu'ils aiment dans leurs bras. Peut-être ont-ils eux aussi perdu un jumeau.

« On va s'arrêter là pour ce matin, annonce Marie. Alors, Nathalie, comment va ta douleur dans l'épaule droite ?

— Je ne sens plus rien, répond Nathalie. »

## Quatrième partie : Antoine

### Antoine et Monica

Depuis trois ans, le moine Ananda vit dans un monastère bouddhiste du nord de la Thaïlande. La vie est simple, frugale et austère. Ils sont huit moines, dont l'abbé, Maître Thong, qui est vénéré comme un être éveillé. Le monastère est situé à quatre kilomètres d'un village, sur une colline boisée. Chaque moine dispose d'un kuti, une cabane en bois sur pilotis, avec un auvent et une salle d'eau. Il n'y a pas de meubles, à part une étagère pour poser quelques effets personnels. Ananda dort à même le sol, sur une natte tressée. L'horaire journalier est simple et régulier. Réveil à 3 heures. À 5 heures 30, les moines partent à pied vers le village, avec leur bol, pour recevoir des offrandes de nourriture. À 8 heures 30, ils prennent en groupe le seul repas de la journée dans la sala, un espace recouvert d'un toit mais ouvert sur les côtés, où ils se réunissent de nouveau à 15 heures pour boire le thé. Le reste de la journée – à part une période réservée aux tâches domestiques et à l'entretien du monastère – est libre, il est consacré à la méditation et à l'étude, selon les aspirations de chacun.

Antoine rêvait depuis longtemps de devenir moine, mais ce n'est qu'à quarante-cinq ans qu'il réalisa son rêve. Il avait découvert le bouddhisme douze ans plus tôt, alors qu'il était professeur d'architecture à l'École des beaux-arts de Paris. Un ami l'avait emmené assister à une conférence donnée par un moine zen. Il avait été bouleversé par ce que ce moine avait dit. Ensuite, il était allé quelques fois avec son ami au zendo de Paris, et les choses en étaient restées là. Mais une graine était plantée dans la conscience d'Antoine. Un an plus tard, il partit en Australie pour travailler sur un projet d'urbanisme dans le cadre du développement touristique de la Gold Coast. Byron Bay, la station balnéaire où il travaillait, était le centre de la nouvelle spiritualité en Australie. C'est là-bas qu'il commença à s'intéresser au bouddhisme et à pratiquer la méditation.

Quand il rentra en France, trois ans plus tard, il s'installa à Aix-en-Provence, sa ville natale, et trouva un travail dans un bureau d'étude qui dirigeait de gros programmes de construction en Afrique. Il aimait toujours l'architecture, mais sa nouvelle passion était le bouddhisme. Il faisait partie d'un groupe de méditation qui se réunissait deux fois par semaine au Refuge, un petit centre bouddhiste situé à Luynes, près d'Aix, où l'on pratiquait selon la tradition thaïlandaise des moines de la forêt. C'est là qu'il avait rencontré Monica, une bouddhiste assidue elle aussi. Monica habitait une jolie maison de village à Luynes et travaillait à Aix dans une agence de voyage. Leur relation avait commencé par une amitié spirituelle, elle était devenue une liaison amoureuse, puis Antoine était venu s'installer dans la maison de Monica.

Antoine et Monica aimaient voyager. Ils avaient découvert l'Asie ensemble et allaient chaque année y passer leurs vacances. Ils visitaient les sites et les monuments bouddhistes, faisaient des pèlerinages dans des lieux saints, séjournaient dans des monastères et suivaient les enseignements de vénérables maîtres.

Un jour, Antoine et Monica ont décidé de prendre une année sabbatique et de partir en Asie. Ils ont passé plusieurs mois en Inde, visité tous les endroits où le Bouddha a vécu, ainsi que le Ladakh. Au Népal, ils ont fait un mois de retraite dans un monastère tibétain, et sont allés pratiquer le zen au Japon. Puis ils ont fini leur voyage par la Thaïlande où ils ont passé deux mois dans un monastère de la forêt. Cette vie simple, basée sur les enseignements originaux du Bouddha, est ce qu'Antoine a préféré.

Quand ils sont rentrés en France, Antoine a repris son travail, mais il savait qu'un jour, lui aussi suivrait cette voie. Pour l'instant, il vivait avec Monica, ils habitaient à la campagne, un bastidon entouré d'un grand jardin, il avait un travail qui lui plaisait et gagnait bien sa vie.

Mais pendant l'année qui suivit leur voyage en Asie, les choses commencèrent à changer. Le bureau d'étude où travaillait Antoine avait moins de commandes et deux architectes avaient été licenciés. Des tensions étaient nées entre la direction et les employés et l'ambiance s'était détériorée. Le bruit courait que le bureau pourrait être racheté par une entreprise américaine, ou que l'agence d'Aix serait tout simplement fermée. L'incertitude régnait.

Des tensions étaient nées également dans le couple, entre Monica et Antoine. Monica avait ressenti très fortement le bonheur d'Antoine lors de leur retraite dans le monastère thaïlandais. Antoine s'était rasé la tête le premier jour et, même s'il ne portait pas la robe, elle l'avait vu comme

un moine et avait senti qu'il s'éloignait d'elle. Elle comprenait son désir, son aspiration, et ils en avaient parlé. Elle pouvait accepter son choix, et ne voulait pas l'empêcher de suivre sa voie. Mais, de son côté, elle avait très peur de l'abandon. Son père avait abandonné sa famille quand elle était enfant. Il était parti en Mauritanie, travailler comme médecin dans une mission chrétienne. Elle ne s'était jamais guérie de cette blessure.

Aussi elle a choisi, peut-être inconsciemment, d'abandonner avant d'être abandonnée, comme le font souvent les personnes qui souffrent de la blessure d'abandon. Elle s'est engagée dans une liaison avec Jacques, un ami d'Antoine, un médecin, membre du groupe de méditation, pour qui elle avait toujours ressenti une forte attirance. Peu après, Antoine a eu des soupçons, et elle lui a tout avoué. Ils ont alors décidé de se séparer, et Monica est allée s'installer chez Jacques. Antoine en fut bouleversé. Tout s'écroulait dans sa vie, son travail, son couple, et même le groupe de méditation. Il s'y sentait trahi, mal à l'aise, et n'avait plus envie d'y participer.

Il se retrouvait seul. Mais aussi libre. La vie lui donnait la possibilité de réaliser son rêve, de devenir moine. Il prit sa décision rapidement, quitta son travail, liquida ses affaires en France et partit en Thaïlande.

Antoine reçut l'ordination traditionnelle, et le nom d'Ananda, au Wat Pra Jao, le monastère où il avait décidé de se retirer, dans la province de Chiang Mai. C'était au début de la retraite des pluies, la période de trois mois pendant laquelle les moines restent dans leur monastère et se concentrent sur leur pratique spirituelle.

Pendant la première année, Antoine apprit la langue thaïe, afin de pouvoir communiquer avec son maître et les autres moines, qui étaient tous thaïlandais. Il apprit aussi par cœur les chants et les récitation rituelles en pali, puis il se familiarisa avec le vinaya, les deux cent cinquante règles qui constituent la discipline des moines. Il s'habitua vite et sans difficulté à l'existence simple et austère d'un moine de la forêt. Il trouvait cette vie beaucoup plus facile et plus agréable que celle qu'il avait menée en France depuis son enfance. Il avait même l'impression de se retrouver dans un environnement familier, et n'eut aucune peine à apprendre les gestes et les attitudes d'un moine. C'était naturel pour lui, comme inné. Il avait toujours aimé la solitude et le silence, et aussi les rythmes fixes, réguliers. Pas d'imprévus, pas de stress, pas de bousculade. La vie suivait son cours, proche de la nature, modulée par le jour et la nuit, les phases de la lune qui déterminent les jours de fêtes et de célébrations, et les saisons, l'hiver, propice au « toudong », les



voyages à pied, la saison chaude, propice à la visite des monastères de montagne pour trouver la fraîcheur, et la mousson, période de retraite.

La vie de moine d'Ananda comportait trois principales activités. La première était la méditation, à laquelle il consacrait plusieurs périodes dans la journée, mais qu'il pratiquait surtout la nuit, le matin entre 3 et 5 heures, et le soir. Pendant la saison chaude, il méditait souvent toute la nuit. Il ne dormait qu'une heure ou deux et se reposait l'après-midi, pendant la période la plus chaude de la journée.

La seconde activité était l'étude. Après avoir étudié le thaï, il étudiait le pali, la langue dans laquelle sont écrits les enseignements du Bouddha. Ainsi il pouvait lire les soutras, les discours du Bouddha, dans le texte original. Il avait aussi commencé à traduire un des recueils de soutras en français. Il étudiait pendant la journée, entre les périodes de méditation et les tâches quotidiennes, et parfois le soir.

Sa troisième activité était la pratique de la vie monastique, et en particulier l'application attentive des règles. Ananda voulait être un bon moine, un exemple de la vie de renoncement que le Bouddha avait enseignée il y a deux mille cinq cents ans. Il pensait que c'était particulièrement important à l'époque actuelle où les tentations de la vie moderne, matérielle et technologique, provoquent un relâchement de l'éthique et de la discipline au sein de la Sangha, la communauté des moines. Cet aspect de sa pratique impliquait une attention et une vigilance de chaque instant. Il importait d'y être particulièrement attentif pendant les activités de groupe, le repas, les interactions avec les autres moines et les visiteurs, et les tâches domestiques. Être présent à ce qu'on fait, sans se laisser distraire par les pensées discursives du passé et du futur.

Quand Ananda avait commencé à trouver ses marques dans la vie monastique, il avait écrit à Monica, rompant une longue période de silence. Il avait compris, avec le recul, que c'était son attitude qui avait conduit à leur séparation. Son cheminement spirituel était devenu une obsession. Et son aspiration pour la vie monastique était tellement intense qu'il avait commencé à négliger tous les autres aspects de sa vie, et surtout sa relation avec Monica. Dans la tradition qu'il avait choisie, celle du bouddhisme théravada, les moines font vœu de célibat. C'est incompatible avec la vie conjugale. Et il avait commencé à ressentir Monica comme un obstacle dans sa quête pour l'illumination, qui était devenue au fil des années – et surtout depuis leur voyage en Asie – le seul but de sa vie.

Cette voie spirituelle, qu'il avait parcourue avec Monica pendant toutes ces années, pourquoi, à un certain moment, avait-il décidé de la poursuivre tout seul ? Et dans une tradition où les femmes, si elles ne sont pas complètement exclues, sont confinées dans des rôles subalternes, mal définis et peu reconnus, en marge d'un système hiérarchique patriarcal, souvent misogyne et arrogant.

Les doutes qu'il pouvait avoir sur son choix, Ananda refusait de les reconnaître, et il les rejetait énergiquement, comme des obstacles, quand ils venaient troubler parfois sa méditation. Toutefois, il n'y avait pas que le moine en lui, mais d'autres subpersonnalités qui, peu à peu, n'avaient plus eu droit à la parole et avaient été dominées par l'autorité tyrannique du moine. Par exemple l'amoureux frivole, l'amant sensuel, qui avait tenu un rôle important dans sa vie jusqu'à l'âge de quarante ans. C'est lui qui avait incité Ananda à reprendre contact avec Monica. Cette partie de lui vivait mal sa réclusion forcée et, secrètement, pensait qu'elle n'avait pas dit son dernier mot dans la vie d'Antoine.

La communication reprit sans animosité. Monica avait compris et accepté la décision d'Antoine. Elle reconnaissait qu'elle y était aussi pour quelque chose. Ananda, de son côté, avait bonne conscience d'avoir repris contact avec Monica. Et, au fil des mois, ils s'étaient retrouvés, mais leurs rapports avaient changé de niveau, ils se situaient sur un autre plan, dans un autre monde. Leur liaison terrestre avait été un épisode, mais leur véritable relation était ailleurs, en dehors de l'espace-temps de leur vie humaine.

Un an plus tard, Monica et Jacques décidèrent de passer des vacances en Thaïlande et de rendre visite à Ananda.

Monica et Jacques arrivent à 8 heures du matin au Wat Pra Jao, une demi-heure avant l'unique repas de la journée. Ils sont tout de suite embauchés pour transporter les plats de la cuisine jusqu'à la sala, où les huit moines sont assis sur une estrade, alignés dans l'ordre d'ancienneté. Le premier à gauche est Maître Thong, l'abbé, et Ananda est l'avant-dernier à droite. Monica et Jacques sont les seuls visiteurs, à part les cinq personnes du village voisin, des habitués qui viennent pour préparer quelques plats qui s'ajoutent aux nourritures simples que les moines reçoivent lors de leur tournée d'aumône : surtout du riz et des bananes, parfois quelques currys et des petits poissons grillés.

Après les chants rituels, Maître Thong prononce un court discours de bienvenue à l'intention de Monica et Jacques qu'Ananda traduit en français. Chaque plat de nourriture est ensuite offert par un des laïques

à l'abbé, qui se sert dans son bol et le passe au moine assis à sa gauche. Une autre personne récupère les plats quand le dernier moine s'est servi. Les restes seront ramenés à la cuisine et constitueront le repas des laïques. Les moines mangent en silence. À la fin de la cérémonie, les moines se lèvent et sortent de la sala pour aller laver leur bol. Les laïques emmènent les restes de nourriture à la cuisine, où l'atmosphère est plus détendue, et s'installent pour manger sur des nattes déroulées sur le sol.

Après le repas, Monica et Jacques retrouvent Ananda dans la cour qui sépare la cuisine de la sala, puis le suivent jusqu'à son kuti, situé à dix minutes de marche à travers la forêt. C'est une cabane en bois sur pilotis, composée d'une petite chambre d'environ deux mètres par trois, avec une porte et une fenêtre, et d'une terrasse couverte de la même grandeur avec un long banc. À côté du kuti, il y a une salle de bain en maçonnerie, avec un w.-c. à la turque et une grande jarre remplie d'eau, qu'on puise avec une petite cuvette pour se laver.

Ananda prépare du thé et ils s'installent tous les trois sur la terrasse. Ils sont contents de se revoir, après plus de trois ans. Monica et Jacques donnent à Ananda des nouvelles de la vie en France, du groupe de méditation du Refuge et de leurs amis communs en Provence. Ananda leur raconte comment se passe sa vie de moine au quotidien. La matinée passe vite. Vers midi, ils décident de faire une promenade. Ils marchent d'abord dans la forêt, en suivant un petit sentier qui les conduit sur le sommet d'une colline où se dresse un vieux stupa en ruine. Ils s'installent un moment dans un abri en bambou qui offre une belle vue sur la région, à gauche la forêt où l'on distingue les toits du monastère, à droite des rizières qui s'étendent entre deux villages. Ils reviennent par un autre chemin qui longe les rizières et traverse un village. À 15 heures, ils rejoignent les autres moines dans la sala pour le thé. C'est une réunion plus conviviale que le repas du matin. Ensuite Monica et Jacques prennent congé et proposent à Ananda de revenir le voir quelques jours plus tard. Ananda suggère de faire une excursion pour visiter un autre monastère, un lieu de pèlerinage connu de la région situé à trente kilomètres, où se trouve une empreinte du pied du Bouddha.

Après le départ de ses amis, Ananda accomplit sa tâche journalière, balayer les feuilles mortes autour du temple et devant la sala. Puis, à la tombée du jour, il retourne dans son kuti pour commencer son programme de méditation du soir, une alternance de méditation assise et de marche méditative.

Mais ce soir sa méditation n'est pas aussi paisible que d'habitude. Même si extérieurement il est resté impassible pendant toute la journée, intérieurement il a été tourmenté par de fortes émotions. Il pensait que ses trois ans de vie monacale lui avaient permis d'acquérir un grand détachement par rapport à la vie mondaine et ses plaisirs, et surtout que son attirance pour les femmes n'était plus qu'un lointain souvenir. Mais pendant cette journée il fut confronté à une tout autre réalité.

Il a non seulement été séduit par le charme de Monica, mais il s'est senti plusieurs fois très excité par sa présence et, par moments, il a aussi ressenti une forte jalousie vis-à-vis de Jacques. Il lui a semblé que Monica était plus heureuse avec Jacques qu'elle ne l'avait été avec lui, et il l'a trouvée plus épanouie. Et maintenant il est assailli par toutes sortes de pensées discursives qui l'empêchent de méditer. Il en arrive même à remettre en question sa vocation de moine. Est-ce que ces trois ans de vie recluse et de pratique intensive ont vraiment changé quelque chose en lui ? Est-il plus éveillé qu'il y a trois ans, ou toujours le même ? Il se demande s'il n'a pas fui, ignoré, nié les préoccupations de la vie mondaines, comme les relations amoureuses, le sexe, l'argent, les loisirs. Si, au fond de lui, ces problèmes ne se sont pas simplement assoupis, prêts à se réveiller aussi fortement que dans le passé dès qu'une brèche s'ouvre dans les protections du système monastique, avec ses règles, ses préceptes et ses interdictions.

Après sa méditation perturbée par le doute et la confusion, Ananda passe une mauvaise nuit. Il fait de nombreux rêves très mondains, ce qui ne lui était plus arrivé depuis longtemps, et se réveille souvent. Quand il se lève à 3 heures, il reprend sa méditation et parvient enfin à retrouver son calme, même si, à l'intérieur, il ressent encore une légère agitation.

Mais pendant la marche jusqu'au village, les pensées discursives par rapport à la journée de la veille recommencent à le perturber. À la fin du repas, Ananda demande un entretien à Maître Thong.

Ananda n'a pas besoin de lui donner de longues explications, il a parfaitement vu ce qui se passe dans l'esprit d'Ananda. Il lui conseille simplement d'accueillir ce qui lui arrive avec gratitude et d'observer, afin d'être capable de les accepter, ces tendances qui sont toujours présentes en lui. Et de continuer sa pratique avec détermination. D'avoir aussi l'humilité d'admettre qu'il n'est encore qu'un jeune moine et de reconnaître son immaturité, même s'il a souvent l'arrogance de penser qu'il est un bon moine qui a déjà atteint de hautes réalisations et qui respecte scrupuleusement le vinaya, les règles des moines. La visite de ses amis a

remis les pendules à l'heure, lui dit-il. Et il ajoute que ce qui est le plus important, concernant le vinaya, ce n'est pas la pureté du comportement physique et de la parole, mais la pureté des pensées.

La seconde visite de Monica et Jacques se passe plus calmement que la première pour Ananda. Après le repas, ils partent en excursion pour toute la journée. Ils suivent d'abord une jolie route qui serpente entre des rizières, des cultures maraîchères, des vergers, et traverse des villages où la vie rurale semble calme et paisible. Ils abordent ensuite une région montagneuse, couverte de forêt et moins habitée. C'est dans ces montagnes que se trouve le Wat Pra Buddhabat, un célèbre lieu de pèlerinage où ils font une longue halte, d'abord pour visiter les différents bâtiments du temple, dont celui qui abrite la célèbre empreinte du pied du Bouddha. Il ne s'agit pas d'une véritable empreinte, mais d'une sculpture d'environ trois mètres de long qui représente la plante du pied du Bouddha recouverte de nombreux symboles ésotériques.

Ensuite ils montent jusqu'à un ermitage par un escalier de plus de trois cents marches bordé de bambous immenses. Dans une petite chapelle octogonale, les pèlerins viennent faire leurs dévotions devant un grand bouddha doré. Des fresques en très mauvais état recouvrent les murs.

Ils visitent encore deux autres monastères. Dans le second, où Ananda a fait un long séjour l'année précédente, ils rencontrent Maître Tawan, l'abbé, avec lequel Ananda discute un long moment en thaïlandais. Ensuite l'abbé leur propose de méditer ensemble. Ils sont assis directement sur le plancher de teck, sans tapis ni coussins. Après deux heures sur ce sol dur, Monica et Jacques sont contents de pouvoir dégourdir leurs jambes endolories.

La route du retour, avec la lumière de l'après-midi, semble très différente de celle du matin. Le soleil se couche sur les rizières, une grosse boule rouge qui disparaît derrière l'horizon. Ils arrivent au Wat Pra Jao à la tombée de la nuit. Quand il quitte ses amis, sans savoir si, où et quand il les reverra, Ananda ressent de nouveau une forte émotion.

La journée s'est passée calmement, Ananda était content de sortir de son monastère, de revoir le Wat Tham Seng, qui lui rappelle de bons souvenirs. Il s'est senti très détaché de Monica, et ne l'a pas vue avec les mêmes yeux que lors de sa première visite. Tout, lui semble-t-il, est rentré dans l'ordre. Ce soir-là, Ananda retrouve, comme d'habitude, la

tranquillité et la joie intérieure de sa méditation avant de s'endormir profondément jusqu'à 3 heures. Sa vie de moine reprend son cours, comme si rien ne s'était passé. Du moins c'est ce qu'il s'efforce de croire.

Deux mois plus tard, toutefois, un événement imprévu vient bousculer une nouvelle fois la vie paisible et rangée du moine Ananda.

## Ananda et Maryse

Maryse est à Chiang Mai depuis un mois. Elle est installée dans une jolie pension de la vieille ville, entourée d'un jardin ombragé. Un des buts de son séjour en Thaïlande est de découvrir le bouddhisme theravada, et en particulier la tradition des moines de la forêt. Elle a visité plusieurs des nombreux monastères de Chiang Mai et a fait une retraite de méditation de dix jours au Wat Ram Peung. Comme elle ne parle pas le thaï, sa difficulté a été la communication avec les moines. Elle se débrouille bien en anglais, mais elle n'a pas réussi à avoir de contact profond avec les quelques moines qui parlent un peu d'anglais qu'elle a rencontrés. À la fin de son séjour au Wat Ram Peung, un Australien lui a dit qu'un moine français, Ananda, vivait dans un monastère de la forêt à environ une heure de route de Chiang Mai. Il lui a dessiné un plan pour qu'elle trouve le Wat Pra Jao, et lui a conseillé d'arriver vers 8 heures du matin afin de pouvoir assister au repas des moines.

Quelques jours plus tard, Maryse enfourche sa mobylette rouge et traverse la belle campagne qui s'étend au nord de Chiang Mai pour aller au Wat Pra Jao. En arrivant, elle voit un groupe de moines dans la cour, en train d'ajuster leurs robes et de se préparer pour le repas. Parmi eux, elle en repère un qui est beaucoup plus grand que les autres et qui a le teint plus clair. C'est probablement Ananda.

Elle se rapproche et lui demande :

« Êtes-vous Ananda ?

— Oui.

— Je m'appelle Maryse, je suis française et je m'intéresse à la tradition des moines de la forêt. Est-ce que je pourrais avoir un entretien avec vous ?

— Oui, avec plaisir. Maintenant nous allons avoir le repas. Installez-vous dans la sala. Quand nous aurons fini, joignez-vous au groupe des laïques pour manger dans la cuisine, qui est là-bas. Ensuite, revenez dans la sala vers 9 heures et demie, nous y serons tranquilles pour discuter.

— Très bien, alors à tout à l'heure. Et bon appétit... lui dit-elle avec un grand sourire. »

Le repas d'Ananda n'est pas aussi paisible qu'il le prévoyait. Il lui semble qu'il a déjà vu cette femme, mais où ? Elle lui rappelle quelqu'un, mais qui ? En tout cas, il n'est pas insensible à sa silhouette élancée, ses longs cheveux châtain, ses grands yeux bleus et son beau sourire. Et d'un coup, la visite de Monica, à laquelle il n'a plus pensé ces dernières semaines, lui revient en mémoire comme si c'était hier. Il est tellement accaparé par ses pensées qu'il sursaute quand son voisin lui frappe le genou avec le grand plat de riz qu'il essaie de lui passer.

Maryse s'est installée en face d'Ananda, un peu sur sa droite, et le regarde. Elle n'est pas perturbée par cette rencontre, comme Ananda, mais, au contraire, heureuse d'être là. Elle non plus n'a pas été insensible au premier contact avec Ananda. Son crâne rasé qui brillait au soleil, bien rond et régulier, avec une légère protubérance sur le sommet, ses longues oreilles, son air sérieux et impassible, sa robe d'un bel ocre rouge, dont sortent seulement son épaule droite, son bras musclé, et ses pieds, qu'elle a trouvés petits, avec des ongles soignés, ce qui l'a surprise. Son intuition lui dit que cette rencontre n'était pas anodine.

À la fin de la cérémonie du repas, Maryse aide à transporter les plats à la cuisine et s'assied avec le groupe des Thaïlandais pour manger. Une fois de plus, elle est émerveillée par l'ambiance chaleureuse et détendue que dégagent ces gens simples qui viennent probablement du village voisin, deux jeunes filles un peu timides, qui ne parlent pas, mais répondent à la conversation par de grands éclats de rire, trois vieilles femmes qui parlent beaucoup et semblent contrôler le fonctionnement de la cuisine, et deux hommes qui semblent prendre le babillage des femmes avec humour et détachement. Ils échangent quelques propos simples avec Maryse, lui demandent son nom, d'où elle vient, si elle parle le thaï et d'autres questions qu'elle ne comprend pas.

Après avoir rangé et nettoyé la cuisine, le petit groupe prend congé et monte dans une camionnette, les deux hommes devant et les femmes

derrière, et Maryse se dirige vers la sala où Ananda l'attend, assis du côté qui donne sur la cour. Au fond de la sala, deux moines sont occupés à peindre des étagères.

Maryse s'assied sur la natte tressée étendue au sol, en face d'Ananda, et s'incline trois fois, les mains jointes sur la poitrine.

« Bonjour Ananda. Merci de me recevoir. Je suis très heureuse d'être ici avec vous. Comme je ne connais pas les coutumes et les règles de votre monastère, et que je ne voudrais pas commettre d'impair, je préférerais que vous m'indiquiez tout d'abord comment je dois me comporter avec vous, et aussi s'il est approprié de tutoyer un moine.

— Bonjour Maryse. Bienvenue dans ce monastère. Oui, nous pouvons nous tutoyer, pas de problème. Même si notre tradition peut paraître très formelle, rigide et réglementée, elle n'a pas besoin de l'être, pour autant que nous respectons les règles du vinaya, qui sont nombreuses et souvent complexes. Si on veut les connaître et les appliquer scrupuleusement, le vinaya à lui seul est une pratique de tous les instants que les moines de la forêt – ceux qui vivent dans des monastères comme celui-ci – s'efforcent de respecter le mieux possible, même si, dans ce domaine, la perfection est très difficile à atteindre et même peu réaliste. Comme les moines font vœu de célibat, une grande partie des règles concernent leurs relations avec les femmes, qui sont nettement plus compliquées qu'elles le sont avec les hommes.

« D'abord, comme tu le sais probablement, un moine ne doit pas toucher une femme, ni même recevoir directement un objet de la main d'une femme. Si tu désires me donner un livre, par exemple, je vais poser à côté de moi ce petit carré de tissu sur lequel tu poseras le livre. Une autre règle importante est qu'un moine ne doit jamais se trouver seul avec une femme. C'est pourquoi nous avons cet entretien ici, et que j'ai demandé à ces deux moines d'être présents. Quand des hommes, des couples ou plusieurs femmes viennent me voir, nous allons dans mon kuti, ce qui est bien sûr plus sympathique et plus intime... mais l'intimité avec une femme est justement ce dont les règles tentent de nous protéger.

— Merci pour ces précisions. C'est sûr que dans ton kuti nous pourrions faire des bêtises... Mais je vais essayer de bien me tenir et de respecter les règles.

— Merci. C'est en effet une forme de respect envers les moines, qu'on soit d'accord ou non avec les principes de la vie monastique. Je vois que tu es habillée de façon très décente, c'est une bonne chose, car les femmes occidentales ne comprennent pas toujours que les



minijupes, les décolletés et même les épaules nues ne sont pas appropriés dans les temples et les monastères. Mais les choses changent et même les Thaïlandaises, de nos jours, s'habillent de manière moins pudique que dans le passé. Car nous sommes des hommes, et même si nous portons une robe et avons le crâne rasé, nous sommes toujours sensibles au charme des jolies femmes.

— Oui, je comprends, cela ne doit pas toujours être facile. C'est d'ailleurs une des choses qui m'interpelle dans la vie monastique, une vie qui, jusqu'à présent, ne m'a jamais attirée, mais que j'aimerais mieux comprendre. C'est pourquoi je suis très contente de pouvoir parler avec toi en français, Ananda. Je désire connaître cette tradition du théravada, que j'ai découverte récemment en lisant un petit livre de Maître Sati sur la conscience intuitive. Si j'ai bien compris, cette tradition est peu connue en France, et je crois qu'elle compte peu de moines français.

— En effet, il y a quelques groupes de méditation en France, mais il n'y a pas de monastère théravada. Je ne parle pas des temples thaïlandais, cambodgiens, laotiens ou cinghalais fréquentés par les communautés ethniques venant de ces pays. À travers le monde, nous sommes probablement moins de dix moines français dans cette tradition. Il semble que le zen et le bouddhisme tibétain soient plus populaires en France, et dans les pays latins en général, alors que le théravada s'est bien répandu dans les pays anglo-saxons et germaniques. Avant de venir en Thaïlande et de devenir moine, j'habitais en Provence, où il y a un petit centre théravada, le Refuge, que des moines de cette tradition visitent régulièrement pour donner des enseignements ou des retraites. D'ailleurs Maître Sati y est venu plusieurs fois. C'est aussi un maître que j'apprécie beaucoup et dont je me sens très proche.

— Ce que j'apprécie chez Maître Sati, dit Maryse, c'est sa simplicité, la manière dont il parle de ses expériences personnelles, et aussi les pratiques qu'il propose, comme l'observation des expériences de la vie quotidienne, des pratiques qui semblent s'adresser à tous, pas seulement aux moines ou à ceux qui ont étudié les sutras. Dans la tradition du théravada, on prétend que la vie monastique et le renoncement aux activités et aux plaisirs du monde sont le chemin incontournable vers l'éveil. On dit aussi que cette voie est fermée aux femmes et que, pour atteindre l'éveil, on leur conseille de revenir dans une vie future avec un corps d'homme. Je voudrais bien avoir l'avis d'un moine sur ces questions.

— Il ne faut pas prendre ces affirmations trop au sérieux. Le Bouddha, s'il a créé un ordre monastique comme une voie privilégiée

pour une pratique intensive, a également enseigné aux laïques, qui peuvent aussi atteindre l'éveil, même si, à cause de leurs obligations professionnelles et familiales, ils n'ont pas autant de temps pour pratiquer que les moines. Le Bouddha avait créé un ordre monastique pour les femmes, qui a ensuite disparu dans plusieurs pays de cette tradition, comme la Thaïlande, où un système patriarcal dirige les affaires religieuses. Mais des mouvements de femmes sont en train de lutter pour rétablir l'ordre des nonnes, et les choses vont probablement bientôt changer. Il faut comprendre que les formes et les structures des institutions religieuses ne correspondent souvent plus aux enseignements de départ sur lesquelles les religions avaient été fondées.

— Merci pour ces précisions, Ananda. Je me demande s'il est toujours approprié de maintenir et même de développer ces traditions monastiques. Qu'en penses-tu par rapport à ton expérience personnelle ? Considères-tu que tu as progressé plus rapidement sur cette voie depuis que tu es moine ? Crois-tu que c'est ce qui te permettra d'atteindre l'éveil — ou qui t'a déjà permis de l'atteindre ? Et envisages-tu de rester moine jusqu'à la fin de ta vie ?

— Ce sont des questions très intimes, que les moines ne sont pas censés aborder avec les laïques.

— Je comprends ton embarras, Ananda. Je suis une femme, je débarque à l'improviste dans ton monastère, et viens peut-être troubler la sérénité de ta vie recluse et l'assiduité de ta pratique. Si répondre à mes questions t'oblige à rompre tes vœux, n'y réponds pas. Ce n'est pas un problème, elles attendront une autre occasion. Je me demande toutefois dans quelle mesure cette ségrégation et cet isolement derrière des préceptes protecteurs permettent vraiment de se libérer des souffrances et des vicissitudes de l'existence. Car, selon mon expérience, tant qu'il y a dans la vie des domaines qu'on rejette ou qu'on essaie d'éviter, ils vont un jour ou l'autre revenir nous hanter, d'une manière ou d'une autre, et même dans l'environnement protégé d'un monastère. »

Maryse a touché un point sensible et une forte émotion s'empare d'Ananda. Il essaie toutefois de garder sa contenance. Avant de répondre, il ferme les yeux quelques instants et se concentre sur ses sensations corporelles, les palpitations de son cœur et des fourmillements dans les bras et les jambes. Il est surpris de vite retrouver son calme. Curieusement, il se sent envahi par une forte énergie et trouve une nouvelle inspiration pour reprendre le dialogue avec Maryse, comme si une autre personne venait de s'installer en lui.

« Excuse ma réaction et ma réticence à te répondre, Maryse. Les conditionnements de la forme monastique sont puissants, et je me rends compte une fois de plus que j'évite toujours de les remettre en cause. J'ai l'impression que ta visite, qui n'arrive pas par hasard, va me donner l'occasion de répondre à des questions que je n'ose pas me poser. Derrière leur côté provocateur, je sens qu'elles touchent un point très profond et aussi très sensible en moi. Même si je ne te connais pas et ne sais rien de toi, curieusement, je sens une forte connexion entre nous et j'ai l'impression que je peux te faire confiance et partager avec toi des choses que j'ai rarement l'occasion de partager. Les moines thaïlandais avec qui je vis ici, et même l'abbé, sont d'une culture tellement différente de la nôtre qu'il n'est pas toujours facile de communiquer, de plus dans une langue que je maîtrise encore mal. Et il est mal vu, en Thaïlande, de parler de ses problèmes personnels, et encore plus quand on est un moine. J'ai trois amis laïques qui viennent me voir de temps en temps, un Suisse, un Allemand et un Canadien, ils connaissent bien cette tradition, et même si nous parlons de notre vie et de nos expériences spirituelles, nous abordons rarement des sujets très personnels. Un moine anglais est resté ici pendant deux mois l'an dernier, et nous avons beaucoup parlé. Ce fut un échange très riche.

— Je te remercie de me faire confiance, Ananda. Moi aussi je ressens une forte connivence avec toi, une intimité – je ne sais pas pourquoi j'utilise ce mot, pas très approprié dans les circonstances actuelles, enfin c'est celui qui me vient...

— Je te remercie d'être là, Maryse, et je suis très content de pouvoir parler avec toi. Cette discussion vient très à propos, car depuis deux mois je suis précisément préoccupé par les questions que tu m'as posées tout à l'heure. Depuis un événement qui m'a bousculé, et à la suite duquel quelque chose a changé en moi, comme si je n'étais plus le même.

« Pour t'expliquer brièvement ce qui a peut-être provoqué ce changement, j'ai reçu la visite de mon ex-compagne, avec qui j'ai vécu pendant sept ans avant de devenir moine. Il y a quatre ans, nous avons pris un congé sabbatique et avons voyagé pendant un an en Asie. Nous avons passé deux mois dans un monastère du sud de la Thaïlande, et c'est là-bas que j'ai été fasciné par la vie monastique et ai commencé à rêver de devenir moine un jour. Monica l'avait pressenti et, peu après notre retour en France, elle m'a quitté. C'est à la suite de cette rupture que j'ai décidé de devenir moine. Elle est venue récemment en vacances en Thaïlande avec Jacques, son nouveau compagnon, qui est aussi un de

mes amis. Ils m'ont rendu visite deux fois, et cela a provoqué un profond bouleversement en moi. Je me suis rendu compte que s'il y a en moi un personnage puissant qui désirait être moine, qui est arrivé à ses fins et qui dirige ma vie depuis trois ans, il y a d'autres parties de moi qui ne sont pas très satisfaites de cette situation, qui souhaiteraient qu'on s'intéresse aussi à elles et qui aimeraient pouvoir reprendre un rôle actif dans ma vie.

— Si je comprends bien, c'est une de ces personnes qui a repris le dialogue avec moi, après la conversation que j'ai eue au début avec le moine. J'espère que le moine n'est pas fâché, je l'aime bien aussi, il m'a appris des choses intéressantes. Et comment s'appelait-il, l'amant de Monica ?

— Il s'appelait Antoine, il était architecte.

— Moi aussi, j'ai étudié l'architecture, mais je ne vais pas te raconter ma vie aujourd'hui. Continuons sur le sujet que nous avons abordé, qui semble tout à fait à propos, les changements que tu ressens en toi depuis la visite de Monica.

— Oui, depuis cet événement, j'ai l'impression que quelque chose a changé en moi, comme si je n'étais plus le même. Je n'arrive pas très bien à m'expliquer ce changement.

— Qu'entends-tu quand tu dis que quelque chose a changé en toi ? Qui est le toi dont tu parles ? La forme à laquelle tu t'identifies, le moine ? Car ton essence est immuable, elle ne peut pas changer. Maître Sati parle de ce qui ne meurt pas. C'est le silence, la tranquillité, la joie intérieure que nous cherchons dans notre quête spirituelle. Que nous cherchons en vain, car elle est déjà là, elle a toujours été là. Ce qui peut changer, et ce qui change constamment, c'est notre ego, la personnalité illusoire que nous croyons être. Les phénomènes conditionnés, impermanents, qui constituent le monde, la manifestation qui apparaît et disparaît dans l'espace infini de la conscience. Enfin c'est comme ça que je comprends les choses.

— Tu as tout à fait raison. Qui es-tu Maryse ? Est-ce que derrière la jolie femme qui est venue me rendre visite ce matin se cache un maître, capable de me révéler en quelques instants ce que je m'efforce de rechercher depuis des années dans ce monastère ?

— Non je ne suis pas un maître, Ananda, je suis sur la même voie que toi, mais je l'aborde simplement d'une autre manière. Et je suis contente de partager avec toi ce que j'ai compris. J'ai eu une curieuse vision tout à l'heure, en t'observant pendant votre repas. Je voyais une belle lumière qui émanait de toi, ta beauté intérieure, ton essence, qui

resplendissait, mais qui, en même temps semblait entravée, prisonnière des formes que tu t'imposes, l'habit et les préceptes du moine, les rituels comme celui du repas, ce monastère. Et alors j'ai ressenti en même temps un grand amour et une grande compassion pour toi. Et j'ai pensé que je devais partager avec toi ce que j'avais vu et ressenti. Alors, quand nous avons commencé à parler, les questions indiscretes que je t'ai posées sont venues spontanément, probablement pour provoquer l'ouverture nécessaire pour ce partage. J'espère que tu ne m'en veux pas si je viens de nouveau, après Monica, bousculer ta vocation monastique.

— Au contraire, je te remercie d'avoir eu le courage de provoquer cette ouverture en moi. J'ai appris à accepter avec reconnaissance les messages de l'univers, les synchronicités qui se manifestent dans ma vie de façon généralement imprévue, même si elles sont parfois douloureuses et difficiles à intégrer. Mais, comme tu disais tout à l'heure, qui est-ce qui les trouve douloureuses et difficiles à accepter ? Certainement pas l'essence lumineuse que tu as vue briller en moi ce matin.

« Il y a trois ans, une série d'événements m'ont conduit ici, ce choix m'avait semblé évident et, malgré les épreuves et les difficultés, pendant ces années je me suis toujours senti en profonde harmonie, et n'ai jamais remis en question ma décision. Mon essence semblait parfaitement épanouie dans la forme du moine Ananda. Il y a deux mois, un premier doute est apparu, que j'ai toutefois réussi à dénier ou à ignorer. J'ai refusé d'aborder le problème, et ajourné le moment de répondre aux questions que tu m'as posées tout à l'heure.

— J'espère que ma visite ne va pas simplement te plonger dans le doute et la confusion, mais aussi t'apporter le rayon de lumière qui te permettra de dissoudre l'obscurité et de retrouver l'harmonie avec la clarté de ton essence. Comment te sens-tu, Ananda ? N'hésite pas à me dire franchement si tu es d'accord que nous poursuivions notre conversation ou si tu désires que je te laisse seul. Si tu préfères, je pourrais revenir te voir une autre fois...

— Tu peux rester, Maryse. Je me sens tout à coup très calme, comme dans un autre monde, très paisible. Toutes les turbulences ont disparu, et aussi les personnages qui s'agitaient à l'intérieur de moi, le moine et ceux qui remettent en cause son autorité. C'est une sensation étrange, comme si j'étais dans une profonde méditation, et en même temps tout à fait détendu et disponible à notre conversation. Est-ce ta présence qui provoque ce nouvel état de conscience en moi ?

— Oui, c'est possible. Si je ne suis pas un maître, on m'a souvent dit que j'étais une dakini, et que j'avais une forte influence sur les hommes qui se connectent à mon énergie. Mais ce sont probablement des croyances qui ne sont pas admises dans la tradition du théravada.

— Depuis que je suis moine, j'ai rejeté toutes les croyances et doctrines qui s'écartent des enseignements originaux du Bouddha, que j'ai alors considérés comme la seule vérité. C'est curieux, car auparavant j'étais plutôt ouvert, je m'étais intéressé à plusieurs autres voies spirituelles, et soudain elles se sont comme refermées et effacées de ma mémoire. Et quelle est alors l'énergie que la dakini Maryse est venue me transmettre ?

— Si je veux la résumer en un mot, Ananda, c'est l'énergie tantrique. J'ai aussi été en contact avec de nombreuses traditions, le bouddhisme vajrayana, le zen et le chan, des traditions indiennes, comme l'advaita-vedanta, le soufisme, le taoïsme. Je n'ai jamais été très attirée par l'étude, par les gros livres techniques et les enseignements ésotériques, et n'aime pas beaucoup non plus les pratiques formelles et les rituels. J'aime les choses simples, les enseignements qui s'expriment par quelques phrases, par un poème, et qui s'adressent au cœur plus qu'au mental. Pour moi, la pratique c'est la vie, tout ce qui se présente dans le quotidien, les expériences de chaque instant. Voilà comment je comprends le tantrisme. Les événements de la vie ne sont pas séparés de l'état éveillé, de la pure conscience qui est notre essence. Ils sont simplement sa manifestation, son jeu, qui s'exprime sous des formes variées et changeantes, et sont, pour le tantrika, un constant émerveillement.

« C'est facile, car il n'y a rien à faire, sinon se laisser vivre dans la spontanéité frémissante de l'instant présent. Le tantrisme est une voie directe. Il n'y a pas de pratiques ni de purifications à accomplir pour atteindre une réalisation dans le futur, puisque notre essence est déjà, et a toujours été, éveillée. Cette voie est clairement exprimée dans le shivaïsme du Cachemire, une tradition très ancienne qui serait à l'origine des voies tantriques qu'on rencontre dans certaines écoles du bouddhisme. Malheureusement, celles-ci ont souvent encombré cette voie si simple de leurs dogmes et de leurs rituels.

« J'ai découvert une saveur tantrique dans le petit livre de Maître Sati. C'est une des raisons qui m'a incité à venir en Thaïlande.

— La voie tantrique est souvent assimilée à des pratiques sexuelles, et dans ce sens, elle est bien sûr très éloignée de ce nous pratiquons ici.

— C'est une interprétation abusive du tantrisme qui est courante en Occident. Comme la pratique tantrique comprend tous les aspects de la

vie humaine, le sexe n'est pas rejeté, comme il l'est dans de nombreuses voies spirituelles et religieuses. Dans le tantrisme, il n'y a pas d'interdits, ni de limites, toutes les expériences sont bienvenues. Mais pour ceux qui vivent dans un contexte où il existe des interdits ou des limitations, il n'y a pas de manque. Ainsi un moine peut très bien pratiquer le tantrisme en respectant ses vœux et ses règles, comme moi-même je pratique le tantrisme en respectant les lois de la société et les limitations de mon environnement.

« La vie devient un jeu, ou un art, un art total, où la totalité est contenue dans la perception qui en émane à chaque instant, puisqu'elle en est la source. La seule chose qui change, c'est la façon de voir la vie, comme une quête, une lutte constante pour atteindre quelque chose, ou bien comme une présence tranquille et joyeuse à ce qui est.

— Je comprends ce que tu entends par tantrisme, qui me semble bien correspondre, d'une certaine manière, à ce qu'enseigne Maître Sati, même si, par ailleurs, il a toujours fermement soutenu la voie monastique. Quant à moi, en ce moment, je n'ai pas l'impression que c'est ce que je pratique. Il faut sérieusement que je remette en question mes motivations et le sens de ma vie de moine.

— Justement, tant qu'il y a des motivations, des intentions dans la vie, et le besoin d'y trouver un sens, on n'est pas dans une voie directe, mais dans une voie progressive. On cherche quelque chose qui manque, qui fait défaut, et on établit une stratégie d'actions, de pratiques, pour l'obtenir dans le futur et, pour justifier cette quête, on s'efforce de lui donner un sens. Alors que la vie n'a pas de sens, ni de but, il n'y a pas de mission à accomplir. C'est un jeu qui se joue spontanément, pour le plaisir, indépendamment d'un joueur qui aurait l'espoir de gagner ou la crainte de perdre. Tout dans la vie est jeu, c'est pourquoi la vie est merveilleuse... quand on cesse de la prendre au sérieux et de penser qu'elle devrait répondre à des attentes.

« C'est à toi de voir où et comment tu te situes dans ce jeu. Et si la vie que tu mènes ici est vraiment un jeu, et un jeu de chaque instant. Si c'est le cas, si ta vie de moine est un jeu, pas de problème. Mais si ce n'est pas le cas, il ne te suffira pas de changer d'habit pour que ta vie devienne un jeu. Pour celui qui sait jouer, toutes les formes sont appropriées, la joie est toujours présente, mais pour celui qui a oublié le jeu, ce sont les problèmes et les souffrances de la vie qui sont toujours présents. »

## Marlène et Antimoine

Antimoine a prévenu Marlène de sa visite. Elle entend un bruit de cloche qui se rapproche et aperçoit un bonze, le crâne rasé et vêtu d'une robe orange, qui arrive en frappant à chaque pas sur le petit gong qu'il tient à la main. Elle reconnaît un moine avec qui elle allait parfois discuter à Luang Prabang, Maître Soun. Il est l'abbé d'un petit monastère, le Vat Xieng Muan, et il parle bien le français. Il lui a enseigné, au cours de leurs rencontres, les bases du bouddhisme et de la méditation.

« Bonjour Maître, qu'est-ce que vous faites ici ? lui demande Marlène en s'inclinant respectueusement devant lui.

— Bonjour Marlène, je suis Antimoine. Je jouais le rôle de Maître Soun à Luang Prabang, et je voulais te rappeler les bons souvenirs de nos longues discussions sur le bouddhisme. Comme il n'est pas très approprié, pour un moine bouddhiste, de prendre une femme dans ses bras, même s'ils sont de lumière, je vais changer d'apparence pour te saluer plus chaleureusement. »

Maître Soun se transforme en un beau jeune homme de type asiatique, vêtu d'un sarong et d'une tunique vert vif. Le rose de Marlène et le vert d'Antimoine fusionnent, pas dans une explosion ou un feu d'artifice de lumière, comme Marlène en avait maintenant l'habitude, mais dans une union paisible qui lui fait penser à deux boules de glace, framboise et pistache, qui fondent au soleil et se mélangent lentement en un liquide moiré.

« Tu me sembles bien différent des autres âmes, Antimoine. Explique-moi qui tu es.

— Oui, les autres sont des artistes, et sont plus exubérants. Moi je suis un religieux et j'incarne, dans la famille, tous les aspects spirituels. Mais, derrière les apparences et le rôle que je joue, je suis aussi un artiste, à ma manière. Mon travail est d'intégrer le spirituel, le sacré, dans l'art. Et de montrer comment la dévotion, la méditation, le renoncement, l'amour et la compassion pour autrui sont aussi des formes d'art. J'introduis un côté sacré, religieux, spirituel dans les scénarios qui se déroulent souvent dans un monde laïque, agnostique et surtout très matérialiste. L'art sacré a un effet profond sur la société et peut provoquer des mutations, alors que l'art profane et commercial a peu d'effets bénéfiques, il parvient rarement à élever le niveau de conscience des humains.

« Il faut bien comprendre que le sacré n'est pas nécessairement lié à la vie d'un renonçant, d'un religieux ou d'un ascète. Il est beaucoup plus



subtil et peut se manifester dans toutes les formes extérieures, même celles qui semblent les plus éloignées de la religion. C'est un ingrédient qui appartient spontanément à tous les états de conscience supérieurs. Il est souvent inconscient, même si cela peut sembler paradoxal. Il correspond à une prépondérance du cœur sur le mental. Lorsque le niveau de conscience s'élève, le cœur s'ouvre et devient le centre à partir duquel l'être fonctionne. Dans les basses fréquences, c'est l'esprit qui dirige, avec sa logique, ses concepts, ses croyances, et qui veut tout contrôler afin de maintenir son pouvoir et son autorité. Mais comme ce pouvoir et cette autorité sont basés sur la peur et une vision erronée de la réalité, ils maintiennent l'être dans les basses fréquences et l'empêchent d'évoluer vers la lumière. Le sacré et le spirituel brisent les murs de la prison du mental et permettent l'ouverture du cœur. Et quand le spirituel et l'art agissent main dans la main, ils ont un grand pouvoir et provoquent des transformations profondes des êtres qui se trouvent dans leur champ d'influence. »

— Mais alors, Antimoine, qu'est-ce qui fait qu'un art est considéré comme sacré ?

— C'est une bonne question, Marlène, à laquelle il n'est pas facile de répondre, car la limite entre l'art sacré et l'art profane n'est pas clairement définie. Ainsi, l'art sacré a souvent des aspects profanes et, inversement, l'art profane peut avoir des aspects sacrés.

« D'abord, ce n'est pas le sujet qui rend une œuvre sacrée, même si la plupart des œuvres qu'on rencontre dans les lieux saints sont des œuvres sacrées. C'est surtout le niveau de conscience, l'ouverture du cœur et la motivation de l'artiste qui importent. Ces trois aspects vont, bien sûr, intervenir dans le choix d'un sujet et dans la manière de le traiter. Un artiste hautement spirituel va percevoir toute chose d'une manière sacrée, et sa perception va se manifester spontanément dans ses œuvres. Mais le sujet peut aussi avoir un effet sur l'artiste et sur son niveau de conscience. Un artiste qui décide de participer à la décoration d'une église pour des raisons purement commerciales, va, en travaillant dans un lieu saint et en peignant des sujets sacrés, élever son niveau de conscience et créer une œuvre sacrée.

« Il faut comprendre aussi que le sacré n'existe pas seulement dans les lieux saints et les sujets religieux, loin de là. Ce qui est le plus sacré, dans l'environnement humain, c'est la nature. Et comme l'être humain fait partie de la nature, même s'il l'oublie souvent, il est un être sacré. Pour aller plus loin, on peut dire que tout est sacré, car tout fait partie de la nature, même les constructions et les fabrications humaines,

puisqu'elles sont réalisées par des êtres sacrés et avec des matières premières qui proviennent toutes, d'une manière ou d'une autre, de la nature.

« Dans l'absolu, donc, tout est sacré. Un être éveillé voit le sacré en toute chose. Ce qui fait la différence, c'est la perception, ou plutôt la manière dont le mental interprète la perception. C'est là qu'intervient le niveau de conscience, car il a une influence sur l'interprétation de la perception. Ainsi, le même objet sera perçu différemment par des personnes qui ont des niveaux de conscience différents.

« Un point intéressant est que les objets aussi semblent imprégnés d'une certaine conscience. J'entends ici les objets perçus par les sens, qui ne sont pas seulement les objets matériels vus, touchés, goûtés ou sentis, mais aussi les objets non matériels, entendus, comme les sons et la musique, ou saisis par le sens du mental, comme les idées – qu'elles soient transmises par la vue, en lisant un livre, ou par l'ouïe, en écoutant un discours. Parmi ces objets imprégnés de conscience, on trouve les œuvres d'art.

« Le mot « conscience » peut prêter à confusion, car il est utilisé dans de nombreux sens différents, à défaut de mots plus précis dans notre langage. On emploie souvent les termes « fréquence », « vibration » ou « niveau vibratoire » pour exprimer le niveau de conscience d'un objet matériel. Pourtant il s'agit probablement de la même chose. Les scientifiques, sur la terre, commencent à découvrir, avec la physique quantique, que quand on recherche la composition de la matière, au-delà des atomes et des particules, on trouve un élément qui n'est plus matériel, un élément de conscience, précisément, dont les sages avaient déjà pressenti l'existence depuis des millénaires. L'univers serait donc conscient, ainsi que toute la matière qui le constitue, qu'elle soit vivante ou inanimée.

« Certaines œuvres d'art élèvent le niveau de conscience de la personne qui les contemple, car l'œuvre transmet le niveau de conscience de l'artiste. Ce phénomène n'est pas limité aux œuvres d'art, il se produit dans une certaine mesure avec tous les objets des sens. Les personnes et les lieux ont également la propriété de transmettre leur niveau vibratoire. Toutefois, si les œuvres d'art, les objets, les lieux et les personnes peuvent élever le niveau de conscience, ils peuvent aussi le faire baisser. C'est pourquoi il est très important que les humains choisissent avec discernement les lieux qu'ils fréquentent, les personnes qu'ils côtoient ainsi que les objets et œuvres d'art qui meublent leur environnement.

— Mais alors, qu'est-ce qui détermine le niveau vibratoire d'une œuvre ou d'un objet ?

— La fréquence d'un objet matériel dépend de nombreux facteurs. D'abord, dans une certaine mesure, des matériaux dont il est constitué. Ensuite des contacts que cet objet a eus avec la vie, qu'elle soit humaine, animale ou végétale. Si l'objet est en bois, le niveau vibratoire de l'arbre qui a fourni le bois – ou celui de l'éléphant s'il est en ivoire – aura une incidence. Le niveau de conscience de ceux qui ont abattu l'arbre ou tué l'éléphant joue aussi son rôle, ainsi que celui de toutes les personnes impliquées dans le transport, le stockage et la vente des matériaux. À partir des matériaux de base, la manière dont l'objet est produit a une grande importance. Sa fréquence n'est pas la même s'il est fabriqué automatiquement par une machine ou s'il est façonné à la main, avec amour, par un artiste ou un artisan.

« Une fois l'objet terminé, son niveau vibratoire est influencé non seulement par l'histoire des matériaux utilisés et de sa fabrication, mais par son histoire en tant qu'objet. De nouveau, les personnes qui l'ont transporté, vendu, puis celles qui l'ont possédé et toutes celles qui ont été en contact avec lui. Les lieux où il a été entreposé, utilisé, placé, exposé ont aussi leur importance. Une œuvre d'art qui est admirée par des milliers de personnes chaque jour dans un musée, ou la statue devant laquelle des millions de personnes sont venues se prosterner, s'imprègne de l'admiration ou de la dévotion de toutes ces personnes et renvoie cette énergie à tous ceux qui se trouvent dans son environnement. C'est ce qui crée la très haute fréquence des objets et des lieux sacrés. Celle-ci est bien sûr très différente dans les prisons, les endroits où des gens ont été torturés, les anciens camps de concentration, sur les champs de bataille ou dans les hôpitaux, où c'est la souffrance humaine qui imprègne les objets et l'environnement.

« On comprend ainsi l'importance des objets et de leur niveau vibratoire sur les êtres. Dans le monde moderne, où la plupart des objets sont fabriqués industriellement et où c'est la vibration des machines qui les imprègne, les œuvres d'art et les rares produits artisanaux ont un rôle important à jouer, car ils transmettent des émotions et des énergies positives et élèvent le niveau de conscience de ceux qui les côtoient. Les contacts avec la nature sont aussi un excellent moyen de se ressourcer et de se purifier de toutes les vibrations négatives qui dominent le monde des objets industriels et de la technologie.

« Voilà la partie théorique de notre entretien, qui concerne l'art sacré et le niveau vibratoire des œuvres d'art. Est-ce que tu as des questions sur ce sujet avant que nous abordions la partie pratique ?

— Si j'ai bien compris ce que tu m'as enseigné, Antimoine, d'une part l'art sacré a une influence sur le niveau de conscience des humains, et donc sur leur comportement, mais en même temps c'est le niveau de conscience des humains qui ont créé ou été en contact avec l'œuvre qui détermine le niveau vibratoire de l'œuvre.

— Il y a une interrelation qui agit dans les deux sens. Cela va même plus loin, car tout est en interrelation dans l'univers. Il n'y a pas d'entités séparées et indépendantes de la totalité. Cette interrelation est ce qui constitue la manifestation, ce que les humains appellent le monde, et qui permet son fonctionnement. C'est un système de relations et d'échanges extrêmement complexe qui se régule et s'harmonise spontanément par lui-même. Il n'y a pas de pouvoir ou d'agent extérieur qui le dirige ou le contrôle. Cette harmonie dépend d'un équilibre très subtil, qui a toutefois la capacité d'évoluer. Les niveaux de conscience – dont Vanille, Zéphyr et Myrtille t'ont déjà parlé plus en détail – sont un des facteurs clés de cet équilibre, non seulement à tous les stades de la manifestation, mais en particulier sur le plan humain. Le niveau de conscience conditionne la constriction ou l'expansion des soixante-quatre codons du code génétique, l'ADN, qui dirige tout le fonctionnement humain, autant physiologique que psychologique, et donc le comportement des individus, qui conditionne celui de la société. Pour l'instant, l'équilibre se maintient à un niveau trop bas pour permettre la floraison d'une société basée sur la bienveillance, l'abondance, l'égalité et la liberté. C'est pourquoi ceux qui sont dans un haut niveau de conscience doivent faire tout leur possible pour élever le niveau de conscience de la majorité. Et l'art sacré est un des moyens dont ils disposent. L'art sacré dans un sens large, comme je te l'ai expliqué tout à l'heure. Est-ce que c'est plus clair ?

— Oui, merci Antimoine. Si je comprends bien, l'environnement et les objets, dont font parties les œuvres d'art, ont un important rôle à jouer dans la transmission des hauts niveaux de conscience.

— Absolument, car si les hautes vibrations peuvent se transmettre à distance, d'âme à âme comme on pourrait dire, il semble que pour les êtres qui sont dans les bas niveaux de conscience, le contact direct soit plus efficace. Peu de personnes ont la possibilité de rencontrer physiquement, même une fois dans leur vie, un saint ou un grand sage, mais des millions de personnes ont quotidiennement l'occasion de passer

devant une cathédrale ou un monument historique, d'écouter une symphonie, de lire un chef-d'œuvre littéraire, de regarder une peinture ou simplement de côtoyer un objet chargé d'une haute vibration. C'est pourquoi leur environnement et les objets qui le meublent sont très importants pour les humains.

« Si c'est clair, nous allons aborder maintenant la partie pratique, c'est-à-dire parler des scénarios que tu as vus, ceux que j'ai composés et ceux dans lesquels j'ai joué.

— Avec plaisir. J'apprécie beaucoup de regarder les scénarios, surtout ceux qui me concernent personnellement ou racontent l'histoire de quelqu'un que je connais. Vos explications donnent un caractère plus vivant à ces scènes et m'aident à mieux les comprendre. Car j'ai parfois de la difficulté à les situer dans leur contexte et à percevoir de quelle manière j'y suis impliquée.

— Je comprends ta difficulté, Marlène, aussi, avant d'aborder le rôle de Jérôme, je voudrais faire une parenthèse concernant le facteur temps, qui doit parfois te sembler un peu déconcertant par ses incohérences. Nous naviguons en effet entre deux perceptions différentes du temps, le temps terrestre, qui est linéaire, chronologique et régulier, et qui prévaut à l'intérieur des histoires terrestres, et l'intemporalité du monde des âmes. Si nous ne sommes pas soumis au temps, nous devons en tenir compte dans nos scénarios, et nous vivons dans le temps dès que nous nous incarnons sur la terre. Comme le livre de Philippe est un scénario dans lequel nous intervenons en tant qu'âmes, nous sommes, dans son cadre, également soumis au temps chronologique et linéaire, ce qui peut créer une certaine confusion pour toi, qui vit en même temps dans ces trois temps différents : le temps terrestre, l'absence de temps des âmes et le déroulement temporel du livre.

« Un autre motif de confusion est que les scénarios que tu as vus montrent en général des épisodes courts de la vie des personnages, avec souvent des périodes de plusieurs années terrestres entre ces épisodes. Il faut noter que si tous les épisodes se retrouvent finalement dans une logique chronologique terrestre, nous ne les créons pas nécessairement, et même rarement, dans l'ordre chronologique. Ainsi les personnes que nous mettons en scène ressentent souvent, dans leur vie quotidienne, des incohérences qu'elles ne parviennent pas à expliquer, en particulier en ce qui concerne le temps, la succession des événements et la causalité. Parfois, elles ne discernent pas clairement si un événement est la cause ou l'effet d'un autre. Ce qui complique encore les choses, c'est non seulement que plusieurs âmes différentes s'incarnent souvent à tour

de rôle dans le même personnage terrestre, mais que l'âme qui dirige le scénario change aussi. La personne ressent alors des changements inexplicables dans sa vie, elle a l'impression que soudain son destin prend une nouvelle direction, ou qu'elle est devenue quelqu'un d'autre.

« Si les différentes manières dont nous jouons avec le temps et les changements d'âmes peuvent ressembler à des fantaisies que nous nous autorisons, elles sont intentionnelles. Leur but est d'aider les humains à abandonner leur vision rigide de la nature de l'existence et de leur identité individuelle.

— Merci pour ces précisions. Une autre chose que je trouve difficile, c'est de reconnaître ces différents personnages, car souvent ils se ressemblent.

— Je comprends. En effet, ces personnages ont d'étranges similitudes, et semblent parfois se confondre. Mais Boris t'expliquera mieux que moi ce phénomène, c'est un sujet qui lui tient à cœur.

« Parlons maintenant de Jérôme, un personnage un peu mystérieux. Il a vécu à Tahiti avant de s'installer en Thaïlande. C'est un artiste, qui peint et écrit. Il s'intéresse à tout ce qui concerne la spiritualité et l'ésotérisme et pratique diverses thérapies. Je ne t'en dis pas plus. Tu as une forte connexion avec Jérôme et, comme te l'ont annoncé Élixir et Myrtille, tu vas le rencontrer.

« Lorsque j'ai joué le rôle de Jérôme, je me suis retrouvé dans mon élément et j'ai vécu des expériences très enrichissantes, tant en Polynésie qu'en Asie. Une chose que je désirais approfondir dans cette vie était le sujet des vies antérieures, dont parlent deux des scénarios que tu as vus. Le troisième, la constellation familiale, est similaire, puisque des humains ont accès à des événements qui ne font pas partie de leur vie. Un des épisodes de cette scène concerne directement ta famille. Curieusement, ta sœur aînée y participe, ainsi que Jérôme, qui te voit à deux reprises à la place de Brigitte. C'est donc une première rencontre entre Jérôme et toi.

— Cette scène est très étonnante. Je ne m'y attendais pas du tout et j'ai ressenti bien sûr une très forte émotion. Curieusement, ma sœur ne m'en avait jamais parlé. J'ai été touchée non seulement par tout ce que j'ai appris à propos de mon père, mais aussi par ce premier contact avec Jérôme. D'ailleurs je me suis senti beaucoup plus proche du Jérôme de ce scénario que de celui des deux autres. Comment expliquer cette différence de perception ? Est-ce simplement parce que je suis impliquée dans cette scène et non dans les deux autres ?

— C'est probablement une des raisons. Mais il faut noter aussi que si c'est moi qui joue le rôle de Jérôme dans les trois scénarios, celui de Tahiti est dirigé par Élixir, celui de Hong Kong par Alba et celui de Savoie par Myrtille. Cela explique la différence de saveur entre ces trois scènes.

— Merci, Antimoine, je comprends. Au début, j'étais un peu déstabilisée par tout ce qui défiait la logique terrestre, maintenant j'apprécie beaucoup ces incohérences et ces côtés mystérieux, et je trouve que c'est ce qui donne tout le charme et le piment au jeu de la vie.

— Oui, pour jouer, il faut cesser de prendre les choses au sérieux, et surtout de se prendre au sérieux, c'est-à-dire pour une personne. Il faut que cela reste un jeu, dans lequel nous pouvons mettre toute notre imagination, notre fantaisie et notre humour, afin que notre amour pour les humains se manifeste toujours d'une manière ludique et joyeuse, même s'ils ne s'en rendent souvent pas compte.

« Pour en revenir à Jérôme, ce que j'ai appris dans ces expériences, c'est que nous ne sommes pas un personnage unique, prisonnier d'un destin individuel séparé, limité aux quelques décennies qui séparent sa naissance et sa mort terrestres. Mais que nous pouvons vivre en même temps, et tout aussi intensément, à d'autres époques, dans d'autres lieux et dans la peau d'autres personnages. Les humains, comme ils ont toujours besoin de trouver une logique à ce qui leur arrive, ont imaginé le concept des vies antérieures. Mais il s'agit de bien plus que cela. Il s'agit de ne plus être cette petite entité séparée qui vit sa petite vie humaine dans son petit coin, mais de participer à la manifestation sous toutes ses formes, dans sa totalité. C'est pourquoi ces expériences de vies antérieures, comme celles de mort imminente, créent une grande ouverture et donnent accès à une nouvelle dimension illimitée. Nous ne sommes plus des êtres minuscules perdus à l'intérieur d'un immense univers effrayant, mais cet immense univers est en nous, et nous en ressentons toutes les pulsations. C'est un renversement complet de la vision. Et aussi une remise en question de ce qu'est la réalité. Est-elle les circonstances matérielles de notre vie quotidienne dans l'état de veille, un enchaînement d'événements conditionnés dont le contrôle semble la plupart du temps nous échapper ? Ou est-elle un ensemble de mondes dans lesquels nous pouvons évoluer selon notre inspiration et notre bon plaisir ? Qu'en penses-tu, Marlène ?

— Quand je regarde ma vie terrestre avec le recul de ce que j'ai appris et découvert ici, j'ai l'impression qu'il y a un peu des deux, qu'elle se situe entre ces deux extrêmes. Ou alors, pour revenir à ce dont nous

parlions plus tôt, que notre perception de la réalité dépend de notre niveau de conscience.

— Oui, tu as tout à fait raison. On en revient toujours à la conscience. Il faut noter toutefois que même si la capacité de voyager librement à travers tous les mondes relève d'un niveau de conscience bien supérieur à celui qui se croit emprisonné dans un destin douloureux et inévitable, il concerne toujours la réalité relative et changeante du monde phénoménal. La conscience suprême, ou pure conscience, se situe au-delà de la réalité phénoménale, sous ses innombrables formes. C'est un espace indescriptible, puisque le langage est limité à l'évocation des phénomènes conditionnés. Si on essaie de l'approcher avec des concepts dualistes, on parlera d'une absence de mots, donc de silence, d'une absence d'activité, donc de tranquillité, d'une absence de souffrance, donc de joie. C'est au pressentiment de cet espace que m'ont conduit ces expériences de la vie de Jérôme. Le pressentiment n'étant pas encore la réalisation !

— Quand tu parles de tes expériences spirituelles terrestres, et des fruits que tu en as tirés, Antimoine, j'ai l'impression que tu as atteint, ou entrevu, sur la terre, des niveaux de conscience qui sont supérieurs à ceux que tu possèdes ici en tant qu'âme. C'est un point que je ne saisis pas encore très bien.

— Tu as tout à fait raison, Marlène. C'est un point important que je vais aborder rapidement avant de passer au scénario d'Antoine, qui, comme tu l'as vu, concerne directement la voie spirituelle. Même si nous avons un niveau de conscience élevé, en tant qu'âmes, plus élevé que la grande majorité des humains, pour atteindre les niveaux supérieurs, nous devons passer par la forme humaine. Les bouddhistes disent que la forme humaine est la plus précieuse, car c'est la seule qui permette d'atteindre l'illumination. C'est une des raisons pour laquelle nous continuons, dans le cadre du jeu, à nous incarner sous la forme humaine, malgré les côtés douloureux de ces expériences. Lorsque nous parvenons, sur la terre, à élever notre niveau de conscience au-dessus de celui que nous avons ici auparavant, nous conservons ce nouvel état de conscience à notre retour. C'est ainsi que nos expériences terrestres nous permettent d'évoluer. Dans les scénarios, nous plaçons toujours des circonstances propices à des réalisations spirituelles. Malheureusement, les humains ne savent souvent pas en profiter.

— Merci Antimoine. Je suis de plus en plus émerveillée par le jeu, et tous les nouveaux aspects que je découvre à chacune de mes rencontres avec vous.



— L'émerveillement est une des qualités de la conscience éveillée. À un certain niveau, tout est émerveillement, chaque instant de la vie, car il est une expression de la joie. La réponse, alors, est une infinie gratitude.

— Je sens que cet émerveillement est très vivant en toi. Il irradie de tout ton être et inspire chacune de tes paroles. C'est la merveille que je ressens en ta compagnie.

— Je te remercie, Marlène. Nous allons parler maintenant d'Antoine, que tu as bien connu. Cet architecte, artiste, bon vivant, a eu une révélation à un certain moment de sa vie – alors qu'il vivait une liaison tumultueuse avec Pamela, une femme qu'il avait rencontrée en Australie. Il a pressenti que la vie mondaine et matérielle qu'il menait depuis son adolescence, basée sur la recherche incessante des plaisirs des sens, ne pouvait pas être la véritable vie, mais que l'existence devait avoir une autre dimension qui lui échappait. À ce moment-là, il s'est souvenu d'un moine zen qu'il avait rencontré à Paris, qui irradiait la paix et le silence intérieur. C'est alors qu'il a commencé à explorer le domaine spirituel et à étudier le bouddhisme. Pendant les premières années, il a connu un grand enthousiasme, il dévorait tous les livres qu'il trouvait sur le bouddhisme et pratiquait la méditation avec la passion du débutant. Après son retour en France, Monica, qui était aussi passionnée que lui, l'a encouragé sur cette voie. Ils passaient leurs week-ends et leurs vacances dans des centres bouddhistes et se déplaçaient sans hésiter pour suivre les enseignements de maîtres réputés.

« Quelques années plus tard, toutefois, Antoine a connu une nouvelle crise de conscience. Même s'il menait une vie plutôt agréable, il a commencé à ressentir une lassitude, et une certaine insatisfaction, dans son travail d'architecte, dans sa vie conjugale avec Monica, et même dans les séances du groupe de méditation. Il lui semblait maintenant que c'était cette vie régulière, composée de routines et d'habitudes, qui ne pouvait pas être la véritable vie. Il avait l'impression de mener une vie bourgeoise, dont la partie spirituelle ne lui semblait qu'un autre loisir futile. Il pensait qu'il traversait un mauvais passage, et il a essayé de se convaincre que s'il persévérait, sa pratique spirituelle l'aiderait à résoudre son problème.

« Mais cela n'a pas été le cas, au contraire, l'insatisfaction augmentait et s'est transformée au fil des mois en un désenchantement profond pour la vie qu'il menait. L'émerveillement dont nous parlions tout à l'heure avait disparu de sa vie quotidienne et avait fait place à une sorte de morosité. Il faut noter que Monica ne ressentait pas du tout la même chose, elle a toujours conservé sa bonne humeur et sa joie intérieure,

mais, à un certain moment, Antoine a cessé d'y être sensible. C'est alors qu'ils ont pensé qu'il avait besoin de changement et qu'ils ont décidé de partir pour un an en Asie.

« Au début, les distractions du voyage ont eu un effet positif. Mais peu à peu il a trouvé que le voyage n'était qu'une nouvelle routine, et le désenchantement l'a repris. Même la présence de Monica, avec laquelle il passait maintenant tout son temps, commençait à lui peser. Il avait envie de solitude. Pendant leur retraite dans le monastère thaïlandais, les hommes et les femmes vivaient séparément, et le célibat était un des huit préceptes qu'ils étaient tenus de respecter. Comme il faisait beaucoup de méditation, et passait la plupart de son temps seul et en silence, Antoine a connu une période de sérénité et de paix intérieure. Il pensait avoir trouvé le remède à son insatisfaction.

« Mais, à leur retour en France, les difficultés et les souffrances ont augmenté une nouvelle fois, et une suite d'événements l'ont conduit, d'une façon semble-t-il inévitable, à la vie de moine.

— Comme tu décris sa vie, il semble vraiment qu'Antoine ait été la proie d'un destin, ou d'un jeu, sur lequel il n'avait aucun contrôle. Et alors, sa vie de moine, même si elle paraissait lui avoir apporté la paix et la tranquillité qu'il ne trouvait pas dans la vie du monde, n'était-elle pas qu'une autre illusion, peut-être plus agréable, dont il était sans le savoir la victime ?

— Oui, exactement, et c'est là qu'était le piège. Car quand on mène une vie insatisfaisante, c'est la souffrance qui devient la motivation de la quête et qui nourrit le besoin de changement. Mais quand on pense avoir trouvé une vie paisible et agréable, ou qui semble promettre une paix et un bonheur durables, pourquoi changer et chercher autre chose. Il ne faut toutefois pas généraliser, chacun perçoit la vie de moine d'une manière différente. Si elle était paisible et agréable pour Ananda, pour d'autres elle est une épreuve quotidienne qui aiguisent leur assiduité à pratiquer, et une voie appropriée pour toute leur vie. Pour Antoine, ces années passées au monastère n'ont pas été inutiles, loin de là. Après son enfance paisible, sa jeunesse insouciante et frivole, sa vie d'adulte où il avait l'impression de s'embourgeoiser, il découvrait une nouvelle vie paisible à l'écart de la société. Mais il était toujours dans la vie du monde, sous une autre forme, c'est tout. Et cela, dans l'indulgence de son bonheur paisible, pendant des années il a refusé de le voir. Jusqu'à ce que sa dakini, d'abord sous la forme de Monica, puis de Maryse, vienne le sortir de son sommeil béat.

— Et alors ? Car la vie d'Antoine ne s'arrête pas là. Est-ce que ton scénario continue ? Je suis curieuse.

— Blue t'en dira plus sur la suite de la relation entre Maryse et Ananda, qui pourrait constituer un nouveau scénario, un nouvel épisode de la vie d'Antoine. La conclusion de mon scénario est que le véritable contentement n'existe que dans l'acceptation totale et inconditionnelle de tous les aspects de la vie. Quand toutes attentes, quêtes, intentions se dissolvent, car il n'y a plus de futur prometteur, plus rien à changer, les choses sont parfaites comme elles sont. Tous les innombrables aspects de la vie se manifestent dans l'éternel présent, un espace de paix, de silence et de tranquillité. Et aussi dans le frémissement constant de l'émerveillement. C'est le paradoxe de la voie tantrique. La tranquillité et le silence des états méditatifs ne sont pas différents des activités trépidantes et des émotions intenses de la vie mondaine. Les êtres émergent du silence, mais personne ne vit la vie trépidante.

— La voie tantrique, que je t'entends défendre avec passion, me semble à l'opposé de la vie de moine. Je présume que c'est pourquoi tu as choisi le nom d'Antimoine.

— Tu as tout compris, Marlène. »

## Federico et Manisha

« Manisha, puisque nous ne retrouvons pas le manuscrit des souvenirs de notre vie commune, je te propose, dit Federico, de prendre une feuille blanche et de commencer une nouvelle page de notre histoire. Si nous avons oublié le passé, c'est un signe que nous devons accepter de nous en détacher pour vivre le présent. »

Federico avait reçu, ce matin-là, un téléphone de Manisha, une poète indienne. Elle revenait d'un congrès de poésie mystique à Adélaïde, en Australie. Erika lui avait parlé de lui et elle désirait le rencontrer. Federico lui avait donné rendez-vous pour dîner dans un joli restaurant de cette petite ville frontière située au bord du Mékong.

Quelques tables de bambou recouvertes de nappes violettes sont disposées sous le grand banian. Des lampions blancs en forme de dodécaèdres reliés par de longues guirlandes de papier doré diffusent une lumière tamisée. La terrasse de bois surplombe le fleuve devant la

façade de bois sculpté de cette ancienne demeure coloniale. Des serveuses vêtues de sarongs verts et de blouses de soie blanches attendent les clients et sourient à Federico. Il est arrivé un peu trop tôt et s'est installé à une table située dans la pénombre, un peu à l'écart. Il attend patiemment son mystérieux rendez-vous avec l'inconnue. Les falots des barques de pêche descendent lentement au fil du courant.

Manisha porte une minirobe blanche, moulante et décolletée, qui semble suspendue aux deux fines bretelles qui tracent deux lignes parallèles sur ses épaules nues aux reflets mauves. Elle est grande, mince et souple. De longs cheveux noirs lui tombent jusqu'au milieu du dos. Ses sandales blanches à hauts talons créent la tension subtile qui met en valeur ses belles jambes. Federico la reconnaît tout de suite. Manisha le reconnaît aussi, car elle se dirige sans hésiter vers lui.

D'où se connaissaient-ils ? Impossible de le savoir. Manisha est indienne. Elle vit à Rishikesh, patrie de la famille de sa mère. Son père est anglais. Elle a passé son adolescence à Londres et a ensuite fait des études de lettres à Cambridge. Elle vient de passer six mois en Australie et a décidé, avant de retourner en Inde, de visiter l'Asie du Sud-Est. Erika, avec qui elle a sympathisé à Adélaïde, lui a beaucoup parlé de la Thaïlande.

Federico n'est jamais allé ni à Rishikesh ni à Adélaïde et, à l'époque où Manisha était en Angleterre, il vivait à Florence, sa ville natale où il a fait les Beaux-Arts. Il s'est ensuite installé au Castellino, une grande bâtisse datant de la Renaissance dans les collines toscanes à vingt kilomètres de Florence. Ce n'est qu'à l'âge de quarante ans qu'il a décidé d'aller passer les hivers en Asie pour fuir le temps froid, pluvieux et morose de la Toscane à cette saison.

Comme les endroits où ils ont vécu et voyagé l'un et l'autre ne coïncident pas, il semble que Manisha et Federico ne se soient jamais rencontrés. Mais la logique spatio-temporelle de leur histoire ne correspond pas avec ce qu'ils ressentent dans leur cœur. Ils savent qu'ils se connaissent, qu'ils se retrouvent, comme s'ils s'étaient quittés quelques mois auparavant. Quand Manisha est arrivée, ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre et se sont serrés longuement, comme deux amis, ou deux amants qui se retrouvent. Leurs corps se sont reconnus, le contact, la chaleur, l'odeur, l'énergie sont familiers. Leurs visages aussi se sont retrouvés, la complicité du sourire, la tendresse du regard. Et l'étrangeté de la situation, ces deux inconnus dont l'intimité ne fait aucun doute, s'est rapidement dissoute, elle n'est pas un problème. L'esprit n'a pas besoin de comprendre, parce que le cœur sait, le corps aussi.

Ils ont commandé une soupe de crevettes et de champignons épicée, une salade de pamplemousse, du poulet sauté aux noix de cajou et un poisson au gingembre et à la citronnelle. Ils sont tous les deux affamés et mangent en silence. Comme Manisha est gauchère, Federico lui a pris la main droite et la serre dans sa main gauche. Des courants d'énergie circulent entre eux, comme si une communication subtile leur permettait d'échanger des informations, de mettre à jour des programmes, de synchroniser des mémoires et d'harmoniser des rythmes.

« Oui, Federico, dit Manisha, nous sommes dans cette nouvelle page blanche de notre vie, dans un nouveau présent qui me semble vaste, infini et paisible, car il n'est pas conditionné ni limité par les regrets et les nostalgies d'un passé ni par les attentes et les peurs d'un futur. Notre vie nous appartient maintenant, sans hier et sans demain. Cet espace si particulier est quelque chose dont j'ai toujours rêvé. Il semble en dehors du temps, comme si le moment présent, généralement si fugitif dans la course après le temps, s'était soudain arrêté pour nous, à l'instant où je suis arrivée dans ce bel endroit et où je t'ai retrouvé. J'ai souvent ressenti cette impression dans mon art, et ai peut-être réussi à la capturer et à l'exprimer dans certains de mes poèmes, mais je ne l'ai jamais vécue aussi intensément dans la réalité, même si je l'ai souvent imaginée, espérée.

— Ce que tu dis est ce que je ressens aussi, Manisha, j'ai l'impression que tu parles pour moi, que tu lis et que tu exprimes mes pensées et mes sentiments. C'est étrange, mais cela ne me surprend pas, c'est si naturel, cela ne peut pas être autrement. Je trouve ce ressenti dans ma peinture. Depuis quelques années, j'y ai découvert ce lieu magique où je peux m'échapper dans une autre dimension qui transcende l'espace et le temps du monde phénoménal. Mais j'étais toujours seul dans cet espace, je ne parvenais pas à y rencontrer l'âme sœur. Ce soir enfin, elle est venue à ma rencontre, elle s'appelle Manisha. »

Manisha et Federico se regardent, se sourient, se tiennent la main. Ils sentent leurs énergies, leurs corps subtils, leurs auras s'interpénétrer. Ils n'ont pas besoin de parler, une communication beaucoup plus profonde que celle des mots a lieu dans leur simple présence l'un à l'autre. Ils sont assis côte à côte, immobiles, le regard perdu dans l'obscurité où coule le fleuve, invisible, silencieux, mais ils ressentent la force imperturbable de ce courant comme un flux de particules qui traverse l'immobilité et le silence de leur présence. Ils se sont rapprochés, leurs bras, leurs épaules se touchent, puis leurs pieds, leurs jambes, leurs hanches se trouvent. Des frissons, des ondes de chaleurs envahissent leurs corps. Ils tournent

la tête pour se regarder, en même temps, et leurs lèvres s'effleurent. Ils se sentent complètement unis par une force d'attraction incontrôlable et l'intensité de la passion submerge leurs corps comme une vague déferlante. Pourtant, ils ne bougent pas, ni l'un ni l'autre. La vague explose en millions de gouttelettes argentées, l'eau ruisselle sur le sable et y dépose joyeusement son écume. Une joie ineffable envahit leurs cœurs et, ensemble, ils éclatent de rire.

Ils commandent des glaces, à la noix de coco, à la mangue et au tamarin et, entre des baisers, ils échangent des cuillerées de glace, comme des enfants. Puis ils retrouvent un calme contemplatif où toutes les perceptions illusoire du monde matériel s'évaporent, l'infinité de l'espace qui les entoure devient l'infinité de leur conscience commune, unie dans la tranquillité de la vacuité.

Ils restent un grand moment en silence, sans bouger, jouissant de la pureté de cette tranquillité.

« C'est curieux, dit Federico, j'ai l'impression que nous traversons en parfaite synchronicité différents états de conscience. Que nous n'avons plus qu'une seule conscience qui interprète une symphonie magique, dirigée par un mystérieux chef d'orchestre.

— Ce que nous vivons est merveilleux, Federico. C'est comme un rêve. J'ai l'impression que nous ne sommes plus dans la réalité du monde, mais dans un autre univers. Un univers de pure conscience. Et, pourtant, la matière est là, aussi. Je te touche, je t'embrasse, je sens les vibrations et les pulsations de ton corps contre le mien. Je vois cet arbre immense au-dessus de nous, les lampions. Je vois ces petites lumières qui défilent au fil du courant et je sens l'odeur du fleuve. Puis, soudain, tous ces repères matériels disparaissent et, alors, où sommes-nous ? Je suis toujours avec toi, c'est sûr. Je suis toi, peut-être. Nous ne sommes plus séparés... »

Les quelques clients du restaurant sont partis depuis longtemps, et même les serveuses ont disparu. Ils sont seuls dans un monde étrange. Les tables sous le banyan, la maison coloniale, le fleuve, ils le savent, n'est qu'un décor fugace. L'auberge a trois chambres, au premier étage, avec un grand balcon couvert, et la vue sur le Mékong. Manisha et Federico choisissent celle du milieu. C'est la plus grande, elle est décorée dans des tons de rose. Il y a un grand lit, des commodes en teck, un sofa avec de gros coussins, deux peintures naïves qui représentent la vie quotidienne dans un village. Un nouveau décor pour la suite de leur aventure qui disparaît rapidement dans l'arrière-plan.

Les bretelles de la robe de Manisha glissent le long de ses bras et elle se retrouve nue. Federico est fasciné par les reflets mauves de sa peau. Les bouts de ses seins sont violet foncé et sa toison aussi noire que ses yeux. Manisha est fascinée par la peau blanche de Federico, sa barbe blonde, son ventre rond et, au-dessous, son sexe qui se dresse à l'horizontale. Ils se laissent tomber dans les draps roses. Leurs sexes se retrouvent instantanément et se pénètrent profondément comme si plus rien ne pourrait jamais les séparer.

Étreintes, passion, tendresse, les corps des deux amants retrouvent l'unité fusionnelle qu'ils avaient perdue, Dieu sait où, Dieu sait quand. L'espace d'une nuit terrestre dans la chambre rose est une porte qui les conduit dans un autre monde où ils ont vécu mille et une nuits d'amour. Il n'y a plus de jours, mais un enchaînement de nuits où ils jouent de leurs corps, de leurs sexes, dans toutes les gammes, les octaves, les rythmes, se saoulent de toutes les mélodies d'amour qu'ils peuvent inventer. Le mental est complètement déconnecté, et toutes références au temps et au lieu ont disparu. Ce sont leurs corps et leurs cœurs qui se parlent, qui chantent, communiquent, échangent leur amour avec joie, spontanéité, innocence.

Pourquoi revenir dans la chambre rose où ils n'ont aucun bagage, dans cette petite ville au bord du Mékong où ils ne connaissent personne et où ils n'ont rien à faire ? C'est évident que le destin les a conduits là, chacun de leur côté, simplement pour qu'ils se rencontrent. Dans ce lieu anodin, anonyme, inconnu. Personne ne sait comment ils y sont arrivés, et ils ont disparu sans laisser de trace, ni de souvenirs. Le personnel du restaurant ne se souvient pas d'avoir servi un couple d'amoureux, ce soir-là. Quel soir ? L'auberge n'a pas de chambres. Quelle auberge ? Comment s'appelle cette petite ville ? Est-elle sur la carte ? À quelle frontière se trouve-t-elle ?

## Marlène et Blue

« Tu m’as l’air bien pensive, Marlène, dit Blue. Tu m’as demandé comment je créais les scènes d’amour, et tu m’as dit que tu rêvais d’en vivre une avec Virgile. Voilà, tu l’as vécue en direct. J’ai l’impression que tu n’as pas été déçue ! »

Marlène, en arrivant dans l’espace bleu et mystérieux de Blue, se sent comme envoûtée. Leur relation est tout de suite très intime. L’étreinte de lumière dans laquelle Blue l’accueille est très différente de toutes celles qu’elle a vécues avec les autres âmes de la famille. Pas d’étincelles explosives ni de feu d’artifice, mais une douce et tendre fusion de leurs lumières, comme un coulis de mûres tiède versé délicatement sur des framboises. Elle se trouve immédiatement très proche de Blue, comme une sœur, même plus, comme une amante. Elle se sent plongée dans un bain d’amour. Son corps de lumière en frissonne. Elle ressent même une forte attirance sexuelle. Pourtant, les femmes ce n’est pas tellement son truc. Elle a bien eu une brève aventure avec une lesbienne, à Paris, dans sa jeunesse, mais elle a toujours préféré les hommes. Pourtant, lors de sa liaison avec Sylvie, elle a vécu quelque chose de très intense, qu’elle a ensuite oublié, ou occulté, et qui ressurgit ici, avec Blue.

« C’est curieux, Blue, ce que je ressens avec toi, beaucoup d’amour, une profonde intimité mêlée de pulsions sexuelles. Reprends-moi dans tes bras. J’ai envie de sentir de nouveau cette fusion entre nous. »

Marlène et Blue restent un long moment enlacées, jusqu’à ce que leurs deux lumières se fondent en une belle couleur mauve et que la chaleur de leur passion fasse place à une fraîcheur tranquille.

« J’avais compris, reprend Marlène, qu’en tant qu’âmes nous ne pouvions pas vivre de passions charnelles et de pulsions sexuelles. Que se passe-t-il alors entre nous, Blue ?

— Nous nous sommes aimées avec passion sur la terre, Marlène. J’étais Gérard, ton premier amour, et aussi Sylvie. Quand tu es arrivée ici, ces deux souvenirs se sont manifestés dans ton corps émotionnel, car je les avais invoqués. Voici les petits jeux auxquels nous pouvons nous amuser, heureusement, sinon la vie des âmes serait bien aride. Enfin laissons s’envoler ces délicieuses mémoires sensuelles, et venons-en à ce qui nous réunit aujourd’hui.

« Dans la famille, je suis la spécialiste de l’amour et des relations amoureuses. Comme moi, tu es une grande amoureuse, Marlène. C’est



ce qui nous unit si fortement. L'amour est un des domaines dans lesquels tu vas exercer tes talents de créatrice.

« Si l'amour est un art, il est aussi un des moteurs de la vie humaine. À un certain niveau, il y apporte, comme disent les humains, ses joies et ses peines. À un autre, il permet de communiquer d'une manière très profonde et aussi d'explorer des états de conscience subtils. Il est un aspect important de la vie de tous les artistes, sous des formes diverses, pas nécessairement liées à une présence physique ou une relation sexuelle. Il est aussi une des sources de l'inspiration, symbolisée parfois par la muse. L'absence d'amour, les conflits amoureux et les ruptures sont aussi des manifestations de l'amour, qui sont loin d'être négatives, comme les humains les considèrent généralement. Les périodes de mélancolie, de frustration, de rage, de chagrin qui s'en suivent ont un puissant effet sur la créativité. Elles provoquent chez l'artiste un repliement sur lui-même, une concentration intérieure des émotions et une réorganisation des mémoires. Et, inconsciemment, la gestation des nouvelles idées créatrices s'effectue dans cet espace. L'artiste, qu'il se confine dans la solitude en se coupant de toute influence extérieure qui pourrait nuire au développement du processus créatif ou qu'il tente de fuir sa morosité dans des relations sociales superficielles, vit alors une intense transmutation intérieure. C'est un phénomène assez semblable, sur les plans émotionnel, mental et spirituel, à celui de la gestation d'un enfant pendant la grossesse sur le plan physiologique. La comparaison est très pertinente, car la plupart des artistes assimilent leurs œuvres à des enfants qu'ils mettent au monde.

« Ce qui ne signifie pas que le génie et la productivité d'un artiste soient proportionnels à l'intensité et la fréquence de ses peines de cœur. Le phénomène se manifeste par des fluctuations subtiles de l'état émotionnel et du niveau de conscience, même pendant les périodes heureuses de passion amoureuse ou d'harmonie conjugale. En fait, il s'agit d'un phénomène chimique qui est lié à la sécrétion de la sérotonine dans le cerveau. L'abondance de cette hormone crée un état paisible comme celui qui est ressenti après l'accomplissement d'une tâche ou la satisfaction d'un désir. Son manque déclenche un état de faim et un désir intense de créer ou d'expérimenter quelque chose de nouveau pour satisfaire cette faim. Curieusement, c'est la présence ou l'absence d'amour dans la vie humaine qui provoque ou bloque la sécrétion de la sérotonine. »

— C'est passionnant, Blue, ce que tu m'apprends sur les relations de l'amour et de la créativité. Tout ce que je découvre et apprend depuis

que je suis ici me donne une nouvelle vision et une nouvelle compréhension de ce qu'est la vie humaine, de son fonctionnement, de ses mécanismes, de ses motivations. Mais, ce qui me frustre, c'est que toutes ces belles explications ne sont que de la théorie. Je ne suis pas une intellectuelle, Blue, et ce que j'aimerais, c'est voir comment ça marche, faire des travaux pratiques. Pas seulement savoir comment le jeu fonctionne, mais comment il se joue. J'aimerais jouer, pour de vrai. Est-ce possible ?

— Je comprends ton impatience, Marlène. Avant que tu sois complètement intégrée dans la famille, il faut que tu aies rencontré individuellement tous ses membres et reçu les enseignements et les instructions de chacun. C'est un processus d'initiation complet qui constitue ta formation aux tâches et au rôle que tu joueras dans la famille. Les paroles que nous échangeons ne sont que l'aspect extérieur, superficiel de cette initiation. L'essence de la transmission s'effectue au niveau subtil. Il y a encore quatre âmes que tu n'as pas rencontrées, dont Boris, que tu rencontreras en dernier et qui achèvera ton initiation. Alors tu pourras immédiatement te mettre au travail et participer de façon active à toutes nos activités. Mais, maintenant, c'est encore trop tôt. Je te propose cependant, si cela te tente, de vivre une scène du jeu. Non pas en tant que créatrice, mais en tant qu'actrice. Est-tu d'accord ?

— Oui, bien sûr, Blue. J'ai très envie d'expérimenter le jeu, et je suis prête à participer à ce que tu me proposeras.

— Virgile m'a dit que vous avez envisagé de vivre une relation amoureuse sur la terre et m'a demandé si j'étais d'accord d'en écrire le scénario et d'en faire la mise en scène. Je lui ai répondu que j'étais tout à fait d'accord sur le principe et que j'allais y réfléchir, mais qu'il fallait d'abord que tu finisses ton initiation et que nous en parlions tous les trois. Entre temps, j'ai eu des idées et j'ai déjà imaginé quelques scènes. Ce que je te propose, c'est de vivre une de ces scènes. Comme tu ne peux pas encore intervenir au niveau de la création, je ne peux pas te dire ce que tu vivras. J'en ai parlé à Virgile, il est d'accord et il m'a dit qu'il était sûr que cela te plairait. Si tu veux, tu peux partir pour la terre tout de suite. Et, en même temps, tu seras toujours avec moi, ici, pour visionner la scène.

— Oui, je suis d'accord, Blue. Je te fais tout à fait confiance et je suis ravie de vivre une nouvelle expérience amoureuse créée par la spécialiste de l'amour. Je me réjouis de découvrir ce que tu nous as concocté. »

Marlène s'installe confortablement avec Blue sur une nuée de petites bulles bleues et assiste en direct à la rencontre de Manisha et de

Federico, à leur dîner en tête-à-tête au bord du Mékong et à leur folle nuit d'amour. Son âme observe, d'ici, tous les détails de chaque séquence au moment même où Blue les met en scène. Simultanément, elle est incarnée dans le corps de Manisha et vit ces mêmes épisodes dans la matière, sur la terre. À la fin de la scène, Marlène a l'impression que Manisha s'endort, l'image de la chambre rose et de ses deux amoureux devient floue et disparaît comme une nuée de vapeur. L'émanation de Manisha, qui a semblé si réelle et à laquelle Marlène s'est identifiée pendant toute la projection, s'évapore, elle aussi. L'expérience physique de son corps et de celui de Federico, les sentiments et les émotions qu'ils ont vécus ensemble ne semblent plus qu'un souvenir irréel. Mais est-il moins réel que les souvenirs de sa vie à Paris, au Mexique, au Laos ?

« Oui, je suis pensive, Blue. Manisha n'a pas été déçue, c'est sûr, elle a vécu une expérience merveilleuse. Tu es géniale, Blue. Mais moi, ici, qui suis-je ? Suis-je Manisha ? Suis-je la Marlène qui vivait sur la terre ? J'ai l'impression que l'expérience que j'ai vécue, ici, avec toi, en tant qu'âme, en regardant cette scène, fut beaucoup plus intense que celle des ébats amoureux de Manisha. Je crois que je comprends enfin ce que signifie être une âme, que c'est ma véritable identité, ce que je suis réellement. Même si j'ai pu m'identifier avec délices à Manisha et à ce qu'elle vivait, je sais, l'âme sait, que ce n'est qu'une réalité illusoire et éphémère. Et je comprends pourquoi vous parlez du jeu de la vie.

— Dans ton initiation, Marlène, l'expérience que tu viens de faire est capitale, car, pour la première fois, tu perçois ta propre vie humaine sous une autre perspective et à partir d'un niveau de conscience qui ne fait pas partie de la perception égocentrique des humains. Tu découvres la perception de l'âme, et, une fois qu'on la connaît, on ne peut plus jamais croire à la réalité illusoire des perceptions humaines. L'âme peut toujours, consciemment, s'identifier aux expériences humaines, mais elle n'oublie jamais que ce n'est que pour jouer. Aujourd'hui, tu es vraiment devenue une âme, Marlène, et ta vision du monde terrestre ne sera plus jamais celle qu'en ont les humains. »

Marlène et Blue restent un long moment en silence. Marlène a l'impression que le temps s'est arrêté. L'espace, Blue et sa propre conscience ont disparu dans la vacuité du tout. Cette absence immobile, cette tranquillité, est magique. Elle semble être ce qui nourrit les âmes et régénère leur créativité. À un certain moment, l'espace et la conscience quittent leur infinité et se relocalisent dans l'espace bleu de Blue.

Lorsque la conscience individuelle de Marlène quitte la sérénité et l'omniscience de la conscience universelle, elle retrouve aussi ses doutes et sa confusion.

« Ce que je ne comprends toujours pas, Blue, demande Marlène, c'est le but de ce jeu de la vie. À quoi sert-il ? À qui ? N'est-il qu'un loisir que des âmes désœuvrées pratiquent pour passer le temps et échapper à l'ennui ? Quel est le sens de la vie humaine ? Existe-t-elle vraiment ? Où ? Cette scène que Federico et Manisha viennent de vivre, a-t-elle vraiment existé sur la terre ? Était-ce un rêve ? Ces deux personnages, existent-ils vraiment ? Comment cet épisode s'intègre-t-il dans le passé et le futur de leurs vies ? Et quel rôle y joue-t-il ? Tu vois, je ne peux pas m'empêcher d'employer le verbe jouer !

— Les questions que tu te poses, Marlène, tes doutes, sont les empreintes tenaces de ton conditionnement terrestre, répond Blue. C'est seulement à la fin de ton initiation que tout deviendra clair pour toi. Et tu comprendras alors que la logique des âmes n'est pas la même que celle des humains. Elle est beaucoup moins stricte et beaucoup moins sérieuse. Heureusement ! Mais, en attendant, je vais répondre à tes questions.

« La scène que tu viens de vivre est un peu particulière. Son but était avant tout de t'offrir une expérience de perception en tant qu'âme, comme je te l'ai expliqué tout à l'heure. Dans ce sens, elle n'est pas connectée à la réalité terrestre et ne s'intègre pas dans des vies humaines. C'est un aspect ludique du jeu, un de nos loisirs, comme tu disais. Ces scènes existent bien sur la terre, mais dans une dimension et un niveau de conscience qui ne sont pas accessibles à la plupart des humains. Ils n'ont donc pas la possibilité de les percevoir. Les fêtes des âmes, comme celle de Borobudur que je vais organiser avec Zéphyr, ont lieu dans cette dimension. Les humains qui ont accès à ces états de conscience les perçoivent comme des expériences mystiques. Ils en gardent le souvenir, mais n'arrivent généralement pas à les connecter au déroulement ordinaire de leur existence. Même s'ils se souviennent très précisément de ces expériences, il leur manque des évidences, des traces matérielles. Il y a des zones d'ombre, et ils se demandent s'ils les ont vraiment vécues ou si c'était un rêve. Ils ont également du mal à les décrire avec des mots, le langage humain est trop pauvre pour en exprimer la dimension mystique. Quelques grands poètes ont toutefois réussi à la suggérer.

« Dans le cadre du scénario que je prépare pour Virgile et toi, cette scène est une sorte de prologue qui se déroule dans cette dimension

mystique. Votre vie, avant et après, sera beaucoup plus terre à terre, c'est le cas de dire. Mais cette nuit irréelle au bord du Mékong jouera un rôle fondamental dans votre relation. Je ne t'en dis pas plus pour l'instant.

« La vie humaine – le jeu comme nous l'appelons ici – son sens, son rôle, son but, la nature de sa réalité, est un sujet qui, lui aussi, est impossible à exprimer par des mots et des concepts humains. C'est pour cela que les humains ne comprennent pas leur vie. Qu'ils ne peuvent pas la comprendre, et qu'ils ne la comprendront jamais. Et cela fait partie du jeu, bien sûr. Sinon, qui accepterait, qui aurait encore envie, ou besoin, de jouer ? La réalité de la vie humaine, la réalité terrestre, matérielle, est une réalité relative, c'est-à-dire une réalité qui est conditionnée. D'abord par un environnement illusoire, l'espace et le temps. Ensuite par le fonctionnement matériel, qui n'implique pas seulement la matière grossière et visible, mais aussi ses formes subtiles, et qui est basé sur le principe de cause et d'effet. Une chose en conditionne une autre, qui en conditionne une autre, à l'infini. Où pourrait-on trouver un sens satisfaisant dans un processus aussi rigide et aussi automatique ?

« Les humains, puisqu'ils ne perçoivent que ce processus relatif dans lequel ils sont plongés comme des poissons dans l'eau, l'étudient inlassablement pour tâcher de trouver un sens là où il n'y en a pas. C'est le but de la science, qui ausculte la réalité matérielle dans tous ses détails, et découvre toujours de nouvelles vérités, apparemment absolues, qui remplacent les précédentes. Cette quête est sans fin, bien sûr, car elle se poursuit toujours dans un niveau de conscience qui, lui, reste relatif.

« Il faut noter que, sur la terre, les animaux n'ont pas ce problème existentiel. Ils ne cherchent pas à trouver un sens à leur vie, ils ne se posent pas de questions. Ils vivent paisiblement, en accord et en harmonie avec la nature. Ils connaissent les souffrances physiologiques inhérentes à la vie dans la matière, mais n'en souffrent pas psychologiquement, parce que leurs capacités mentales sont plus primitives et plus rudimentaires que celles des humains. Ils n'ont pas la conscience d'eux-mêmes, cette capacité qui différencie l'humain de l'animal depuis la dernière grande mutation génétique. Qui dit conscience de soi, dit conscience d'exister et désir de comprendre cette existence. Et, tant qu'on ne l'a pas comprise, frustration et souffrance résultent de cette ignorance, de la non-satisfaction du désir de connaître la vérité.

« Très tôt après la mutation, certains humains ont réalisé qu'ils ne trouveraient pas la vérité dans le matériel, et ont commencé à la chercher dans le spirituel. Certains ont eu des expériences qui transcendaient le matériel, ont pensé avoir trouvé la vérité absolue. Ils l'ont révélée à leurs semblables, ont enseigné des techniques précises pour se libérer des souffrances de l'ignorance. Et pourtant, des milliers d'années après, l'humanité croupit toujours dans le même marasme et semble s'y enfoncer de plus en plus, prête même à s'autodétruire. Mais c'est encore une perception relative et conditionnée, comme celle qui prétend qu'il y a un salut dans un éveil spirituel. Ce sont les deux extrêmes d'une même réalité illusoire. Deux aspects du jeu, celui des gagnants et celui des perdants. »

— Si je te suis bien, Blue, ce jeu est très pervers. Pourquoi maintenir depuis des millénaires ces pauvres humains dans les vicissitudes de leur ignorance ? Vont-ils en sortir un jour ? Et comment ?

— Entre les mutations, reprend Blue, il n'y a pas vraiment de changement. L'évolution et le progrès sont des concepts humains, ils concernent des modifications superficielles. Génétiquement, l'humain n'a pas changé depuis des milliers des années, son fonctionnement et son comportement sont toujours les mêmes. Ils modèlent la société dans laquelle il vit, et c'est pourquoi il se débat toujours avec les mêmes problèmes et les mêmes souffrances. L'humain ne se souvient pas de sa mutation, de ce qu'il était avant. Il n'en a pas conscience. Ces millénaires stationnaires qui séparent les mutations semblent longs dans le temps humain. Au rythme de l'univers, ce sont comme des étincelles. Notre rôle est de préparer la prochaine étincelle, de créer la prochaine mutation, pas de changer l'état actuel de la vie humaine. Entre les mutations, elle reste immuable. La seule libération possible est de comprendre que la vie est un jeu, et de jouer avec les choses telles qu'elles sont, ici et maintenant.

« J'espère que j'ai répondu à tes questions, Marlène. Quant à la mutation, c'est un autre sujet. C'est Boris qui t'en parlera.

— Merci Blue. J'y vois plus clair. La lumière vient. »

Après un instant de silence, Blue continue :

« Bon, assez de théorie, revenons à la pratique, qu'en penses-tu, Marlène ?

— Je ne demande pas mieux, c'est ce que je préfère, Blue. Dans quelle nouvelle aventure amoureuse vas-tu m'emmener maintenant ?

— Nous allons parler de deux rôles d'amoureuses que j'ai joués, celui de Maude et celui de Maryse. Ce ne sont pas vraiment des rôles d'amoureuses, comme ceux de Manisha ou d'Estelle, ce sont ce que j'appellerais des rôles de dakinis. Ce terme sanscrit désigne d'abord une déesse, qu'on voit souvent, dans l'iconographie ésotérique orientale, danser nue, ou en union charnelle avec des divinités masculines. Elle symbolise la vacuité, l'aspect sagesse de la conscience éveillée. Mais on parle aussi de dakinis mondaines, de déesses incarnées sous forme humaine. Dans ce cas, elles sont souvent les compagnes de sages, de maîtres spirituels ou de pratiquants sur la voie spirituelle. Le rôle de la dakini est assez proche de celui de la muse. C'est une inspiratrice, mais au lieu d'inspirer l'artiste dans sa création, elle inspire le sage dans sa quête spirituelle. Même si la dakini, comme la muse, peut parfois inspirer de manière platonique, le plus souvent, les moyens habiles qu'elle utilise ont un caractère sexuel. Il y a une affinité profonde, une mystérieuse analogie, entre le sexuel et le spirituel, qu'on retrouve, par exemple, dans les rituels tantriques. Les religions, toutefois, ont le plus souvent nié ce lien et ont exclu de leurs dogmes toute évocation sexuelle.

« Maude, même si elle se présente à Philippe comme une muse, est en réalité une dakini. Elle n'est pas une déesse, car les déesses ne se manifestent pas physiquement dans le monde terrestre, ni une dakini mondaine, puisqu'elle n'existait pas vraiment et que personne d'autre que Philippe ne l'avait vue dans le village de vacances. On pourrait dire qu'elle est une émanation de la déesse sous une forme humaine. Le terme déesse est un terme humain, qui est assez vague. Dans le cas de Maude, la déesse, c'est moi en tant qu'âme, bien sûr. Nous utilisons dans certains cas particuliers l'émanation au lieu de la forme humaine. Manisha et Federico étaient aussi, d'une certaine manière, des émanations, puisque cette scène n'a pas vraiment existé matériellement sur le plan terrestre. Dans ce cas, ce sont des émanations d'êtres humains, ceux que je vais créer pour le scénario avec Virgile et toi. Quand on regarde les choses de notre point de vue, qui est en dehors de l'espace-temps terrestre, ces émanations existent déjà dans une réalité parallèle.

« J'espère que mes explications ne sont pas trop compliquées, Marlène.

— Si je m'identifiais à mon niveau de conscience humain, je ne suis pas sûre que je pourrais te suivre, mais la conscience de la nouvelle âme que je suis perçoit très clairement le rôle et le fonctionnement de la dakini.

— Bon. Alors continuons. Maude serait une muse si elle se contentait d'inspirer Philippe pour l'écriture de son livre. Mais son but est différent, elle veut donner à Philippe certains des pouvoirs des âmes, de nos pouvoirs. Ainsi la création de Philippe va dépasser le domaine purement artistique, littéraire. Il va voir à travers le voile qui sépare le monde humain du nôtre. Mais il est encore un humain ordinaire lors de sa rencontre avec Maude. C'est après leur union tantrique qu'il comprendra la nature de Maude, et découvrira qu'elle n'était pas une muse mais une dakini. Il faut noter que Maude apparaît une fois dans la vie de Philippe, pendant une période de trois jours. Elle a un rôle spécifique et ponctuel à jouer, créer une mutation dans la conscience de Philippe et, une fois sa tâche accomplie, elle disparaît. Une véritable dakini, une déesse, ne serait pas apparue en chair et en os, mais dans un rêve, ou dans une vision.

« Le rôle de Maryse, en tant que dakini, est différent. C'est une dakini mondaine qui s'incarne sous la forme d'une femme. La dakini mondaine n'est généralement pas consciente d'être d'une dakini. Mais elle peut l'être parfois. Elle a une personnalité, des attitudes et des réactions humaines ordinaires, mais, en même temps, elle a sur certains hommes un impact et une influence qui sortent de l'ordinaire, même si elle ne s'en rend peut-être pas compte, et eux non plus. Son comportement semble souvent étrange à d'autres personnes, car il est dicté par la dakini qui s'est incarnée en elle, et qui joue son rôle par l'intermédiaire de la forme humaine. La dakini mondaine est attirée par les hommes qui ont besoin d'elle, et elle va les séduire. Elle a une force de séduction à laquelle l'homme qu'elle a choisi ne peut pas résister. C'est un peu comme la rencontre avec un gourou, car, dans un sens, la dakini est une forme de gourou. L'attraction, comme pour un gourou, ne se situe pas au niveau mondain, mais au niveau de l'âme. »

Après une petite pause, Blue reprend :

« Avant de parler du rôle de Maryse, que j'ai joué, il faut que je te parle de Monica, rôle joué par Virgule, qui a aussi été une dakini dans la vie d'Antoine. C'est Monica qui a été l'inspiratrice d'Antoine dans sa voie spirituelle, c'est grâce à elle qu'il est devenu moine, c'est elle qui l'a guidé pendant toutes les années qu'ils ont passées ensemble. Et quand il fut prêt, elle l'a quitté, parce qu'elle avait joué son rôle. Il n'avait plus besoin d'elle. Si elle était restée, elle aurait même été un obstacle. La femme humaine en a souffert, mais la dakini avait accompli sa mission auprès d'Antoine. Elle pouvait commencer la suivante avec Jacques. Dans sa vie humaine, son rôle de dakini va toujours avoir la priorité sur



sa vie de femme. Mais le lien n'était pas rompu, ils se sont revus. La véritable dakini, la déesse, est restée auprès d'Antoine, et a continué d'inspirer et de guider son chemin spirituel. Et lorsqu'il a de nouveau eu besoin d'une présence physique, elle est revenue dans sa vie, d'abord sous la forme de Monica, puis, ensuite, sous celle de Maryse.

« La dakini, qui se manifeste sous différentes formes et dans différents mondes, a un impact puissant sur l'homme qui la rencontre, parce qu'elle est une manifestation de l'énergie sexuelle, la plus grande force créatrice sur le plan matériel. Elle permet à l'homme de transmuter l'énergie sexuelle et de l'utiliser pour élever son niveau de conscience et transformer son environnement. C'est ce qu'Ananda a accompli en recherchant la perfection de la vie monastique.

« Mais, lorsque Monica est venue lui rendre visite, il a commencé à remettre en question sa vie de moine et s'est rendu compte qu'il était peut-être dans une impasse, même s'il refusait tout d'abord de l'admettre. C'est alors que Maryse est apparue pour l'aider à éclaircir ses doutes et à sortir de la situation dans laquelle il se trouvait à ce moment-là. Il n'était pas fait pour finir ses jours dans un monastère thaïlandais, même si cette expérience lui fut très profitable. Il devait la vivre pour bien en comprendre les limites.

« Mon rôle, tu l'as bien compris, était de séduire Ananda, ce qui n'a pas été très difficile. C'est justement le genre de rôle que j'adore, et qui correspond tout à fait à mes capacités. Dès qu'il m'a vue, il a été séduit. Même s'il ne s'en est pas rendu compte tout de suite, je lui rappelais Monica, dont il était encore amoureux. Car nous incarnions toutes les deux l'énergie de la même dakini. Mais comme j'étais en présence d'un moine, lors de cette première visite, j'ai usé très discrètement de mes charmes féminins, et j'ai eu recours à une séduction plus spirituelle. J'ai d'abord utilisé la provocation en communiquant tout de suite avec lui sur un ton familier, même intime, et peu conforme à l'attitude respectueuse que les laïques, et surtout les femmes, sont censés avoir avec les moines, puis en lui posant des questions indiscrettes sur ses motivations en tant que moine. De cette manière, je l'ai surpris et ai réussi à briser ses défenses et à créer une ouverture. Ensuite, je lui ai parlé de la voie tantrique, qui se situe à l'opposé de celle qu'il suivait dans son monastère. Mes paroles ont dû résonner pour lui comme le chant des sirènes. Je lui ai même dit qu'il pouvait très bien être moine et pratiquer le tantrisme. Mais bien sûr il s'est rendu compte que ce n'était pas la manière la plus ludique de pratiquer cette voie.

« Je l'ai quitté ce jour-là sur ces discussions très spirituelles, en lui disant que cela me ferait plaisir de revenir le voir, mais que je ne voulais ni m'imposer ni interférer dans sa vie de moine, que c'était à lui de décider, et que s'il ne pouvait pas décider tout de suite, il pouvait me téléphoner. Mais comme il n'était pas approprié qu'un moine téléphone à une femme pour lui demander de venir le voir, c'est moi qui l'ai appelé quelques jours plus tard pour lui demander s'il était d'accord que je revienne. Comme je le prévoyais, il a répondu oui.

« Il ne m'a rien dit ce jour-là, mais il m'a avoué plus tard qu'il envisageait déjà de défroquer, même s'il n'avait pas encore pris de décision définitive. Il en avait parlé avec son maître, qui avait vu qu'il avait une forte connexion spirituelle avec moi. Il lui a dit que s'il considérait que j'étais venue le chercher et qu'il pressentait qu'il devait me suivre, il comprendrait très bien sa décision.

« Lors de ma deuxième visite, Ananda était beaucoup plus détendu, et il attendait que je lui parle de moi, de ma vie et de mes projets. Car même si je l'avais séduit, pour lui je restais une énigme. En dehors de la spiritualité, nous nous sommes trouvé beaucoup de points communs, en particulier notre passion pour l'art et l'architecture. À quarante ans, je m'étais retrouvée seule et libre. J'avais décidé de visiter l'Asie et de découvrir dans leurs pays d'origine les voies spirituelles que je ne connaissais que par les livres et par les maîtres occidentaux que j'avais rencontrés.

« J'étais aussi en contact avec l'Unesco, qui subventionne des projets de préservation du patrimoine artistique en Extrême-Orient. Dans ce cadre, j'avais l'intention de séjourner dans des monastères ou des lieux saints et de collaborer à ces projets artistiques. Un endroit qui m'attirait particulièrement était Luang Prabang, au Laos. Cette idée a tout de suite plu à Ananda, car l'art est souvent méprisé, ou au moins ignoré, dans la tradition de la forêt. Dans la vie simple et proche de la nature qui y est préconisée, il est considéré comme une distraction. L'art lui a manqué pendant ces années. L'artiste et l'architecte sont aussi des subpersonalités qui étaient bannies de sa vie de moine.

« À la fin de cette deuxième visite, je n'ai pas caché à Ananda que si j'avais commencé mon voyage seule, j'étais tout à fait ouverte à le continuer avec un compagnon, et que s'il voulait m'accompagner il serait le bienvenu. Alors, il fut très ému et eut beaucoup de peine à garder son sérieux et sa sérénité de moine. J'avais envie de le prendre dans mes bras, mais c'était encore un peu prématuré, bien sûr.

« Quand je l'ai rappelé quelques jours plus tard, il m'a dit qu'il avait décidé de défroquer et de venir avec moi. Deux jours plus tard, nous nous sommes retrouvés à l'aéroport de Chiang Mai où nous avons pris un vol pour le sud de la Thaïlande, et nous avons passé deux semaines de lune de miel dans un bungalow au bord de la mer...

« Voilà, Marlène, tu sais tout. Et l'Antoine que j'ai retrouvé était sans doute beaucoup plus proche de celui que tu as connu et aimé à Paris que le moine Ananda. Quant à la suite de notre histoire, Philippe la racontera peut-être un jour, dans un autre livre.

« Il faut noter que c'est Cinabre qui jouait le rôle d'Antoine pendant sa relation avec Monica et sa vie de moine, mais, après la visite de Monica en Thaïlande, c'est Élixir qui a repris le rôle. Cinabre était très intéressé par l'expérience de la vie monastique, c'est lui qui t'en parlera. Quant à Élixir, il était tout à fait disposé à jouer le rôle d'un moine qui défroque pour une jolie femme, surtout quand il a su que c'est moi qui jouais le rôle de Maryse. »

## Cinquième partie : Julien

### Julien et Samantha

Samantha fait un voyage d'étude en Thaïlande pour se renseigner sur le sort des éléphants. Elle est tombée sur le site Internet de Julien et lui a écrit un mail pour lui demander si elle pourrait le rencontrer lors de son passage à Chiang Mai. Elle a toujours eu envie de peindre, mais ne sait pas comment s'y prendre. Elle espère que Julien pourra la conseiller.

Julien a emmené Samantha au Diamant Rose, un restaurant végétarien avec un jardin luxuriant rempli de fleurs et de plantes tropicales. Ils se sont assis sous un grand parasol bleu, un peu à l'écart, dans un coin tranquille. Au début, Samantha a parlé avec beaucoup de détails de ses recherches sur les éléphants et de l'organisation qu'elle a créée en Europe afin de protéger cette espèce en voie de disparition. Julien sent la passion de Samantha pour cette cause à laquelle elle a décidé de consacrer une partie de sa vie.

« Et la peinture, Samantha ? demande Julien.

— J'aimerais apprendre à peindre, répond Samantha, c'est un autre rêve.

— Tu as certainement visité le camp où l'on fait peindre les éléphants. Voilà où tu pourrais apprendre. Ils seront sûrement de meilleurs maîtres que moi, car ils ont moins d'idées, de concepts et de connaissances sur la peinture et l'art que moi. Ils sont donc plus libres, moins limités. Regarde les enfants, est-ce qu'ils ont besoin d'apprendre à peindre ? Tous les enfants savent peindre. Tu leur donnes de la peinture et ils peignent, comme les éléphants. Ils ne se posent pas de questions, et n'en posent pas. Ils n'ont pas besoin de techniques ni de théories. Ils n'utilisent pas leur mental pour peindre, ils utilisent leurs mains, leurs doigts, leur corps, et aussi leur ressenti, leur intuition, leur cœur. C'est simple, facile, spontané, naturel, innocent, authentique... et beau. Le mental a envie d'apprendre, de maîtriser, de contrôler, de préméditer, il a des objectifs, des motivations, des intentions. Mais la fraîcheur, la créativité et l'art ont disparu.

« Si tu as la chance de ne pas avoir appris la peinture, Samantha, profite de ton ignorance, de ton innocence. Découvre, dans le vide intérieur de cette non-connaissance, ton talent, ta technique, ton inspiration, ton plaisir. Sois une autodidacte, invente, découvre, crée ta propre peinture, plutôt que d'imiter celle des autres. Je te dis cela parce que je suis moi-même un autodidacte. Je n'ai jamais étudié la peinture. Je l'ai parfois enseignée, mais sans beaucoup d'enthousiasme. Cela n'a jamais marché, évidemment, car il faudrait y croire, et se prendre pour un maître. Tout le monde n'est pas d'accord avec moi, l'art possède une riche tradition académique. Beaucoup de gens considèrent que la technique est essentielle, qu'elle est la base, dont le génie parvient, un jour, à se détacher. Les peintres chinois passent des décennies à copier les maîtres. Pour eux, ce serait un sacrilège, une preuve d'orgueil, d'oser commettre une œuvre personnelle avant de maîtriser la technique.

« De nombreuses techniques existent, bien sûr, souvent très élaborées. Ce sont des outils qui permettent d'obtenir certains résultats, d'exécuter certains types de peintures. Mais cela reste de la technique. Si tu veux peindre des fresques, des thankas, faire de la calligraphie, il y a une technique. Mais maîtriser une technique ne suffit pas pour faire de l'art. Par contre, l'art peut inventer, créer sa technique, ou s'en passer. La technique est dangereuse, car elle permet de tricher, de remplacer la créativité, l'inspiration, et donner une illusion de l'art. Mais le connaisseur voit tout de suite la supercherie. Car l'âme est absente.

« Il faut d'abord te demander pourquoi tu veux peindre, Samantha, quelle est ta motivation. Est-ce que tu as un but ? Est-ce que tu veux atteindre, obtenir, réussir quelque chose ? Dans ce cas, tu peux suivre un cours de peinture, t'inscrire aux Beaux-Arts. Mais si tu veux simplement peindre pour peindre, parce que la peinture éveille une résonance en toi, je te propose de commencer toute seule.

— Et comment m'y prendre pour commencer toute seule ?

— Il faut d'abord acheter le matériel. Va dans un magasin de fournitures pour artistes. Le plus important, ce sont les couleurs. La peinture acrylique est facile à utiliser, mais la qualité est importante, prends une bonne marque, les couleurs seront plus belles. Puis choisis des couleurs qui te plaisent, une vingtaine de tubes. Tu peux peindre sur du papier. Il faut un bon papier, un papier pour la peinture, assez fort, peut-être avec un grain, comme le Canson. Tu peux aussi peindre sur des toiles ou des cartons apprêtés. Les pinceaux, tu les choisiras en fonction de la précision et de la grandeur de ce que tu vas peindre. Cherche ce qui te convient. Il n'est pas nécessaire d'acheter des

pinceaux chers. Dans les rayons bricolage des grandes surfaces, j'en trouve qui vont très bien. Il te faut encore des récipients pour mettre de l'eau, un chiffon et du savon de Marseille pour nettoyer tes pinceaux. Et une palette. Il existe des palettes en plastique avec des alvéoles. J'utilise maintenant des assiettes en plastique ou en carton. Tu peux travailler à plat, sur une table. Si tu préfères peindre verticalement, achète un chevalet et une planche à dessin, sur laquelle tu fixeras tes feuilles avec des punaises.

« Quand tu as tout le matériel, c'est le moment de te lancer. Trouve de préférence un endroit tranquille où tu ne seras pas dérangée. Ensuite, le meilleur moyen de faire des progrès est de travailler régulièrement, d'avoir une discipline. Et ne pas te décourager, même pendant les jours, ou les périodes, où tu ne te sens pas inspirée, où ça ne va pas comme tu le souhaiterais.

— Et alors, demande Samantha, au début, qu'est-ce que tu me conseilles de peindre ? Quel genre de sujets ?

— Dans la peinture, le plus important est de te faire plaisir. Sinon cela ne sert à rien de commencer à peindre. Il faut peindre quelque chose que tu aimes, que tu trouves beau. Par exemple des sujets figuratifs, un paysage, un objet, un portrait. Trouve quelque chose qui t'inspire. Pour toi, peut-être que ce sera un éléphant. Tu peux aussi copier une photo, une image, un tableau. Ou imaginer un sujet. Un sujet figuratif ou un sujet abstrait. Une autre manière de peindre est de simplement jouer avec les couleurs. Ton tableau n'a pas besoin de représenter quelque chose. Et n'oublie jamais que tu es libre de peindre ce que tu veux et comme tu veux. Il n'y a que toi qui peux t'imposer des contraintes, des directives, des limites. Si tu peins un sujet figuratif, personne ne t'oblige à le peindre tel que tu le vois. Tu as le droit de changer les formes, les couleurs, de supprimer une partie ou d'ajouter quelque chose. Le sujet n'est qu'un prétexte, l'inspiration de départ du tableau, et ensuite rien ne t'empêche de t'en éloigner, de t'en libérer, et même de l'oublier. Avec la peinture acrylique, tu as toujours la possibilité de corriger, de retoucher, de repeindre par-dessus ce que tu as déjà peint. Si ton tableau ne te plaît pas, ne te décourage pas. Laisse-le reposer pendant quelques jours. Ou accroche-le au mur. En le voyant pendant la journée, tu percevras ce qui te dérange et tu comprendras comment le reprendre. En attendant, rien ne t'empêche d'en commencer un autre.

« Mais, surtout, sois bienveillante avec toi-même. Sois indulgente avec tes tableaux, apprends à les accepter comme ils sont, à les aimer, à

les laisser vivre leur vie. À un certain moment, tu sais qu'ils sont finis, qu'il ne faut plus y toucher. Ne leur demande pas d'être parfaits. Ce sont, d'une certaine manière, tes enfants. Apprécie leurs défauts, leurs imperfections, autant que leur beauté, leur harmonie. C'est cet ensemble qui fait la qualité d'une œuvre d'art, qui la rend vivante.

— Merci Julien. Je vais essayer de suivre tes conseils. »

Julien et Samantha ont commandé des jus de carottes et betteraves au gingembre, et des salades composées servies dans de grands bols : laitue, tomates, carottes, concombres, radis, oignons, avocat, ananas et graines germées. Des sauces à la courge, à la citronnelle et au tamarin sont présentées dans de petits bols séparés.

Julien et Samantha ont faim et mangent en silence.

« C'est délicieux, Julien. Tous ces produits frais, j'ai l'impression de me recharger en énergie et en vitamines.

— Ce restaurant appartient à une petite communauté agricole installée dans la campagne, à une heure de Chiang Mai. Tous les produits qu'ils servent ici viennent de leur ferme biologique. »

Quand ils ont fini leurs salades, Samantha reprend la conversation.

« Julien, j'aimerais que tu me parles de ta peinture. J'ai été fascinée par les photos de tes tableaux que j'ai vues sur ton site, surtout les dernières toiles abstraites. Je voudrais mieux comprendre ta démarche, et savoir sur quoi tu travailles en ce moment.

— Les dernières œuvres que tu as vues sur le site datent de plus d'un an. Cette année, je n'ai pas beaucoup peint, car j'ai commencé à écrire un livre, et j'en ai presque oublié la peinture. J'ai de la difficulté à me concentrer sur plusieurs choses en même temps. Ces dernières semaines, la peinture a commencé à me manquer et, il y a quelques jours, j'ai recommencé à peindre, en écoutant de la musique. Je sens que cela me fait du bien. Mais ce n'est pas évident, car je ne suis plus très convaincu par ce que je peignais avant d'arrêter pour me mettre à écrire. Il me semblait que j'étais arrivé à une impasse, une démarche où je ne pouvais pas aller plus loin. La seule solution était d'arrêter de peindre. Car il n'y avait plus de sujet, plus d'idée, plus de structure, plus de composition, plus de technique, plus d'intention, plus de motivation, mais une complète liberté gestuelle sans préméditation et sans intervention du moi. C'était aléatoire, chaotique, parfois ça donnait quelque chose d'intéressant, souvent non. J'ai recommencé le premier jour dans ce style, mais j'ai l'impression de n'arriver à rien. Hier, j'ai essayé de commencer avec une idée, même simple, juste une couleur, ou

d'ajouter un élément géométrique... On verra. De toute façon, j'ai besoin d'un certain temps pour me remettre dans le rythme.

« À quoi sert de peindre ? Voilà la question que je me posais ces derniers jours. Hier, j'y ai répondu par un poème :

La peinture ne demande pas d'explications  
Elle se manifeste dans le silence du cœur.  
Le peintre rencontre ses propres émotions  
Dans la magie des formes et des couleurs.

— Il y a un mot qui m'interpelle, dans ton poème, c'est le mot « émotions ». Car j'ai ressenti de fortes émotions en regardant tes tableaux. La peinture me semble transmettre des émotions, plus que des idées ou des concepts. C'est ce qui m'attire et me donne envie de peindre, de me plonger dans ce monde émotionnel, mystérieux, coloré, irrationnel. Mais comment quitter le mental pour accéder au monde des émotions ?

« Où se situe l'émotion qui donne naissance à tes peintures, Julien, dans ta perception du réel ou dans ton imagination ?

— C'est une question que je me suis posée aussi, et que je me pose toujours. Pendant toute ma période figurative, j'étais souvent très ému par des visions que je rencontrais au hasard de mes promenades ou de mes voyages. Et ces visions, qui avaient un éclat particulier, devenaient les sujets de mes tableaux.

« Ce que je me demande aujourd'hui, c'est si cet éclat particulier était dans les objets, les paysages, les scènes que je voyais, ou bien dans ma perception. Ou étais-je alors dans un autre état de conscience ? Quand une vision éveillait en moi cet état émotionnel intense, j'y restais pendant une certaine période. Cela me permettait de trouver non seulement un sujet, mais toute une série de sujets, ou une série de visions différentes d'un même sujet. C'est pourquoi j'ai souvent peint des séries de tableaux sur un même thème. Au départ, je ressentais une forte émotion, pour une raison que je ne cherchais pas à identifier. Cela fonctionnait ainsi, et je n'éprouvais pas le besoin de comprendre pourquoi.

« À un certain moment, j'ai essayé de me détacher de ces visions du monde extérieur. Ces impressions fugitives, qui avaient une qualité si particulière, je les rencontrais surtout pendant mes voyages. Peut-être parce que je prenais enfin le temps de regarder le monde. Je m'ouvrais à la beauté, à la nouveauté de tout ce que mes yeux découvraient. Pour



me souvenir de ces visions spéciales, je prenais des photos. Pendant cette période, j'ai beaucoup voyagé, et j'ai fait des milliers de photos. Si j'ai trouvé les sujets de mes premiers tableaux figuratifs en Savoie, où je venais de m'installer, mon inspiration quitte ensuite la France pour surgir dans les nombreux endroits que j'ai visités par la suite, la Californie, New York, le Brésil, l'Argentine, Hong Kong, l'Australie, la Corée, le Japon.

« Ces visions semblaient émerger du réel sans vraiment lui appartenir. Comme elles provoquaient en moi de fortes émotions, elles se gravaient dans ma conscience et devenaient des prétextes pour peindre. Dans ma peinture, elles constituaient la forme, celle que je traçais sur la toile et dans laquelle je jouais avec la couleur.

— Où se situe la création dans ce processus ?

— Je crois que la création se situe à deux niveaux. D'abord, au niveau du sujet et de la forme, dans le choix de la vision instantanée que je saisisais, parmi d'autres, pour en faire un tableau. Ensuite, dans le choix, le jeu, l'harmonie des couleurs qui venaient s'imbriquer dans la forme de la vision, et qui n'avaient généralement rien à voir avec les couleurs réelles. Curieusement, il semble que ce n'est que la forme qui avait cet impact sur ma perception et ma conscience. Et, par la suite, elle accueillait les couleurs qui jaillissaient de mon imagination.

— Mais alors, Julien, lorsque tu as cessé de photographier des sujets extérieurs, où as-tu trouvé les prétextes à tes jeux de couleurs ?

— Je crois que je me suis rendu compte, à ce moment-là, que ce prétexte n'avait pas besoin d'être un paysage ou une vision extérieure. À cette époque, ma nouvelle passion était l'étude du chinois. J'ai passé alors plusieurs mois à Séoul, en Corée, pour étudier la calligraphie chinoise. Je pense que la découverte des idéogrammes chinois – ces petites peintures profondément imprégnées et indissociables de leur puissance sémantique – a eu un profond impact sur ma perception des choses, et a créé une mutation profonde de ma peinture. J'ai peint une série de calligraphies couleurs, ce qui est une hérésie, car, traditionnellement, la calligraphie se peint à l'encre noire sur du papier blanc. Je me souviens de la longue discussion que j'avais eue avec un ami artiste coréen, pourtant non conformiste. Il adorait mon idée et m'avait encouragé à la poursuivre. Mais lui-même n'aurait pas osé s'y aventurer.

« Cette mutation dans ma peinture signifiait le passage du sujet extérieur au symbole, qui deviendra mon sujet et mon prétexte pour peindre pendant plusieurs années.

— Je ne comprends pas très bien ce que sont ces symboles, Julien, et la différence entre un sujet figuratif et un sujet symbolique.

— L'utilisation de symboles est un processus mental qui correspond à une évolution du cerveau humain. C'est une nouvelle manière de représenter les choses, une manière plus simple et plus rapide, qui a surtout trouvé sa raison d'être dans la communication. Les symboles sont des formes simples qui représentent des idées complexes. Le premier usage des symboles est le langage. Un mot représente un objet ou une idée. Dans le langage parlé, les symboles sont des sons. Les premiers symboles visuels sont apparus avec la naissance de l'écriture. Dans les hiéroglyphes égyptiens ou les idéogrammes chinois archaïques, on reconnaît les dessins simplifiés des objets qu'on veut nommer.

« Dans ces langues, l'écriture est un assemblage de symboles visuels qui se réfèrent directement aux formes visuelles qu'ils représentent ou symbolisent. Il s'agit d'un processus mental – complètement différent du nôtre – qui produit une relation visuelle entre l'écriture et la perception du monde. Dans nos langues alphabétiques, les symboles que sont nos lettres se réfèrent à des sons, ceux qui composent les mots que nous utilisons pour nommer les objets, et non directement aux objets eux-mêmes. Notre approche passe nécessairement par l'oralité et le son. Un détour dont les Chinois font l'économie. C'est pourquoi, en Chine, le langage oral est surtout fonctionnel, un moyen quotidien de communiquer, mais pas un moyen crédible de transmission du savoir et de la culture comme c'est le cas en Occident.

« L'utilisation de symboles au lieu d'impressions visuelles comme sujets de mes tableaux est une importante transition, dont je n'ai peut-être pas perçu, sur le moment, les implications profondes. La différence n'est pas au niveau de l'acte pictural lui-même – qui, pour moi, est surtout le jeu des couleurs – car je continuais à disposer mes couleurs sur un dessin préalable, et le fait que ce soit le dessin d'une impression visuelle extérieure ou d'un symbole ne changeait pas grand-chose. Une fois le dessin réalisé, la démarche était, à première vue, la même.

« Pourtant, je me suis vite rendu compte qu'une nouvelle question essentielle se posait, celle de la forme et du fond. Dans un sujet figuratif, le fond fait partie de la vision, il est un arrière-plan devant lequel se situent des éléments plus proches, ou prédominants. À la limite, dans un paysage, le fond peut être le ciel. Mais le fond est aussi un élément visuel comme le reste, il fait partie de la vision, du sujet.

« Lorsque je peins un symbole, le fond est la surface sur laquelle le symbole est peint, au départ la toile blanche. Cette surface ne fait pas

partie du symbole, et n'est pas un autre symbole. Dans la calligraphie chinoise, le fond, c'est la feuille blanche. Dans la peinture chinoise, le fond a une grande importance. C'est le vide, il n'est pas peint, mais il fait néanmoins partie de la peinture. La représentation a deux aspects, la présence – les formes peintes – et l'absence – le vide, ce qui n'est pas peint. Les deux s'opposent, se répondent, se complètent, s'harmonisent. Ils sont inséparables, et aussi importants l'un que l'autre. C'est ce que les Chinois appellent le yin et le yang.

« Au début, je n'attachais pas beaucoup d'importance à cette idée de la forme et du fond. Je peignais mes symboles et je peignais le fond, cherchant à les harmoniser, d'abord par la position du symbole dans le cadre de la toile, sa grandeur, puis, ensuite, par le rapport de leurs couleurs et valeurs respectives.

— Avant de continuer sur ce passionnant sujet de la forme et du fond, Julien, pourrais-tu me donner des exemples de symboles que tu as peints, et où tu les trouvais, puisque je comprends que ce n'est plus dans des visions extérieures que tu avais lors de tes voyages.

— Les premiers symboles que j'ai peints furent des idéogrammes chinois, ceux que j'apprenais à calligraphier. Ensuite, j'ai peint des lettres, celles de notre alphabet latin, ainsi que des lettres thaïes. Puis des textes sacrés, en particulier des mantras, et des figures géométriques, dont certaines sont également des symboles sacrés.

« L'époque où j'ai commencé à peindre des symboles est l'époque où j'ai commencé à pratiquer le zen et le yoga, et à lire des quantités de livres sur la spiritualité et le mysticisme. Les symboles sont nombreux dans ces disciplines et je les côtoyais sans cesse. Ils venaient donc à moi et je n'avais pas besoin de les chercher. Ils constituaient peut-être les éléments du nouveau paysage dans lequel ma vie se déroulait. Un paysage qui devenait de plus en plus intérieur.

« Depuis cette époque, les symboles ont continué à s'imposer dans ma peinture, même si, par la suite, j'ai aussi essayé de m'en détacher. J'avais envie de peindre ce que je vivais, ce que je découvrais, ce que je pratiquais dans ma vie spirituelle et, naturellement, ce sont les symboles qui habitent ces différentes traditions qui s'imposèrent dans ma peinture. J'ai donc peint des symboles bouddhistes, l'ennéagramme, les hexagrammes du Yi Jing, des symboles tantriques.

— Et pourquoi as-tu voulu ensuite te détacher de ces symboles ?

— Parce que, même si je découvrais, avec les symboles, d'autres aspects de la peinture, comme celui de la forme et du fond, j'avais l'impression de rester dans le figuratif. J'utilisais toujours une image

comme sujet. Qu'elle soit une vision du monde extérieur ou une image créée par l'esprit, c'est toujours une image, une forme extérieure à la peinture. Une image qui possède une existence propre, indépendante du tableau, qui vient s'y introduire et en conditionne la composition et les couleurs. Elle est extérieure à l'acte pictural, qui, en s'efforçant de la copier, de la représenter, de l'interpréter, perd son indépendance, et donc sa pureté.

« Même si c'est une forme que j'imagine, elle ne naît pas de l'acte pictural, mais de mon mental qui l'a imaginée avant de la peindre. Il y a préméditation, création d'une forme qui sera peinte, qui sera le sujet. C'est de l'art conceptuel. Le tableau, le sujet, est conçu mentalement avant d'être peint. C'est une démarche qui est plus mentale, moins spontanée que de peindre une vision du monde extérieure.

« Si je peins un paysage qui m'a touché émotionnellement, la démarche n'est pas mentale. Je me place en face de mon émotion, de la vision qui l'a provoquée, et je la transpose, je l'exprime sur ma toile. Je suis en contact avec mon émotion, avec ma perception sensorielle. Si je peins un symbole, une forme imaginée, je suis en face d'une pensée, d'un concept, d'une construction mentale, des idées que le symbole peut évoquer. Bien sûr, il peut y avoir une connotation émotionnelle aussi, mais c'est le processus mental qui domine et, même si on considère parfois le mental comme notre sixième sens, il ne fonctionne pas de la même manière que nos cinq autres sens, il ne possède pas cette instantanéité, et cette prédominance de la sensation, de l'émotion. La perception sensorielle se situe toujours dans le présent, alors que la pensée puise dans le passé pour suggérer ou imaginer le futur. Elle se nourrit de jugements, de connaissances, de croyances, et produit des idées, des intentions, des désirs et des peurs. Sa soumission au temps et sa lenteur de fonctionnement l'empêchent d'intervenir dans le présent. Elle est toujours dans le passé ou, pour tenter de lui échapper, elle se projette dans l'avenir, et enjambe le présent sans le voir.

« Le véritable acte créateur n'existe que dans le présent. Il est spontané, il vient du cœur, et n'est pas conditionné par les circonvolutions du mental et de la pensée. Il jaillit du silence, de la tranquillité, du vide, de l'essence primordiale qui sous-tend toute création. C'est comme le big bang, il n'est pas prémédité. Dans l'obscurité et le silence, une explosion de lumière se produit, puis les dix mille choses se mettent en place, spontanément, et à leur rythme. De même, sur la toile blanche, un premier trait de peinture jaillit, puis mille autres taches de couleurs se mettent en place autour de lui, spontanément, à leur rythme.

— Je n'avais jamais envisagé la peinture sous cet angle, comme un big bang. Donc, si je comprends bien, le peintre crée le monde, l'univers, chaque fois qu'il peint une toile.

— Oui, exactement. Sauf lorsqu'il prémédite, lorsqu'il essaie d'imaginer le monde avant de le créer.

« Peindre sans préméditation est moins évident qu'il pourrait sembler. Nous sommes des êtres pensants, et court-circuiter le mental n'est pas si simple. Peindre avec des idées toutes prêtes est plus facile. On prépare le travail, on imagine des sujets, on les visualise, et on établit une liste d'intentions sur la manière de les traiter. Il y a une grande impression de sécurité dans ce processus. On ne prend pas de risques.

« Mais arriver devant une toile vierge sans idées préconçues, sans intentions et sans vouloir représenter quoi que ce soit, sans aucun but ni résultat à atteindre, garder l'esprit vide et empêcher toute pensée parasite, ou bienveillante, d'intervenir est beaucoup plus déstabilisant. Faire confiance à l'inspiration, à la grâce plutôt qu'au savoir, est difficile. Il faut accepter de sauter dans le vide, dans l'inconnu. C'est un acte de profonde humilité, et la reconnaissance de sa complète vulnérabilité. Il y a une ouverture, une réceptivité totale. Un retour à l'état d'ignorance, d'incompétence, de naïveté qu'on avait avant de se prendre pour un peintre. Le peintre devient alors un canal vide et pur à travers lequel l'acte pictural peut émerger.

— Comment se déroule une séance de peinture sans préméditation ? Comment surgit cet acte créateur pur ?

— Le plus important est de ne pas avoir d'idée au départ. Ne pas écouter le mental, mais les intuitions du cœur et les impulsions du corps. Le cœur pressent une couleur pour commencer le tableau et le corps accomplit un geste spontané pour poser cette couleur, un geste mesuré ou ample, rapide ou lent, doux ou énergique. Une nouvelle intuition du cœur répond à ce geste, puis un nouveau geste se manifeste. Et la peinture prend forme, prend vie. Elle se crée elle-même, elle se peint, elle exprime ses besoins, ses exigences, et le peintre devient l'instrument qui permet son exécution. Il n'initie plus, il répond. Le processus peut être lent, précis, raffiné, subtil, éthéré, ou il peut être rapide, déchaîné, passionné, violent. Le cœur ressent, exprime ses émotions, et le corps répond, réagit. L'esprit est absent, est muet. Il ne commente pas, ne juge pas, ne donne ni ordres ni conseils, il n'intervient pas.

« L'acte créateur, lorsqu'il est accompli avec passion, peut impliquer une forte dépense d'énergie, devenir très physique, presque bestial. C'est

un corps à corps avec la matière. La couleur est une matière dense, lourde, qui est prise à pleines mains, qui est malaxée, projetée, étalée sur le support. C'est comme une étreinte passionnée avec une amante vorace et exigeante. Une lutte, une interaction violente avec la toile, qui peut se transformer en exorcisme, en exécution. Le sang et la mort sont des ingrédients du processus.

« Alternativement, l'acte créateur peut se manifester dans la douceur, les caresses, la fluidité des lavis, la délicatesse des camaïeux. Les émotions se libèrent en vibrations subtiles et diffuses, les gestes sont imperceptibles et le corps semble se dissoudre dans de tendres effleurements qui s'expriment en souffles frémissants et en nuances pastel. S'il ne se manifeste pas énergiquement dans la matière, l'orgasme créatif n'en est pas moins profond.

— Cette manière de peindre me semble très excitante, Julien. Je n'envisageais pas la peinture comme ça. L'acte créateur, comme tu le décris, ressemble à un acte sexuel. Est-ce que je te suis bien ?

— Oui, c'est vrai qu'il y a une similitude. Ce n'est toutefois pas si simple d'en faire l'expérience, car le mental a toujours envie de prendre le contrôle. Et alors, on retombe dans la manière traditionnelle de peindre, avec des idées, des sujets, des intentions, des attentes.

— J'aimerais bien tenter l'expérience, Julien. Est-ce que tu accepterais de me guider dans ce processus ? »

Julien regarde soudain Samantha d'un œil nouveau. Il lui découvre un côté sensuel et mystérieux qu'il n'avait pas remarqué auparavant. L'idée de s'aventurer avec elle dans une expérience de peinture tantrique ne lui déplaît pas, et le fait même vibrer intérieurement d'une étrange manière.

— C'est une bonne idée. La semaine prochaine ?

— Oui, je suis libre. Quand tu veux !

— Disons mardi à 9 heures, si cela te convient.

— C'est parfait. Est-ce que je dois amener quelque chose ?

— Non, à part toi. Ton cœur et ton corps. Et laisse ton mental chez toi.

« Réserve la journée entière. D'habitude, ce processus créatif a lieu dans la solitude, dans un espace clos et protégé où le peintre est capable de recevoir en lui cette puissante énergie créatrice que lui envoie l'univers et de la canaliser dans son art. C'est un processus énergétique vertical et unidirectionnel par lequel le peintre se laisse traverser, mais que, dans un sens, il maîtrise.

« Faire cela à deux va créer une nouvelle dimension, horizontale et bidirectionnelle qui va se manifester entre les deux personnes. Comment nos deux énergies vont-elles se répondre ? Vont-elles communiquer, fusionner, ou se repousser. Il y a un côté imprévisible, et peut-être incontrôlable. Mais c'est aussi ce qu'il y a d'excitant dans cette expérience. Es-tu prête à te jeter à l'eau, sans savoir où le courant va t'emmener ?

— Oui, je suis prête.

« Il faut que je parte, Julien, je suis déjà en retard. À mardi. Et merci pour ce délicieux repas. »

Samantha se lève, prend son petit sac à dos orange, met son grand chapeau de paille de travers sur sa tête, se penche vers Julien et lui fait un petit bisou sur les lèvres. Julien la regarde s'éloigner à pas rapides, sans se retourner, avec ce léger déhanchement à chaque pas qui fait pivoter ses jolies fesses dans sa jupe moulante.

## Marlène et Cinabre

Quand Marlène arrive chez Cinabre, elle se trouve dans un grand espace qui ressemble à un musée. Mais, comme dans tous les espaces du monde des âmes, il n'y a pas de constructions, de bâtiments. Les espaces existent par eux-mêmes, sans le besoin d'être délimités, entourés, fermés par des matériaux. Ils n'ont pas la rigidité concrète et structurée qu'ils ont sur la terre, mais sont souples, malléables, instantanément adaptables aux besoins, aux humeurs, aux fantaisies de ceux qui les utilisent. Ce qui paraît animer l'espace, ici, ce sont les tableaux, de grandes taches colorées, disposés de façon à ordonner le regard, à le diriger selon des perspectives, des changements de plans et de dimensions. L'individualité de chaque tableau est inséparable de l'ensemble, de l'organisation du tout. Les tableaux sont la seule présence, et la luminosité colorée qui en émane leur donne un éclat insolite qui contraste avec l'inexistence vide et neutre de leur environnement. Les tableaux n'en sont pas pour autant matériels, ils sont translucides, n'ont pas de substance et sont situés à une distance indéfinissable, en même temps lointains et très proches, comme des mirages ou des arcs-en-ciel.

Marlène est fascinée par la force colorée des tableaux, et aussi par le côté insaisissable et irréel de cette présentation. Elle ne voit personne,

mais se sent attirée par un tableau rouge vif qui se trouve devant elle, et dans lequel elle perçoit une curieuse vibration. Alors qu'elle s'en approche encore davantage, elle constate que le tableau n'est pas plan, comme elle l'a perçu tout d'abord, mais qu'il s'agit d'un volume ovoïde formé d'innombrables volutes qui tournent dans tous les sens. Elle s'arrête, interpellée par ce changement de perception. C'est alors le tableau qui s'approche d'elle, puis l'englobe, et elle est transformée en une multitude de volutes roses qui vibrent en harmonie avec celles du tableau.

« Bonjour Marlène, bienvenue dans cet atelier.

— Bonjour Cinabre. Merci pour ton accueil vibrant et coloré. Je me sens bien avec toi, et je suis contente d'avoir tout de suite pénétré au cœur du sujet, l'œuvre d'art, qui semble se confondre avec l'artiste.

— Oui, c'est ce qui est merveilleux ici, cette liberté créatrice, au-delà des barrières de la matière et des limitations mentales qu'elle impose à l'inspiration. La capacité de peindre, de sculpter, de construire, de simplement créer, avec, comme seuls médiums, l'espace et la lumière, et dans des formes beaucoup plus riches et plus subtiles que celles que les humains perçoivent sur la terre.

— Si je comprends bien, tu pratiques ton art dans les deux dimensions, ici et sur la terre, comme Myrtille.

— Oui, et c'est ce que je trouve merveilleux. La possibilité de vivre en même temps dans les deux mondes.

— Alors explique-moi, Cinabre, comment, dans ta démarche créative, intègres-tu ces deux mondes tellement différents ?

— Prenons l'exemple d'un artiste qui a un atelier où il crée son œuvre personnelle – c'est ce que je fais ici – et qui, parallèlement, travaille dans une université où il donne des cours et participe à un groupe de recherche – c'est ce que je fais sur la terre. Pour moi, ces deux activités sont très liées, et pas très différentes. Les conditions et l'environnement changent, mais ma démarche reste la même. Sur la terre, il y a des obstacles, des difficultés, des contraintes, des limitations, mais qui stimulent la créativité, obligent à être plus inventif, à tirer parti des conditions. Ici, tout semble parfois trop simple, et je peux tomber dans la facilité, la paresse, par contre je me ressource, et je jouis de cette vision vaste, claire, illimitée qui est très inspirante. Pour moi, ces deux aspects de la vie sont inséparables et tous deux nécessaires. Et ce sont ces deux aspects, le matériel et le spirituel, lorsqu'ils s'unissent, lorsqu'ils fusionnent, qui deviennent l'art. Lorsqu'il est capable de dépasser, de transcender l'opposition, le conflit entre le matériel et le spirituel, l'art



trouve sa raison d'être, qui est souvent sous-estimée parce qu'elle n'est pas comprise. Lorsque l'art englobe tous les aspects de la vie, la vie est harmonieuse. La vie devient art. C'est ce que j'appelle « l'art total ». Voilà pourquoi le rôle de l'art et des artistes est primordial pour créer la prochaine mutation sur la terre, même si l'art est encore considéré comme un loisir marginal.

« La difficulté, pour les artistes humains, est de garder la confiance, la foi, dans leur travail, dans leur mission, alors qu'ils ne sont pas compris ni reconnus pour ce qu'ils sont, des créateurs qui ont un impact primordial sur l'évolution de l'humanité. Les sociétés terrestres sont dirigées par des technocrates, c'est pourquoi elles sombrent de plus en plus dans le chaos, dans un marasme décadent et destructif. L'évolution humaine ne dépend pas de la croissance économique, de la complexité de structures administratives et de la globalisation du pouvoir, mais de la transparence, de la simplicité et de la liberté. Elle n'est pas produite par la domination illusoire du mental, mais par la sagesse créatrice du cœur.

« Il faut bien constater que l'art, dans son apparence extérieure, est assimilé au système, utilisé à des fins économiques ou politiques. Et de nombreux artistes suivent cette voie pour survivre ou pour être reconnus. Cela n'est pas inutile, car au moins l'art apparaît sur la scène publique et, même s'il n'est pas compris dans son essence, il est perçu dans son apparence. Ainsi, il agit subtilement sur les consciences individuelles et collectives, et les prédispose à la mutation.

— Et pratiquement, Cinabre, comment intervienstu, sur la terre, pour promulguer l'art et cette compréhension du rôle de l'art dans l'évolution de la société ?

— Il faut d'abord le rendre visible, et apprendre aux gens à le percevoir. Lorsque cette perception se développe, elle va s'étendre aux objets qui ne sont pas considérés comme des œuvres d'art, et à tous les aspects de la vie. C'est le principe de l'art total, et de la perception extrasensorielle. La vie devient art. La perception est le premier stade. Le second est la création. La création d'une œuvre d'art, mais aussi la création dans toute activité, dans toute interaction, dans tout acte de la vie. La vie devient création. On crée la vie au lieu d'en être la victime.

« Ainsi, lorsque nous mettons en scène des rôles d'artistes, nous les incitons à changer leur perception, à percevoir l'art en toute chose, et à créer leur vie comme une œuvre d'art. Nous leur suggérons que perception et création, à un certain niveau, se confondent, deviennent un. Il faut noter que n'importe qui est, dans son essence, un artiste qui

s'ignore, c'est un état de conscience qu'il faut retrouver. Il n'est pas nécessaire, pour cela, de faire de la peinture ou de la musique, mais cela facilite les choses. L'artiste, par son œuvre, par son comportement, par sa présence, provoque ceux qui le côtoient ou qui rencontrent ses œuvres, et éveille ainsi leur âme d'artiste. C'est un de ses rôles.

— Merci, Cinabre. Je commence à mieux comprendre le rôle de notre famille d'artistes et la nature de nos relations avec les artistes humains. »

Après une petite pause, Cinabre reprend :

« Dans l'art, il vaut mieux éviter les grandes théories, aussi abordons maintenant la partie pratique, et le scénario de Julien. Il montre bien le conflit, le paradoxe qui existe sur la terre entre l'aspiration spirituelle de l'artiste et la difficulté à surmonter les contingences matérielles pour la réaliser. Mais d'abord il faut que je t'explique comment l'épisode de Julien et Samantha se lie à celui de Julien et Estelle, et aussi à ta relation avec Julien, qui, dans le temps terrestre, a eu lieu entre les deux. Et tu verras qu'en ce qui concerne le jeu, ce scénario est très intéressant, car nous y avons presque tous participé, d'une manière ou d'une autre.

— Oui cela m'intéresse, car même si nous avons eu une relation très intense – notre liaison amoureuse et tout ce que nous avons partagé sur l'art et la peinture – la vie de Julien est restée très mystérieuse pour moi. Il a débarqué à Paris quand j'avais environ dix-sept ans. Il vivait dans la pension de ma mère et avait un poste d'assistant aux Beaux-Arts, dans la faculté de peinture. L'année suivante, il est devenu professeur. Mais pendant les vacances, et même souvent les week-ends, il retournait en Savoie. Il me parlait peu de ce qu'il faisait en Savoie, à part ce qui concernait directement sa peinture, et ne m'a jamais proposé de m'y emmener. Probablement qu'il avait toujours sa liaison avec Estelle, bien que je ne l'aie jamais suspecté à l'époque. Puis un jour il est parti aux États-Unis, et je n'ai plus jamais eu de nouvelles de lui.

— Quand Julien avait décidé de consacrer sa vie à la peinture – auparavant il avait étudié et pratiqué l'architecture – il vivait en Savoie. Tu as vu le scénario de Blue, joué par Zéphyr, qui concernait son accident. C'est à cette occasion que j'ai repris le rôle Julien, et que Vanille a repris le scénario. Cette période correspondait à une profonde mutation dans la peinture de Julien, et il a eu envie de partager ses nouvelles idées.

— Excuse-moi de t'interrompre, Cinabre, mais j'ai une idée, plutôt que de me raconter sa vie, est-ce que tu ne pourrais pas prendre

l'apparence de Julien, afin que ce soit lui-même qui me raconte son histoire. Je serais très contente de le revoir, et qu'il ne se fasse pas de souci, je ne lui en veux plus d'avoir disparu sans laisser d'adresse.

— Oui, c'est une bonne idée, mais ne te fie pas aux apparences, même si nous pouvons jouer avec les formes humaines, ce ne sont que des illusions, et c'est toujours Cinabre, l'âme, qui te parlera par la bouche de Julien. »

Cinabre apparaît sous la forme de Julien, tel que Marlène l'avait connu à Paris, et Marlène devient l'étudiante parisienne qui était tombée amoureuse de lui. Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et restent un long moment enlacés.

« Bonjour Julien, je suis contente de te revoir. Tu n'as pas changé.

— Bonjour Marlène. Nous nous retrouvons ici dans notre souvenir. Pourtant beaucoup de choses se sont passées depuis ces trois années que nous avons passées ensemble à Paris, pour toi comme pour moi. Même si nous retrouvons les corps de notre jeunesse, nous communiquons au niveau de l'âme, qui est en dehors de l'espace-temps terrestre. J'ai beaucoup évolué dans ma peinture, depuis l'époque où j'avais la prétention de penser que je pouvais l'enseigner, et aussi dans ma compréhension de la nature humaine. Et cela grâce à un ami peintre que j'avais connu à Paris, dont le nom d'artiste était Cinabre. Tu l'avais rencontré aussi, nous avons passé quelques soirées ensemble. Est-ce que tu te souviens de lui ?

— Oui, parfaitement, mais curieusement, Cinabre, quand tu m'as dit que tu travaillais dans les deux mondes, je n'avais pas fait le rapprochement.

— Donc, poursuit Julien, à côté de son activité de peintre, Cinabre était une sorte de mystique. Il m'avait expliqué comment il vivait aussi dans le monde des âmes où il avait le pouvoir d'influencer la vie de certains humains, et il m'a appris qu'il était en quelque sorte mon ange gardien. J'avais déjà ressenti, surtout depuis mon accident, une présence à l'intérieur de moi qui semblait diriger ma vie, et que j'ai mieux comprise après en avoir discuté avec Cinabre.

« Avant de venir à Paris, je vivais à la campagne, en Savoie, où je menais une vie assez solitaire, mais que je trouvais très favorable à mon inspiration picturale. J'allais souvent à Lyon, toutefois, pour voir Estelle, une femme qui m'a beaucoup soutenu dans mes périodes de mélancolie, et qui me transmettait sa joie de vivre, que je transmutais en joie de peindre. Mais elle n'était pas une artiste, et n'avait pas toujours la patience de m'écouter parler de ma peinture. J'aurais aimé avoir des

amis peintres qui me comprennent, et avec qui je puisse échanger mes nouvelles idées. C'est à ce moment-là que j'ai reçu la visite d'Alain, un ami que j'avais connu à l'école d'architecture de Genève. Il était assistant à l'École des beaux-arts de Paris et m'a encouragé à venir à Paris. C'est ainsi que j'ai trouvé ce poste aux Beaux-Arts et que je t'ai rencontrée. Mais la vie turbulente de Paris ne me plaisait pas beaucoup, je préférais la campagne, et c'est toujours en Savoie, où je retournais souvent, que je me sentais chez moi, et aussi que je me sentais bien pour peindre. Je ne suis pas quelqu'un qui communique facilement avec des groupes, et je ne me sentais pas très à l'aise dans mon rôle de professeur. Je communique mieux en tête-à-tête, et les discussions sur la peinture que j'ai eues avec toi m'ont apporté beaucoup plus que les cours que je donnais aux Beaux-Arts, où j'avais souvent l'impression de ne pas être compris et de ne pas réussir à transmettre mon message. Il faut dire qu'à cette époque les Beaux-Arts étaient encore une institution très académique.

« À ce moment-là, j'ai rencontré Cinabre, qui m'expliqua que c'était lui qui avait arrangé ma montée à Paris, et que ce poste d'enseignant n'était qu'un prétexte. Mais que le véritable but de mon séjour à Paris était mes rencontres avec toi et avec lui. Il m'a expliqué le rôle qu'il jouait dans ma vie et m'a dit que j'avais besoin d'une nouvelle muse. Je me suis rendu compte alors que c'était toi, Marlène, qui étais ma nouvelle muse, car tu as ce don merveilleux de pouvoir écouter, sans jugements ni commentaires. Te parler est une expérience très spéciale, dont tu ne te rends peut-être pas compte. J'ai compris à cette époque que quand j'ai besoin de parler de ma peinture, ou de la peinture, mes paroles ne s'adressent pas à une autre personne, mais à moi-même. Car ce que je dis ne vient pas de moi, mais vient, comment dire, d'une source non personnelle, d'une sorte de connaissance, d'inspiration divine, la source de la créativité, le souffle créateur. Et c'est en l'exprimant que moi-même je l'entends. La personne à qui je m'adresse, toutefois, doit être comme un miroir qui me reflète mes propres paroles, et ce n'est que son total silence qui peut avoir ce pouvoir. Enfin voilà comment Cinabre m'a expliqué le rôle de muse que tu jouais dans ma vie. Alors une transformation s'est produite, l'acte de peindre, qui jusqu'alors avait été physique, est devenu plus métaphysique, même s'il est toujours resté très sensuel. Je pressentais intérieurement une nouvelle manière de peindre, mais je n'arrivais pas à l'exprimer sur la toile. J'avais l'impression de tourner en rond dans mes vieux sujets, même si j'ai

peint à cette époque une série de tableaux appelée *Évolutions*, peut-être t'en souviens-tu ?

— Oui, très bien, des groupes de personnages qui se déplaçaient, ou se transformaient, en particulier sur l'esplanade de Beaubourg.

— Mais je ne trouvais pas que j'évoluais, et c'est alors que Cinabre a considéré que Paris, et la France, n'était plus un environnement favorable pour l'évolution de ma peinture et il a créé les conditions qui m'ont incité à partir en Californie. Soudain les choses se sont passées très vite, et je me suis retrouvé dans un nouveau monde avant d'avoir vraiment quitté l'ancien. J'avais de nouveau l'impression d'être devenu quelqu'un d'autre, et ma vie à Paris s'est soudain comme évaporée, et toi aussi.

— Merci Julien, je suis très contente de mieux comprendre ta vie à cette époque et le rôle que j'ai joué, sans le savoir, dans notre relation. Mais il faut que je te dise que toi aussi tu as joué un rôle très important dans ma vie, puisque c'est toi qui a donné une direction à ma vie en m'incitant à rentrer aux Beaux-Arts, et qui a aussi semé en moi, lors de nos longues discussions, la graine de l'art, pas de l'art dans le sens ordinaire qu'on lui donne habituellement sur la terre, mais celui dont on parle dans le monde des âmes, et qui est sans doute ce que tu appelles l'art métaphysique. Quant à son côté sensuel, c'est aussi quelque chose que j'ai appris avec toi, Julien, et qui ne m'a plus quittée. »

Un troisième personnage apparaît soudain aux côtés de Marlène et de Julien, Cinabre, tel que Marlène se souvient maintenant très bien de l'avoir vu à Paris.

« Maintenant, les amoureux, je suis très content que cette rencontre vous ait permis de jeter une nouvelle lumière sur votre relation parisienne, mais je vais reprendre l'explication de la vie de Julien de mon point de vue, qui est celui du jeu de la vie.

« Pendant la période où Julien vivait à Paris, c'est moi qui jouais le rôle de Julien, et en même temps je jouais mon propre rôle, le Cinabre humain. Vanille, qui dirigeait le scénario de Julien, a proposé que les deux peintres se rencontrent et que Cinabre parle à Julien du rôle que jouent les âmes dans la vie humaine. Quand je lui ai dit que j'étais son ange gardien et que c'est moi qui dirigeais sa vie, ce n'était pas tout à fait exact, car en fait c'était Vanille. Mais il n'était pas approprié, à ce moment-là, de dévoiler complètement à Julien le fonctionnement du jeu. Cette double relation a toutefois créé un lien très fort entre Julien et moi. Je me suis alors pris au jeu, c'est le cas de dire. Comme je ressentais une profonde affection pour Julien, j'avais envie de prendre

en main son destin de peintre, et donc le scénario de Vanille. J'en ai parlé à Vanille, et elle a accepté de me confier le scénario de Julien. Mais alors, comme je ne pouvais pas en même temps continuer à jouer le rôle de Julien, c'est Antimoine qui l'a repris. Ces changements ont eu lieu quand Julien est parti pour les États-Unis, et ont provoqué un nouveau bouleversement dans la vie de Julien, n'est-ce pas Julien ?

— Oui, j'ai vraiment eu l'impression de changer de vie, et aussi de voir le monde d'une autre manière, encore plus qu'après mon accident. Le lien avec Cinabre a également changé. Curieusement, le souvenir du Cinabre que j'avais connu à Paris s'est dissipé. Je ressentais plus fortement la présence qui semblait guider ma vie, mais elle n'était plus liée à l'image de Cinabre. Je sentais que j'étais en même temps protégé et inspiré, et ce ressenti ne m'a plus quitté. À ce moment-là, une rupture s'est faite avec la France, et la période où j'ai vécu à Paris s'est comme évaporée de ma mémoire. Je n'aimais pas la vie américaine. Je revenais parfois en Savoie, pour de courts séjours. Mais je rêvais de vivre en Asie.

— Son rêve s'est réalisé, ajoute Cinabre, et c'est à Chiang Mai, où Julien vit maintenant depuis plusieurs années, qu'a lieu le scénario de Julien et Samantha.

— Merci à tous les deux pour vos explications, dit Marlène. La vie de Julien n'est maintenant plus un mystère pour moi. Il y a encore une question que j'aimerais te poser, Julien, même si je sais bien que c'est toi, Cinabre, qui va me répondre. Il me semble que malgré tous les changements qui se sont succédé dans ta vie, les endroits où tu as vécu, tes relations amoureuses, et les âmes qui ont joué ton rôle ou dirigé ton scénario, tu as toujours su garder une continuité dans ta démarche picturale. C'est ce qui m'a frappé dans les explications que tu donnes à Samantha. Votre conversation m'a d'ailleurs rappelé celles que nous avions ensemble à Paris. Comment expliques-tu cette continuité ?

— Ce que j'ai compris, c'est que la création artistique ne dépend pas des circonstances de la vie ordinaire, elle se situe à un niveau de conscience supérieur. Pour pouvoir s'exprimer, se manifester, l'art a besoin d'un véhicule humain, mais il émerge d'une source divine, qui est indépendante, et n'est pas affectée par les aléas de la vie humaine. Même si ceux-ci provoquent parfois des périodes où l'expression ralentit, ou même s'arrête, l'inspiration n'est pas morte, elle est simplement en attente. La plupart des artistes passent par des phases de mélancolie pendant lesquelles la créativité semble être en gestation. Ce qui se passe

en réalité est que le véhicule ne peut pas supporter une création incessante, il a besoin de périodes de répit.

« Si on envisage la création artistique comme une sorte de canalisation, on pourrait dire qu'à certaines périodes le flux est très intense, et qu'à d'autres il ralentit ou s'arrête. Mais la source, elle, est toujours vivante et ne tarit jamais. Les fluctuations, les crues et les étiages, proviennent du véhicule, pas de la source. Ce processus explique les incohérences apparentes qui existent souvent entre la vie des artistes et leur œuvre. Mais la continuité n'est pas rompue par les fluctuations, car elle est assurée par l'inspiration divine, indépendamment des circonstances et des changements qui se produisent dans la vie du peintre, même si celui-ci semble par moments perdre le lien avec la source. En réalité il ne le perd jamais, le lien est toujours là, mais il dépend de la connexion avec les niveaux de conscience supérieurs. Et une des énergies qui facilitent le mieux cette connexion est celle de la muse. Mon expérience m'a montré que cette énergie se manifeste d'une part dans l'écoute, et de l'autre dans la relation amoureuse, ou sexuelle. Est-ce que j'ai bien répondu à ta question, Marlène ?

— Oui, tout à fait. Et merci pour cette précision sur le rôle et le fonctionnement de la muse. À ce propos, j'ai constaté que Samantha aussi savait bien écouter, et je me demandais, comme la fin du scénario le laisse suggérer, si elle était aussi devenue une muse à part entière dans ta vie d'artiste. Excuse ma curiosité, Julien. Mais note que je ne te demande pas de me parler de toutes les muses qui ont inspiré ta peinture entre moi et Samantha.

— Comme tu l'as deviné, Samantha est devenue ma muse.

— Une muse tantrique, ajoute Cinabre. Tu te souviens que c'est à ce moment-là Antimoine qui joue le rôle de Julien, et il t'a parlé de sa passion pour le tantrisme.

« Maintenant, Marlène, revenons à notre histoire, continue Cinabre. Nous en étions au moment où Julien part en Californie, et disparaît soudain mystérieusement de ta vie. Au niveau du jeu, il s'est alors passé quelque chose d'amusant. Je venais de reprendre le scénario de Julien et Antimoine avait repris son rôle. Au même moment, curieusement, Antimoine écrivait le scénario d'un architecte provençal, Antoine, qui arrivait à Paris, et il m'a demandé si je voulais jouer ce rôle. Comme j'avais bien aimé l'ambiance des Beaux-Arts et de Saint-Germain-des-Prés que j'avais connue dans le rôle de Julien, j'ai accepté. Quand une âme quitte un rôle, il lui arrive de se retrouver dans une sorte de vide, de ressentir un manque, une nostalgie pour la vie qu'elle vient de quitter.

Et le manque que j'ai ressenti en quittant Julien, c'était toi, Marlène, ma relation avec toi. En reprenant un rôle dans ce même environnement, j'espérais secrètement te retrouver. Antimoine l'avait compris, et peu après, dans son scénario, Antoine est venu prendre la place qui se trouvait libre dans ton cœur.

— Comme tu le dis si bien, Cinabre, ce jeu de la vie est vraiment amusant. Et moi, petite terrienne innocente, je n'y voyais que du feu, bien sûr. Comme quand Élixir m'a dit que c'est lui qui avait joué Pierre et Pablo. Pourquoi ne prendrais-tu pas la forme d'Antoine, Cinabre, j'aimerais bien le revoir aussi, depuis le temps »

Antoine n'apparaît pas sous la forme du moine Ananda, mais sous celle du jeune architecte à l'accent provençal qui vient de débarquer à Paris. Marlène lui fait la bise et le prend dans ses bras.

« Bonjour Antoine, je suis contente de te retrouver. Je n'avais jamais fait de rapprochement entre Julien et toi. Je n'ai pas eu l'impression que Julien avait laissé un vide dans mon cœur, ni que tu étais venu le remplacer. Peut-être, à l'époque, étais-je plus volage que vous, les hommes, même si d'habitude c'est le contraire. D'ailleurs, ce que vous n'avez jamais su, Julien et toi, c'est qu'à ce moment-là j'avais un autre amant, Alexandre, qui n'était pas un artiste et ne faisait pas partie du groupe des Beaux-Arts.

« Curieusement, là je m'adresse à toi, Cinabre, il semble qu'Alexandre n'apparaît pas dans vos scénarios, car ni Zéphyr ni Antimoine ni toi ne m'en avez parlé. Est-ce possible ? Est-ce qu'il y a des événements de la vie humaine, ou des personnages terrestres, qui échappent au contrôle des âmes ?

— Normalement pas. C'est étrange, en effet. C'est vrai que je n'ai jamais entendu parler d'Alexandre. Est-ce que tu es bien sûre d'avoir connu un Alexandre, Marlène ?

— Oui, absolument, je me souviens de lui comme si c'était hier. Puisqu'il ne fait pas partie de vos scénarios, je présume que tu ne peux pas le faire venir pour témoigner. Mais c'est mieux comme ça, je suis très contente de garder un petit jardin secret qui ne fait pas partie du jeu.

— Peut-être qu'il s'agit d'un tour de Philippe. Comme il possède certains de nos pouvoirs, mais ne fait pas partie de la famille, il les utilise parfois sans nous avertir, et de temps en temps nous trouvons des bugs dans le jeu. Alexandre doit en être un.

— Ce n'est pas grave, dit Marlène. En ce qui me concerne, Alexandre était un excellent bug, j'espère que vous n'allez pas le supprimer.



« Antoine, excuse-moi pour ce petit intermède technique, oublions Alexandre et reprenons l'histoire de notre relation. Même si l'enchaînement entre Julien et toi s'est effectué très naturellement, je n'avais pas fait de rapprochement entre vous. Mais maintenant, avec le recul, je me rends compte que ces deux relations étaient très similaires.

« J'ai connu avec Julien et toi une profonde amitié, que j'ai toujours gardée précieusement dans mon cœur, même si nous nous sommes perdus de vue. Et maintenant que je te vois, j'ai l'impression de la retrouver intacte, comme ce fut le cas tout à l'heure avec Julien. J'ai le souvenir que l'amour que nous partagions était l'amour de l'art, d'un côté la peinture et de l'autre l'architecture, et qu'avec vous deux la relation amoureuse n'a pas été le plus important, comme ce fut le cas avec Pierre et Pablo.

— Et avec Alexandre ? demande Antoine.

— Alexandre, c'était autre chose. Je n'ai pas envie d'en parler. Oublions Alexandre, veux-tu. Tu ne vas pas me faire une scène, Antoine, sinon il vaut mieux que tu reprennes la forme du peintre Cinabre. Comme je n'ai pas couché avec lui, ce sera peut-être plus facile.

— Mais ce n'est pas trop tard, Marlène.

— Cinabre – car c'est toujours de toi qu'il s'agit – tu es impossible ! Et si tu prenais la forme du moine Ananda. Lui, au moins, sera peut-être capable de répondre sérieusement à mes questions. J'en ai aussi une à lui poser d'ailleurs. »

Antoine se transforme et réapparaît avec une douzaine d'années de plus, le crâne rasé et vêtu de la robe ocre des moines de la forêt.

« C'est vrai que tu es sexy en moine, Antoine, je comprends que Maryse ait craqué en te voyant !

« Bon, cessons de plaisanter. Une chose positive dont je me souviens très bien, c'est qu'avec Julien et toi j'ai toujours beaucoup rigolé !

« J'avais encore une question à te poser, Antoine, pas au moine, mais au professeur d'architecture. Est-ce que j'ai aussi été une muse pour toi, comme pour Julien ? Curieusement, avec vous deux, j'ai toujours eu l'impression que c'est vous qui étiez mes inspireurs. Je ne savais pas encore que j'étais une muse.

— Antimoine, s'il était là, dirait que tu as été la première émanation de ma dakini. Même si notre relation et nos discussions n'avaient rien de spirituel – à l'époque je ne savais même pas ce que signifiait le mot « spirituel » – je me rends compte que tu as été pour moi comme une déesse qui me connectait à un autre monde. C'est quand tu as quitté ma vie, un peu comme Julien avait quitté la tienne – quand tu es partie au

Mexique et que je suis allé en Australie – que j’ai compris que cet autre monde était un monde spirituel. Et c’est celui où j’ai alors commencé à vivre, peut-être avec l’espoir secret de t’y retrouver un jour.

— J’ai l’impression, Cinabre, que tu es plus attaché aux souvenirs de tes vies terrestres que les autres âmes. Est-ce que je me trompe ? Ou est-ce parce que tu vis en même temps dans les deux mondes et, avec les rôles que tu y joues, peut-être plus souvent sur la terre que dans le monde des âmes ? Les autres âmes parlent de leurs expériences terrestres avec beaucoup de détachement, et même avec un certain humour, alors que toi tu as l’air de les prendre très au sérieux, et tu partages ce que tu as vécu comme s’il s’agissait de ton autobiographie.

— Oui, c’est vrai, Marlène, je suis attaché à certains de mes souvenirs terrestres, et surtout aux sentiments profonds que j’ai éprouvés dans mes relations humaines, comme celles que j’ai eues avec toi. Aussi aux souvenirs de ma vie de moine et de mes expériences spirituelles. Comme si certaines des expériences que j’ai vécues sur la terre n’appartenaient pas vraiment au monde terrestre, mais plus à celui des âmes. Et je me rends compte, maintenant que je te retrouve ici, que ma relation avec toi s’est toujours située au niveau de l’âme, je te voyais comme une déesse et j’avais l’impression que c’était une partie divine de moi qui avait une relation avec toi. Je ne sais pas si je m’explique très bien. Et ensuite, quand tu es partie et que cette relation avec le divin a disparu de ma vie, j’ai essayé de la retrouver dans la spiritualité. Je pense que ce sont ces aspects spirituels de ma vie terrestre auxquels je suis resté très attaché. Ils font peut-être partie de mon autobiographie d’âme plus que d’être humain.

— Je ne pensais pas que les âmes eussent une autobiographie. En tout cas tu es le premier à m’en parler, Cinabre. Et alors, est-ce que tu as retrouvé cette relation avec le divin dans ta vie spirituelle ?

— Bien sûr, c’est ce qui m’a toujours encouragé à poursuivre cette voie, malgré les difficultés, et finalement à devenir moine. Comme le peintre Cinabre, Antoine vivait dans deux mondes, celui de sa vie humaine et celui de ses expériences spirituelles, ou divines, qui avaient lieu dans un monde qui transcende le monde terrestre. Ce sont ces expériences qui m’ont passionné dans le scénario d’Antoine, et qui sont restées profondément ancrées dans ma mémoire d’âme. Car, comme te l’a dit Antimoine, les réalisations spirituelles qu’elles ont sur la terre permettent aux âmes d’élever leur niveau de conscience. Et comme elles furent nombreuses pour Antoine, elles ont eu un gros impact sur l’âme Cinabre. Tu comprends, Marlène ?

— Oui, c'est passionnant, en effet. Je suis contente que tu m'en parles, car je n'avais pas bien assimilé cet aspect de la vie des âmes. Et je n'ai pas l'impression d'avoir eu ce genre d'expérience.

— Comme tu es nouvelle dans la famille, Marlène, tu es arrivée avec un certain niveau de conscience et, depuis que tu es ici, tu n'as pas encore eu l'occasion d'aller jouer des rôles spirituels. Mais comme, dans ta vie terrestre, tu as eu de profondes connexions avec la plupart des membres de la famille, tu as déjà acquis un niveau de conscience beaucoup plus élevé que celui de la plupart des humains.

— Merci, Cinabre, je comprends. Maintenant, puisqu'il est là, j'ai encore une question à poser au moine Ananda.

« Pendant ces années de vie austère et rigoureuse, est-ce qu'il y a des choses qui t'ont manqué – le confort, l'architecture, les femmes, les divertissements de la vie mondaine... – et qui t'ont incité à défroquer ? »

— Si j'examine en profondeur, rien ne m'a manqué. Ce que tu mentionnes, mes expériences du passé, n'étaient que des souvenirs, qui traversaient parfois l'esprit comme des vaguelettes à la surface d'un lac tranquille, mais sans provoquer de désirs, ni distraire la joie paisible dans laquelle je vivais. Les attraits du monde avaient perdu leur fascination.

« Pourquoi Ananda a-t-il défroqué ? Il faudrait que tu demandes à Élixir. Blue va probablement te dire qu'il n'a pas pu résister au charme de Maryse. Je ne pense pas que ce soit la raison profonde. Maryse fut certainement un séduisant prétexte. Pendant les trois années passées au Wat Pra Jao, je ne pensais jamais à défroquer, car la vie que je menais était parfaitement appropriée. Pas plus que je n'envisageais de rester moine toute ma vie. Je vivais le moment présent, sans projets ni projections dans le futur.

« Mais la vie est changement. La vérité d'aujourd'hui n'est pas nécessairement celle de demain. À un certain moment, les circonstances extérieures de la vie n'ont plus d'importance. Être moine, architecte ou boulanger, vivre dans la forêt, en ville ou à la montagne, méditer, peindre ou faire l'amour : on choisit ce qui se présente dans l'instant, c'est ce qui est approprié. Rien ne manque. On ne désire rien, mais on ne refuse rien non plus. Ce dernier point est une des limitations de la vie monastique, elle refuse souvent. C'est ce que Maryse est venue montrer à Ananda.

« Lorsqu'on a découvert, à l'intérieur du cœur, ce qui ne change pas, la présence silencieuse qui observe avec amusement les activités frénétiques et les situations complexes du monde phénoménal, sans

s'identifier à leur déploiement fugace, les changements extérieurs sont bienvenus. »

## Philippe et Ariane

Ariane Aubert habite Ménerbes, un joli village perché sur une colline au nord du Luberon. Elle est prof de français au lycée d'Apt et une des responsables de la bibliothèque de son village. Sa passion c'est les livres. Elle a créé, il y a quelques années, un blog littéraire qui a beaucoup de succès, *librum.fr*. Ariane est aussi une femme sportive. Elle aime la marche et connaît tous les sentiers du Luberon et des autres massifs de la région. Avec son mari, qui tient une galerie d'art à Ménerbes, ils passent toutes leurs vacances en montagne, pas seulement dans les Alpes, mais aussi dans les Andes et l'Himalaya.

Ariane a rencontré Philippe lors d'un vernissage à la Maison de la Truffe de Ménerbes, un lieu renommé pour ses expositions de peinture. Comme elle venait de lire *Le jeu de la vie*, elle lui a proposé de l'interviewer et d'écrire un article sur son blog.

Ils se sont donné rendez-vous le mardi suivant à la Forêt des cèdres, sur les crêtes du Luberon, à mi-chemin entre Ménerbes et Vaucluse où habite Philippe. Ils pourront ainsi parler du livre tout en se promenant à l'ombre dans cette belle forêt.

Mardi à 8 heures, Philippe et Ariane se retrouvent sur le parking de la Forêt des cèdres.

« Bonjour Philippe. Nous serons tranquilles. Je n'ai pas cours le mardi matin et je viens souvent me promener ici. En dehors des vacances, il n'y a jamais personne. Je te propose que nous marchions en silence, pour bien nous imprégner de la beauté de la nature, de l'énergie de ces grands arbres, et nous nous arrêterons deux ou trois fois à des jolis endroits que je connais pour parler de ton livre.

— Très bien. J'aime aussi me promener en silence. Je marche en général le soir, parce que le matin j'écris. Pourtant j'aime beaucoup la lumière du matin, très différente de celle du soir, et la fraîcheur. »

Après avoir marché un quart d'heure à l'ombre sombre des cèdres, Ariane et Philippe font une première halte dans une clairière où ils s'asseyaient au soleil sur un tronc d'arbre.

« Nous serons bien ici pour commencer, dit Ariane. J'aimerais avoir une conversation très informelle avec toi. Je n'enregistre rien et ne prends pas de notes. J'aimerais rentrer avec toi dans l'ambiance du jeu de la vie et, plutôt que d'en comprendre le fonctionnement complexe, en goûter l'essence. Qu'en penses-tu ?

— Pas de problème. Pose-moi des questions, Ariane, et le livre, plutôt que moi, te répondra...

— Justement, c'est toi que je voudrais interviewer, Philippe, pas le livre. Tu essaies déjà de m'échapper. Enfin je vais me lancer et on verra bien ce qui se passera.

« D'abord, dit Ariane, j'aimerais comprendre ce qu'il y a de vrai dans ton livre, *Le jeu de la vie*, et ce qui est de la fiction ? La limite entre les deux me semble très difficile à discerner. Dans quelle mesure le lecteur peut-il croire ce que tu écris dans ton livre, en particulier ce qui concerne le monde des âmes et le fonctionnement du jeu de la vie ? Et, si elles sont vraies, d'où as-tu reçu ces informations ?

— La nature de la réalité, et de la vérité, répond Philippe, est un sujet sur lequel l'être humain s'est toujours interrogé. D'innombrables volumes ont été écrits, dans toutes les cultures, et aussi loin que remonte l'histoire humaine, par les sages, les maîtres spirituels, les philosophes, les savants, les écrivains, sur ce thème. Une multitude de systèmes de pensée, de mouvements philosophiques et religieux sont apparus, qui ont chacun leurs idées, leurs théories, leurs dogmes. Leurs adeptes sont convaincus de détenir la vérité et combattent, nient et réfutent les vérités des autres. Ainsi, pour tout esprit ouvert, la diversité est grande, et aussi grands sont le doute et la confusion qui en résultent. Ils font partie de la condition humaine, plutôt de la nature de l'esprit humain. L'homme croit que la vérité est ce que lui dit son mental. Il est persuadé que la vérité relative exprimée par son esprit, qui est constamment changeante et conditionnées par toutes sortes d'événements extérieurs, est la vérité absolue, une, définitive et immuable.

« Considérer sa propre vérité, ou bien celle de quelqu'un d'autre, comme la vérité absolue revient au même. Il ne s'agit simplement pas d'une vérité, mais d'une opinion, d'une idée, d'une croyance. Seule l'expérience est réelle. Et encore... L'expérience est personnelle, elle est différente pour chacun. Elle est donc relative, subjective. Une pensée est une expérience, c'est une sécrétion du cerveau, une formation mentale, qui se manifeste à un moment donné. Elle est réelle pour moi, elle est ma vérité à cet instant, quelle que soit son origine, l'enchaînement de causes et de conditions qui la font surgir à ce moment-là dans mon

esprit. Qu'elle soit un souvenir de la veille, de mon enfance, d'une vie antérieure, d'un rêve, d'une lecture, d'une discussion, d'une confiance. Ou une intuition, une prémonition, une vision, une inspiration, une idée qui semble sortir de mon imagination, mais qui n'est peut-être qu'une mémoire inconsciente, oubliée, refoulée. Qu'elle soit l'idée d'une autre personne, d'un ami, d'un maître, ou celle d'une âme, d'une divinité, que mon esprit a captée, d'une manière ou d'une autre. Mon expérience, quelles que soient ses causes, est ma vérité. Tout simplement !

« Cela répond à ta question sur les origines, les sources, de ce que j'écris. Elles sont multiples. Il n'est pas nécessaire de les connaître. Ce n'est pas important. Victor Hugo disait : « Quand j'écris, c'est Dieu qui dicte ». Bien sûr, l'universitaire, le savant ou l'érudit qui écrit une thèse ou un ouvrage technique peut citer tous les livres qu'il a lus pour étudier son sujet. Ce sont ses sources. Pour le romancier, son inspiration c'est sa vie, et les livres qu'il a lus en font partie. Il est également branché, plus ou moins selon les jours, à toutes les sources de connaissance, à celles du passé, du présent et du futur, à celles du monde terrestre et de toutes les cultures humaines, mais aussi à celles d'autres mondes, d'autres niveaux de conscience, à l'omniscience.

« Lorsque je te dis ce que je pense, ou que je l'écris dans un livre et que tu le lis, quelle est ton expérience ? Tu as entendu ou lu une de mes pensées. Cette phrase lue ou entendue est ta vérité, ton expérience. C'est une information, au niveau mental, qui constitue un nouveau souvenir, qui est réel, maintenant, pour toi aussi. Mais le contenu de cette pensée, l'as-tu expérimenté ? Est-il vrai pour toi ? C'est une autre question, une autre vérité. Pour moi aussi d'ailleurs. Parce que, ce que j'ai écrit dans mon livre, est-ce simplement une information que j'ai transmise, ou est-ce quelque chose que j'ai expérimenté, que j'ai vécu ? Cela peut faire une différence pour moi, mais pas pour toi. Pour toi, ce n'est qu'une information reçue, c'est tout. Et qu'elle soit une expérience vécue et réelle pour moi ne change rien à la réalité qu'elle a pour toi. Seule ton expérience est importante pour toi. Tout le reste n'est que curiosité anecdotique.

« Nous pouvons croire la vérité de quelqu'un d'autre, et même nous identifier à elle. Nous pouvons faire confiance à une personne, parce que nous nous sommes aperçus, dans le passé, que des vérités qu'elle avait exprimées se sont révélées justes pour nous aussi. Mais l'expérience reste à faire, et personne ne peut la faire pour nous. Comme disent les Anglais, la preuve du pudding, c'est de le manger.

« Où est la différence entre la réalité et la fiction, entre une histoire vécue et un roman, entre le gâteau qu'on voit dans la vitrine d'un pâtissier et celui qu'on voit sur une photo, entre un film et le journal télévisé ? Il n'y en a pas. Ce n'est jamais la réalité ou la vérité. Parce que ce n'est pas ma réalité, la seule qui existe pour moi. Ce qui crée tant de confusion dans l'esprit des gens – et aussi tant de peur, de frustration, d'avidité, d'agressivité, de violence dans le monde – c'est l'identification à une réalité illusoire, et la croyance qu'elle est la vérité. C'est pourquoi *Le jeu de la vie* est de la fiction, c'est un roman. Tous les livres sont de la fiction. Et même ceux qu'on a écrits soi-même deviennent de la fiction dès qu'on a fini de les écrire. Ils vivent leur vie, ils deviennent des entités indépendantes, dont nous perdons le contrôle, comme nos enfants. Si tu lis mon livre, dis-toi que rien n'est vrai. Expérimente-le, et ta vérité commencera à prendre forme, à prendre vie. Et elle ne sera sûrement pas la même que la mienne. Ce que je raconte au chapitre 7, oui, tu as vécu quelque chose de similaire, c'est vrai pour toi aussi. Mais ce que je décris au chapitre 12, cela, non, il a dû l'imaginer, c'est de la fiction. Jusqu'au jour où, toi aussi, tu feras peut-être cette expérience.

« Pour résumer, si tu crois, sans en faire l'expérience, le bêtisier mystico-spirituel qui sert de paysage à mon roman, tu t'enliseras dans les sables mouvants de la fiction. Mais est-il plus sage de boire l'eau saumâtre des mirages que tu perçois comme la réalité ? Toutes ces informations viennent de mon imagination, qui est une expression ludique et infidèle de ma mémoire. La seule vérité est le silence des mots. Cela n'empêche pas de lire des romans, pour la joie de contempler le jeu de l'illusion !

« Est-ce que j'ai répondu à tes questions, Ariane ?

— Oui, Philippe, merci. J'y vois plus clair maintenant.

« Viens, marchons un peu, je vais te montrer un autre endroit. »

Ils suivent un chemin qui monte légèrement et arrivent bientôt sur un monticule où se dressent douze cèdres immenses qui forment un cercle. Ils s'asseyent sur un banc placé au centre du cercle.

« On dit que ce sont les premiers cèdres qui ont été plantés sur le Luberon, bien avant le programme de développement forestier du dix-neuvième siècle, par un mystérieux chevalier qui revenait du Liban. Mais c'est peut-être une légende. En tout cas, je trouve cet endroit magique, et j'y ressens toujours de fortes émotions.

« Justement, pour revenir à ton livre, une chose qui m'a frappée, continue Ariane, c'est qu'il y a souvent une forte intensité émotionnelle, dont je n'ai pas toujours compris la raison. Est-ce quelque chose que tu

mets intentionnellement dans tes récits, ou est-ce que ce sont plus particulièrement les scènes autobiographiques qui contiennent cette intensité émotionnelle ?

— Je suis content que tu poses cette question, car ce qui m’a frappé, en corrigeant mon texte, ce sont les fortes émotions que certains passages suscitaient en moi. J’en avais souvent les larmes aux yeux et devais m’arrêter de lire pour m’essuyer les yeux et retrouver mon calme. J’avais déjà remarqué ce phénomène lorsque j’avais commencé à écrire ce livre, et avais noté les endroits où cela se produisait. En le relisant, c’était encore plus fort et plus fréquent. C’est vrai que ce phénomène m’arrive parfois lorsque je relis mon journal, mais rarement. Il m’arrive aussi dans certaines situations de la vie, mais je ne m’y suis jamais attardé et n’ai pas analysé les éléments qui causaient ces émotions.

« Curieusement, ces émotions se produisent beaucoup plus fréquemment dans les passages de fiction que dans les passages autobiographiques. Certains personnages et certaines scènes que j’ai imaginés sont beaucoup plus émotionnels que les personnages réels ou les souvenirs d’épisodes de ma vie. C’est étrange ! Ce sont aussi ces passages-là que je préfère et qui me semblent les plus réussis dans le roman. Je me suis demandé si c’était un moyen de juger la qualité de mes écrits et s’il fallait ajouter cette intensité émotionnelle dans certains passages qui me plaisent moins.

« Est-ce que les passages qui ont une forte intensité émotionnelle pour moi auront le même effet sur le lecteur ? Comme tu me dis que tu as aussi ressenti de fortes émotions, il serait intéressant de comparer, de regarder si ce sont les mêmes passages qui les ont provoquées.

« Certains sages disent – et je commence à les comprendre – que l’émotion est la seule réalité de notre vie humaine. Ce phénomène ne devrait donc pas tellement me surprendre. Comme l’émotion est sans cause, il ne s’agit pas d’expliquer ce phénomène, mais de percevoir et d’exprimer l’émotion qui sous-tend chaque instant de ma vie, qu’il soit « réel » ou fictif. Et si je trouve moins d’émotion dans le réel que dans le fictif, c’est peut-être qu’il faut que je modifie ma perception du réel...

— Merci, Philippe. Une autre chose qui m’a surprise dans *Le jeu de la vie*, c’est que les chapitres se terminent souvent d’une façon abrupte, comme s’ils n’étaient pas finis. Et le lecteur reste sur sa faim, il aimerait bien connaître la suite. Est-ce que c’est voulu ?

— Avant de pouvoir dire si c’est voulu ou non, il faudrait se demander par qui ce serait voulu. Qui est-ce qui « veut » ? Celui qui a écrit le livre ? Qui a écrit le livre ? L’écrivain ? Pour revenir à notre sujet



de tout à l'heure, l'écriture du livre, est-elle une réalité ou une fiction ? À un certain moment, on ne peut plus ajourner ces questions !

« En attendant, on peut répondre à ta question de différentes manières. Je vais d'abord y répondre en considérant que c'est moi qui ai écrit le livre. Est-ce moi qui ai voulu ces fins de chapitres inattendues ? Je crois que ce n'est pas une volonté, Ariane. Je fonctionne comme ça, que je le veuille ou non. Je suis quelqu'un qui adore commencer les choses, mais qui ai de la difficulté à les terminer. J'ai toujours beaucoup d'idées et de projets en tête. La plupart, d'ailleurs, restent à l'état d'idées, je ne les commence jamais. Par contre j'en parle, ou les écris dans mon journal. J'en fais même des listes. Parmi ces projets, il y en a certains que j'ai envie de réaliser, et un jour je passe à l'action, avec beaucoup d'enthousiasme et d'énergie. Mais souvent l'entrain du départ s'essouffle vite, et j'abandonne un projet pour en commencer un autre. La réalisation, la confrontation avec la matière, demande des efforts. Alors que je peux jouer avec les idées, les pensées, imaginer les projets les plus mirifiques, les transformer comme je le désire, instantanément, sans effort. Je ne suis pas un terrien, ancré dans la matière, mais un être aérien qui vole entre les nuages et les pensées vagabondes.

« Quand j'écris un livre, c'est la même chose, avant de finir un chapitre, je pense déjà au suivant, ou à la fin du livre. Je commence la fin avant d'avoir fini le début. Ensuite, je trouve laborieux de revenir en arrière pour terminer un chapitre que j'ai laissé en plan, et j'ai envie de le laisser comme il est, inachevé. Le style aussi, reste souvent brut, car j'écris du premier jet. Et quand j'essaie de corriger, d'améliorer, que je peaufine trop, j'ai l'impression que c'est au détriment de la spontanéité. L'art est un jaillissement du cœur, il faut l'accepter dans sa pureté originelle. C'est comme la vie, les événements surgissent tels qu'ils sont, on ne peut pas revenir en arrière pour les corriger, les changer, les améliorer. Est-ce que les événements de la vie ont un début et une fin ? L'idée saugrenue que la vie commence à la naissance et finit à la mort est une vue très matérialiste des choses. Une vision sinistre et limitée de l'existence. La vie est la manifestation de l'indicible, un enchevêtrement d'interrelations qui semble chaotique et incohérent, mais qui est parfaitement harmonieux. L'idée d'incohérence émane d'une vision fragmentaire. Il n'y a pas de débuts et de fins, mais un jeu constant d'enchaînements spontanés et imprévus qui n'existent que dans le moment présent. Il faut oublier les nostalgies et les ressentiments du passé et cesser de se projeter dans les espoirs et les craintes du futur. Voilà, en quelques phrases abruptes et incohérentes, le message que ce

livre essaie de transmettre. Et, dans ce sens, ces fins de chapitre brutales sont voulues. Voilà le premier niveau de ma réponse à ta question.

— Merci Philippe, pour l'instant je vais me contenter de ce premier niveau.

« Une autre question que je désire te poser, c'est celle de l'autobiographie, sujet qui semble te tenir à cœur. Toi, Philippe, qui semble être l'auteur du *Jeu de la vie*, et qui apparaît surtout pour parler de ton livre, est-ce toi aussi qui te caches dans les autres personnages ?

— Cette question rejoint celle sur la réalité et la fiction. Tout ce que l'esprit humain peut imaginer, créer, a sa source dans la mémoire. Quand ma mémoire est fidèle aux événements de ma vie passée, on parle d'autobiographie. Quand mon imagination utilise des fragments de ma mémoire, les place dans d'autres contextes ou les attribue à d'autres personnages, on parle de fiction. Toutes les situations du livre sont composées de fragments de ma mémoire. Elles sont issues soit d'événements que j'ai vécus moi-même, soit d'événements que j'ai observés dans la vie d'autres personnes, soit d'un mélange des deux. Est-ce parce que trois personnages différents ont vécu des situations que j'ai vécues moi-même qu'ils sont moi ? Non, parce qu'ils ont pu vivre ces situations dans d'autres circonstances, en d'autres lieux et avec d'autres personnes. Même les personnages que j'ai réellement été dans le passé, peut-on dire qu'ils sont moi ? Est-ce que moi, ici, maintenant, je suis le même que les différents moi de mon passé ou ceux de mon futur ? On peut donc dire que certains des personnages du livre me ressemblent, ou plutôt ressemblent à des personnages que j'ai été dans le passé, mais aussi à des personnages que je m' imagine avoir été, ou que j'aurais aimé être, ou que je projette d'être un jour dans le futur. Mais ils ne sont pas moi. Car qui est ce moi ? Tous les grands maîtres spirituels affirment qu'il n'existe pas, qu'il n'est qu'une illusion, avec laquelle nous nous identifions. Je peux en parler dans un roman, ou dans une autobiographie, ce qui est à peu près la même chose – comme nous l'avons vu tout à l'heure – mais si je pars réellement à sa recherche, je ne réussirai pas à le trouver. Si je pense l'avoir trouvé, c'est que je m'identifie encore à une histoire, que je suis dans un roman, pas dans la vie.

— Merci Philippe. Pour intégrer tout ce que tu m'as déjà dit, je te propose de faire une pause et de changer d'endroit. »

Ariane et Philippe prennent un chemin transversal et arrivent bientôt dans une zone où les cèdres sont plus petits et plus clairsemés, ce sont les cèdres de la seconde génération. Ils se dirigent vers le sud et arrivent bientôt au bord d'une falaise rocheuse d'où l'on a une vue magnifique

sur la vallée de la Durance. Ariane entraîne alors Philippe dans un sentier abrupt qui conduit sur une petite esplanade située en contrebas où trois cèdres se dressent au milieu d'un pré fleuri. Ils s'asseyent dans les hautes herbes à l'ombre d'un des cèdres.

« Ici nous serons bien, dit Ariane. Comme il y a une source au pied de la falaise, l'herbe et les fleurs poussent même au cœur de l'été. Nous sommes en face de la montagne Sainte Victoire à gauche, que tu connais bien, et des Alpilles à droite. Entre les deux, les jours où le temps est très clair, on voit la Méditerranée.

« Continuons. Nous parlions de l'autobiographie. Ce que je voudrais comprendre maintenant concerne Marlène, le personnage principal du livre. Est-ce que son histoire est aussi autobiographique ?

— L'histoire de Marlène est étrange. Elle apparaît au hasard d'une rencontre. Elle n'existe pas auparavant, personne ne la connaît. C'est un personnage de fiction et, par son charme, sa personnalité, elle fait son chemin et devient, petit à petit, tout naturellement, l'héroïne du livre. Et, curieusement, elle commence à prendre subrepticement sa place dans l'autobiographie. Elle débarque comme la petite dernière dans la famille et elle séduit tout le monde. Son histoire commence à Luang Prabang, lorsqu'elle rencontre Pierre. À partir de là, son passé, peu à peu, se met en place, ainsi que son rôle dans plusieurs scénarios. Et son avenir comme membre de la famille commence à se dessiner, à s'organiser.

« Ce qui est curieux, c'est que Marlène a commencé à vivre dans le livre indépendamment de moi, comme malgré moi. J'avais l'impression que ce n'était pas moi qui créais, qui imaginais son histoire, que Marlène n'était pas un personnage de fiction, mais qu'elle existait vraiment. À un certain moment, j'ai commencé à être jaloux de Pierre, et j'ai eu envie de la rencontrer, de la connaître vraiment. Cela peut sembler bizarre, mais j'étais tombé amoureux de Marlène, de cette femme que j'avais imaginée, qui était un produit de mon esprit. Peu à peu, au fil des pages, elle était devenue vivante pour moi, elle m'avait séduit aussi. Je pensais à elle sans cesse, cela devenait une obsession. Alors, après avoir écrit environ la moitié du livre, j'ai décidé d'aller à Luang Prabang pour essayer de la trouver. C'est ce que je raconte à la fin du livre.

— Ce qui n'est pas toujours clair, Philippe, c'est de comprendre le lien, ou les liens, entre les différentes scènes terrestres. Ce lien, est-ce toi, l'écrivain, qui puise toutes ces scènes dans tes propres souvenirs, dans différents épisodes, autobiographiques ou imaginaires, de ta vie ?

Ou est-ce Marlène, qui semble avoir des relations, directes ou subtiles, avec la plupart des personnages du livre ?

— Si ces liens ne sont pas très clairs, et souvent même pas très crédibles ni cohérents, c'est voulu ! Leur but est de suggérer la relativité de la notion d'identité. L'être humain se considère comme une entité séparée, un individu. Étymologiquement, le mot « individu » signifie « corps indivisible ». Mais, curieusement, cet être indivisible se sent divisé, et se considère comme séparé de l'ensemble dont il fait partie, l'humanité, ou la nature. L'identité qu'il s'approprie, et considère comme soi-même, est un concept qui n'a pas de réalité objective. Cette identité multiple – je suis un homme ou une femme, un père, une mère, une fille, un mari, un Français ou un Chinois, un boulanger ou une infirmière, je suis riche, pauvre, grand, petit, etc. – est construite à partir de toute une série de conditionnements et de croyances qui permettent au moi de croire à son histoire, et de s'imaginer que le personnage qu'il joue est bien réel. C'est cette identité complexe qui va s'efforcer de nouer des liens avec autrui, en présentant son histoire comme celle d'une personne intéressante. Voilà comment le monde fonctionne, comme un réseau de relations entre des êtres séparés qui essaient de fuir leur solitude. Mais cette identité n'a aucune réalité, car elle n'est qu'un bouillonnement d'idées et d'images mentales, mélange de réalité et de fiction, de souvenirs et de projections, de regrets et de désirs, qui change constamment selon les humeurs et les circonstances. Quand j'écris une scène, je me focalise sur une image de cette turbulence mentale, je la concrétise, et cet instantané devient la réalité de cette scène. Comment, alors, une douzaine de ces instantanés sortis au hasard d'un magma conceptuel illusoire pourraient-ils avoir entre eux des liens clairs et cohérents ?

« Ces arrêts sur image paraissent réels, ressemblent à des épisodes de la vie, pourtant ce ne sont de nouveau que des images auxquelles nous nous identifions momentanément pour essayer de nous donner une impression de sécurité. Mais il ne s'agit que du jeu illusoire de la manifestation. C'est ce que le livre tente d'exprimer.

— Si je comprends bien, ce jeu de la vie que raconte ton livre est une métaphore de la vie elle-même, et si nous comprenons en lisant le livre la nature illusoire de ce jeu, nous parviendrons peut-être à voir que notre vie aussi n'est qu'un jeu, et à la prendre moins au sérieux.

— Oui, tu as très bien compris.

— Alors quel est ton rôle dans ce jeu ? Il semble que ce soit toi le premier qui joue, tout en ayant l'air de mener le jeu, et toi aussi qui en

établisses les règles, avec, si j'ai bien compris, des pouvoirs spéciaux que les âmes t'ont conférés. Une chose intéressante que j'ai notée, c'est que dans certains chapitres Philippe, le narrateur, parle à la première personne, et dans d'autres, comme celui-ci, l'écrivain parle de Philippe à la troisième personne, comme s'il était une autre personne que lui-même. Est-ce qu'il y a donc deux Philippe différents ?

— La meilleure approche pour comprendre ce point, et répondre à ta question, est de partir de l'écrivain. L'écrivain est le point de départ, puisque c'est lui qui écrit le livre, lui qui imagine l'histoire et crée ainsi la réalité terrestre, et aussi celle du monde des âmes, en usurpant parfois leur pouvoir, un pouvoir qu'il a lui-même imaginé. C'est l'écrivain qui crée les personnages humains, d'abord Marlène, puis lui-même, Philippe. C'est lui aussi qui crée les personnages des âmes, c'est évident. Alors est-ce que ce ne seraient pas les âmes qui usurperaient le pouvoir de l'écrivain, en prétendant que ce sont elles qui créent son histoire, dans laquelle il écrit le livre. Qui est là en premier, Philippe qui raconte l'histoire des âmes, ou Virgule qui écrit l'histoire de Philippe ? C'est le problème de la poule et de l'œuf. Qui est-ce qui est réel et crée un personnage fictif, Philippe ou Virgule ? C'est l'histoire de Tchouang-Tseu qui rêvait qu'il était un papillon. Ou était-ce le papillon qui rêvait qu'il était Tchouang-Tseu ? Il faut décider qui tu veux croire, moi qui ai écrit le livre, ou Virgule qui a écrit le scénario dans lequel j'écris le livre ? C'est à toi de choisir, Ariane. Et c'est ton identité qui est en jeu. Si tu crois Virgule, tu es Arlette, un personnage du livre. Mais tu es ici en chair et en os avec moi, tu me vois, tu peux me toucher, et nous parlons ensemble du livre et de ses personnages.

— Oui mais je suis aussi Arlette, un personnage du livre. Et je l'étais déjà avant de te rencontrer, puisque ce dialogue, que nous avons ici, dans cette forêt, maintenant, est dans le livre. Comment est-ce possible, Philippe ?

— On en revient à la question essentielle de l'existence : « Qui suis-je ? ». Es-tu Ariane, cette entité vivante, indépendante, qui se trouve ici, maintenant, en compagnie de cette autre entité matérielle indépendante qui s'appelle Philippe ? Ou es-tu Arlette, une émanation virtuelle de ton histoire, l'histoire que j'ai écrite, et à laquelle tu t'identifies ? Ce n'est que toi qui peux décider, Ariane.

— Prends-moi dans tes bras, Philippe, et oublions cette histoire. J'ai besoin de ressentir si vraiment j'existe, si nous existons tous les deux, ou si nous sommes des personnages fictifs qui ne peuvent se rencontrer que dans des étreintes de lumière. »

Deux papillons jaunes tournoient lentement au-dessus de Philippe et Ariane.

« Merci Philippe. Maintenant je sens que j'existe, je sens mon corps, je sens le tien, ta force, ta chaleur. C'est peut-être un jeu, mais un jeu qui me semble réel, je sais que c'est bien moi qui le joue. Alors que quand nous partons dans les jeux de l'esprit, dans les histoires, j'ai vraiment l'impression d'être dans une illusion, j'ai l'impression de devenir un personnage de fiction.

— Bien sûr, Ariane, la croyance « Je suis le corps » est l'illusion la plus grossière, et c'est aussi la plus puissante ! »

— C'est peut-être une illusion grossière, comme tu dis, Philippe, mais je sens mon corps, je sens le tien, dit Ariane en reprenant Philippe dans ses bras, nous sommes couchés dans ces hautes herbes, à l'ombre de ce cèdre majestueux, sous le ciel de Provence. Et si nous nous abandonnions complètement à cette illusion ? Pouvons-nous sortir du livre, Philippe ? Et jouer un autre jeu, tous les deux. Peut-être un jeu tantrique, il semble que tu es un expert, tu pourrais m'initier... »

Un peu plus tard.

« Merci pour l'initiation, Philippe. Ce câlin tantrique était délicieux !

— ...

— En dehors des délices de cette puissante illusion, comme tu disais, ce qui me réjouit le plus dans cette aventure, c'est d'avoir réussi à sortir du livre, à vivre avec toi une scène qui n'est pas dans le livre. Je suis contente de savoir que ton livre ne jette pas un sort implacable sur tous ses personnages. Quand j'ai lu ton livre, c'est une chose qui m'avait interpellée et, quand je t'ai rencontré, qui a commencé à m'inquiéter un peu. C'est pourquoi j'ai voulu tester.

— Pour répondre à tes incertitudes à propos de ce qui est dans le livre et ce qui n'y est pas, je vais finir de répondre à ta question de tout à l'heure sur la fin brutale de certains chapitres. C'est le cas du chapitre *Philippe et Ariane*. Tu m'avais demandé de te prendre dans mes bras pour te montrer que tu existais vraiment, que tu n'étais pas qu'un personnage de fiction. Le chapitre s'arrête là. C'est voulu !

« À un autre niveau, ce n'est plus moi qui suis l'auteur du livre, c'est le lecteur. Ces coupures inattendues dans les histoires du livre laissent au lecteur la liberté de devenir le créateur, de reprendre le scénario – pour garder le langage du jeu de la vie – et de continuer l'histoire selon ses désirs et ses fantasmes. C'est ce que tu viens de faire, Ariane, pour tester, comme tu dis. Mais tu n'as pas besoin de te justifier. Tu es libre,

le lecteur est libre. C'est lui, en fin de compte qui écrit le jeu de sa vie. Je lui donne tous mes pouvoirs, qu'il les utilise comme bon lui semble ! J'ai écrit le livre pour amorcer le jeu, pour lui donner des idées. Ensuite, c'est à lui à se jeter à l'eau. Tu as vite compris, Ariane !

— Ce n'est pas ce que j'avais compris, mais cela ne fait rien, le résultat est le même. Je suis une terrienne, Philippe, j'ai les pieds sur terre et les mains dans la matière. Et quand je suis dans mon corps, je comprends vite ses besoins et ses envies. Et même ceux qui flottent dans les nuages comme toi, je n'ai pas beaucoup de difficulté à les ramener sur terre quand c'est le moment.

— J'ai vu ! La vie terrestre a ses bons côtés, je suis le premier à le reconnaître, et ils sont...

— Excuse-moi de t'interrompre, Philippe, mais il faut que nous partions, car j'ai rendez-vous à midi à Bonniex pour déjeuner avec mon mari, puis j'ai cours à 14 heures.

« Tout ce que tu m'as dit sur le jeu de la vie est passionnant. Pourquoi ne pas continuer notre discussion une autre fois. Et jouer peut-être un autre épisode confidentiel de notre scénario, qu'en penses-tu ?

« Pour l'instant, j'ai assez d'éléments pour rédiger mon article. Mais je ne raconterai pas tout, ne te fais pas de souci, mon mari est le premier lecteur de mon blog. Et Marlène pourrait être jalouse...

## Marlène et Virgule

Marlène arrive dans un espace vide où des quantités de signes se déplacent en tous sens dans l'espace. Non seulement des chiffres et des lettres de notre alphabet, mais des hiéroglyphes, des idéogrammes chinois, des signes cabalistiques mystérieux et des lettres d'alphabets qu'elle ne connaît pas. Soudain, tous ces signes convergent vers elle, et explosent en un feu d'artifice de signes qui lui transmettent un message dans une langue étrange et incompréhensible.

Quand le message se dissout et que le silence des mots revient, Marlène se trouve dans une immense bibliothèque, avec des rayons de livres qui partent en étoile dans toutes les directions et sont tellement hauts qu'ils semblent disparaître dans les nuées. Au centre, elle aperçoit une petite femme joviale et énergique qui vient à sa rencontre.

« Bonjour Marlène, bienvenue dans mon labyrinthe.

— Bonjour Virgule, c'est étrange chez toi, et bien différent de chez les âmes que j'ai déjà rencontrées.

— Comme tu le sais, nous créons notre espace comme nous le désirons et nous pouvons le changer selon l'inspiration du moment. C'est aussi une manière de nous présenter qui est plus explicite que de longues phrases. Ta première vision, en arrivant, te montrerait mon amour des signes, de l'écriture. Et la deuxième mon amour des livres, c'est ma vision de la bibliothèque de Babel imaginée par Borges, un de mes auteurs humains préférés. Mais passons maintenant dans un environnement plus intime et chaleureux pour continuer notre conversation. »

Les rayons de livres disparaissent et Marlène et Virgule s'installent dans un moelleux sofa de couleur bordeaux, devant une table basse recouverte de piles de livres.

« Comme tu l'as sans doute compris, Marlène, je suis, dans la famille, celle qui s'occupe des livres, des signes et de tout ce qui est écrit. Cela peut te sembler paradoxal dans un monde où la connaissance et la science sont infuses et constamment disponibles sans avoir besoin de se référer à des livres ou des documents écrits.

« Bien sûr, comme tu le sais, ce n'est pas le cas sur la terre où l'écriture, les signes, les livres et l'informatique ont une importance considérable pour les humains. Ils utilisent l'écriture et le langage non seulement pour la mémorisation de leur savoir, mais aussi pour la communication. Ici, comme tu le sais, la parole est un loisir, une façon ludique de communiquer que nous aimons bien utiliser, car elle nous rappelle de bons souvenirs de nos incarnations terrestres, mais qui n'est pas indispensable puisque nous pouvons communiquer beaucoup plus facilement et rapidement d'âme à d'âme par télépathie. C'est d'ailleurs la manière la plus habituelle dont nous communiquons dans notre travail du jeu de la vie, où il serait impossible de transmettre toutes les informations nécessaires par des moyens aussi lents que la parole, l'écriture et la lecture.

« La parole est limitée par son déroulement dans une seule dimension, celle du temps linéaire, où chaque phrase, chaque idée s'exprime entre son émergence et sa disparition. Elle est également limitée par la langue utilisée qui n'est comprise que par certains groupes d'humains. C'est pourquoi, sur la terre, la communication est un gros problème, un de ceux qui créent le plus de conflits, d'incompréhensions et de souffrances.



« Ici, comme tu le sais, nous n'avons pas de problème de langue, car même lorsque nous utilisons la parole et une langue particulière, nos paroles sont automatiquement et simultanément traduites dans un langage basé non plus sur la forme linguistique mais uniquement sur le sens. Ce qui ne nous empêche pas, en même temps, d'apprécier les nuances et subtilités des différentes langues humaines. Le domaine de la communication, de la parole et de l'écrit est un domaine très vaste et passionnant qui a pris une nouvelle ampleur, sur terre, avec les récents développements de l'informatique.

— Merci de me donner ces intéressantes informations sur la communication et le langage, Virgule, et je pense que tu vas m'expliquer comment tout cela s'intègre dans ton travail et dans le jeu de la vie.

— La communication intervient dans tous les scénarios humains, dès qu'il y a une interaction entre deux ou plusieurs personnes. Elle a une importance capitale dans les relations de couple – un des sujets qui nous tient à cœur dans notre famille – et aussi dans les relations de travail. Mais ces communications entre plusieurs personnes ne sont pas le sujet qui m'intéresse le plus, même si j'interviens souvent à ce niveau dans les scénarios des autres.

— Je ne comprends pas comment il peut y avoir communication s'il n'y a pas deux ou plusieurs personnes.

— Il y a au moins trois aspects importants de la communication qui n'impliquent pas un dialogue entre deux ou plusieurs personnes. Et ces aspects sont particulièrement importants pour les artistes. D'abord, la communication avec soi-même et toutes les formes de dialogue intérieur. Ensuite la communication des humains avec des entités qui se trouvent dans d'autres niveaux de conscience ou dans d'autres localisations de l'espace-temps. Enfin le besoin qu'a l'artiste de transmettre un message ou une énergie au moyen de son art, que ce soit au monde extérieur, à un public spécifique, ou même dans d'autres niveaux de conscience.

« Si tu le veux bien, Marlène, nous allons explorer chacun de ces trois aspects plus en détail.

— Avec plaisir, Virgule, ces sujets m'intéressent et, d'une certaine manière, m'intriguent.

— Enfin, il y a un dernier sujet que j'aimerais partager avec toi, qui est passionnant et en même temps énigmatique, le rôle de l'artiste dans la création de la réalité. Il concerne un projet sur lequel je travaille actuellement avec Boris. Mon rôle, dans ce projet, concerne les écrivains en particulier, alors que le projet de Boris englobe toutes les formes

d'art. Après la prochaine mutation, la vie elle-même deviendra un art, qui permettra à chacun de créer sa propre réalité. À ce moment-là, le travail que nous faisons maintenant prendra fin, car les humains seront capables de créer leur propre réalité sans notre intervention. Mais nous n'en sommes pas encore là. Et notre travail actuel est justement primordial, car il s'agit de préparer cette mutation.

« Certains écrivains, comme tu le verras, sont en avance sur leur temps. Ils ont déjà compris quelques-uns des principes du jeu de la vie, ce qui leur permet d'utiliser certains de nos pouvoirs. Ainsi, une nouvelle forme de relation, qui devient bilatérale, est en train de naître entre nous et les humains. Il s'agit d'une sorte de collaboration, où le personnage intervient dans le scénario et la mise en scène de sa vie. Alors qu'avant, la relation entre les âmes et les humains était uniquement unilatérale. Le personnage humain jouait le rôle que nous avions préparé et mis en scène pour lui sans se rendre compte qu'il n'était qu'un personnage qui jouait un rôle, car il croyait en son identité propre et séparée d'être humain. Bien sûr, de tout temps, certains artistes et certains sages ont réussi à percevoir la réalité à travers le voile de l'ignorance qui emprisonne le genre humain. Mais ils ont toujours été des exceptions et, même si certains ont essayé de transmettre ce qu'ils avaient perçu, ils ont rarement été compris et encore moins capables d'utiliser leur vision pour modifier la réalité. À ce propos, nous parlerons tout à l'heure du livre de Philippe.

— Avec plaisir, Virgule, car je n'ai pas encore compris où je me situe par rapport à ce livre.

— Revenons d'abord à la communication. Le premier sujet est le dialogue avec soi-même, ou le dialogue intérieur. Si nous observons attentivement le fonctionnement de l'esprit humain, nous constatons que les humains sont presque tout le temps en train de se parler à eux-mêmes. Ils se posent des questions, jugent, critiquent, font des commentaires sur tout ce qu'ils perçoivent avec leurs sens. Là où ils sont le plus bavards, c'est quand ils émettent des commentaires et des jugements sur leur propre comportement, généralement suivis de suggestions et de conseils, ou de sévères résolutions et d'ordres péremptaires. Le problème est que chaque être humain est composé de nombreux personnages, qui ont chacun un rôle et un comportement particuliers – l'artiste, l'amant, le père, l'enfant, l'ascète, l'organisateur, la victime, le juge, le sage, etc. – et que tous ces personnages ne sont généralement pas d'accord entre eux. Ils ont chacun leur personnalité propre. Les uns sont bavards, d'autres sont timides et n'osent pas

exprimer leurs besoins. Certains sont des dictateurs qui considèrent que leur rôle est de dire aux autres ce qu'ils doivent faire et de veiller à ce qu'ils suivent leurs directives.

« Ces différents personnages forment un groupe qui fonctionne, à l'intérieur de chaque personne, comme une famille, avec ses conflits, ses alliances, ses intimités et ses inimitiés, ses conversations enrichissantes, mais aussi ses discussions stériles et ses problématiques récurrentes et insolubles. La plupart des humains pensent que ce processus est normal et le prennent très au sérieux. Ils considèrent qu'il fait partie de la réalité et acceptent les turbulences émotionnelles qu'il provoque constamment. Alors qu'il ne s'agit que d'un processus mental qui n'a aucune réalité objective. Il crée un état de doute, de stress et d'irritation permanent, et il engendre toute la gamme des émotions négatives comme la culpabilité, la honte, l'orgueil, la jalousie, la rancune, etc. Comme l'attention est entièrement monopolisée par ce dialogue intérieur, elle ignore complètement la réalité du moment présent, la seule qui constitue la véritable vie humaine et la seule qui permette aux humains d'élever leur niveau de conscience et d'évoluer. En fait, les humains ne vivent pas leur propre vie, mais une vie mentale virtuelle qui est un substitut de leur vie.

— Comment les humains peuvent-ils échapper à leur emprisonnement dans cette vie mentale illusoire, et est-ce que le jeu de la vie peut les aider ?

— Dans le jeu de la vie, nous les aidons à prendre conscience de ce processus. C'est le premier pas. Car, pour la plupart des humains, ce processus est automatique et complètement inconscient. Si bien qu'ils l'acceptent sans le remettre en question et s'y soumettent totalement. En conséquence, ils vivent misérablement comme les victimes des personnages autoritaires qui les dirigent, les contrôlent et les punissent, et empêchent leurs potentiels positifs et créatifs de s'épanouir et de s'exprimer.

« La prise de conscience permet d'écouter le dialogue avec un certain recul et de mettre de l'ordre dans l'organisation de ce groupe intérieur, de faire taire ceux qui usurpent une autorité destructive et de donner la parole à ceux qui ont des idées positives pour amener la paix, la joie et la créativité dans la vie de la personne.

« Si on observe le monde terrestre, on se rend compte que la vie sociale, économique, politique du monde n'est qu'un reflet, dans le macrocosme, de la vie intérieure de la majorité des individus, avec les mêmes conflits, les mêmes guerres, les mêmes crises, les mêmes émotions, mais au niveau collectif. Et tant que les individus ne parvien-

dront pas à transformer leur turbulence intérieure, il n'y a aucune raison que les turbulences extérieures se calment. Le niveau de fréquence vibratoire du monde correspond toujours à celui des êtres qui le peuplent.

« Le niveau vibratoire d'un pays change complètement lorsque ses dirigeants, au lieu d'être avides de pouvoir et préoccupés par leurs intérêts personnels, sont à l'écoute des besoins de leur peuple et prêts à servir humblement les intérêts de tous afin de créer la paix et l'harmonie dans leur pays. Confucius déjà, il y a deux mille cinq cents ans, affirmait que la vertu était la qualité indispensable de tout dirigeant digne de ce nom. Il fut rarement écouté. De la même façon, le niveau vibratoire d'un individu change complètement si ce sont ses talents et ses vertus qui prennent le pouvoir à l'intérieur de lui et conduisent son dialogue intérieur d'une manière sage et harmonieuse. Tout changement au niveau global doit commencer par un changement au niveau individuel.

« Le deuxième sujet est la communication des humains avec des entités qui se trouvent dans d'autres niveaux de conscience ou dans d'autres localisations de l'espace-temps. C'est un vaste sujet qui comprend toutes les formes de communication autres que le dialogue intérieur, la communication directe entre des personnes présentes en même temps dans un même lieu, et la communication par des moyens matériels ou technologiques comme le courrier, postal ou électronique, et le téléphone.

« Il y a deux principales catégories : les communications entre des humains autres que celles que je viens de citer et les communications entre les humains et d'autres entités ou niveaux de conscience.

« La première catégorie comprend la télépathie. Elle est tout à fait habituelle et spontanée chez nous, mais l'est moins chez les humains. Ils en ont tous la capacité, mais il faut qu'ils la développent et surtout qu'ils apprennent à lui faire confiance. Le jour où ce sera le cas, les gadgets comme le téléphone et le mail deviendront obsolètes. Une autre forme de communication similaire est la voyance. La différence avec la télépathie est qu'elle ne fonctionne que dans un sens, seul le voyant reçoit des messages de l'autre personne, car lui seul est entraîné à recevoir des messages. Il est capable généralement d'en transmettre aussi, mais cela ne fonctionne que si l'autre personne est capable de les recevoir. Si la télépathie fonctionne généralement dans le même temps mais dans des lieux séparés, la voyance peut transcender l'espace et le temps, et permet d'entrer en contact avec des êtres qui sont non seulement dans d'autres lieux – et pas seulement des lieux terrestres –

mais aussi dans d'autres époques, dans le passé ou le futur. Des exemples sont la communication avec les morts et avec les vies antérieures. Le pouvoir de la voyance est une capacité humaine qui, comme la télépathie, n'est généralement pas développée. Il faut noter toutefois que des expériences de télépathie et de voyance se produisent spontanément, de temps en temps, chez la plupart des humains. Ces expériences, qui sont courantes et naturelles chez les jeunes enfants, sont plus rares chez les adultes. Elles sont souvent très impressionnantes et déstabilisantes, et peuvent avoir un effet profond sur le niveau de conscience de la personne. Mais souvent elles ne sont ni comprises ni acceptées et ont alors peu d'effet.

« La communication entre des humains et d'autres entités ou niveaux de conscience est un sujet qui nous intéresse particulièrement ici, puisqu'elle comprend la communication entre les humains et nous, les âmes. Cette communication s'effectue de différentes manières, plus ou moins subtiles, et n'est pas toujours perçue consciemment par les humains. Ceux qui connaissent et acceptent l'existence des âmes – auxquelles ils donnent souvent d'autres noms, tels que guides, guides intérieurs, anges, anges gardiens, petite voix, intuition, sagesse – peuvent avoir une communication très riche avec elles. Ils leur posent des questions lorsqu'ils sont dans le doute ou la confusion et reçoivent des réponses. Selon le degré de personnification que les humains leur attribuent, ils les considèrent comme des entités ou des niveaux de conscience. Mais, en fait, cette distinction n'existe que dans leur interprétation de leurs perceptions. De même que, dans la physique quantique, les ondes et les particules sont deux perceptions d'un même phénomène, les entités et les niveaux de conscience sont deux perceptions d'un même phénomène, une présence extrasensorielle avec laquelle il est possible de communiquer. Toutefois, tant qu'ils les perçoivent comme des entités anthropomorphiques extérieures, ils se considèrent en général comme des êtres séparés et inférieurs.

« Il faut noter que les âmes n'ont pas besoin de répondre spécifiquement et personnellement à toutes les questions que les humains se posent. Car tous les différents niveaux de conscience existent potentiellement dans les gènes humains, et il leur suffit de contacter le niveau de conscience approprié pour recevoir des réponses à leurs questions.

« Dans l'absolu, nous n'existons pas comme des entités séparées, mais nous sommes des manifestations de l'énergie cosmique, de la totalité, qui jouons un rôle spécifique et fonctionnel à certains stades de l'évolution globale. Et les humains n'existent pas plus que nous, ils sont

d'autres manifestations qui ont, elles aussi, leur propre rôle à jouer. Toute communication entre ces différentes manifestations d'un même tout est, bien sûr, illusoire. Elles font partie d'un jeu dont le but est de rassembler et d'unifier des moments de conscience qui se sont séparés de la conscience globale et croient vivre une vie indépendante et autonome. C'est le cas des humains qui ne sont pas conscients qu'ils jouent un jeu et ne sont que des manifestations éphémères d'un niveau de réalité qu'ils ne perçoivent pas. Ce n'est bien sûr pas notre cas.

— Excuse-moi de t'interrompre, Virgule, mais je ne comprends pas bien quel est alors notre rôle dans ce processus.

— Ta question est très pertinente, Marlène, et tu vas comprendre maintenant comment fonctionne le jeu de la vie et quel rôle nous y jouons.

« Le point important, pour tous les aspects de la vie humaine et de son évolution, est le niveau de conscience, ce que certains nomment le niveau vibratoire, ou la fréquence. Quand la fréquence est basse, la personne vit dans l'ignorance et dans l'ombre, un état négatif qui engendre toutes sortes de souffrances, pour elle-même et pour son environnement. Lorsque la fréquence s'élève, la personne se rapproche de l'état d'éveil, commence à vivre dans la paix et la joie et entre en contact avec la réalité des choses telles qu'elles sont et avec la sagesse universelle.

« Il faut comprendre le principe de l'évolution qui régit l'univers. Rien n'est fixe, mais tout est en perpétuel mouvement, et donc changement. Le terme « évolution » que les humains utilisent a la connotation d'un progrès, d'une amélioration, le passage d'un état primitif et inférieur à un état évolué et supérieur. Cette idée vient de la vision dualiste des humains, où tout est perçu comme bien ou mal. Dire que l'évolution est bien est un jugement qui n'a pas beaucoup de sens, parce qu'elle est, c'est la nature des choses. C'est donc un processus global, spontané et autocréé. Son fonctionnement, toutefois, nécessite des processus particuliers et spécifiques dont nous, et les humains, sommes des aspects. Pour évoluer, un ensemble global a besoin de se diviser, puis, grâce à l'interaction des différentes parties ainsi créées, de se réunifier d'une manière un peu différente. C'est ce que nous appelons le changement ou l'évolution. Ce phénomène se produit constamment à tous les niveaux de la manifestation, du microcosme au macrocosme, selon des cycles temporaires, allant du milliardième de seconde à des milliards d'années. Cette description est basée sur le temps et l'espace

tels que les conçoivent les humains et dans lesquels ils se situent au milieu entre l'infiniment petit et l'infiniment grand.

« Nous, les âmes, sommes une manifestation séparée de la conscience humaine qui fonctionne dans une fréquence supérieure à la conscience collective de l'humanité, et qui, par les interactions qu'elle a avec elle, lui permet d'élever sa fréquence, donc d'évoluer. Un aspect important de l'évolution – ou pour employer un autre terme cher aux humains, de la vie – est qu'elle doit sans cesse être mue par une force d'attraction pour continuer à évoluer ou exister. Nous savons que c'est le cas, dans le monde physique, de l'attraction entre les masses des particules ou des galaxies. Dans les niveaux de conscience qui dépassent celui de la matière, cette attraction prend d'autres formes, comme l'attraction pour d'autres personnes, pour des idées, pour des activités ou pour des niveaux de conscience supérieurs. Cette force d'attraction se manifeste aussi comme un intérêt pour les formes d'interactions qui favorisent l'évolution. Pour les humains, cet intérêt est l'enthousiasme qu'ils ont inlassablement pour tous les aspects et les défis de leur vie. C'est ce qui les maintient vivants et actifs. Et ceux qui ont perdu cet intérêt sombrent dans la morosité et la dépression, ou dans l'agressivité et la rancune. Ces attitudes négatives les empêchent de continuer à évoluer et ils sont déjà à demi morts. Pour nous, cet intérêt est notre enthousiasme pour le jeu de la vie, notre interaction avec les humains qui nous sont si chers. Comme nous avons tous vécus maintes fois des incarnations humaines et avons connu leurs joies et leurs peines, nous n'avons qu'un désir, c'est qu'ils évoluent et élèvent leur fréquence pour découvrir la liberté et le bien-être que procure l'accès aux niveaux de conscience supérieurs que nous connaissons ici.

— J'apprécie ton enthousiasme, Virgule, et je sens qu'il est contagieux.

— Il est indispensable, Marlène, c'est le secret de la joie et de la créativité, autant pour les humains que pour nous.

« La communication dont nous parlons maintenant, nous pouvons la comprendre de deux manières. Comme une communication entre les humains et d'autres entités séparées, les âmes, ou entre deux niveaux de conscience, celui des humains et le nôtre. Dans le premier cas, ce sont des manifestations différentes de la conscience globale et dans le second des niveaux différents de la conscience globale, qui est la source de toutes les manifestations et aussi l'énergie vivante qui leur permet d'exister et de fonctionner. Donc ni les humains ni les âmes n'existent de façon indépendante. Ils n'existent que par leur interaction, comme

d'ailleurs tous les autres phénomènes de l'univers. C'est une des caractéristiques de la réalité que certains humains ont perçue, ce que les bouddhistes appellent le non-soi ou la vacuité, l'absence d'existence inhérente et indépendante de tous les phénomènes.

« Il faut comprendre aussi, que ce soit pour nous ou pour les humains, qu'il n'y a pas de monde extérieur, mais que toutes nos perceptions n'existent qu'à l'intérieur de nous, à l'intérieur de la conscience qui est notre nature profonde. Comme la manifestation est holographique, le tout existe intégralement dans chacune de ses parties. La conscience globale existe donc à l'intérieur de chaque être, et il a la capacité de la découvrir.

« Le jeu de la vie aide les humains à faire cette découverte. Il les met dans des situations intenses ou déstabilisantes, qu'elles soient heureuses ou malheureuses, qui les obligent à se surpasser en puisant dans les capacités des niveaux de conscience supérieurs qu'ils possèdent à l'état latent. Une fois que ces nouveaux niveaux deviennent conscients, ils sont plus facilement accessibles. Ceux qui commencent à vivre dans ces hautes vibrations ont alors une grande influence sur leur entourage et sur la conscience collective de l'humanité. Notre rôle, dans le jeu de la vie, est donc de provoquer chez les humains ces sauts vers des niveaux de conscience supérieurs. Mais il faut bien comprendre que comme ils possèdent déjà, inconsciemment, ces capacités, ces sauts quantiques se produisent parfois spontanément sans notre intervention.

— Merci pour tes explications, Virgule, ces notions sont maintenant claires pour moi. Mais tout ce que tu me dis est très théorique, j'aimerais bien voir comment cela fonctionne au niveau pratique.

— Je sais que tu n'es pas une personne mentale comme moi, Marlène. Tu vis dans ton cœur et dans ton corps, et ces longues théories doivent t'ennuyer, mais elles sont nécessaires pour le lecteur.

— Que veux-tu dire, pour le lecteur ?

— Si tu es d'accord, pour voir les choses d'une manière plus pratique, nous allons aborder maintenant le quatrième sujet, la création de la réalité par les artistes, en particulier les écrivains. C'est pourquoi je parle du lecteur. Et nous parlerons en dernier du troisième sujet, la communication de l'artiste avec son public.

— Tout cela est vraiment intrigant. Je sens qu'avec toi je plonge vraiment au cœur des choses, du jeu de la vie. Je ne devrais pas t'interrompre, mais te laisser exprimer ce que tu dois m'enseigner comme tu l'avais prévu.



— Tu n'as pas encore complètement intégré le niveau de conscience des âmes, Marlène, c'est normal, et tu as encore des réactions terrestres, aussi c'est à moi d'adapter mon enseignement à ta personnalité et tes besoins. Ce n'est pas un problème et les différents sujets, avec leurs aspects théoriques et pratiques, n'ont pas besoin de suivre un certain ordre.

« Le quatrième sujet nous ouvre sur une perspective beaucoup plus vaste des choses, et du fonctionnement de l'univers. Sur une vision globale plutôt qu'une vision hiérarchique basée sur une échelle de niveaux de conscience où ceux qui sont supérieurs semblent diriger ceux qui sont inférieurs. On pourrait penser, par exemple, que les âmes sont supérieures aux humains et les dirigent dans le jeu de la vie. À un certain niveau de compréhension, c'est juste. C'est une vision et un fonctionnement de la réalité qui existent, et c'est essentiellement à ce niveau-là que nous avons travaillé jusqu'à maintenant.

« Le nouveau niveau de compréhension que nous sommes en train d'expérimenter fait un saut quantique entre l'ancien système hiérarchique, basé sur une communication verticale, et le système hétérarchique, où la communication est horizontale, car tout le monde est sur le même niveau.

« Pour l'instant, nous n'en sommes qu'à un stade expérimental, et cela ne signifie donc pas que tous les humains se sont subitement élevés à notre niveau de conscience, ni que nous sommes descendus au leur.

« Nous avons toutefois facilité à certains humains l'accès à un niveau de conscience semblable au nôtre, ce qui leur permet de créer la réalité comme nous créons celle du jeu de la vie. Mais, pour aller jusqu'au bout de cette nouvelle vision, et ne pas garder le pouvoir et le contrôle en faisant semblant de le donner, nous leur avons accordé le pouvoir de créer non seulement la réalité humaine, mais aussi notre réalité, celle des âmes. Lorsqu'il a décidé de tenter cette expérience, Boris a pris une décision audacieuse, qui pouvait entraîner des conséquences tout à fait imprévisibles. Mais, comme il l'avait pressenti, les premiers résultats ont été étonnants, et très encourageants pour la suite de ce projet.

« Ainsi, notre conversation n'est pas, comme nous en avons l'impression, une réalité autonome que nous contrôlons complètement, mais le scénario d'un écrivain humain dont nous sommes les personnages. L'interaction entre nous et les humains n'est donc plus à sens unique, mais fonctionne dans les deux sens simultanément. Nous faisons partie d'une même réalité globale qui se crée elle-même

constamment et dont nous sommes deux manifestations complètement interdépendantes.

« Je ne vais pas t'en dire plus pour l'instant. Boris t'expliquera plus en détail son projet, toutes les implications extraordinaires qu'il implique et son rôle dans la prochaine mutation génétique de l'humanité. Et de la nôtre en même temps, puisque notre existence et notre évolution sont intrinsèquement liées à celles de l'humanité.

— Cette expérience est fascinante, Virgule. J'ai beaucoup de chance de la partager avec vous. Le jeu de la vie me passionne de plus en plus et j'ai hâte de pouvoir être plus active dans le travail de la famille.

— Sans t'en rendre compte, tu es déjà très active, Marlène. Tes talents se manifestent et participent à la synergie du groupe. Un de tes talents est l'empathie, la capacité d'écouter avec ton cœur, sans juger, de t'identifier à celui qui te parle, d'infuser ta beauté et ta créativité dans le dialogue et, ainsi, d'en élever la fréquence. Ton écoute suscite l'inspiration de celui qui te parle et lui permet d'exprimer des idées qu'il n'avait pas auparavant. C'est un phénomène étonnant dont tu sembles avoir le secret. Ainsi, en écoutant les créateurs et les auteurs te parler de leurs scénarios ou de leurs livres, tu leur ouvres de nouvelles portes et de nouvelles dimensions. Et ce rôle, tu pourras le jouer ici, en discutant des scénarios du jeu de la vie avec les différents membres de la famille, et aussi en t'incarnant sur la terre comme la compagne et la muse des écrivains et des artistes.

— Tes paroles me font plaisir, Virgule, et en même temps m'étonnent. Je ne savais pas que j'avais ces capacités étonnantes. Mais le rôle de muse me convient parfaitement et me rend très heureuse.

— Abordons maintenant le troisième sujet, la communication entre l'artiste et son public. C'est un domaine où tu pourras aussi mettre en œuvre tes talents.

« L'artiste éprouve le besoin, conscient ou inconscient, de transmettre un message ou une énergie au moyen de son art. Il s'agit donc de la communication d'un individu – l'artiste – avec le collectif – c'est-à-dire avec le monde extérieur ou un public spécifique, et aussi avec d'autres niveaux de conscience.

« Je te rappelle, tout d'abord, le fonctionnement et le rôle des êtres qui ont un destin individuel, et en particulier les artistes, mais aussi les inventeurs et les chercheurs dans d'autres domaines, comme le domaine scientifique. Ces êtres sont des créateurs qui vivent en avance sur leur temps et en marge de la société. Leur rôle est de découvrir de nouvelles idées et de trouver le moyen d'expression approprié pour les communi-

quer au collectif, à la société, afin de lui permettre d'évoluer. Pour pouvoir accomplir cette tâche de manière efficace, ces êtres ont besoin de vivre dans une relative solitude, où ils sont à l'abri des conditionnements du collectif, afin de ne pas rester prisonniers de ses limitations et de ses peurs et de ne pas être influencés par ses dogmes et ses croyances.

« Cet aspect sauvage de leur personnalité, qui est un grand atout dans leur travail créatif, est par contre un obstacle le jour où leur œuvre est prête et où il s'agit de la transmettre au collectif. C'est pourquoi la plupart des artistes, des chercheurs et des inventeurs ont de la difficulté à promouvoir et à diffuser leur travail. Et c'est là qu'ils ont besoin d'un intermédiaire qui va les seconder dans cette relation avec leur public et avec le monde extérieur.

« Traditionnellement, différents types de personnes et d'organismes jouent ce rôle d'intermédiaire. Les galeries et les musées pour les peintres et les sculpteurs, les éditeurs, les distributeurs, les librairies et les bibliothèques pour les écrivains, les producteurs et les distributeurs pour la musique et le cinéma, les revues spécialisées pour les chercheurs et les inventeurs. Il y a aussi les médias, l'internet et les agents spécialisés qui s'occupent des relations publiques, de la publicité et de la promotion du travail des créateurs.

« La majorité de ces intermédiaires sont impliqués dans un système commercial. C'est-à-dire que le but de ce type de communication est la vente des œuvres, des produits et des idées créés par les artistes, les inventeurs et les chercheurs. La communication et l'information sont donc limitées dans la plupart des cas aux œuvres, produits et idées qui ont un potentiel commercial et qui vont pouvoir rapporter de l'argent à ces intermédiaires. Et même pour les institutions qui n'ont pas directement de but lucratif, comme les musées et les bibliothèques, les œuvres présentées sont celles qui auront d'abord été reconnues au niveau commercial. Et les médias, par exemple, parleront surtout des livres qui sont publiés par les grands éditeurs qui ont accès à leur service. De même, pour les inventions, ce sont celles qui ont un grand potentiel commercial qui vont intéresser les industriels.

« On constate donc que les créateurs qui parviennent à s'insérer dans un circuit commercial réussissent à diffuser leur travail et à transmettre leur message plus facilement que les autres. Et aussi que certains types d'œuvres, comme la peinture et la sculpture, ne s'adressent qu'à un public limité à cause de leur prix, alors que d'autres, comme les livres et les disques, s'adressent à un public plus large.

« L'internet est aussi en train de changer les choses, car il permet d'avoir accès gratuitement, légalement ou non, ou à très bas prix à des quantités d'œuvres. Chacun peut créer facilement son propre site et présenter son travail dans le monde entier. Ce qui n'exclut pas, toutefois, la nécessité d'effectuer un travail de promotion, de référencement ou de publicité. Il existe aussi des quantités de sites communautaires et de réseaux sociaux qui permettent aux artistes de diffuser leur travail et de communiquer avec un large public plus facilement. L'internet est sans doute un des meilleurs moyens actuels de diffuser l'art d'une manière non commerciale et de transmettre un message.

« Bien sûr, les humains vivent dans un monde où leur principal souci est la survie, ce qui se traduit, dans le monde moderne, par le besoin de gagner de l'argent. L'artiste qui veut vivre de son art est donc obligé de passer par le circuit commercial, de se soumettre à ses conditions et de faire les concessions nécessaires pour parvenir à vendre ses œuvres.

« Dans la plupart des pays, le budget que l'état attribue à l'art est insignifiant, sinon inexistant. Car, s'il y a sa place, l'art n'est pas considéré par les politiciens comme un élément important, nécessaire et encore moins prioritaires de la vie et de l'évolution de la société. Et il ne pourra trouver sa véritable place et l'importance qu'il mérite que quand la société aura muté vers une nouvelle forme qui fonctionnera à une fréquence plus élevée. »

Après un moment de silence bienvenu, Virgule continue :

« Passons maintenant à la partie pratique. Excuse-moi, Marlène, je t'ai submergée de théorie, toi qui n'aime pas beaucoup ça. Les écrivains adorent parler, c'est leur défaut !

« Commençons par les deux rôles de femmes que j'ai joués dans les scénarios que tu as vus, Estelle et Monica. Estelle est la compagne d'un peintre, et Monica celle d'un architecte qui s'intéresse beaucoup à la spiritualité et finit par devenir moine. Pas d'écrivains – même si la lecture peut rester un loisir ! Comme ici je suis tout le temps dans l'écriture et les écrivains, quand je vais sur la terre j'aime bien changer d'ambiance, mettre au repos les circonvolutions de mon mental et profiter des plaisirs des sens et du corps, la nourriture, le sexe, les voyages, ce qui n'empêche pas de passionnantes discussions sur l'art ou sur la religion.

« Tu as bien connu les deux hommes avec qui j'ai partagé ces vies terrestres lorsque tu vivais à Paris, Antoine avant moi, et Julien après, et ils ont aussi été tes amants. Comme tu l'as appris lors de ton entretien

avec Cinabre, c'est lui qui jouait Julien et Antoine quand tu les as connus à Paris, et c'est lui aussi qui jouait Julien et Antoine quand moi je les ai connus. C'est ce qui explique la forte connexion qui existe entre nous.

« Est-ce que tu as des commentaires à faire à propos de ces deux scénarios, Marlène ?

— Quand j'ai vu le scénario d'Estelle, je me suis retrouvée en terrain connu, puisque j'ai vécu des expériences similaires avec Julien. Et aussi avec Antoine d'ailleurs, ce qui n'est pas étonnant, maintenant que je sais que c'est Cinabre qui jouait les deux rôles. Curieusement, les soirées en tête-à-tête au restaurant avec Pablo et Pierre n'étaient pas très différentes. Avec Pablo et Pierre, elles étaient plus intimes bien sûr, c'était l'énergie d'Élixir. Avec Julien, nous avions d'interminables discussions sur l'art, et avec Antoine sur l'architecture. Plus tard, avec Monica, je présume qu'il parlait de spiritualité.

— Oui, absolument. D'ailleurs je n'ai pas vu tellement de similitudes entre Julien et Antoine, probablement parce que le contexte était très différent, alors que toi tu les as connus dans le même environnement et tu as eu le même genre de relation avec chacun d'eux. Je suis une femme moins sensuelle que toi, Marlène, et les longues discussions autour d'un bon repas me conviennent parfaitement. Avec Antoine, nous étions complètement plongés dans le bouddhisme et la voie spirituelle, il parlait rarement de son travail.

— C'est vrai que j'ai senti moins de connexion avec le personnage de Monica qu'avec celui d'Estelle. Je me sens plus proche de Maryse que de Monica.

— Parce que c'est Blue qui joue Maryse. Et Blue a le même genre de sensualité que toi, vous êtes très proches toutes les deux.

— Pourtant, quand j'ai vu la scène avec Estelle, je me suis tout à fait reconnue dans Estelle, j'avais l'impression que c'était moi. Je retrouvais cette amitié amoureuse bien particulière que je partageais avec Julien. J'ai beaucoup aimé cette scène. Je t'ai trouvée très sensuelle dans ce rôle, Virgule, et très belle aussi.

— Merci, Marlène. J'étais très amoureuse de Julien.

« Maintenant, si tu n'as pas d'autre question concernant Estelle et Julien, passons au scénario d'Antoine et Monica.

— Avec plaisir, Virgule, car l'histoire d'Antoine est moins claire pour moi. J'ai connu Antoine avant sa période spirituelle, il était plutôt le contraire, c'était un bon vivant, qui sortait tous les soirs, était attiré par les jolies femmes, aimait la bonne chère et les bons vins. À l'époque, il

était passionné d'architecture et ne parlait jamais de religion. Je crois qu'il n'avait simplement jamais entendu parler de spiritualité. Aussi, ce qui m'intrigue, c'est ce qui l'a fait changer aussi radicalement, et quel a été ton rôle dans cette transformation.

— Peu après que tu as quitté Paris, Antoine est parti en Australie pour travailler sur un projet d'urbanisme avec Brian, un Australien qui avait étudié aux Beaux-Arts, que tu as probablement connu. On peut donc imaginer que c'est ton départ qui fut le déclenchement de la suite d'événements qui ont conduit Antoine à la vie monacale. Car Antoine avait été très amoureux de toi, et il ne t'a jamais oubliée. Je ne serais d'ailleurs pas surprise que tu le retrouves un jour.

— C'est vrai que nous avions une relation très intense. Notre liaison amoureuse n'a pas duré très longtemps, mais s'est transformée en une profonde amitié. Comme il était mon professeur, je le voyais très souvent, il m'a beaucoup aidée dans mes études et m'a transmis, bien avant que je rencontre Pablo, son enthousiasme pour l'architecture. Mais je n'ai jamais imaginé que mon départ ait pu le conduire dans un monastère.

— Pas directement, bien sûr, mais, après ton départ, il a commencé à voir la vie d'une autre manière. Même si ce n'est pas encore à ce moment-là qu'il a fait vœu de célibat. En Australie, il a rencontré une femme dont il est tombé follement amoureux, Pamela. Elle était écrivain, curieusement. Et, si j'ai bien compris, c'est elle la première qui lui a parlé de spiritualité. Antoine travaillait à Byron Bay, une station balnéaire du Queensland qui était très à la mode à cette époque et où vivait une faune haute en couleur d'artistes et de mystiques en tout genre. Pamela lisait beaucoup d'ouvrages ésotériques et partageait volontiers ce qu'elle y apprenait, mais elle ne pratiquait pas ce qu'elle prêchait. Même si leur relation était plus sensuelle, et sexuelle, que spirituelle, Antoine a été très inspiré par ce qu'elle lui racontait et a alors commencé à pratiquer le yoga et la méditation. Il a toutefois beaucoup souffert de cette relation tumultueuse et, un an plus tard, il a quitté Pamela un peu dégoûté des femmes.

« C'est alors qu'il a décidé de changer de vie et qu'il s'est plongé dans l'étude et la pratique du bouddhisme. Il est resté encore deux ans en Australie et, quand le projet de Brian fut terminé, il est rentré en France. Je pratiquais aussi le bouddhisme depuis plusieurs années, et j'ai rencontré Antoine dans un groupe de méditation en Provence, environ un an après son retour. Donc notre rencontre a eu lieu d'abord sur le

plan spirituel, heureusement d'ailleurs, car à ce moment-là il n'était pas du tout disposé à s'engager dans une nouvelle relation amoureuse.

— Si je comprends bien, il n'avait quand même pas perdu son attirance pour les jolies femmes, et il s'est finalement laissé séduire par ton charme.

— Oui, je crois. Il avait vécu plusieurs années solitaires et presque ascétiques, et je lui ai fait redécouvrir les plaisirs de la vie, mais avec une tempérance qu'il n'avait apparemment pas connue dans sa jeunesse. Et comme nous étions tous les deux passionnés par le bouddhisme et la spiritualité, c'est toujours ce qui avait la priorité dans notre vie. La suite de notre histoire, tu l'as vue dans le scénario.

« Comme te l'ont expliqué Antimoine et Blue, je jouais un rôle de dakini. J'ai donc eu une grande influence sur le cheminement spirituel d'Antoine et les changements qui se sont produits dans sa vie, même si ce n'est pas moi qui l'ai mis sur la voie. La dakini est pour les mystiques ce que la muse est pour les artistes.

« Si j'ai bien répondu à tes questions sur les vies d'Estelle et de Monica, nous pouvons maintenant passer à Philippe.

— Avec plaisir, Virgule, car Philippe reste très mystérieux pour moi. Dans l'entretien avec Arlette et dans l'interview d'Ariane, je trouve qu'il a une manière souvent détournée de répondre aux questions, et j'ai de la difficulté à bien saisir qui il est. J'espère que tu vas pouvoir me l'expliquer. Je ne perçois pas bien non plus quel est son rapport avec moi, s'il y en a un, autre que d'être l'écrivain du livre, et donc celui qui m'a créée, qui m'a imaginée. Qui nous a imaginées, puisque je suppose que le monde des âmes sort aussi de son imagination.

— Je comprends ton désarroi, Marlène. Philippe est un personnage complexe, et en même temps ambigu et paradoxal. C'est voulu, car il doit être en accord avec le message qu'il désire transmettre dans son livre. Il est lui-même un miroir de ce qu'il écrit, ou plutôt il incarne ce qu'il prêche. Et sa relation avec toi est tout aussi complexe, ambiguë et paradoxale, car c'est dans cette relation que toute l'histoire du livre prend forme, que le jeu se joue. Au début, tu es un reflet de Philippe, puis tu commences à jouer son rôle et tu prends peu à peu sa place. Alors c'est lui qui devient un reflet de toi.

« Si tu ne perçois pas clairement le lien que tu as avec Philippe, rappelle-toi que Philippe est Virgile, et que Virgile et toi vous êtes aussi Federico et Manisha. Les relations ne sont pas toujours au premier degré. Mais le livre n'est pas fini...

« Ce que je te dis doit te sembler encore plus étrange que l'impression mystérieuse que tu avais de Philippe auparavant, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet. Il me semble que le fait que je sois Marlène m'empêche de percevoir notre relation, car je suis cette relation, je suis le sujet, et je ne peux pas me voir comme me verrait un témoin extérieur, c'est-à-dire comme un objet. Il me semble qu'il y a le même genre de relation ambiguë entre Virgile et toi, puisque c'est Virgile qui joue Philippe, mais qu'il participe en même temps à la création de son personnage. Est-ce que je me trompe, Virgile ?

— Non, tu ne te trompes pas. La relation complexe n'est pas qu'entre Philippe et toi, mais elle est entre Philippe, Virgile, toi et moi. Tous les quatre, nous sommes indissociables. C'est tous les quatre ensemble que nous créons le jeu de la vie, car tous les quatre nous avons le pouvoir créateur, ce qui n'est pas le cas dans les autres scénarios, où seule l'âme qui met en scène le scénario à ce pouvoir.

— Ce pouvoir créateur est quelque chose qui n'est pas encore très clair pour moi. Je ne comprends pas très bien comment il fonctionne, et dans quelle mesure il est lié à l'art.

— C'est en effet un point délicat, et moi non plus je ne comprends pas toujours le fonctionnement de ma propre créativité. Je pense que seul Boris pourra t'expliquer clairement le processus créatif. Ce que je comprends, c'est que j'ai le sentiment de pouvoir créer ma réalité, ou la réalité. Ce sentiment créateur n'est pas le même pour nous les âmes et pour les humains. Car ce que nous appelons « réalité » est également différent. La plupart des humains ont le sentiment de pouvoir créer une œuvre d'art, mais n'ont pas l'impression qu'il peuvent créer leur propre réalité. Notre rôle est de leur faire comprendre que l'art n'est pas seulement une peinture, une sculpture ou un livre, mais aussi leur propre vie. Quant à nous, les âmes, si nous avons le pouvoir de créer la vie humaine, c'est-à-dire de façonner le monde phénoménal terrestre, avons-nous vraiment le pouvoir de créer notre existence et notre monde, comme nous en avons le sentiment ? C'est une question sur laquelle je te laisse méditer.

« Pour en revenir au scénario de Philippe, il est spécial, car c'est à l'intérieur de lui que se jouent tous les autres scénarios, et également nos rencontres, que nous pourrions aussi considérer comme des scénarios, mais à un autre niveau. Alors qui dirige ces scénarios ? Est-ce Philippe, l'écrivain ?

« Si nous examinons nos pouvoirs respectifs, c'est Virgile qui a eu le premier l'idée du scénario de Philippe. Moi j'avais eu une idée similaire,



et comme Virgile voulait jouer Philippe, il m'a confié son scénario, mais il m'a demandé de le laisser intervenir, ce que j'ai accepté. Donc, même s'il jouait le rôle de Philippe, on peut dire que nous menions ce scénario ensemble. Ensuite il a proposé de donner des pouvoirs à Philippe, afin que lui aussi puisse intervenir sur le scénario, ce qui a été fait, en accord avec Boris. Le pouvoir était donc partagé en trois. Et alors il s'est passé une chose que tous les trois nous n'avions pas prévue, c'est que Marlène, le personnage que nous avons créé, a petit à petit pris le pouvoir. Et l'histoire a commencé à se construire autour de toi, même si tu ne t'en rendais pas compte. Je pense que c'est Boris qui est intervenu, car, même s'il n'en use pas souvent, il a lui aussi un pouvoir sur les scénarios.

« Tous les trois, nous n'avons jamais cessé de nous identifier à notre personnage, et de croire que nous avons un pouvoir, peut-être pas seulement une partie du pouvoir, mais le pouvoir. Philippe considère que c'est lui qui a le pouvoir, puisque c'est lui l'écrivain, qui a écrit cette histoire et a créé tous les personnages, y compris les âmes. De mon côté, je considère que c'est moi qui dirige le scénario, et moi qui ai créé Philippe, l'écrivain. Et Virgile navigue habilement entre les deux mondes, utilisant son pouvoir des deux côtés afin d'influencer surnoisement les choses. Toute l'histoire ne repose que sur nos propres projections en tant que créateurs de ton personnage. Alors que toi tu ne t'es jamais prise pour un personnage et tu n'as jamais usurpé le pouvoir, ni même pensé que tu puisses l'avoir. Voilà pourquoi tu n'arrives pas à te situer dans cette histoire en tant que personne. Tu as compris que le vrai pouvoir était de laisser la manifestation jouer son jeu, sans intervenir... C'est ce que tu nous as appris, Marlène !

— Je ne suis pas sûre de mieux comprendre, Virgule. La création de toute cette histoire reste très mystérieuse pour moi. Ainsi d'ailleurs que le rôle que j'y joue, et même la réalité de ma propre existence. La lumière viendra bien au moment voulu et, en attendant, je ne trouve pas si désagréable de vivre dans ce flou artistique.

« À ce propos, Virgule, j'ai encore une question à te poser. À mesure que mon initiation avance, que je vois tous ces scénarios et découvre de nouveaux liens avec mes âmes sœurs et avec ma vie terrestre, je me sens de plus en plus perdue. Par moments, une grande confusion m'envahit, et je n'arrive plus à faire une distinction claire entre les personnages terrestres que j'ai connus et les âmes qui les jouent. Est-ce que c'est normal, Virgule ?

— Oui, c'est normal. Tu peux comprendre cela de deux manières, ou à deux niveaux différents. D'abord par le rôle créatif que tu joues dans le livre, et dont je viens de te parler. Un créateur, un écrivain, pour rendre ses personnages vraiment vivants, doit, à un certain moment, s'incarner dans chacun d'entre eux. Pour moi, pour Virgile ou pour Philippe, c'est un aspect normal du processus créatif, et qui est tout à fait conscient. Quand je construis une scène, il m'arrive souvent de devenir mon personnage, et de vivre comme lui pendant plusieurs jours, je m'oublie moi-même, l'âme se retrouve dans l'arrière-plan. C'est ce qui arrive aux acteurs quand ils s'identifient avec leur personnage. Et aussi ce qui se passe pour nous, les âmes, quand nous jouons un personnage terrestre. Et, après coup, les souvenirs de cette vie restent d'une façon tenace dans notre mémoire. C'est ce qui t'arrive quand la Marlène âme se souvient des épisodes de la vie de la Marlène humaine. Mais cela se produit aussi dans ton rôle créateur, celui de la muse.

« Et si le processus créatif est moins conscient chez toi que chez Philippe, Virgile ou moi, il n'en est pas moins puissant, puisque c'est lui qui est à l'origine de notre inspiration. Car tu es la première qui incarne les formes-pensées que nous capterons et qui donneront naissance aux personnages. Comme tu es devenue le personnage principal du livre, tout le livre trouve sa cohérence autour de toi, et c'est la muse qui se cache derrière ton personnage qui conditionne la création de toute l'histoire.

— Je comprends le rôle de muse que je jouais sur la terre avec les artistes que je fréquentais. Je ne m'en rendais pas compte à l'époque, mais maintenant je fais le lien. Par contre je n'avais pas compris que je jouais aussi ce rôle de muse avec vous les âmes, et qu'il était à l'origine du processus créatif.

— Tu joues ce rôle spontanément, Marlène, tu n'as pas besoin d'une intention de créer, tu es simplement branchée sur la source de toute création. C'est la deuxième manière d'expliquer ta difficulté à différencier les personnages et voir où se situe la réalité. Tu existes à un autre niveau de réalité, à un niveau où il n'y a justement plus de séparation, de distinction, entre les êtres, où l'être est total. Tu incarnes le jeu dans son ensemble et tous les personnages en même temps. Antimoine t'a déjà suggéré cette vision les choses, et c'est Boris qui t'éclairera complètement sur ce sujet.

« Il ne faut pas trop te préoccuper des détails des scénarios, il ne s'agit que d'histoires, de la petite histoire, le niveau anecdotique du jeu, où toutes les aventures et les rencontres de ces différents personnages

semblent s'interconnecter dans une intrigue complexe. C'est aussi le premier niveau du roman de Philippe. Mais quand tu te situes aux niveaux supérieurs, tout devient simple, il n'y a plus d'intrigues, de liaisons amoureuses enchevêtrées ni de liens mystérieux, mais l'unité de la vie dont les multiples facettes s'assemblent harmonieusement. »

## Sixième partie : Marlène

### Marlène et Spirale

Spirale est de passage dans la famille et Marlène attend sa visite.

Depuis sa rencontre avec Virgule, Marlène ressent un grand besoin de vacuité. Elle a enlevé tous les effets de lumières colorées, et son espace est vide et blanc, il n'y a rien, aucun meuble, aucun objet, aucun mouvement, aucun bruit. C'est très reposant, et elle se demande même si sa conscience est toujours présente. Elle sent que son absence donne une qualité encore plus subtile à la vacuité.

Un imperceptible mouvement réveille sa présence, et Marlène aperçoit une minuscule spirale blanche qui tourne lentement en grandissant et semble se rapprocher d'elle. Elle se sent soudain happée par la spirale et commence à tourbillonner sur elle-même de plus en plus vite.

« Bonjour Marlène, dit Spirale. »

Une grande femme svelte avec de longs cheveux blancs apparaît devant Marlène. Elle est vêtue d'un tailleur de lin blanc, elle porte des chaussures blanches à hauts talons et un foulard de soie blanche autour du cou. Marlène est surprise par la différence de son apparence avec celle des autres membres de la famille qu'elle a rencontrés, qui sont tous jeunes et beaux, et vêtus de tenues colorées et excentriques.

« Bonjour Spirale, bienvenue dans mon espace.

— J'ai l'impression que mon apparence te surprend, Marlène. C'est le style de ma nouvelle famille, j'ai dû m'y adapter. Mais pour te faire plaisir je vais reprendre l'allure que j'avais quand j'étais dans votre famille. »

Spirale a maintenant dix kilos de plus, trente ans de moins, des cheveux châtain foncé coupés très courts, des jeans et un tee-shirt blancs qui moulent ses fesses et ses seins, et des espadrilles aux pieds. Mais elle porte cette tenue décontractée avec la même classe, le même raffinement et la même élégance qu'elle a quand elle évolue dans les hautes sphères de la finance et de la diplomatie.

« C'est toujours moi, Marlène, continue Spirale d'une voix plus aiguë et plus enjouée. N'est-ce pas merveilleux d'être une âme et de pouvoir

changer de look en un clin d'œil ? Si les femmes humaines le savaient, elles en mourraient de jalousie.

« Je suis contente de te rencontrer, Marlène. J'ai beaucoup entendu parler de toi. Tout le monde t'aime beaucoup dans la famille, tu t'y es très vite intégrée et tu occupes parfaitement la place que j'ai laissée. Maintenant que je te vois, je n'ai plus de regrets d'être partie, d'avoir en quelque sorte abandonné ma famille, et je vois qu'à ta manière tu vas jouer parfaitement le rôle que j'y tenais. L'ambiance de ma nouvelle famille est totalement différente, puisque nous nous occupons de politique et d'économie au niveau collectif. Bien sûr, j'ai dû dissimuler mon côté artiste, au moins dans mon apparence, même si, au niveau subtil, mon rôle secret est d'introduire l'art dans les relations internationales et de remplacer des motivations basées essentiellement sur l'avidité pour l'argent et le pouvoir par des interactions plus ludiques et créatives. Et les premières concernées par cette mutation sont les âmes de ma nouvelle famille. C'est un travail passionnant que j'aime beaucoup, mais j'ai besoin de temps en temps de venir m'oxygéner, me ressourcer et m'inspirer chez vous.

— Je te remercie pour tes paroles encourageantes, Spirale. J'ai aussi beaucoup entendu parler de toi, et je me demandais comment la petite nouvelle pouvait prendre la place de la doyenne et être à la hauteur du rôle que tu jouais dans la famille. Je ne le connais pas d'ailleurs, et je ne comprends pas encore très bien celui que je vais jouer. J'espère que tu vas m'éclairer. Pour l'instant, je suis simplement moi-même, et je n'ai ni l'impression de travailler ni celle de jouer un rôle. Je passe de chaleureux moments de discussion et de partage avec les uns et les autres et, ensuite, je me retire dans mon espace pour découvrir les joies de l'immatérialité.

— Ton rôle, Marlène, comme tu l'as très bien pressenti, c'est justement d'être toi-même. Toi comme moi, nous n'avons pas de rôle spécifique à jouer, car nous sommes capables de jouer tous les rôles, selon les besoins du moment. Nous sommes des caméléons. Notre fonction n'est pas de travailler, d'accomplir des tâches laborieuses, de réaliser des projets, mais d'inspirer les autres, de les motiver, leur donner des idées, de les écouter, les encourager, de les mettre dans la tonalité, dans l'harmonie juste et appropriée. Nous sommes des muses, Marlène. Nous provoquons, nous facilitons, nous harmonisons les relations. Voilà notre rôle ! Mais le mot « rôle » n'est pas approprié, car nous ne faisons rien, c'est notre présence, notre énergie, notre charme, notre magnétisme, qui, par un processus alchimique subtil, constituent le

médium de notre art. Même si nos personnalités sont très différentes, nous possédons toutes les deux ce même talent d'inspiratrices. Tu es merveilleuse, Marlène. Zéphyr a parfaitement réussi la tâche de me remplacer.

« Ne t'inquiète pas, tu ne vas pas avoir de tâches harassantes ni de lourdes responsabilités. Tu vas continuer à évoluer librement entre les uns et les autres, à créer des liens subtils et susciter les étincelles de génie qui vont diriger, transformer ou donner la touche finale aux œuvres de chacun. Ton travail est ta présence, ton intuition, ta spontanéité, ton sourire.

« Si tu as des questions à me poser, Marlène, je suis à ta disposition.

— Oui, j'ai une question qui concerne ton nouveau domaine. Comment le monde des humains, qui semble courir à sa destruction sous le contrôle d'une minorité mue par l'avidité de l'argent et du pouvoir, peut-il se sortir de cette situation préoccupante ?

— Au stade actuel de son développement, l'avidité est un des traits essentiels de la nature humaine, elle est inscrite dans ses gènes, et il n'a pas le pouvoir de changer son code génétique. Au départ, le but de cette avidité était la survie, de l'individu et de l'espèce. Elle était liée aux besoins instinctifs primaires, la nourriture, pour la survie de l'individu, et le sexe, pour la survie de l'espèce. Et ce sont toujours ces deux besoins qui se cachent derrière l'avidité pour l'argent et le pouvoir d'un homme d'affaire ou d'un politicien, et de chaque humain dans le rôle même le plus modeste qu'il joue dans la société.

« Cette avidité diminue dans les sociétés où les besoins en nourriture sont disponibles quotidiennement pour chacun et où il existe en même temps une grande liberté sexuelle. Les sociétés considérées actuellement comme les plus évoluées sur la terre, contrairement aux apparences, ne répondent ni à l'un ni à l'autre de ces critères. Comme la nourriture est vendue et non partagée librement et équitablement entre tous, la peur du manque est latente et engendre l'avidité pour l'argent qui permet d'acheter sa nourriture et, au besoin, de la stocker. L'annonce d'une crise ou d'une guerre suffit pour que les supermarchés soient dévalisés. L'apparente liberté sexuelle qui a fleuri récemment dans les pays développés n'est qu'un phénomène superficiel qui a peu érodé le système rigide de lois et de croyances, tant administratives que religieuses, qui régule les relations entre les hommes et les femmes, le mariage, l'éducation et la garde des enfants, le divorce, et toutes les implications financières qu'ils impliquent. L'avidité pour l'argent devient, là aussi, inséparable de la satisfaction des besoins sexuels.

« La peur de manquer de nourriture et de partenaires sexuels est ce qui a construit, au fil des siècles, le système administratif, législatif, économique, politique actuel, dans sa complexité et sa rigidité. Cette peur, qui est proportionnelle à la puissance et à la richesse des pays, est devenue une maladie compulsive qui affecte tout le monde, du plus riche au plus pauvre. Les gens ne pensent qu'à accroître leurs biens, ou au moins les conserver, qu'ils soient minimes ou disproportionnés, réels ou fictifs, justifiés ou abusifs. Les humains sont tous impliqués dans ce système, comme d'innombrables rouages d'un gigantesque mouvement d'horlogerie, et comme chacun tient à son rouage comme à la prune de ses yeux et refuse de lâcher prise, le système est paralysé dans son absurdité actuelle, et ne peut ni changer ni évoluer, malgré les discussions, les débats, les commissions, les réunions, les assemblées des organisations nationales et internationales. Plus on va vers une mondialisation, plus le système devient complexe, plus il y a de rouages autobloquants, et moins il semble y avoir de possibilité de changement et d'évolution.

« Un des grands freins à l'évolution de la société est l'inertie de l'esprit humain. Le monde actuel est encore dominé par des idées, des façons de penser, des croyances qui datent de plusieurs siècles, même, pour certaines, de plusieurs millénaires, qui ne sont plus du tout adaptées aux conditions de vie actuelles, mais qui font encore la loi, même dans les pays les plus développés.

« Curieusement, même si ces façons de penser correspondent toujours aux conditions de vie des pays les plus primitifs, ce sont alors les pays développés qui ne tolèrent pas les anciennes coutumes et croyances de ces pays, et veulent leur imposer les leurs, qui, si on les examine attentivement, relèvent du même niveau de conscience primitif, mais dans une forme moderne qui est admise comme socialement et politiquement correcte.

« La manière que les gouvernements des pays développés ont choisie pour améliorer les conditions de vie de leurs populations est d'établir des lois et des réglementations sur tous les aspects de la vie et de la société, et ainsi de pouvoir contrôler parfaitement le comportement de tous les individus et de toutes les organisations et entreprises collectives. On arrive ainsi à un système hypercontrôlant, où tout est prévu, réglementé, répertorié, et où toutes les infractions aux lois imposées sont punies. Ainsi, dans un système qui se vante d'être libéral, il y a de moins en moins de liberté.

« Comme ce système contrôlant va à l'encontre des prédispositions et des inclinations naturelles des humains, ils sont de plus en plus perturbés et stressés par la vie qu'on leur impose, et deviennent soit déprimés et malades, soit révoltés et violents, et dans les deux cas, tristes et malheureux. Et ceux qui imposent ce triste sort à leurs semblables, pour satisfaire leur soif de pouvoir, leur profit personnel, même s'ils s'imaginent souvent, dans leur aveuglement, œuvrer pour le bien du peuple, souffrent comme les autres de leurs stratagèmes.

« L'humain, pour être équilibré, épanoui et heureux, a besoin de vivre en harmonie avec sa nature profonde et son environnement. Cette harmonie se manifeste spontanément lorsque les conditions sont favorables, mais on ne peut pas la créer artificiellement ou l'imposer par des lois. C'est dans les pays les plus riches et les plus développés qu'on rencontre le plus de maladies, physiques et mentales, de délinquance, de violence, d'inquiétude, de mécontentement, et dans les régions reculées, primitives et souvent pauvres que les gens connaissent encore la paix intérieure et la joie de vivre, et ont le sourire.

— Merci, Spirale. Tes explications sont très claires. Et alors, dans ta nouvelle famille, comment envisagez-vous cette situation, et quelles sont les solutions qui pourraient la faire évoluer ?

— Il faut d'abord que tu comprennes, Marlène, que ce que je viens de te dire est une explication humaine de la situation, basée sur la perception humaine. Ce sont les humains, avec leur vision limitée des choses, qui considèrent leur situation, et celle de leur planète, comme préoccupante. À notre niveau, et à celui de l'univers, elle n'est pas préoccupante. Elle suit un processus d'évolution qui s'inscrit dans un schéma global.

« Pourquoi les humains trouvent-ils leur situation actuelle préoccupante ? Pourquoi le réchauffement de la planète, la surpopulation, la pollution, la dictature du pouvoir économique seraient-ils préoccupants ? Parce que leur vision des choses est d'une part une vision égocentrique et d'autre part une vision de victime.

« L'ego se considère comme le centre du monde qui l'entoure et c'est à partir de ce centre illusoire et subjectif qu'il le perçoit. L'ego s'identifie à l'individu, il se prend pour une personne. C'est le cas, au niveau le plus profond, chez la grande majorité des humains. Il s'identifie d'abord au corps physique, mais aussi aux aspects plus subtils – émotionnel, mental, spirituel – de l'être humain. À un second niveau, l'ego s'identifie au petit groupe, la famille, la tribu, l'environnement humain qu'il côtoie dans la vie quotidienne – les personnes dont il attend de la protection



ou qu'il est prêt à défendre dans les circonstances ordinaires. L'ego peut aussi s'identifier à une collectivité plus large dont l'humain et le petit groupe de ses proches font partie – son pays, mais aussi la communauté sociale, ethnique, professionnelle, religieuse, politique à laquelle il appartient. Il est prêt à défendre cette collectivité en cas de crise grave, guerre, conflit social ou politique, crise économique, catastrophe naturelle. Curieusement, il la soutient aussi avec acharnement lors de discussions qui la mettent en cause ou à l'occasion des compétitions sportives.

« La principale préoccupation de l'ego humain, à tous les niveaux, est sa survie. C'est pourquoi l'humain, tant qu'il s'identifie à son ego, vit dans la peur, la peur de la mort, la peur de sa disparition, la peur de son annihilation. Il est donc constamment une victime potentielle des circonstances et des autres, animaux ou humains, susceptibles de mettre sa vie en danger. Et comme, par leur nature même, les humains sont mortels, tôt ou tard ils vont irrémédiablement devenir cette victime.

« C'est la peur d'être une victime qui, au cours de son histoire, a incité l'être humain à former de plus grandes communautés, à fonder des alliances, à fortifier ses villes et ses villages et à s'armer pour se défendre. L'autre a toujours été l'ennemi potentiel avec lequel il fallait rivaliser de puissance pour pouvoir survivre.

« L'ego humain, depuis quelques décennies, s'identifie aussi à une dimension encore supérieure, celle de la terre. Les mouvements écologistes montrent qu'il est également prêt, dans une certaine mesure, à défendre sa planète. Il y a là, cependant, un nouveau problème qui se pose, qui n'existait pas aux niveaux individuel, tribal et collectif de l'ego. Dans tous ces cas, l'ego était menacé par l'autre, et il avait la possibilité de le combattre, de le dominer, de le détruire pour éviter d'être une victime. Mais, dans le cas de la planète, comme c'est lui-même qui a créé la situation préoccupante qui menace aujourd'hui la survie de son espèce, il est sa propre victime. C'est là qu'est le dilemme, et c'est pourquoi la situation lui semble insoluble. Les solutions qu'il a toujours utilisées, combattre, dominer ou détruire l'autre ne fonctionnent plus, car l'autre c'est lui-même. Et il n'est pas prêt, à combattre, à dominer ou à renoncer à l'aspect de sa nature qui est la cause de sa situation actuelle, l'avidité. À son niveau actuel de conscience et de développement, il n'en est pas non plus capable.

« La seule solution dont nous disposons, c'est d'aider l'humanité à élever son niveau de conscience. C'est le but du jeu, ce que nous nous efforçons d'accomplir sur tous les plans et dans tous les domaines de

la vie humaine. Votre famille intervient dans le domaine de l'art, la mienne dans celui de la politique et de la finance. C'est en même temps un processus progressif – l'élévation du niveau de conscience humain – qui se déroule sur le long terme, sur des siècles du temps humain, et un événement instantané – la mutation génétique – qui se produit lorsqu'un certain niveau de conscience est atteint. Nous travaillons donc sur le processus progressif afin de provoquer la mutation. »

Après le départ de Spirale, Marlène est contente de se retrouver seule dans son espace vide. Elle a maintenant rencontré toutes les âmes de la famille sauf Boris. Les deux dernières rencontres, avec Virgule et Spirale, ont été très intenses, pas seulement au niveau des enseignements théoriques, mais surtout de ce qu'elle a appris sur elle-même, sur son identité et son rôle dans la famille.

Alors que Marlène essaie de se visualiser comme la nouvelle muse de la famille, son espace vide et incolore se teinte soudain d'une lumière orange.

« Bonjour Marlène, je viens apporter un peu de lumière et de chaleur dans ta vacuité.

— Bonjour Zéphyr, j'avais besoin de faire le vide pour intégrer toutes les révélations et les émotions de mes dernières rencontres, et me préparer à la dernière avec Boris. Je ne sais pas si je suis prête, et si j'ai vraiment assimilé tout ce qui m'est arrivé et tout ce que j'ai appris depuis mon arrivée ici. Est-ce que je vais passer le test, et être acceptée comme la nouvelle initiée de la famille ? Qu'en penses-tu Zéphyr ?

— Ne te fais pas de soucis terrestres, Marlène, tu es déjà initiée, tout ce qui s'est passé depuis ton arrivée ici n'était aussi qu'un jeu, et ta rencontre avec Boris ne sera qu'un autre épisode de ce jeu.

— ...

— Boris t'expliquera tout cela mieux que moi.

« Cette dernière rencontre sera un peu différente des autres, car Boris vit sur la terre. Je te propose que nous y allions ensemble. Nous ferons un long voyage qui nous conduira jusqu'à lui. Es-tu prête pour cette dernière étape de ton initiation, Marlène ?

— Oui, bien sûr, et je suis très contente de partir en voyage avec toi Zéphyr. Décidément les surprises ne cessent pas... La vie des âmes me semble encore plus imprévisible que celle des humains.

— La vie est imprévisible quand on vit dans le moment présent, quand on oublie le passé et le futur, qu'on renonce aux souvenirs et aux projets, qu'on abandonne nostalgies et espoirs, regrets et craintes. Alors

chaque moment est complètement nouveau. Tout ce qui est prévisible provient de la mémoire.

— Merci de me rassurer, Zéphyr.

— Nous jouerons un scénario pendant ce voyage. Un scénario que Boris a écrit spécialement pour nous. Toi tu seras la Marlène humaine, qui a vécu à Paris, Mexico et Luang Prabang, mais dans un espace-temps parfois un peu différent de ceux que tu as connus sur la terre. Et moi je ne te dis pas encore qui je serai. Ce sera une surprise. Nous voyagerons sur la terre sous une forme humaine tout à fait ordinaire, mais, à un certain moment, nous retrouverons notre conscience d'âme, puisque c'est dans la conscience d'âme que tu dois rencontrer Boris.

— Je pressens que ce voyage sera une aventure passionnante. »

## Jérôme et Marlène

Jérôme et Marlène viennent de terminer un voyage de deux mois qui les a conduits de Chengdu, dans la province chinoise du Sichuan – où ils ont retrouvé les quatre autres membres du groupe qui arrivaient de Paris – jusqu'à Islamabad au Pakistan. Ils ont traversé le Tibet d'est en ouest, d'abord le Kham, puis la région de Lhassa, enfin le sud-ouest du Tibet où ils ont fait le pèlerinage du Kailash. Ils sont ensuite remontés au nord jusqu'à Kashgar, au cœur de l'Asie centrale, puis ont rejoint le Cachemire par la route du Karakoram qui relie la Chine au Pakistan.

Jérôme connaissait déjà le Tibet central et avait toujours rêvé de découvrir un jour les autres régions du Tibet. Quand Hélène lui a proposé ce long périple, il a tout de suite accepté et, comme il manquait encore une personne pour constituer le groupe, il a immédiatement pensé à Marlène.

Jérôme et Marlène ont une étrange relation depuis six mois. Ils se sont rencontrés à Chiang Mai, où Jérôme vit depuis de nombreuses années.

À Luang Prabang, Marlène entend souvent parler de Chiang Mai et de la Thaïlande, un pays qu'elle ne connaît pas encore. Aussi, un jour, elle décide d'aller passer une semaine à Chiang Mai. Elle est contente de se sentir incognito dans cette ville et de pouvoir la découvrir à son propre rythme. Un après-midi, alors qu'elle visite le musée, Marlène

apprend qu'il y aura un vernissage à 18 heures. Curieuse de participer à un événement de la vie culturelle de Chiang Mai, elle décide d'attendre tranquillement la fin de l'après-midi dans le parc du musée.

Pour Marlène, les vernissages ont toujours été des événements un peu exotiques où l'attire une curiosité étrange et mal définie. Elle y va toutefois de bon cœur, même si l'artiste en elle se sent en décalage avec l'atmosphère faussement mondaine qui règne souvent dans ces réunions. Elle évolue donc dans la grande salle d'exposition plus pour observer les gens que pour regarder les tableaux – une exposition collective d'artistes thaïlandais qu'elle a déjà vue l'après-midi. Elle remarque tout de suite un homme seul qui se déplace parmi la foule comme s'il cherchait quelque chose ou quelqu'un qu'il savait déjà qu'il ne trouverait pas. Son comportement l'intrigue, probablement parce qu'il reflète exactement le sien. Alors que personne d'autre ne semble prêter attention à lui, pas plus qu'à elle d'ailleurs.

Après l'avoir suivi un moment dans son errance aléatoire parmi cette assemblée qu'il ne semble même pas voir, elle, qui est d'habitude plutôt réservée, ne peut s'empêcher de lui adresser la parole, et lui demande s'il cherche quelque chose. Jérôme met quelques secondes à réaliser ce qui lui arrive, comme s'il revenait d'un autre monde. Il reconnaît alors Marlène, la femme qui lui était apparue en vision lors de l'atelier de constellation familiale, plusieurs années auparavant, en Savoie. Sa surprise est telle qu'il ne trouve pas les mots pour répondre à Marlène. Il se demande s'il n'est pas maintenant dans un autre monde.

« Je ne sais pas si c'est ce que je cherchais, dit finalement Jérôme, mais je viens de trouver quelqu'un à qui je pense souvent. Vous vous appelez bien Marlène ?

— Comment le savez-vous ? Est-ce que nous nous connaissons ?

— Oui... d'une certaine manière. Disons que moi je vous connais.

« J'ai l'impression que nous n'avions l'un et l'autre rien à faire dans ce vernissage, à part nous rencontrer. Comme c'est fait, je vous propose d'aller dîner dans un petit restaurant du quartier. Nous y serons plus tranquilles pour discuter. Je m'appelle Jérôme. »

Installés sur la terrasse du Rosa Café, Jérôme raconte à Marlène son étrange expérience de Montcel, sans toutefois rentrer dans les détails. Marlène ne pose pas de questions, l'histoire de son père est un sujet trop intime, ce n'est pas encore le moment de l'aborder. Elle préfère parler de la vie à Chiang Mai, et à Luang Prabang. Jérôme et Marlène ont très vite l'impression qu'ils se sont déjà connus et ne font que se retrouver. Ils sont sur la même longueur d'onde, et s'aperçoivent qu'ils

mènent des vies très similaires. Comme Marlène repart le lendemain pour Luang Prabang, ils décident de se revoir encore avant son départ et de déjeuner ensemble à l'aéroport.

Un mois plus tard, Jérôme va passer trois jours à Luang Prabang. Le mystérieux lien qui existe entre eux devient encore plus intense et plus profond. Pour l'instant, leur relation ne semble pas prendre la voie d'une liaison amoureuse, elle ressemble plutôt à une amitié spirituelle, ou à la rencontre de deux âmes sœurs. Marlène parle à Jérôme de son amant, Pierre, qu'elle voit une fois par semaine. Jérôme reste discret, même énigmatique, concernant sa vie sentimentale, mais il semble fasciné par la présence de Marlène. Elle aussi est fascinée par Jérôme, mais elle parvient mieux à dissimuler ses sentiments.

Ensuite ils restent en contact par mail et ont parfois de longues conversations sur skype. Quand Jérôme propose à Marlène de venir avec lui au Tibet, elle accepte tout de suite, cela lui semble la suite évidente et inévitable de leur relation. Elle est libre, et elle trouve que sa vie à Luang Prabang devient un peu monotone. Elle a besoin de changer d'air.

Depuis deux jours, Marlène et Jérôme traversent une région montagneuse beaucoup plus sauvage. Il n'y a plus de villages, mais des campements de nomades qui vivent dans des tentes. Des troupeaux de vaches, de chèvres et de chevaux paissent au fond des vallées, dans de vastes pâturages, parfois d'un vert tendre, mais souvent, selon la couleur des fleurs, d'un jaune vif ou d'un bleu légèrement violacé. Les flancs des montagnes, par contre, sont couverts d'épaisses forêts de conifères.

La route quitte souvent l'atmosphère calme et bucolique des vallées pour gravir des cols escarpés qui s'élèvent bien au-dessus de la limite de la forêt, entre quatre mille cinq cents et cinq mille mètres, avant de replonger dans la vallée suivante. Au sommet des cols, où souffle un vent violent et glacial, se dresse toujours un grand cairn hérissé de perches auxquelles sont accrochés des drapeaux de prières multicolores. Les voyageurs, pour remercier les dieux d'être arrivés jusque-là et pour créer des conditions favorables à la suite de leur voyage, ont coutume d'ajouter une pierre sur le cairn en récitant un mantra. Marlène et Jérôme accomplissent ce rite avec plaisir, ils font quelques pas en prenant un bon bol d'air et admirent la vue majestueuse sur la succession des chaînes de montagnes et les vallées verdoyantes qui les séparent. Les chauffeurs fument une cigarette avant de repartir pour de

longues heures de route. Les arrêts aux cols sont des moments de détente très attendus qui ponctuent agréablement les étapes du voyage.

Les journées commencent tôt, au lever du jour, vers 6 heures, par un copieux petit-déjeuner, avant de prendre la route vers 7 heures. Une heure de pause en fin de matinée pour un pique-nique et une petite sieste au soleil, et arrêt vers 17 heures pour s'installer dans une auberge, lorsqu'il y en a une, ou établir le campement et dîner autour du feu. Les routes sont mauvaises, elles ne sont généralement pas goudronnées, et ressemblent à des pistes. Il y a très peu de trafic, les rares véhicules qu'ils rencontrent sont des camions.

Cette région de vallées sauvages est le Kham, le pays des Khampas, un peuple de nomades et de cavaliers intrépides. C'est aussi une région qui abrite de nombreux monastères de l'école nyingma, la plus ancienne du bouddhisme tibétain, où des lignées de lamas renommés ont pratiqué et enseigné le dzogchen, considéré ici comme le pinacle des enseignements bouddhiques. C'est une voie directe, qui préconise simplement de reconnaître, sans jamais s'en laisser distraire, la nature vide et lumineuse de l'esprit. Certains de ces monastères ont attiré, au cours des siècles, d'importantes communautés de moines, et étaient entourés de nombreuses grottes qui servaient d'ermitages aux pratiquants les plus assidus, qui y passaient souvent des années de retraite. Ces monastères ont été détruits pendant la révolution culturelle, et les lamas qui les dirigeaient sont partis en exil. Toutefois, depuis quelques années, on a commencé à les reconstruire, et de nouvelles communautés de moines sont venues s'y installer pour étudier et pratiquer les anciens enseignements du dzogchen.

Après cinq jours de route depuis Chengdu, le groupe est content de s'arrêter quelques jours dans deux de ces monastères, Dzogchen et Shechen. Jérôme est très ému par la découverte de ces lieux mythiques, car il a rencontré en France les maîtres qui descendent de ces deux lignées et vivent maintenant en exil.

Les temples ont été reconstruits et la vie monastique a repris. Les abbés de ces deux monastères sont ravis d'avoir des visiteurs. Les membres du groupe sont très bien reçus, ils visitent tous les nouveaux bâtiments, qui ont été décorés avec un grand soin et ont retrouvé leur magnificence d'antan. Le matin et le soir, ils participent aux pujas avec les moines et, pendant la journée, ils découvrent aux alentours des grottes et des ermitages où ont vécu de grands maîtres du passé.

Le dernier jour, Marlène et Jérôme montent sur un sommet qui domine le monastère de Shechen. Ils marchent deux heures, d'abord

dans une forêt de mélèzes, puis dépassent la limite des arbres et traversent de grands pâturages d'un vert tendre où une courte herbe drue et des edelweiss poussent sur un sol pierreux. Arrivés au sommet, ils s'asseyent sur des pierres plates pour reprendre leur souffle. La vue est magnifique. On voit le monastère au fond de la vallée et, tout autour, des chaînes de montagnes à perte de vue, sous le ciel bleu et pur. Le soleil est chaud, il n'y a pas un souffle d'air, et le silence total donne un aspect étrange au paysage, comme s'il lui manquait une dimension sensorielle pour être tout à fait réel.

« Est-il approprié de parler, dit Jérôme, ou préférable de nous fondre, de disparaître dans ce silence et cette tranquillité, de nous laisser absorber sans retour dans l'immensité insondable du ciel ? »

Marlène et Jérôme restent longtemps immobiles et silencieux, dans un état de contemplation et d'émerveillement où toute référence à un passé ou un futur ont disparu. Puis Marlène prend la main de Jérôme dans la sienne, et alors le monde, leurs corps, leur vie se raniment, et leur histoire reprend son cours.

« Allons nous asseoir au pied de ce gros rocher, Jérôme, ce sera plus intime, il nous protégera, nous y serons mieux pour parler. Je sens que tu as des choses à me dire. Ici l'espace me soûle et en même temps m'intimide, je me sens complètement vulnérable, comme si je me trouvais nue au milieu de l'assemblée des cent divinités aimables et courroucées dont parlent les lamas tibétains. »

Marlène et Jérôme font quelques pas et s'installent un peu plus bas.

« C'est vrai, dit Jérôme, nous sommes mieux ici, et la vue est tout aussi belle.

« Ce que je voulais partager avec toi, Marlène, c'est ce que je ressens depuis deux jours, depuis que nous sommes arrivés dans ces monastères, et que nous avons visité ces grottes. Et aussi ici, devant ce paysage grandiose. J'éprouve en même temps un sentiment de solitude et de parfaite tranquillité. Et une grande joie, je suis parfaitement bien et heureux. Comme si j'étais arrivé à destination, au bout de mon voyage, dans un lieu où tout désir, toute aspiration, toute quête sont devenus inutiles, illusoires, m'ont quitté, se sont comme évaporés. Et pourtant je sais bien que demain je vais reprendre la route avec vous, avec toi, que notre voyage continue. Mais peut-être que ce lieu que j'ai découvert est intérieur, et ne dépend plus de l'endroit où je suis... »

Marlène ne dit rien et, après un grand silence, Jérôme continue :

« J'ai toujours aimé la vie monastique. Même si je n'ai jamais été moine, en tout cas dans cette vie, j'ai passé des mois dans des monas-

tères, et je m'y suis toujours senti bien. J'aime aussi les retraites, et j'en ai fait beaucoup, la solitude du silence, être retiré du monde, de ses activités et ses préoccupations, découvrir, par la méditation, d'autres espaces – comme celui où nous sommes ici en ce moment – magiques, lumineux, joyeux, et en même temps parfaitement tranquilles. Pourquoi retourner dans le monde turbulent et douloureux du samsara ? Qu'est-ce qui peut bien nous y attirer, quand nous sommes si bien ici ? Cet ermite que nous avons rencontré hier, qui vit depuis deux ans dans la grotte de Milarepa, tu as vu comme il avait l'air serein, et en même temps débordant de joie et de bienveillance !

— Je comprends ce que tu ressens, Jérôme, même si moi je n'en suis pas encore là. Je ne crois pas que j'aurais envie de rester ici, et de vivre dans une grotte, même si j'aime aussi le silence et la solitude. C'est vrai que hier, dans cette grotte, j'ai eu une curieuse expérience, j'ai ressenti une forte émotion, comme si l'énergie qui habitait cette grotte ne m'était pas inconnue. Cela ne m'a toutefois pas donné envie de venir y faire une retraite.

« Une chose que je ne comprends pas, Jérôme, si tu aimes tellement les monastères et la vie d'ermite, que tu t'es toujours senti si heureux quand tu as mené cette vie, c'est ce qui te retient dans le monde, pourquoi est-ce que tu y retournes toujours ? Tu es libre, tu n'as pas de famille, pas d'enfants, pas d'obligations ou de responsabilités, que je sache. Alors qu'est-ce qui t'empêche de vivre dans ces espaces où tu te sens si bien ? De rester ici par exemple, nous avons vu hier et ce matin des grottes qui sont vides, qui t'attendent peut-être ? T'es-tu posé la question ?

— Oui, bien sûr, c'est une question que je me suis toujours posée, disons depuis que j'ai découvert le bouddhisme et commencé à le pratiquer, il y a plus de vingt ans, depuis ma première retraite et mon premier séjour dans un monastère. Si je relis mes notes, mon journal, cette question, et les doutes qu'elle éveille en moi, reviennent constamment. Et je n'ai semble-t-il jamais réussi à prendre la décision de quitter le monde pour plus de quelques semaines ou quelques mois, de partir définitivement.

« Mais je crois que j'ai réussi à répondre à cette question. En ce qui me concerne, je vois trois manières d'y répondre.

« La première, c'est le fantasme de penser qu'il y a encore quelque chose à trouver dans le monde, quelque chose à faire, à accomplir, qui puisse me donner une satisfaction durable, un bonheur éternel. Cette croyance est très forte, même chez ceux, comme moi, qui pensent avoir



bien compris les trois caractéristiques de l'existence conditionnée enseignées par le Bouddha, l'impermanence, l'insatisfaction et l'impersonnalité. L'impermanence signifie que tout change constamment, il ne peut donc pas y avoir de satisfaction, de plaisir, de bonheur permanents. Pas de souffrance durable non plus – c'est le bon côté – mais l'alternance imprévisible de joies et de peines que nous connaissons tous. La deuxième caractéristique est l'insatisfaction, la souffrance, c'est un ingrédient incontournable de l'existence sur cette planète. La troisième dit que tant qu'on se prend pour une personne, qu'on s'identifie à des rôles, des activités, des projets, des possessions, il y a une personne qui subit les deux premières caractéristiques. Quand cette personne disparaît, ou devient moins présente, une tranquillité s'installe et les passions du monde lâchent leur emprise. C'est ce qu'on appelle le désenchantement, une expérience qui se produit pendant les longues périodes de retraite. L'attrance pour la vie du monde, pour ses plaisirs et pour ses aventures semble avoir disparu. Mais tant qu'on n'est pas complètement éveillé, elle sommeille seulement, et peut se réveiller à tout moment.

— Mais toi qui a fait tant de retraites, il me semble que tu ne vis plus dans les passions du monde, et que ta vie n'est finalement pas très différente de celle que tu mènerais dans un monastère. Est-ce que je me trompe ?

— Tu as raison, Marlène, et c'est ce que j'aborderai dans la troisième manière de répondre à ta question. Je vis dans le monde avec un certain détachement, c'est vrai, qui augmente avec la pratique et les années. J'ai fait beaucoup de progrès. Je vis un peu en retrait de l'activité turbulente et avide de la plupart des gens. Je vis dans le monde, mais sans y être vraiment impliqué. Et la tranquillité demeure toujours dans l'arrière-plan. Ici elle est au premier plan, c'est la grande différence.

« La deuxième réponse à ta question, qui, curieusement, est peut-être celle qui m'empêche le plus de me libérer du monde, est l'attachement aux possessions matérielles. Tout au long de ma vie, j'ai accumulé inconsidérément beaucoup de choses dont je ne sais pas comment me débarrasser. Cela me préoccupe depuis très longtemps, et je n'ai pourtant que peu progressé dans ce domaine. Quand je déménage, j'en profite pour liquider des tas de choses, c'est sûr. Et, de temps en temps, j'ai une crise de rangement, pendant une semaine je trie, jette, donne. Mais je me lasse vite, puis j'oublie et ajourne. Tant que je dispose de lieux de résidence fixes pour entreposer mes affaires, ce n'est pas, semble-t-il, un problème urgent. Jusqu'au jour où il y a une fuite d'eau et où je dois jeter quelques cartons de livres. Alors la situation reprend

toute sa virulence, revient en plein jour, et je rêve de nouveau de n'avoir qu'une petite valise – comme lorsque je suis arrivé en Thaïlande il y a vingt ans. Être libre d'aller où je veux, de voyager, sans domicile fixe, sans le poids de ces possessions matérielles qui me lient à un lieu, et même à deux lieux, puisque j'ai le même problème dans ma maison de Provence. Et pourtant, quand je suis dans un endroit, rien de ce qui est dans l'autre ne me manque, et quand je suis ici, où je n'ai qu'un petit bagage, rien ne me manque non plus.

« Une solution serait de tout jeter, c'est la loi du moindre effort, mais je trouve que ce n'est pas très éthique, car ces choses pourraient faire plaisir ou être utiles à quelqu'un. Vendre ou donner demande du temps et de l'énergie, et me montre que beaucoup des choses auxquelles je suis attaché n'ont pas beaucoup de valeur, et n'intéressent souvent personne. On dit qu'il faut se débarrasser de toutes les choses qu'on n'a pas utilisées depuis deux ou trois ans, car on ne les utilisera sans doute plus jamais. Et pourtant, quand je trie mes affaires, la petite idée sournoise « peut-être que cela me sera utile un jour » n'est jamais très loin.

— C'est curieux, Jérôme, je ne te voyais pas comme quelqu'un qui est attaché à ses petites affaires. Et si c'est cela qui t'empêche d'être libre et de mener la vie que tu désires, je trouve que c'est vraiment absurde.

— C'est vrai, mais nous avons tous nos manies ou nos fantasmes absurdes. Il faut vivre avec, et ils ne sont pas là par hasard, ils nous montrent où il y a un travail à faire. Et c'est ce que j'ai découvert, il y a deux ans, lors d'une journée de discussion avec Ralph, un ami taoïste. Il m'a parlé d'une pratique chinoise, « song rong », qu'on pourrait traduire par « dissoudre et faire fondre ». Il s'agit de dissoudre, de faire fondre justement, tous les obstacles à notre liberté, tout ce qui nous lie au monde et empêche notre maturation. Et nos possessions matérielles sont peut-être le plus grossier, le plus visible de ces obstacles. Ralph a réussi à dissoudre presque toutes ses possessions en trois ans. Il faut prendre son temps, m'a-t-il dit, ne pas précipiter les choses ni se violenter, car le processus lui-même est aussi important que le résultat. Pour pouvoir se séparer de quelque chose, il faut d'abord être conscient de son attachement, puis accepter de s'en détacher. C'est un travail progressif, qui se fait par étapes. Voilà, j'y travaille maintenant depuis deux ans, à mon rythme, c'est une de mes activités prioritaires. Je progresse, ou plutôt régresse, lentement. Et si je vis assez longtemps, peut-être qu'un jour je n'aurai plus rien. En attendant, j'ai déjà cessé d'acquérir, d'accumuler. C'est le premier pas. Je pense aux problèmes de robinets et d'écoulements de mon enfance.

« Dans certains cas, un événement violent peut nous aider à faire le vide. Je me souviens d'avoir souhaité, à une époque, que ma maison brûle, et qu'en quelques heures toutes mes possessions partent en fumée. Mais tout le monde n'a pas cette chance, certains doivent effectuer cette dissolution par eux-mêmes, objet par objet.

— C'est vrai que moi j'ai eu cette chance, comme tu dis, mon mari est mort subitement dans un accident, et j'ai décidé de partir, de changer de vie, aussi ma dissolution a été facile, le destin m'a aidé. Et maintenant je veille à ne pas trop accumuler, je vis dans un environnement très zen, tu as vu.

— Oui, j'aime beaucoup ta maison, et vivre dans une maison vide est aussi un de mes rêves. Ma nouvelle maison de Provence est aussi zen, moins que la tienne, mais j'ai fait des progrès. Cependant, comme il y a de grandes caves, un grenier et beaucoup de placards et de rangements, les affaires sont cachées, et le vide n'est qu'une apparence trompeuse... Tous ces objets sont présents dans ma mémoire, je sais qu'il sont là, c'est mon esprit qui n'est pas vide, qui n'est pas zen. Et c'est là qu'est le vrai problème, bien sûr.

« La dissolution ne se limite pas aux possessions matérielles, évidemment, ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. C'est un début. Il faut aussi dissoudre nos activités, nos relations, nos loisirs et nos distractions, nos croyances et nos idées, nos émotions, notre corps, notre ego... Jusqu'à ce que plus rien n'existe que notre essence inaltérable et immortelle, la pure conscience, qui est la véritable nature de l'existence, la vie. C'est la fin du jeu !

— Le jeu s'arrête alors avant ta troisième manière de me répondre ? J'avais pressenti que c'était elle qui contenait la solution.

— Oui, Marlène, c'est elle, tu as bien deviné. En tout cas pour ceux, comme moi, qui n'ont pas réussi à sortir du jeu dans les deux premières réponses. La troisième réponse, c'est quand les deux premières cessent d'être un problème. Alors on peut vivre dans le monde, on n'a plus besoin de le fuir et de se retirer dans un monastère ou dans une grotte. Et les possessions matérielles ne sont plus un problème, car on a compris qu'on ne possède rien, ou qu'il n'y a personne qui les possède. D'ailleurs, à ce moment-là, elles se dissolvent d'elles-mêmes, il n'y a plus d'effort à faire. C'est ce que, dans l'enseignement du zen, on appelle revenir sur la place du marché, qui représente le monde. Mais pour y revenir, il faut l'avoir quitté. On peut quitter le monde physiquement, bien sûr, en vivant dans un monastère ou en faisant des retraites, mais on peut aussi le quitter en faisant de la méditation ou d'autres pratiques

spirituelles. Tant qu'on est au niveau où l'on ressent le besoin de quitter le monde, ou ses activités turbulentes, c'est qu'on vit dans la dualité. Il y a le monde – qui est bruyant, agité et qui perturbe notre paix intérieure – et il y a l'état de tranquillité et de silence – qu'on trouve dans un ermitage ou dans la méditation. On passe de l'un à l'autre, parce qu'on croit que ce sont deux mondes séparés, qui s'excluent réciproquement.

« Un jour, on découvre qu'ils ne sont pas séparés, mais qu'ils sont au contraire inséparables. La tranquillité silencieuse est notre nature profonde. Nos activités, nos pensées, nos émotions – ainsi que le monde matériel dans lequel nous vivons, avec tous les gens et les objets qui nous entourent – ne sont que les manifestations, vibrantes, colorées, changeantes, de notre nature profonde. À chaque instant, le monde émerge spontanément et se résorbe dans le silence. C'est le jeu de la vie, une illusion ou un mirage dans un sens. Ce sont aussi les éléments vivants du paysage de la réalité, comme les nuages font partie du ciel, et les vagues de la mer. Mais ces manifestations, aussi violentes, belles, douloureuses ou jouissives puissent-elles être, ne perturbent en aucune manière la nature profonde qui leur donne naissance, comme les images qui s'y reflètent ne souillent pas un miroir. On comprend alors qu'il n'y a rien à rejeter dans le monde, et rien non plus à s'approprier. On jouit du spectacle, parfois triste parfois gai, parfois beau parfois laid, en silence, sans commentaire, et sans quitter la joie et la tranquillité de notre nature profonde, pure et inaltérable.

« Mais dès qu'on est distrait, qu'on veut participer au spectacle, qu'on croit qu'on a un rôle important à y jouer, la personne est de nouveau là, et retombe dans la soupe !

— Merci, Jérôme, tu exprimes très bien ces vérités profondes. Cela semble si simple ! J'ai l'impression que c'est vraiment ce que tu vis.

— Oui, c'est simple, surtout quand je suis ici avec toi... »

« C'est curieux, Marlène, plus nous progressons dans cet étrange pèlerinage, plus j'ai l'impression qu'il se déroule dans un autre monde, dans une autre dimension que le monde matériel dans lequel nous voyageons. Les paysages, qui deviennent de plus en plus sauvages, déserts, mais aussi grandioses, me semblent irréels, presque abstraits. J'ai l'impression de me déplacer dans un mirage, dans une illusion. Il me semble que mes sens m'envoient des impressions qui ne sont plus connectées à mes repères habituels, ou peut-être que je ne trouve plus dans ma mémoire les liens nécessaires pour me sentir en territoire connu, et en même temps dans une forme de sécurité. Je n'avais pas du

tout cette impression au début de notre voyage, mais elle s'est insinuée en moi petit à petit, subrepticement, comme une maladie sournoise qui envahit nos tissus ou nos organes sans que nous en soyons conscients, et sans avoir de symptômes inquiétants, jusqu'au jour où nous nous sentons vraiment fatigués et découvrons que nous avons un cancer. Ce n'est peut-être pas un très bon exemple, car je ne me sens ni fatigué ni malade, mais je ressens comme une grande vulnérabilité, et j'ai l'impression d'être soudain en danger. Mais je ne pourrais pas dire de quoi. Depuis quelques jours, j'avais une impression bizarre, sans pouvoir la qualifier, la définir, mais aujourd'hui je me rends compte que c'est une peur, une peur de quelque chose de dangereux, mais je suis encore incapable de percevoir l'objet mystérieux qui semble me menacer.

— Je comprends ton malaise, Jérôme, et moi aussi je ressens de curieuses impressions depuis que nous avons quitté Lhasa. Je crois que c'est surtout depuis que nous sommes entrés dans ce désert, dans ce monde presque complètement minéral. Nous n'avons plus rencontré personne depuis deux jours, ni vu aucun animal. Presque toute végétation a également disparu, à part quelques herbes sèches. Nous pourrions nous croire sur une autre planète, c'est vrai. Ces montagnes, qui paraissent toujours si lointaines, qui semblent même s'éloigner à mesure que nous avançons dans leur direction, sont-elles réelles, sont-elles un mirage, ou un décor peint sur le bas du ciel ? Nous ne sommes entourés que de rochers, de pierres, qui n'ont pourtant pas le caractère solide, rigide et immuable que nous attribuons généralement au monde minéral. Ici les rochers semblent se déplacer autour de nous. Quand nous les regardons, ils restent bien immobiles, mais dès que nous détournons le regard un instant, ils ont changé de place ou de forme, parfois ils ont même disparu, comme les nuages dans le ciel. Peut-être sont-ils des nuages fossilisés ? De plus, as-tu remarqué, ils changent constamment de couleur, ils passent du rose à l'ocre jaune, puis au verdâtre, ils sont parfois d'un blanc éblouissant ou d'un gris sombre qui devient noir au crépuscule.

« Un autre élément qui est très présent, et que je trouve parfois obsédant, c'est l'eau, cette rivière que nous suivons, que nous remontons depuis deux jours, que parfois nous perdons de vue pendant quelques heures, et qui soudain est de nouveau là, très proche, quand nous commençons à l'oublier. Même si cette vallée ressemble à une vaste plaine, et que nous n'avons pas l'impression de monter, les eaux de cette rivière sont toujours tumultueuses, comme si elles prenaient leur élan depuis de hauts sommets invisibles situés à des centaines de

kilomètres d'ici. L'eau a aussi une couleur étrange. Est-ce une couleur ? Je ne crois pas. C'est une impression plus tactile que visuelle. Ou peut-être auditive, un rugissement, qui semble pourtant tout à fait incompatible avec le silence total du monde minéral qui nous entoure. Est-ce de l'eau, d'ailleurs ? Je ne crois pas non plus, c'est une sorte d'écume, comme du lait qui bout, et cette écume cache complètement l'eau, mais on peut imaginer que, sans l'écume, elle serait d'un vert turquoise, limpide et éclatant. J'ai l'impression que la couleur de l'eau est aussi irréelle et hypothétique que le rugissement qui en émane.

« Dernier élément de ce monde étrange – où je me demande parfois ce que nous faisons, si nous sommes vraiment là ou si c'est un rêve – l'air. C'est le moins visible, mais il est omniprésent, les deux autres semblent complètement insignifiants à côté – sans parler de nous. L'air, ici, c'est ce ciel immense, à perte de vue – c'est le cas de dire – qui s'étend dans toutes les directions, et même vers le bas, comme un abîme vertigineux qui s'infiltre entre les pierres. Un espace infini qui nous entoure, et nous met face à face avec l'univers. La journée, le bleu du ciel est si foncé et si intense qu'il envahit complètement le regard et efface tout le reste. Même nous, nous disparaissions, comme si tous nos atomes étaient aspirés par ce vide et dispersés dans l'espace intersidéral. La nuit, c'est encore beaucoup plus impressionnant. La vision est complètement absorbée par l'obscurité, l'impression d'extériorité, qui est devenue insoutenable, disparaît dans cette immensité sans limites, et tout l'univers, avec ses étoiles et ses galaxies, se retrouve soudain à l'intérieur, faisant implorer notre structure psychocorporelle dans le silence primordial. »

La vallée s'est peu à peu resserrée et la rivière coule maintenant au fond d'une gorge. La route s'éloigne vers la droite, pour éviter une colline rocheuse qui s'est soudain dressée au milieu de la plaine, et gravit un petit col. Après quelques lacets elle débouche sur une esplanade rocheuse qui révèle un nouvel espace, une vaste cuvette au fond de laquelle se blottit un petit lac entouré de gros rochers ronds, qui semblent être arrivés là en roulant, jeu de boules abandonné de quelques dieux désœuvrés. L'endroit est étrange et paisible, et parfaitement propice à la halte du déjeuner.

Après le pique-nique, alors que les autres font la sieste au soleil, Marlène et Jérôme marchent jusqu'au lac. Il n'y a aucun souffle d'air et l'eau est parfaitement calme, comme un miroir. Depuis les hauteurs, le lac était bleu sombre, mais en se rapprochant il devient d'un jaune turquoise très pâle. L'eau est si pure et transparente que les cailloux du

fond apparaissent plus clairement que ceux qui sont au bord de l'eau, comme s'ils étaient éclairés par une mystérieuse diffraction de la lumière.

« Trempons nos pieds dans l'eau, Marlène.

— Oh ! Elle est glacée !

— ...

— Je ne sens plus mes pieds, c'est étrange... comme si je n'avais plus de pieds... et à la place s'installe une douce sensation de chaleur...

— Qu'est-ce que ce corps, auquel nous nous identifions ? Est-il réel ? Plus réel que les pierres, l'eau et l'air que nous observions ce matin ? Et les sensations qui l'habitent ? Moins réelles ? Elles ne semblent en tout cas pas très fiables. Je ressens aussi de la chaleur dans cette eau glacée...

— Un élément dont nous n'avons pas parlé ce matin, Jérôme, c'est le soleil. J'ai l'impression qu'il domine le reste de la création. Dans un sens, il est l'élément feu. C'est sans doute lui, indirectement, qui réchauffe nos pieds.

— Le soleil, c'est aussi la lumière, sans lui le monde visuel n'existerait pas, c'est donc le maître des illusions. Que serait le monde matériel sans la lumière ? Le monde tactile est très limité, et ne concerne que notre corps et notre environnement intime et immédiat, ce que nous pouvons toucher. Le monde visuel est beaucoup plus vaste, nous voyons le paysage, les gens, les montagnes, la lune. Mais où se situe ce monde visuel ? Existe-t-il vraiment à l'extérieur de nous, comme nous le voyons ? Et quelle est notre véritable relation avec lui ? S'il y en a une ?

— Avant de continuer à explorer ces passionnantes questions, Jérôme, sortons nos pieds de l'eau. Les miens deviennent tout bleus.

— Les couleurs... t'es-tu déjà demandé ce que signifient les couleurs, pourquoi nous voyons des couleurs. Nous observions ce matin l'importance des couleurs dans ce monde minéral, et comment ce sont elles, par leurs changements incessants et imprévisibles, qui lui donnent une forme de vie, qui lui enlèvent la rigidité et la permanence que nous avons tendance à lui attribuer. Quand on fait de la peinture, et surtout une peinture colorée, on s'interroge nécessairement sur la couleur.

— J'ai l'impression que les couleurs sont des émanations, des manifestations de la lumière justement, de la lumière du soleil, qui les contient toutes. D'ailleurs la nuit elles disparaissent. C'est le spectre qui nous révèle les couleurs, dans lequel j'ai toujours vu une forme de magie.

— Les dieux t'ont entendue, Marlène, regarde cet arc-en-ciel qui entoure le soleil. C'est un phénomène fréquent au-dessus de quatre mille mètres d'altitude.

— Je ne sais pas si ce que nous percevons ici avec nos yeux est réel ou non, mais, depuis quelques jours, je suis dans un constant émerveillement. Et j'ai vraiment l'impression de voir, et de voir d'une autre manière. Si les images me semblent plus claires et plus précises que dans ma réalité habituelle, presque trop réelles, un peu comme des peintures hyperréalistes, il y a en même temps, dans la vision, un imperceptible frémissement qui leur donne un aspect irréel, comme si ce que je voyais n'était pas un paysage extérieur, mais une image produite par des vibrations subtiles des cellules de ma rétine.

— Oui, Marlène, je vois très bien ce que tu veux dire. Je pense qu'il y a deux choses, ici, qui transforment notre vision ordinaire. La première est que nous voyons des choses inhabituelles, des choses nouvelles, qui ne sont pas référencées dans notre mémoire. L'esprit ne peut donc pas leur surimposer automatiquement une image mémorisée ou un concept qui font partie de notre histoire. Il est obligé de regarder pour comprendre ce qu'il voit. Dans notre vie ordinaire, nous voyons toujours les mêmes objets, les mêmes personnes, le même environnement, et en fait nous ne voyons plus rien. C'est pourquoi il n'y a plus d'émerveillement. Et sans émerveillement, la vie devient triste et monotone, la joie, la créativité, l'amour, la paix disparaissent, remplacés par le stress, l'inquiétude, l'irritation et la routine.

— C'est pour cela que nous avons beaucoup de chance d'être ici, Jérôme, de faire ce merveilleux voyage. Même si je crois que tous les deux, dans notre vie ordinaire, nous vivons plus souvent dans la joie et la tranquillité que dans le stress et l'irritation.

— Oui, tu as raison, mais pas encore assez, en tout cas dans mon cas, je m'inquiète toujours, je fais des projets, je m'active beaucoup, et la tranquillité et la joie intérieures ne sont pas toujours présentes, loin de là. Je voudrais baigner dedans constamment, du matin au soir, et que ce soit d'elles que surgissent spontanément les activités, et seulement celles qui sont nécessaires, inévitables. C'est le « wu wei » dont je rêve depuis des décennies.

— Ne retourne pas dans ton mental et ses préoccupations turbulentes, Jérôme. Regarde la sérénité magique de ce lac, et dis-moi quelle est la deuxième chose qui transforme notre vision ordinaire, peut-être est-ce celle dont tu as justement besoin dans ta vie.



— La première manière extraordinaire de voir, c'est la pure vision, la vision frémissante que nous avons devant ce paysage. L'autre, on pourrait l'appeler « la vue ». Elle ne concerne plus nos yeux et nos perceptions visuelles, même si elles en font partie. Je dirais que c'est une autre émanation du soleil, qui ne concerne plus la lumière et les couleurs, même si elles y trouvent aussi leur place. Probablement qu'elle dépasse le soleil, elle est beaucoup plus vaste que lui, elle est omniprésente, et transcende l'espace-temps où évolue le soleil. Mais le soleil est un symbole qui peut la suggérer, pointer dans sa direction, même si elle est au-delà de toute direction. Il s'agit, tu l'as deviné, de la conscience, même si ce mot est trop signifiant, et donc trop limité, pour nommer ce qui est au-delà du nom et de la forme, qui est innommable. Le mot « vue », lui, est suffisamment vague et abstrait pour donner la latitude nécessaire à la qualification de l'inqualifiable.

— Alors de quoi s'agit-il, Jérôme ? Cette vue me semble bien mystérieuse.

— C'est ce que voit quand il n'y a plus personne pour voir ! »

Trois coups de klaxon transpercent le silence... C'est l'heure du départ.

Après une courte descente, la colline, le lac, les rochers ronds et la gorge disparaissent dans le passé et la vallée retrouve la vaste et troublante sensation d'espace qu'elle avait le matin. Le seul mouvement qui rompt la tranquillité silencieuse est celui des eaux tumultueuses de la rivière. Sur la droite, la route longe maintenant de grandes dunes de sable jaune, comme si on arrivait au Sahara...

« Qui voit ces dunes de sable ? Personne ! Elles apparaissent simplement dans la conscience, et y disparaîtront bientôt, aussi mystérieusement et soudainement qu'elles sont apparues. C'est cela la vue, demande Marlène ? La présence lumineuse qui perçoit et observe le monde ? »

— Tu as tout compris. La conscience de la vue est silencieuse. Elle est. Il n'y a rien à dire, pas de commentaire à ajouter... La phrase « comme si on arrivait au Sahara... » est superflue, elle ne vient pas de la vue, mais de la mémoire. »

Une heure a passé. Marlène et Jérôme sont restés dans le silence de la vue. Les grandes dunes jaunes ont laissé la place à des roches plates, de grandes ardoises d'un gris bleuté, puis à des galets rougeâtres, ensuite de petites dunes roses, enfin de minuscules cailloux blancs. Puis toutes

ces formes minérales colorées se sont dissoutes, pour ne laisser qu'un sol nu, plat, incolore. Un paysage lunaire, éclairé par une lumière étrange, qui semble avoir perdu son spectre.

« Est-ce que ces paysages existent objectivement, Jérôme, en dehors de la conscience qui les perçoit ? Ou sont-ils des manifestations subjectives de la conscience ? Car il me semble qu'à mesure que cette conscience s'est déposée dans la vue, les formations minérales ont commencé à diminuer, et maintenant il n'y a plus rien. Est-ce que tu vois la même chose que moi ? »

Jérôme rit. Et son rire aussi se dissout dans le silence. Il prend la main de Marlène, qui est très chaude. Cette chaleur remonte lentement le long de son bras et remplit son cœur. Une joie paisible inonde la conscience. Le monde extérieur a disparu, avec ses images et ses bruits. Le monde intérieur aussi, avec ses pensées et ses projections. Le jeu de la vie a cessé. Il ne reste que la vie, cette inaliénable sensation d'exister, au plus profond du cœur.

Quand le voyage se termine à Islamabad, au Pakistan, le groupe reprend l'avion pour Paris, mais Marlène et Jérôme ont décidé de prolonger leur voyage pour rendre visite à un sage, Boriji, qui vit dans une vallée cachée sur le versant indien de l'Himalaya.

Ils voyagent en bus, d'abord jusqu'à Lahore, puis traversent la frontière indienne et arrivent à Amristar, la capitale du Punjab, où ils restent une journée pour visiter le Temple d'or, le grand sanctuaire des Sikhs. Le lendemain, ils prennent un bus pour Pathankot, une petite ville qui est à la jonction du Punjab, du Cachemire et de l'Himachal Pradesh. De Pathankot, un petit bus peint de couleurs vives les conduit en trois heures de route dans la vallée de Tulsi où habite Boriji. Ils s'installent en arrivant à la pension Shiva, qui offre une belle vue sur le village et les contreforts de l'Himalaya.

Tulsi est à deux mille cinq cents mètres d'altitude, le climat y est beaucoup moins rude qu'au Tibet, les nuits sont fraîches, mais les journées chaudes et ensoleillées. Les torrents qui descendent des montagnes permettent d'irriguer les terres et la végétation est luxuriante. Il y a des cultures maraîchères et de nombreux vergers, en particulier d'abricotiers, et beaucoup de fleurs. Parmi les productions locales, on trouve les abricots secs, les lentilles roses, le basilic et de petits fromages de chèvre très secs au goût âcre.

Tulsi est le point de départ d'un pèlerinage shivaïte. Une grotte, qu'on atteint en quatre heures de marche, abrite une stalagmite noire en

forme de lingam sur laquelle des gouttes d'eau tombent en permanence. Ce pèlerinage est beaucoup moins connu que celui d'Amarnath, et intéresse surtout les adeptes de l'école pratyabhijña du shivaïsme du Cachemire, qui y vénèrent une émanation de Bhaïrava noir, une forme courroucée de Shiva. On prétend que c'est dans cette vallée qu'aurait vécu Ksemaraja, un célèbre maître tantrique du dixième siècle.

Une petite communauté tibétaine s'est établie à Tulsī après que Jigmé Rinpoché, un lama très vénéré de l'école nyingma, y a construit un monastère qui abrite aujourd'hui cinquante moines. Tulsī attire aussi des touristes, car c'est le point de départ de nombreuses randonnées qui conduisent entre autres à Dharamsala, à Manali et au Ladakh.

La personne qui a parlé à Marlène et Jérôme de Boriji et de la vallée de Tulsī est Lobsang, un lama qu'ils ont connu à Lhassa. Il parcourait le Tibet pour rencontrer de vieux lamas de la tradition bön ou des maîtres de lignées peu connues du bouddhisme tibétain qui pratiquent encore des doctrines secrètes.

Lobsang, un Indien du Ladakh, a beaucoup voyagé et parle couramment de nombreuses langues, dont le hindi, l'anglais, le chinois et le tibétain. Dans sa jeunesse, il a séjourné comme moine dans plusieurs monastères tibétains du Ladakh. Il a étudié les doctrines de base des principales écoles du bouddhisme tibétain et a pratiqué le dzogchen. Ensuite, il a passé plusieurs années en Chine, dans un ermitage proche du monastère taoïste de Louguan, où Wang Li Xie lui a enseigné une forme ancienne et peu connue du chan.

Toute sa vie, Lobsang a recherché les voies spirituelles qui ont émané de l'ancienne religion dravidienne qui a pris naissance dans la vallée de l'Indus – dans l'actuel Pakistan – il y a environ dix mille ans. La tradition spirituelle qui s'en rapproche le plus actuellement est le shivaïsme du Cachemire, qui eut un grand essor entre le huitième et le douzième siècles. Mais le chan, ainsi que le dzogchen et le mahamudra, en sont aussi des émanations, que les bouddhistes se sont appropriées sans toutefois le reconnaître. De nos jours, les maîtres authentiques du shivaïsme du Cachemire sont rares, et vivent cachés, ce sont souvent des femmes.

Jérôme, qui connaît bien le chan, le dzogchen et le mahamudra, a été très intrigué par ces révélations, et voulait en savoir plus. Lobsang leur a alors parlé de Boriji, un adepte de cette tradition qui tient un dispensaire dans une vallée cachée du Cachemire. Il leur a conseillé d'aller lui rendre visite et leur a donné une lettre d'introduction à lui remettre.

Tulsi est un endroit idéal pour faire des promenades dans la montagne, et c'est ce que Marlène et Jérôme font le premier jour, après avoir déjeuné dans un petit restaurant situé à côté de leur pension. Ils suivent un large chemin jusqu'à un col qui domine la vallée à l'ouest et conduit sur un vaste plateau où viennent paître des troupeaux de chèvres et de moutons. La vallée de Tulsi n'est pas très étendue, elle forme un cirque entouré de montagnes qui dépassent juste la limite des arbres, derrière lesquelles, au nord et à l'est, se situe une autre chaîne de montagnes plus élevée avec des sommets enneigés. Un seul accès conduit à cette vallée, l'étroite gorge, au sud, par laquelle ils sont arrivés la veille. Le village s'élève en terrasses sur le flanc ouest de la vallée, et le monastère tibétain est dans la partie nord, au sommet d'un promontoire qui domine le reste de la vallée.

« Cette vallée est étrange, dit Marlène. Tu ne trouves pas ?

— Oui, elle a l'air complètement coupée du monde. J'ai de nouveau l'impression que nous nous trouvons dans une autre réalité, dans un monde parallèle.

— Je pense que le chemin qui serpente sur le versant d'en face est celui qui conduit à la grotte du pèlerinage. On voit d'ailleurs des gens qui descendent, alors que de ce côté nous n'avons rencontré personne. La grotte est probablement dans la deuxième chaîne de montagnes, peut-être dans cette paroi rocheuse plus sombre. Il faut que nous fassions ce pèlerinage, c'est tellement merveilleux de marcher dans ces montagnes.

— Demain matin, dit Jérôme, nous irons chez Boriji, lui demander s'il peut nous recevoir, et quand. Sans doute va-t-il nous indiquer la manière de faire ce pèlerinage, et le moment le plus auspiceux.

— Depuis que nous sommes arrivés dans cette vallée, j'ai une curieuse intuition par rapport à Boriji. Même si je ne suis pas versée comme toi dans ces anciennes traditions spirituelles dont nous parlait Lobsang, j'ai l'impression que la rencontre avec Boriji va être très importante pour moi, et même que c'est peut-être moi, plus que toi, qui doit rencontrer Boriji.

— Lobsang nous disait que les lignées du shivaïsme du Cachemire sont surtout des lignées de femmes, aussi il ne serait pas surprenant que ce soit toi qui reçoives l'initiation de cette tradition. Ainsi tu pourrais devenir mon maître. C'est une idée qui me plaît. Dans la voie tantrique, la relation entre le maître et le disciple est très forte, et aussi très intime.

Ce lien profond existe déjà entre nous, c'est ce qui fait le côté très particulier de notre relation.

— Tu me taquines, Jérôme !

— Non, pas du tout. D'ailleurs moi aussi j'ai une curieuse intuition depuis que je suis arrivé dans cette vallée. Tout au long de ce voyage, j'avais l'impression que nous avançons sur un chemin, que nous suivions un itinéraire bien balisé, où chaque étape, chaque aventure semblait conduire à la suivante. Ici, j'ai l'impression que je suis arrivé à destination, que c'est la dernière étape. La tranquillité remplace l'agitation et le dynamisme du voyage, de cette quête qui, jusqu'à hier, me semblait sans fin. Donc peut-être que nous allons rester ici. C'est pas mal, c'est un bel endroit... Qu'en penses-tu, Marlène ?

— Toi qui cherches toujours des lieux de retraites calmes et solitaires, je comprends que cette vallée te plaise, Jérôme, c'est encore mieux que les monastères que nous avons visités au Kham. Mais si tu restes ici avec moi, tu ne seras pas tout seul, est-ce que tu y as pensé ?

— Je suis très bien avec toi, Marlène. Depuis deux mois, depuis le début de ce voyage, j'ai été sans cesse avec toi, et cela ne m'a jamais pesé, je n'ai jamais ressenti le besoin de solitude que j'ai souvent, par contre je l'ai ressenti avec les autres membres du groupe. Si j'y pense, cela me semble étrange, mais quand je vis dans le moment présent, je ne ressens pas de séparation entre toi et moi. Comme si nous étions la même personne. C'est difficile à expliquer. »

Quand Marlène et Jérôme se présentent au dispensaire de Boriji, le lendemain matin, il n'est pas là. Ils sont reçus par une belle femme vêtue d'un sari blanc. Elle est grande et svelte, avec le teint clair, elle a bien le type asiatique, mais ne semble pas indienne. Marlène a la curieuse impression d'avoir déjà vu cette femme, pourtant celle-ci reste impassible et ne montre aucune réaction en les voyant. Ils lui expliquent qu'ils désirent rencontrer Boriji et lui donnent la lettre de Lobsang. Elle leur dit qu'il est en voyage et prendra contact avec eux dès son retour, dans quelques jours.

Deux jours plus tard, ils trouvent un message de Boriji à la pension, qui dit qu'il désire d'abord rencontrer Marlène seule, jeudi à 10 heures, et qu'il les invite tous les deux pour déjeuner samedi à 13 heures.

## Marlène et Boris

Jeudi matin. Marlène et Jérôme prennent le petit-déjeuner au soleil sur le toit de leur pension.

« Ce matin je me sens bizarre, dit Marlène, comme si j'étais en train de me transformer, de partir dans une autre dimension. Et toi aussi, Jérôme, il me semble que tu es quelqu'un d'autre aujourd'hui, quelqu'un que je connais très bien mais que je n'arrive pas à identifier.

— Je sors d'une profonde méditation, répond Jérôme. Je suis dans une sorte de vide, je n'arrive pas à me connecter à l'environnement, qui ressemble à un mirage, une image qui vibre, un peu floue. Seule toi, Marlène, tu me sembles bien réelle. Donne-moi ta main, peut-être qu'elle me ramènera dans ce monde.

— Je crois que cela a l'effet inverse, dit Marlène, nous quittons ce monde tous les deux, Jérôme...

« Tout devient clair, c'est Zéphyr que je vois maintenant. Je me retrouve dans ma conscience d'âme, lorsque tu m'annonçais notre long voyage, et que tu me disais que sur la terre nous retrouverions à un certain moment notre conscience d'âme. C'est ce qui est train de m'arriver.

— Merci Marlène, en retournant dans ta conscience d'âme, tu m'y as emmené avec toi. C'est plus simple pour toi, car tu es toujours Marlène, tu joues ton propre personnage, c'est seulement ton niveau de conscience qui a changé, les limitations de ta perception humaine se sont dissoutes dans ta conscience d'âme. Moi qui joue le rôle de Jérôme, je dois faire fusionner sa conscience humaine avec ma conscience d'âme. Mais tant que nous sommes sur la terre, je garde la forme de Jérôme. Il ne faut pas que tu t'égares entre les deux. Tu prends ton petit-déjeuner avec Jérôme, qui est une émanation de Zéphyr. C'est Jérôme qui te tient la main. Votre histoire continue... Notre histoire aussi, car c'est la même. Mais à un autre niveau de conscience ! Et c'est à ce niveau que tu vas rencontrer tout à l'heure Boriji, qui n'est autre que Boris, tu l'as bien compris. Il t'expliquera mieux que moi comment gérer cette nouvelle situation.

— Justement, concernant Boris, maintenant que je vois les choses en même temps semble-t-il avec ma vision humaine et celle de l'âme, je fais le rapprochement entre l'expérience de constellation familiale telle que Jérôme me l'a racontée et le scénario que j'avais vu, et je me demande si ce Boriji qui vit dans une vallée cachée de l'Himalaya ne serait pas mon

père. Toi qui as écrit mon scénario, Zéphyr, et qui as été impliqué dans la naissance de Marlène, tu dois bien être au courant.

— En effet, Marlène, Boris a bien joué le rôle de ton père dans mon scénario. Je ne pouvais pas t'en parler auparavant, car c'était à toi de retrouver ton père. Maintenant que c'est fait, nous pouvons en parler. Ton père a dit à ta sœur, par l'intermédiaire de Jérôme, que si elle désirait ardemment le revoir, les circonstances appropriées se manifesteraient au moment voulu. C'est ce qui s'est passé pour toi. Encore fallait-il que tu acceptes ces circonstances, d'abord de faire ce voyage avec Jérôme, puis de le prolonger jusqu'ici. Tu comprends ?

— Oui, je comprends, et je te remercie de m'avoir conduite jusqu'ici, Zéphyr. J'ai rêvé de ce jour toute ma vie, et ce n'est que maintenant que je me rends compte que c'est aujourd'hui.

— Ce n'est pas moi, Marlène, qui t'ai conduite jusqu'ici, c'est Jérôme. Et lui et toi, dans votre conscience humaine, vous ne saviez rien du but de ce voyage, ni de la rencontre avec Boris, et vous ne pouviez pas faire le rapprochement avec l'histoire de ton père. Il faut noter que si Jérôme se souvenait bien de la vision qu'il avait eue de toi, il ne se rappelait pas précisément de ce qu'il avait dit lorsqu'il jouait le rôle de ton père. C'est normal, les personnes qui canalisent des informations ne s'en souviennent généralement pas quand elles reviennent dans leur état normal. Il se rappelait que ton père avait voyagé en Chine, mais pas qu'il vivait maintenant en Inde. Il croyait qu'il était retourné au Cambodge, aussi vous n'aviez aucune raison de penser le rencontrer au cours de ce voyage.

« Ce qui t'a conduite ici, Marlène, c'est une suite de décisions, de choix. D'abord d'aller à Chiang Mai, ensuite d'aborder Jérôme au musée, puis d'accepter de dîner avec lui. Quand vous étiez à Lhassa, c'est toi qui désirais revoir Lobsang, qui vous a alors parlé du shivaïsme tantrique et vous a donné l'adresse de Boriji. Et, à la fin du voyage, tu as insisté pour prolonger votre séjour et aller voir Boriji, alors que Jérôme hésitait.

— Oui, c'est vrai. Dans mon inconscience humaine, je devais vraiment avoir un très fort désir de revoir mon père, puisque j'ai fait tous ces choix sans savoir qu'ils allaient me conduire jusqu'à lui.

— Les bons choix existent toujours dans nos scénarios. Mais la plupart des humains ne savent pas les percevoir, ou les refusent, souvent par peur. Seuls ceux qui savent écouter leur guide intérieur ne se trompent pas. Et toi tu ne t'es jamais trompée, Marlène.

— Donc l'épreuve que je devais réussir, pour achever mon initiation, était d'arriver jusqu'ici pour ma dernière rencontre avec Boris.

— Oui. N'oublie pas que ton guide intérieur, dans ce scénario, était Boris. Vous avez une relation très profonde, tous les deux. Enfin il t'en parlera mieux que moi. D'ailleurs c'est l'heure de te préparer pour aller à ce dernier rendez-vous. »

Quand Marlène arrive au dispensaire, elle reconnaît tout de suite que la belle femme qui l'accueille est Spirale, et elles tombent dans les bras l'une de l'autre, pas des bras de lumière cette fois.

« Bonjour Spirale, je ne t'avais pas reconnue l'autre jour, je savais que je te connaissais, mais je n'arrivais pas à faire le lien.

— Bonjour Marlène, je suis contente de te revoir, tu es toujours aussi belle. Ici je suis Natasha. Boris m'avait demandé de ne rien dire si vous ne me reconnaissiez pas. Il tenait à garder le secret sur notre présence ici le plus longtemps possible.

« Je vais t'offrir un verre de thé. Boris a encore deux patients et il s'occupera de toi après. Le dispensaire est ouvert de 8 heures à 10 heures et de 17 heures à 19 heures, ainsi le milieu de la journée est libre.

— C'est vrai qu'après notre rencontre chez les âmes, je n'aurais jamais pensé te retrouver ici, dans un petit village perdu du nord de l'Inde. Je te voyais plutôt dans les grands hôtels des capitales occidentales.

— La vie terrestre est bien plus agréable ici, tu t'en es rendu compte, toi qui a vécu à Paris et à Mexico. C'est le jeu de la vie qui me conduit dans les grandes villes, mais pas le jeu de ma vie, lui il est ici. Voilà, le dernier patient est parti, Boris t'attend, c'est la porte au fond de ce couloir. »

Marlène pousse la porte entrouverte et se retrouve dans une grande pièce lumineuse dont les larges baies vitrées, sur la droite, ouvrent sur un verger. Boris est assis au fond de la pièce, derrière un petit bureau de bois. À sa gauche se trouve une table de soin, également en bois, recouverte d'un tissu vert. En face des fenêtres, un sofa et deux fauteuils dans les tons ocre entourent une table basse. Le mur du fond est recouvert de rayonnages, avec d'un côté des livres, de l'autre des bocalx soigneusement alignés.

Boris se lève pour venir à la rencontre de Marlène. C'est un homme fort, pas très grand, de type asiatique. Il a le crâne rasé et une petite barbe grisonnante. Avec son visage rond, son regard bienveillant et son



sourire, il ressemble à un bouddha. Il prend Marlène dans ses bras et la serre longuement contre son cœur. Elle se sent très légère, comme si elle flottait au-dessus du sol, et en même temps tout son corps est envahi d'une douce chaleur.

« Bonjour ma chère Marlène. Si l'itinéraire que tu as suivi jusqu'ici a pu te sembler long et imprévisible, te voilà arrivée à destination. »

Marlène est très émue, et ne trouve pas de mots pour répondre à Boris.

« Prends ton temps Marlène. Installons-nous sur ce sofa. Natasha va nous apporter du thé. »

Marlène prend la main de Boris et la serre fortement entre les siennes. Elle a chaud, son cœur bat et de grosses larmes coulent sur ses joues. Natasha apporte un plateau avec une théière fumante et deux verres, et se retire aussi discrètement qu'elle est venue. Boris remplit les verres et Marlène boit son thé brûlant à petites gorgées. Tout à coup, une sensation de fraîcheur remplit son corps et elle retrouve une profonde tranquillité. Elle lâche la main de Boris. Toute trace d'émotion a disparu, comme si elle était soudain devenue une autre personne. Boris a changé aussi et ce qui l'avait tellement émue en lui semble s'être mystérieusement dissipé.

« Pour que tu comprennes ce qui s'est passé, Marlène, en deux mots, nous nous sommes d'abord retrouvés sur le plan terrestre, dans notre conscience humaine, avec ses fortes émotions, et nous sommes maintenant dans notre conscience d'âmes. Tu vois la différence !

— Bonjour Boris, voilà, j'ai retrouvé la parole. Je ne suis pas encore habituée à ces changements de conscience. Cela s'est déjà produit ce matin avec Zéphyr. Pendant un moment je ne sais plus où je suis, ni qui je suis. C'est arrivé aussi quelques fois pendant notre voyage, mais de manière plus subtile.

« Merci Boris. Je suis si contente de te retrouver, enfin. Et merci pour ce merveilleux voyage – Zéphyr m'a dit que c'est toi qui l'a organisé pour nous. Ce fut une expérience, et une aventure... indescriptible, je ne trouve pas de mots pour l'exprimer. Je pense que je n'ai pas encore fini d'intégrer tout ce que ce voyage m'a appris et m'a apporté. Et, curieusement, l'émerveillement que je ressens me semble encore plus fort dans la conscience d'âme. Est-ce normal ?

— J'ai beaucoup de choses à partager avec toi, Marlène. Aujourd'hui je vais me limiter à l'essentiel. Car, Jérôme et toi, vous allez rester ici pendant quelque temps. J'ai besoin de travailler avec vous de façon intensive, tant sur le plan humain que sur le plan de l'âme, et Tulsï est

l'endroit idéal pour ce double travail. Il y a une petite maison de l'autre côté de ce verger, tu vois, on l'aperçoit entre les arbres, où vous pourrez vous installer à partir de samedi. Vous y serez très bien.

— Tout semble tellement magique depuis que nous sommes arrivés ici – même depuis le début de ce voyage, mais je ne m'en rendais pas compte – j'en ai de nouveau les larmes aux yeux. Est-ce que cela veut dire que je suis retombée dans ma conscience humaine ?

— Commençons donc par ces changements de conscience auxquels tu n'es pas habituée. C'est normal qu'ils te surprennent, car c'est une nouvelle expérience que je tente avec Jérôme et toi. C'est quelque chose que Natasha et moi pratiquons déjà depuis que nous nous sommes retirés dans cette vallée, mais que les autres âmes de famille ne connaissent pas encore. Soit elles s'incarnent sur la terre – et vivent alors dans la conscience humaine –, soit elles vivent dans le monde des âmes – et sont alors dans la conscience d'âme, d'où elles peuvent observer la conscience humaine. Mais quand elles sont sur la terre, elles n'ont pas accès à la conscience d'âme. Et ceux qui t'ont dit, comme Myrtille et Cinabre, qu'ils travaillaient dans les deux mondes, en sont conscients dans le monde des âmes, mais pas sur la terre. C'est la grande différence. Intégrer la conscience d'âme en vivant dans un corps humain n'est pas évident, et c'est pour cela que je désire que Jérôme et toi restiez ici jusqu'à ce que ce soit devenu quelque chose de naturel pour vous. Cette nouvelle capacité donnera aussi une dimension entièrement nouvelle à votre travail, tant sur la terre que chez les âmes. Voilà ce que nous allons faire ensemble. Mais je ne peux pas te donner de programme précis, car ce travail se situe en dehors du temps terrestre.

« Ici, tu vivras toujours dans ton corps humain, mais tu apprendras à conserver en même temps ta conscience d'âme. La première chose à faire est de lâcher prise de toute préoccupation humaine, afin de te situer dans une absence complète de référence au temps et à l'espace, ce qui est, tu t'en es rendu compte, une des principales qualités de la conscience d'âme. Voilà la pratique principale, et tu verras que cette conscience qui transcende l'espace-temps donne une dimension et un parfum tout à fait différents à l'existence humaine. Ton environnement, extérieur et intérieur, deviendra aussi vaste que le ciel, l'intemporalité de chaque instant effacera toute intention, puis l'agitation et le dynamisme liés au temps qui passe se résorberont dans la tranquillité.

— Si je comprends bien, il s'agit de fusionner la conscience d'âme et la conscience humaine.

— Tu as très bien compris, Marlène, et ce n'est pas difficile quand on a déjà vécu dans la conscience d'âme, comme toi. Dès le moment où tu peux en garder le souvenir dans ta conscience humaine, tu peux la retrouver sans quitter celle-ci. Et alors les deux fusionnent, comme tu l'as dit très justement. C'est ce que tu commences à expérimenter, mais qui te donne encore une sensation étrange. Au début, tu auras l'impression de passer constamment d'une conscience à l'autre, ensuite de les percevoir les deux en même temps. Enfin, tu comprendras que ce ne sont que deux aspects de la même conscience.

« Avant de continuer sur le sujet de la conscience, Marlène, je voudrais d'abord te parler de notre relation — de qui tu es et de qui je suis — et de ce qui m'a conduit dans cette vallée.

— Avec plaisir, car si je viens de comprendre que tu es mon père dans ma vie terrestre, je ne fais pas encore le lien avec le Boris du monde des âmes et le Boriji qui vit ici. Et comprendre qui je suis est aussi une question qui me préoccupe depuis longtemps.

— Si tu te situes au niveau de la conscience humaine, c'est bien sûr un peu complexe, mais ta conscience d'âme va vite comprendre les circonstances qui nous réunissent ici aujourd'hui. Pendant longtemps, je vivais dans le monde des âmes et participais comme les autres au travail de la famille. Un jour, Zéphyr me demanda d'être le père d'un personnage féminin qu'il était en train de créer. Ainsi nous nous sommes retrouvés toi et moi dans le scénario de Zéphyr. Je jouais le rôle de ton père et Myrtille jouait celui de ma fille Marlène. Du point de vue des âmes, rien d'exceptionnel jusque-là, un rôle de plus parmi les innombrables rôles que nous jouons.

« Ce scénario était toutefois un peu particulier, parce que, comme tu le sais, Zéphyr avait eu l'idée de créer une nouvelle âme pour remplacer Spirale dans la famille. Et il pensait qu'il serait très approprié que j'en sois le père. J'ai accepté, bien sûr. Je me suis alors intéressé tout particulièrement à ce scénario et ai suivi de près le travail de Zéphyr. Ensuite, j'ai été pris d'une grande affection pour la petite Marlène et me suis identifié très fortement au rôle de Vong, son père.

« À ce moment-là, dans le cadre du jeu de la vie, j'avais l'idée de faire fusionner la conscience humaine et la conscience de l'âme et je désirais faire cette expérience personnellement dans un être humain. Aussi j'ai décidé de reprendre le scénario de Vong et de jouer le rôle en même temps, alors que Zéphyr continuait à s'occuper de ton scénario. Comme l'expérience que je voulais tenter ne pouvait pas se dérouler dans le contexte où Vong vivait à Paris, j'ai décidé qu'il devait quitter la France.

Je ne t'oubliais pas pour autant, Marlène, mais notre relation allait, à partir de ce moment-là, se situer à un autre niveau. C'est ce que tu peux comprendre aujourd'hui.

« La conscience humaine est limitée et voit les événements comme bien ou mal, agréables ou désagréables, parce qu'elle n'a qu'une vision fragmentaire de la réalité. L'être humain se considère comme une entité séparée, il perçoit la réalité comme extérieure et indépendante de lui et se donne le droit de la juger. C'est ce qu'on appelle la dualité. Avec la conscience globale de l'âme, on perçoit que tous les événements humains sont justes et qu'ils ont leur place dans une interrelation parfaitement harmonieuse.

« Si je ne pouvais pas mener à bien cette expérience à Paris, c'est parce que je m'étais rendu compte que pour permettre cette fusion des consciences, il fallait que les deux consciences atteignent un niveau vibratoire suffisant. (Nous parlerons des niveaux de conscience plus en détail tout à l'heure.) Traditionnellement, sur la terre, le moyen le plus efficace pour élever son niveau de conscience est la voie spirituelle. C'est pourquoi Vong est retourné à ce moment-là en Asie pour suivre cette voie. Je ne vais pas rentrer maintenant dans les détails des vingt-cinq ans que j'ai passés en Chine et au Tibet – ce serait un bon sujet pour un autre livre, que nous pourrions proposer à Philippe ! – mais je vais néanmoins t'en donner les grandes lignes.

« Quand j'ai quitté Paris, je suis retourné au Cambodge. Trois ans plus tard, je suis parti pour la Chine. Ma première étape fut le monastère taoïste de Qingcheng près de Chengdu. C'est un des monastères où avait séjourné ton grand-père, et j'y ai retrouvé son maître, Wang Xia Ming. Peu de temps après, la révolution culturelle nous a obligé à quitter le mont Qingcheng et nous nous sommes réfugiés dans les montagnes situées au sud-ouest de Chengdu, à Jinlong, le village natal de mon maître. Son frère était le chef du village et en même temps un des dirigeants locaux du parti communiste, si bien que nous n'avons jamais été inquiétés. Mon maître, qui était aussi médecin, s'est alors occupé du dispensaire du village et m'a pris comme assistant. Pendant les dix années que nous avons passées ensemble, il m'a enseigné les pratiques du taoïsme et du bouddhisme – car il était aussi maître dans la tradition chan – ainsi que tous les secrets de la médecine chinoise.

« Quand la situation a commencé à se calmer en Chine, mon maître m'a envoyé chez un de ses amis au Kham pour que j'étudie la médecine tibétaine et le dzogchen. J'ai vécu huit ans au Kham, dans la petite ville de Jumang. Les monastères que vous avez visités dans cette région

avaient été détruits pendant la révolution culturelle, et ils n'ont commencé à être reconstruits qu'à la fin de mon séjour. À l'époque, les quelques lamas qui avaient survécu et étaient restés dans cette région menaient des activités laïques et enseignaient parfois en cachette à de rares disciples. Mon nouveau maître, Sonam, tenait une petite clinique à Jumang et je l'aidais à soigner les nombreux malades qui venaient le voir. J'habitais avec sa femme et lui au premier étage de la clinique et, le soir, il m'enseignait la médecine tibétaine et le dzogchen. Comme il soignait aussi les nomades de la région, nous entreprenions régulièrement de longues randonnées à cheval pour visiter des campements de nomades. Après quelques années, lors d'un de ces voyages, il décida que je devais faire de la pratique intensive et m'a laissé dans une des grottes que vous avez visitées au-dessus du monastère Shechen. Il venait régulièrement m'apporter des vivres et me donner des conseils sur ma pratique. J'ai ainsi vécu pendant quatre ans dans plusieurs grottes de cette région.

« À la fin de cette période de retraite, Sonam m'a conseillé d'aller faire un stage pratique dans un hôpital de Lhassa spécialisé dans les médecines traditionnelles. À cette époque, le gouvernement offrait des conditions de travail très intéressantes aux Chinois qui voulaient aller travailler au Tibet. Il faut préciser qu'avant de quitter Chengdu, grâce aux contacts de mon maître Wang Xia Ming, j'avais obtenu un passeport chinois.

« Sonam connaissait bien Tsetan, le sous-directeur de cet hôpital, qui était aussi un ancien lama du Kham. Avant la révolution culturelle, il avait vécu pendant vingt ans au monastère de Palpung où il enseignait le mahamudra. À Lhassa, Tsetan donnait parfois des enseignements à un petit groupe de pratiquants. C'est dans ce groupe que j'ai rencontré Natasha, qui travaillait comme comptable dans ce même hôpital. Natasha vient de Kashgar, au nord-ouest de la Chine, son père est russe et sa mère tibétaine.

« La vie à Lhassa était difficile, à cause des conflits incessants entre les Chinois et les Tibétains. Officiellement, Natasha et moi, nous étions des Chinois, mais comme nous étions tous les deux originaires de l'ouest de la Chine et que parlions couramment le tibétain, nous nous sentions plus proches des Tibétains que des Chinois du centre et de l'Est, et on nous prenait souvent pour des Tibétains. Pendant les huit années que j'ai passées à Lhassa, j'ai pu mettre en pratique comme médecin tout ce que j'avais appris avec mes maîtres. J'ai aussi bien progressé dans ma pratique du dzogchen et du mahamudra. C'était

donc le moment de quitter le Tibet. Depuis quelques années, les Tibétains recevaient des nouvelles du monde extérieur, et en particulier de leurs proches qui s'étaient réfugiés en Inde.

« Natasha rêvait d'aller au Cachemire. Mais le Cachemire, qui est maintenant divisé entre le Pakistan, l'Inde et la Chine, était la proie de conflits souvent sanglants entre ces trois pays et entre la majorité musulmane et les minorités hindoues, et n'était pas une région beaucoup plus calme et sûre que le Tibet. Tsetan nous a plutôt conseillé d'aller en Inde, dans la région de l'Himachal Pradesh, qui est située juste au sud du Cachemire et où sont installées de nombreuses communautés tibétaines. Il nous a recommandé la vallée de Bir, où vivent beaucoup de réfugiés du Kham, dont plusieurs membres de sa famille, et où le monastère de Palpung a été reconstruit.

« Nous avons encore travaillé deux ans dans cet hôpital afin de mettre de l'argent de côté pour pouvoir quitter le Tibet. Pendant cette période, je suis retourné deux fois au Kham voir Sonam. Lui aussi m'a conseillé de quitter le Tibet et d'aller dans le nord de l'Inde. Il m'a donné l'adresse de ses deux fils, qui vivent également à Bir avec leurs familles.

« Quand nous avons finalement quitté Lhassa, nous sommes d'abord partis pour le sud-ouest du Tibet où voulions faire le pèlerinage du Kailash, car nous ne savions pas si nous reviendrions un jour au Tibet. Nous sommes restés huit mois dans le petit monastère de Diraphuk, où un ermite vivait seul depuis plusieurs années. Nous sommes ensuite allés à Kashgar où Natasha voulait revoir sa famille et où nous sommes restés plusieurs mois. Puis nous avons suivi la même route que vous pour arriver en Inde. Mais le voyage de Lhassa jusqu'ici nous a pris plus de deux ans.

« Nous nous sommes alors installés dans la vallée de Bir, où nous avons vécu pendant deux ans dans la communauté des réfugiés tibétains. C'est là-bas que nous avons rencontré Lobsang, avec qui nous avons noué une profonde amitié. Lui le premier nous a parlé de la vallée de Tulsi, où il avait séjourné pendant quelques semaines auprès de Jigmé Rinpoché, un jeune lama qui était en train de construire un monastère.

« La particularité de cette vallée, et c'est pourquoi on l'appelle une vallée cachée, est qu'elle se situe dans un vortex qui sert de passage entre différentes dimensions de la réalité. C'est ce qui fait que nous pouvons vivre ici en même temps dans le monde terrestre et dans le monde des âmes. C'était donc un endroit qui se prêtait particulièrement

bien aux expériences que nous désirions entreprendre. Si bien que quelques mois plus tard nous sommes venus nous installer ici. »

Boris sert un verre de thé à Marlène qu'ils boivent en silence.

« Donc, Marlène, nous nous retrouvons tous les deux ici, après plus de quarante ans du temps terrestre pendant lesquels nous avons suivi chacun notre chemin. Pendant ce voyage, vous avez parcouru en deux mois à peu près le même itinéraire que j'ai parcouru en vingt-cinq ans. Vous avez commencé votre voyage par la visite du monastère taoïste de Qingcheng près de Chengdu, vous avez traversé le Kham et le Tibet central, vous avez séjourné à Lhassa, vous avez fait le pèlerinage du Kailash, puis vous êtes remontés jusqu'à Kashgar avant de rejoindre le Pakistan par la magnifique route du Karakoram. Le scénario de ce voyage t'a permis de suivre d'une manière originale et à ton rythme les traces de ton père.

— Je suis très émue par ce que tu me racontes, et je comprends maintenant que les lieux où j'ai ressenti de fortes émotions que je ne m'expliquais pas, pendant ce voyage, sont ceux où tu as vécu et où je croisais ton énergie. Merci papa. C'était une façon merveilleuse de venir vers toi. Je te retrouvais petit à petit au niveau subtil, alors que ma conscience humaine ne se doutait encore de rien.

— C'est un autre exemple où tu peux te rendre compte de l'abîme qui sépare la conscience humaine ordinaire de la conscience éveillée.

— Je crois que je me sens plus à l'aise de t'appeler Boris que papa, qu'en penses-tu ? D'ailleurs d'où vient ce nom de Boris, il m'a toujours intriguée ?

— On a commencé à m'appeler Boris dans la famille quand je jouais le rôle de Boris Godounov, le tsar de Russie qui a succédé à Yvan le Terrible, à la fin du seizième siècle. Et ce nom m'est resté.

« En Chine, mon maître m'avait donné le nom de Wang Xin Jie et c'est devenu mon nom officiel. Mais Natasha aimait bien le nom de Boris, qui lui rappelait un de ses oncles, et elle m'a toujours appelé Boris. C'est Lobsang qui a commencé à m'appeler Boriji, et maintenant, ici, tout le monde m'appelle Boriji. Le suffixe « ji » est employé en Inde pour exprimer l'affection et le respect. Appelle-moi donc Boris, ou Boriji. Ainsi, pour ceux qui ne connaissent pas notre histoire familiale, elle restera un secret entre nous.

« Avant de revenir au sujet de la conscience, as-tu d'autres questions sur ce dont nous venons de parler ?

— Oui. Je ne comprends pas très bien quel est le rapport, s'il y en a un, entre la longue voie spirituelle que tu as suivie en Chine et au Tibet et le travail que tu fais dans le cadre du jeu de la vie.

— La voie spirituelle et la vie en Chine et au Tibet concernent la vie humaine de Vong, ton père. Le travail du jeu de la vie concerne l'âme Boris. Ici, ces deux personnes sont confondues, ce qui peut produire une certaine confusion. C'est l'âme Boris qui dirige, et joue en même temps, le scénario de Vong. Quand une âme s'incarne, elle ne garde pas son niveau de conscience d'âme et, pour pouvoir fonctionner comme je le fais maintenant sur les deux niveaux en même temps, il faut que les deux consciences soient au même niveau.

« Toutes ces années de pratique spirituelle ont donc permis à Vong, mon incarnation humaine, d'élever son niveau de conscience. Si j'ai choisi cette voie traditionnelle, qui est longue – et qui est celle qu'ont suivie les sages du passé sur la terre – c'est parce qu'elle a fait ses preuves. C'est aussi parce que j'ai toujours eu un fort lien avec les Tibétains, puisque j'ai mis en scène et joué plusieurs scénarios de grands lamas du passé. J'ai donc pratiqué au Tibet de façon très intensive les enseignements du dzogchen et du mahamudra pendant plusieurs vies et ai atteint ainsi de hautes réalisations qui m'ont permis d'élever mon niveau de conscience d'âme.

« Pour arriver à unir la conscience de Vong et celle de l'âme Boris, il était favorable qu'il suive lui aussi cette voie, même si cela fut beaucoup plus difficile pour lui pendant la période de la révolution culturelle où tous les monastères avaient été détruits. Mais enfin, même si les bâtiments avaient été détruits, l'énergie des enseignements était toujours présente pour ceux qui savaient la trouver. À un niveau subtil, voici donc une manière de comprendre le but de ces années d'étude.

« Il existe des voies plus rapides, mais qui ne sont pas forcément accessibles à tout le monde, comme les voies tantriques. Tout dépend aussi du niveau où l'être humain se trouve au départ.

« Mon idée est de développer d'autres méthodes pour élever le niveau de conscience humain, et en particulier la voie de l'art. Et c'est ce projet que nous allons étudier ensemble ces prochaines semaines. Mais la première chose à faire, pour moi, était de stabiliser le niveau de conscience de l'âme et de la forme humaine. Et ce sera aussi la première chose à faire pour Zéphyr et pour toi.

« L'autre personne qui a un rôle important à jouer dans ce projet est Natasha. Quand Vong l'a rencontrée au Tibet, j'ai compris qu'ils étaient sur la même longueur d'onde et qu'ils allaient continuer leur vie terrestre



ensemble. J'en ai alors parlé à Spirale, avec qui je travaille depuis le début dans la famille, et lui ai proposé de reprendre le scénario de Natasha, afin que nous puissions continuer ensemble, sur les deux niveaux, cette nouvelle expérience.

« Il faut que j'ajoute encore une chose que tu as sans doute remarquée et qui t'a peut-être étonnée, c'est que le scénario de ton voyage avec Jérôme est probablement très différent des souvenirs que la Marlène humaine en a gardés. Les lieux que vous avez visités, les villes et les monastères, les rencontres que vous avez faites, le séjour à Lhassa, le pèlerinage du Kailash et les paysages magnifiques de la route entre Kashgar et Islamabad sont à peine mentionnés, car tout cela, ce sont les aspects terrestres, anecdotiques du voyage. Au niveau de l'âme, le plus important était ta relation avec Jérôme et, sur un autre plan, avec Zéphyr, et les moments où, dans votre intimité, vous avez fait des expériences qui ont élevé votre niveau de conscience. Même s'il y en a eu d'autres, celles qui apparaissent dans le scénario sont les plus significatives, et celles qui ont eu un impact sur le processus de fusion de votre conscience humaine avec votre conscience d'âme. C'était donc le début du travail. Tu comprends ?

— Oui, je comprends très bien. Ce sont les moments où nous avions l'impression d'être dans un autre monde, même si nous ne comprenions pas tout à fait ce qui nous arrivait.

« J'ai une autre question. Lobsang nous a beaucoup parlé du shivaïsme tantrique du Cachemire, et nous a dit que tu pourrais nous renseigner sur cette tradition qui intriguait beaucoup Jérôme. Où se situe-t-elle par rapport aux voies taoïstes et bouddhistes que tu as suivies en Chine et au Tibet ?

— C'est Natasha qui est le maître du shivaïsme tantrique, c'est elle qui m'a initié. Cette tradition a peu de formes extérieures, elle n'est pas enseignée dans des monastères, mais par des maîtres qui vivent de façon tout à fait ordinaire. Personne ne sait dans leur entourage qu'ils sont des maîtres – comme c'est le cas pour Natasha. Ce sont très souvent des femmes. On trouve les premières traces de cette tradition dans la civilisation dravidienne qui fleurissait il y a plus de dix mille ans au sud du Pakistan actuel. L'essence du shivaïsme s'est diffusée ensuite dans toute l'Asie, et a eu une influence profonde sur les écoles les plus ésotériques du bouddhisme, du taoïsme, de l'islam et bien sûr de l'hindouisme. Les idées comme les marchandises, en Asie, ont voyagé depuis des millénaires par ce qu'on appelle la route de la soie, et Kashgar est une des étapes importantes de la route de la soie, au

carrefour des routes qui conduisaient à l'est vers la Chine, au sud vers le Tibet, au nord-ouest vers la Russie et au sud-ouest vers le Pakistan, l'Inde, l'Afghanistan et le Moyen-Orient. La tradition tantrique a eu une période de grande floraison au Cachemire entre le huitième et le douzième siècle de notre ère, puis, à la suite des invasions musulmanes, elle s'est disséminée en direction de l'Inde, de la Chine et du Tibet.

« Natasha a été initiée, près de Kashgar, par une femme qui avait plus de quatre-vingts ans quand elle l'a rencontrée. Mais elle te parlera mieux que moi de son expérience. Elle a d'ailleurs l'intention de t'initier toi aussi à cette tradition. Tout cela pour te dire que j'ai retrouvé dans ce que m'a transmis Natasha l'essence des traditions que j'avais étudiées et pratiquées, le taoïsme et le chan en Chine, le dzogchen et le mahamudra au Tibet. Ces années d'études n'ont donc pas été inutiles puisqu'elles m'ont préparé et conduit à la rencontre avec Natasha et le shivaïsme du Cachemire. Ici, nous sommes au sud du Cachemire et, curieusement, dans un ancien lieu saint du shivaïsme tantrique, ce que nous n'avons découvert que plusieurs mois après nous être installés ici.

— Merci Boriji. En écoutant ton histoire, je suis étonnée une fois de plus de voir comment la conscience de l'âme permet, à travers toutes les péripéties, les expériences et les difficultés des histoires terrestres, d'en saisir la richesse et le sens profond.

— Oui, Marlène, et tu verras que quand tu peux vivre ta vie terrestre avec la conscience de l'âme, elle prend une dimension tout à fait différente, ou la joie et l'émerveillement font disparaître complètement toutes les inquiétudes et les contrariétés.

— Pendant que tu me racontais ton histoire, Boriji, j'ai plusieurs fois pensé à ma mère, en France. Et quand tu m'as parlé de Natasha, j'ai eu l'impression qu'il y avait un lien entre elles, ou entre Spirale et ma mère.

— Oui, absolument. Zéphyr avait demandé à Spirale de jouer le rôle de ta mère. Elle ne voulait rien te dire, et désirait que tu le découvres par toi-même. Lors de votre entretien, elle m'a dit qu'elle avait ressenti fortement cette relation mère/fille. Mais toi tu ne l'as semble-t-il pas ressentie à ce moment-là.

— Quand j'y pense maintenant, c'est vrai que je perçois très bien cette relation mère/fille entre Spirale et moi. Mais, sur le moment, je n'ai pas du tout fait le rapprochement. Ce jour est vraiment merveilleux, non seulement je retrouve mon père, mais aussi l'âme de ma mère. Donc, au niveau subtil, mes parents n'ont jamais été séparés, et je n'ai jamais été abandonnée.

— Au niveau subtil, personne n'est séparé, donc personne ne peut être abandonné.

« Avant de continuer, je te propose de faire une petite pause et je vais demander à Natasha de venir nous rejoindre. »

Quand Natasha arrive, Marlène se lève et se précipite dans ses bras. Après un instant, elles appellent Boris, et ils se tiennent longtemps enlacés tous les trois. Marlène pleure de joie, de grosses larmes coulent sur ses joues. Puis ils s'installent sur le sofa, Marlène au milieu. Elle prend d'un côté la main de Natasha et de l'autre celle de Boris et ils restent assis un long moment en silence, savourant la joie paisible de ces retrouvailles.

Après la pause, Boris continue sur le sujet de la conscience :

« La conscience, c'est l'essence, mais aussi la source de tous les phénomènes et l'espace dans lequel ils se manifestent. Une fois qu'on a compris, et vu clairement, ce qu'est la conscience, tout se met en place spontanément, et tous les doutes et inconforts s'évaporent. La pure conscience que tu as connue en tant qu'âme ne te quittera plus, même dans le feu des activités terrestres les plus intenses.

— Je suis contente d'aborder ce sujet en détail avec toi, Boriji, car, malgré toutes mes expériences et tout ce que j'ai appris dans mes rencontres avec les âmes de la famille, je sens qu'il y a encore des zones d'ombre dans ma compréhension de la conscience.

— Tout se passe dans la conscience, Marlène. Rien n'existe en dehors de la conscience. Que ce soit pour les humains ou pour les âmes. Le monde, le jeu de la vie, se manifeste dans la conscience. C'est de la conscience qu'il surgit, puis dans la conscience qu'il se résorbe, à chaque instant. La conscience est le créateur, l'artiste absolu, dont le pouvoir de création n'a aucune limite. On peut dire, pour employer des termes humains, que la conscience c'est Dieu, Shiva ou le Bouddha. Mais c'est une manière de détourner l'attention sur ce que la conscience est vraiment, notre essence, ce que nous sommes réellement, notre véritable nature. C'est ce sentiment d'exister qui est constamment présent au profond de nous, le divin en nous.

— Pourquoi si cette conscience est notre essence et est toujours présente, est-il si difficile pour les humains de la percevoir ?

— Parce que si la conscience est unique – il n'y a qu'une conscience ! – elle prend différentes formes, et c'est là que les humains la perdent et tombent dans la confusion. Elle est comme un acteur qui joue différents rôles, un jour il est un roi, le lendemain un marchand, un valet, un brigand ou un mendiant. Mais c'est toujours le même acteur. Si on

s'identifie au rôle qu'il joue, on ne voit plus l'acteur. C'est ce qui nous arrive sur la terre. Et ce que je vais te dire va peut-être te surprendre, c'est encore ce qui nous arrive, à un niveau plus subtil, dans le monde des âmes. Tant que nous participons au jeu de la vie, comme metteurs en scène ou comme acteurs, nous ne sommes pas la pure conscience, mais seulement ses manifestations. Les âmes, toutefois, ont plus facilement accès à la pure conscience, mais les humains y ont accès aussi, par la méditation par exemple. Tu comprends ?

— Oui, je crois que je comprends mieux. En tant qu'âmes, nous semblons avoir un assez bon contrôle de nos états de conscience. Par contre, ce que je ne comprends pas encore, c'est pourquoi les humains ont si peu de contrôle de leurs états de conscience. Pourquoi passent-ils d'un état à un autre, quelles sont les causes de ces changements ?

— C'est là qu'est le secret, justement. Zéphyr t'en a parlé brièvement, lors de votre première rencontre, mais je pense que tu n'as pas fait le lien. S'il n'y a qu'une conscience, elle se manifeste, selon son niveau vibratoire, son énergie, de différentes manières, sous des formes variées qui semblent séparées, indépendantes, et même incompatibles. On parle alors de niveaux de conscience. Les bas niveaux de conscience sont dominés par l'avidité et la peur. La personne a le sentiment d'être une victime impuissante de forces extérieures qu'elle ne contrôle pas – les êtres qu'elle côtoie, son environnement, le monde – dont elle se sent complètement séparée. C'est un état égocentrique où elle ne se soucie que d'elle-même et de sa survie, et dans une certaine mesure de ses proches. La personne s'identifie à son corps, à ses émotions et à son esprit, et ce sont eux qui dirigent son comportement et conditionnent son existence. C'est l'état de conscience qui prévaut actuellement sur la terre. Il se manifeste extérieurement par la négativité et la souffrance. Il n'est toutefois pas uniforme, mais comporte toute une gamme de niveaux, depuis les états les plus négatifs et les plus douloureux jusqu'à des états plus paisibles et plus agréables. Mais c'est toujours l'ego, avec ses motivations et ses intérêts, qui domine. Et ce qui soutient l'ego dans ses intentions, c'est le pouvoir du mental, le fait de croire à ses pensées.

— J'avais trouvé très intéressant ce que Zéphyr m'avait dit sur les niveaux de conscience, mais je serais contente que tu me l'expliques un peu plus en détail.

— C'est un des principaux sujets que nous allons étudier ensemble prochainement, mais je vais t'en donner maintenant les grandes lignes.

« Si on classe les états de conscience selon des niveaux de 0 à 1000, il y a deux grandes catégories, les états de l'ombre, ou états égotiques, au-

dessous de 500, et les états de la lumière, ou états éveillés, au-dessus de 500.

« Dans l'ombre, il y a aussi deux catégories, les états situés au-dessous de 200, qui sont les plus négatifs dans le sens où ils sont destructifs pour la vie. Ce sont des états de conscience comme la honte, la culpabilité, la peur, l'avidité, la colère, l'orgueil. Par son comportement, la personne a tendance à se détruire elle-même et à détruire ses proches et son environnement.

« À partir du niveau de 200, la personne trouve l'énergie pour vouloir s'en sortir, et son comportement cesse donc d'être destructif pour elle-même et pour les autres. On trouve alors les états de conscience comme le courage, la bonne volonté, l'acceptation, la raison. Mais c'est toujours le pouvoir de l'ego et du mental qui dirige.

« Quand l'énergie de la conscience est suffisante, son taux vibratoire augmente et un changement a lieu, un seuil est franchi. C'est le niveau de 500, celui où l'on passe de l'ombre à la lumière. C'est ce qu'on appelle l'ouverture du cœur. C'est le cœur qui prend le pouvoir, et celui du mental décline. Le cœur est connecté à la pure conscience, alors que le mental est connecté à la conscience égotique. La personne est moins concernée par elle-même et s'ouvre aux autres, elle est capable de pardonner sans juger, développe un amour inconditionnel pour tous les êtres et accepte avec bienveillance toutes les situations de son existence. Les activités se manifestent spontanément, sans effort, pour répondre à ce qui se présente dans l'instant. La personne est en permanence dans un état de tranquillité et de joie, et c'est à partir de cet état de conscience que les activités s'accomplissent selon les besoins. Ce n'est plus la personne qui agit, mais sa présence disponible et bienveillante qui émane de la conscience. Entre 500 et 700, on trouve les états de conscience de l'amour, de la joie et de la paix. À ce niveau, la personne a un gros impact sur son environnement et sur les êtres qu'elle rencontre.

« Les niveaux entre 700 et 1000 sont ce qu'on appelle les états éveillés, qui concernent, sur la terre, les êtres qui ont atteint de hautes réalisations spirituelles. Ces êtres sont capables de provoquer des transformations, des mutations et des guérisons qui peuvent paraître miraculeuses. Ils sont rares sur la terre, mais ont, simplement par leur présence, le pouvoir de contrebalancer la négativité de millions d'êtres qui se trouvent dans les plus bas niveaux de conscience. C'est grâce à leur énergie que l'humanité, et la vie sur la terre, continuent d'exister.

« De nombreuses recherches humaines ont vu le jour récemment sur ce sujet, qui jette une nouvelle lumière sur l'évolution du genre humain. Est-ce que c'est clair ?

— Oui, merci Boriji, cette approche est passionnante et permet de mieux comprendre le fonctionnement de l'humanité et l'interrelation des énergies positives et négatives sur la terre.

« Une question que je me pose, toutefois, c'est où se situent les âmes dans cette échelle des niveaux de conscience ? Si elles y ont leur place !

— Ta question est très pertinente, et j'allais justement y venir. Les âmes se situent entre les niveaux de 600 et de 1000. Et c'est pour cela que leur rôle est tellement important dans l'évolution de l'humanité et la mutation de son niveau de conscience actuel vers des niveaux plus élevés.

« Parmi les sujets que nous allons étudier ensemble, il y aura les différents moyens habiles que les humains peuvent utiliser pour élever leur niveau de conscience. Et la manière dont nous pouvons leurs suggérer ces moyens dans nos scénarios. Ce sujet nous concerne d'ailleurs directement aussi, car même si le niveau de conscience des âmes est élevé, il est fixe, et nous ne pouvons l'élever que lorsque nous sommes incarnés dans une forme humaine, comme Antimoine te l'a expliqué. Dans mon cas, comme je te le disais tout à l'heure, ce sont mes pratiques spirituelles en Chine et au Tibet qui m'ont permis d'élever mon niveau de conscience d'âme.

« Pour terminer, il faut remarquer que les hauts niveaux de conscience, ainsi que la pure conscience, existent en permanence chez tous les êtres, mais ils sont masqués par la présence des bas niveaux de conscience. Toutefois, ils se manifestent dans certaines circonstances, lorsque les bas niveaux disparaissent momentanément. Cela peut se produire dans le cas de puissantes expériences mystiques, de chocs violents, d'expériences de mort imminente, d'accidents graves ou de grandes souffrances. Ces événements exceptionnels élèvent le niveau de conscience d'une façon soudaine, mais permanente, parce qu'ils provoquent une profonde prise de conscience et une nouvelle vision de la réalité. Mais, généralement, le changement n'est que temporaire, parce qu'il est causé par des circonstances extérieures qui n'ont pas provoqué une véritable mutation intérieure. C'est le cas des états méditatifs, qui ne sont pas permanents, parce qu'on y entre et qu'on en sort. Ils ne sont pas inutiles pour autant, car ils calment le mental et permettent d'observer les phénomènes, le monde, la réalité, de s'observer soi-même, et de comprendre la nature de la réalité.

« La vision claire des choses telles qu'elles sont est la seule manière de stabiliser les états de conscience supérieurs. Mais les autres méthodes pour élever le niveau de conscience apportent la clarté, et créent ainsi les conditions favorables aux révélations, à la sagesse, à la grâce. À ce moment-là, il y a seulement vision, il n'y a plus d'observateur, c'est cela la pure conscience, tout est vu, tous les mouvements incessants et changeants de la manifestation, mais à partir d'un espace parfaitement immobile et immuable.

« On retrouve là ce que je te disais au début concernant la transcendance de l'espace-temps. Ce sont les bases théoriques, elles vont s'intégrer en toi à leur propre rythme. Restons-en là pour aujourd'hui sur ce sujet de la conscience. Avant de passer à la partie pratique de notre rencontre, est-ce qu'il y a d'autres points, dans les principes généraux du jeu de la vie, que tu voudrais que j'éclaircisse pour toi ?

— Un sujet dont on parle beaucoup, dans notre famille, c'est l'art — puisque nous sommes une famille d'artistes. Mais je n'ai pas très bien compris quel est son rôle dans le jeu de la vie et en quoi consiste le projet de mutation artistique.

— L'art est une forme de spiritualité, et il peut également être un moyen d'élever le niveau de conscience. Dans les sociétés modernes, l'influence des religions décline, car elles ne jouent plus leur rôle. Leur message originel a été perverti et elles servent la manipulation du pouvoir plus que l'épanouissement des individus. La société devient de plus en plus laïque. Une renaissance spirituelle a lieu en Occident, elle est très bénéfique, mais ne concerne qu'une petite minorité. L'art aussi, tu me diras, mais comme il n'a pas, dans l'esprit des gens, les connotations négatives qu'ont souvent les religions, il est plus facile de l'utiliser et de le diffuser comme un art de vivre. Et cet art de vivre est une forme subtile de spiritualité.

« L'art peut agir de deux manières, par la contemplation d'œuvres d'art — ce qui permet de développer la perception — et par la création d'œuvres d'art — ce qui permet de développer la créativité. La perception de la réalité et la création de la réalité sont précisément deux des thèmes essentiels sur lesquels nous travaillons dans la famille. Ce sont deux manières d'utiliser l'art pour élever le niveau de conscience des humains, afin de provoquer une transformation de leur comportement individuel et de leur fonctionnement social. C'est le point de départ du projet de mutation artistique.

« L'art dont nous parlons ici constitue un domaine beaucoup plus vaste que ce qu'on considère habituellement comme art dans la société

humaine. Il ne s'agit pas d'un art commercial, de développer de nouveaux marchés de l'art. C'est un art sacré, qui rejoint le Grand Art, l'alchimie. Il permet de trouver un sens à sa vie et participe à la transformation du soi. Il s'agit d'utiliser l'art pour inciter les humains à évoluer intérieurement, à changer leur perception de la réalité et à élever leur niveau de conscience. Chaque être humain qui élève son niveau de conscience transforme en même temps son environnement, même si ce n'est pas immédiatement perceptible.

« Cet art englobe toute la manifestation, ce n'est pas un art d'œuvres matérielles, mais de perceptions, un art total, où toute manifestation, toute perception est art. Mais cette vision dépend du niveau de conscience. Les hauts niveaux de conscience permettent de percevoir l'art, la beauté en toute chose. Tout acte devient alors un acte créateur et artistique. C'est le secret de l'art. Chaque être humain est un artiste, sans le savoir. Notre rôle, dans ce projet, est d'éveiller tous ces artistes endormis. C'est la première étape. La seconde est la pure conscience, quand il n'y a plus d'artiste, mais seulement art, seulement beauté. C'est alors que la véritable mutation a lieu.

« Je ne t'en dis pas plus pour l'instant, mais sache que l'art sera le principal sujet du travail que je vais entreprendre avec Zéphyr et toi, puisque c'est vous deux qui allez devenir les artistes pilotes de la famille et, grâce à vous, le jeu de la vie va bientôt prendre une nouvelle dimension.

— Merci pour ces bonnes nouvelles. J'étais enchantée que Zéphyr m'ait choisie, et créée, pour devenir sa collaboratrice, mais je ne percevais pas encore la forme qu'allait prendre notre collaboration.

— Tout cela va vite devenir très clair pour toi, Marlène. Passons maintenant, si tu le veux bien, à la partie pratique, c'est-à-dire au fonctionnement du jeu de la vie et à ses implications dans ton histoire.

— Oui, je suis prête à me replonger avec toi dans les émotions terrestres, si c'est de cela qu'il s'agit.

— Nous allons l'aborder de deux manières. Commençons par ce que j'appelle le côté anecdotique. Il s'agit de la vie, et de son histoire, telle qu'elle est vécue, et perçue, par les personnages que nous jouons – soit comme humains, soit comme âmes. Ils s'identifient aux rôles qu'ils jouent et se sentent ainsi séparés des autres et du monde dans lequel ils évoluent. Deux choses sont importantes pour ces personnages, leurs relations – qui leur permettent pour un temps d'échapper à la solitude de la séparation – et leurs activités – qui leur donnent l'impression de s'intégrer dans un environnement. Ce sont en effet nos relations et nos



activités qui semblent constituer ce que nous appelons notre vie. En tant qu'âme, nous voyons que cette vie est un jeu, mais pourtant, sur un autre niveau, nous le jouons aussi.

— Mais alors, Boriji, est-ce que nous pouvons un jour sortir du jeu ?

— C'est ce que nous verrons dans la deuxième manière d'envisager la partie pratique. Pour l'instant, plongeons-nous complètement dans le jeu. Pour pouvoir en sortir, il est important d'abord de bien le connaître et le comprendre.

— Très bien, alors je suis prête à jouer.

— De son point de vue, l'être humain s' imagine que sa vie forme une suite cohérente et qu'il joue toujours le même personnage. Mais ce n'est pas le cas, car sa vie est composée de différents scénarios écrits et joués par des âmes différentes. S'il observe attentivement les différents épisodes de sa vie, il constate en effet qu'il n'est pas toujours la même personne, comme il s'efforce de le croire, et que les circonstances de sa vie ne suivent pas non plus toujours la même logique.

« Si nous regardons maintenant le jeu de la vie à travers notre conscience d'âme, la vie humaine, qui semble si réelle et si sérieuse, n'est qu'une suite de scénarios que nous composons d'une manière ludique et désinvolte. Mais, en même temps, nous nous incarnons pour aller jouer des personnages humains, et prenons alors notre rôle très au sérieux, retrouvant une identité, un environnement matériel et, sans le savoir, des relations avec les autres âmes de la famille. Les histoires terrestres, et les souvenirs que nous en gardons, créent ainsi de forts liens entre nous et un sens d'unité dans la famille, ce qui nous permet de faire notre travail créatif du jeu de la vie dans les meilleures conditions.

« Le but des scénarios que tu as vus était de te faire découvrir les différentes relations que tu as eues sur la terre avec la plupart des âmes de la famille, même si certaines ne sont pas encore très claires pour toi.

— Oui, dans certains cas, c'est très clair, comme avec Élixir, dans les rôles de Pierre et Pablo, ou avec Cinabre dans ceux de Julien et Antoine. Dans d'autres cas, je trouve que c'est moins évident ou même tiré par les cheveux. Avec toi, c'est devenu clair aujourd'hui. Et avec Philippe, c'est encore un mystère. Mais le livre n'est pas fini !

— Il y a deux manières d'envisager les différents scénarios terrestres que tu as vus – ceux qui te concernent directement ou indirectement – et les différents personnages humains impliqués. D'abord avec la conscience humaine ordinaire, c'est-à-dire comme des histoires indépendantes, qui ont lieu dans des endroits variés et à des périodes différentes, et qui sont vécues par des personnages séparés. C'est la

vision humaine de l'espace-temps, donc de la causalité, et de la séparation. Dans cette vision, il y a un malaise, car les humains essaient toujours de placer les événements dans un environnement spatio-temporel logique et cohérent. Mais ce n'est pas toujours possible, et alors ils sont obligés, souvent inconsciemment, de manipuler ce qu'ils considèrent comme la réalité pour la faire rentrer dans ce cadre rigide et limité. De la même manière, ils essaient de trouver des liens, souvent imaginaires, entre les personnes, pour éviter de croire à la totale séparation entre elles, même s'ils pressentent que c'est un leurre. Ils font donc tous les efforts possibles pour conformer leur perception de la réalité à leurs croyances erronées sur la nature de leur existence, afin d'être fidèles à ces croyances et aux conditionnements qui en sont la cause. En même temps, une partie d'eux, leur essence, n'y croit pas, mais n'a toutefois pas la force et le courage de renoncer à ses croyances et ses attachements. Les rares humains qui y parviennent sont ceux qui ont réussi à élever suffisamment leur niveau de conscience pour avoir une autre vision de la réalité.

« Quand on envisage maintenant ces mêmes scénarios et ces mêmes personnages avec la conscience de l'âme, la perception est tout à fait différente. Ces histoires n'existent que dans notre imagination, qui est une expression de notre conscience d'âme, dans laquelle il n'y a ni espace-temps ni causalité. Elle n'est pas une conscience personnelle séparée, mais une conscience unitaire à laquelle, en tant qu'âmes, nous sommes tous reliés. Aussi, même si nous apparaissions comme des âmes séparées, ce n'est que dans un but fonctionnel, en réalité nous sommes une unité. C'est un point important, et toute impression de séparation que tu peux avoir en tant qu'âme n'est qu'un relent d'identification à un conditionnement humain. Alors qu'il faut la voir comme un élément du jeu. Ne jamais oublier, Marlène, que nous jouons, que toute apparence, toute perception, toute manifestation ne sont que des éléments du jeu, perçus depuis l'unité de la pure conscience.

« Ce qui est un peu plus subtil, c'est de voir de la même manière les personnages terrestres, dont tu fais partie. Ils ne sont pas non plus séparés, mais sont, eux aussi, des projections dans l'espace-temps terrestre de la même conscience unitaire. De même que tu te perçois comme différents aspects de toi-même qui ont vécu à différents endroits, qui ont eu différentes expériences et différentes relations à différents moments – mais que tu es toujours Marlène –, les différents hommes que tu as rencontrés, qui ont joué un rôle dans ta vie – Pablo, Pierre, Julien, Jérôme, Antoine, Boris... – ne sont que différentes

expressions ou manifestations du principe masculin auquel le principe féminin de Marlène se trouve confronté. Le fait de les voir comme des hommes différents n'est qu'une apparence illusoire. De même, les femmes qui jouent dans les scénarios – Estelle, Maude, Monica, Moon, Maryse... – ne sont que des manifestations de Marlène, le principe féminin. Et, à un certain moment, tu réalises que la séparation entre le principe masculin et le principe féminin est aussi illusoire, ils ne sont que le reflet l'un de l'autre, ils sont inséparables et se fondent dans l'unité de la pure conscience, qui ne contient plus aucune notion de masculin et de féminin, ni de séparation.

— Donc, si je comprends bien, toutes les questions que je me posais sur moi-même, sur ma vie et sur les personnes que j'y ai côtoyées n'ont plus de raison d'être, car rien de tout cela n'existe vraiment. Ce n'était qu'un beau rêve !

— Cela existe d'une certaine manière, Marlène, que la plupart des humains perçoivent comme la seule réalité, et qu'ils prennent très au sérieux. Moi je l'appelle anecdotique, et toi tu l'appelles un rêve, parce que nous voyons que ce n'est qu'un jeu. Et tu te rends compte que les questions que tu te posais sont dérisoires. Comme quand nous essayons de trouver une logique dans nos rêves, ou de les interpréter, ce que certains humains font aussi très sérieusement.

« Pour aller encore plus loin, abordons maintenant la deuxième manière de voir les choses. Es-tu prête ?

— Bien sûr, Boriji, et j'ai envie de rire...

« Je m'amuse beaucoup. Je me rends compte que, dans mon rôle d'âme, je me prenais encore un peu au sérieux. J'avais l'impression que le jeu était pour les humains, que nous étions comme des adultes qui donnent des jouets aux enfants, et que nous avons certains devoirs, certaines responsabilités. Mais c'est un soulagement de voir que nous sommes également des enfants, et que nous pouvons aussi jouer, sans nous soucier de rien.

— Il n'y a que le jeu, Marlène, et personne qui joue, ni qui mène le jeu !

« La seconde manière dont je voudrais aborder la partie pratique avec toi est différente de ce dont nous venons de parler – que j'appelle le côté anecdotique – et de ce dont t'ont parlé les autres âmes de la famille. Dans un sens, cela n'enlève rien, et ne dément pas ce qui concerne les relations ou les liens qui existent entre les âmes et les personnages terrestres qu'elles incarnent, et surtout entre toi, dans ta vie humaine, et les autres personnages qui apparaissent dans les différents scénarios.

Mais ce n'est qu'une manière de voir les choses. Tu as sans doute remarqué que tout cela n'est pas toujours très cohérent, ni même vraisemblable, et ne correspond souvent pas aux souvenirs que tu as de ta vie terrestre.

— Oui, en effet, cela m'a souvent semblé étrange, et peu conforme à ma vision des choses, et je suis contente que tu puisses m'éclairer sur ce point.

— C'est un sujet complexe, parce qu'on peut voir les choses de différentes manières. Toutes les histoires terrestres – et dans une certaine mesure les histoires des âmes aussi – dont une grande partie concerne les relations entre les êtres, appartiennent à une réalité relative, une réalité subjective qui dépend d'une perception individuelle conditionnée par des causes et des circonstances particulières. Et ce qui est mémorisé est cette perception individuelle, qui va être différente pour chaque personne. Car même si elles ont vécu le même événement, chacune l'a perçu à sa manière. Cela crée bien sûr des divergences et des malentendus, et c'est une des principales causes des conflits humains et des souffrances qui en résultent. Mais ce n'est pas inutile, car ceux qui se rendent compte que leurs perceptions ordinaires ne sont pas très fiables vont comprendre que ce qu'ils prenaient pour une réalité absolue n'est en fait qu'une accumulation d'illusions basées sur des perceptions incertaines qui, elles-mêmes, une fois mémorisées, serviront de références pour interpréter les perceptions futures. C'est ce processus automatique qui constitue la vie de la plupart des humains. Ils ne vivent pas dans la réalité, mais dans un processus mental où des concepts formés sur des souvenirs douteux remplacent automatiquement la pure perception sensorielle.

— C'est assez effrayant, car cela signifie que nous vivons toujours dans une illusion.

— Oui, et sur la base de ces souvenirs illusoires, les humains construisent l'histoire de leur vie, à laquelle ils s'identifient. C'est la nature humaine ordinaire ! Il faut comprendre que cette manière de percevoir les choses résulte d'un bas niveau de conscience, pour revenir à ce dont nous parlions tout à l'heure. Et ce n'est que dans les très hauts niveaux de conscience que la perception change et qu'on passe d'une perception individuelle à une vision globale, la seule qui est réelle. Nous en parlerons une autre fois. Et nous verrons qu'il y a des niveaux intermédiaires entre les deux, en particulier celui où se situent les âmes.

« Pour l'instant revenons à l'histoire de ta vie. Il faut comprendre d'abord qu'une histoire est une succession d'actions et d'événements,

réels ou imaginaires. Le mot « réels », ici, peut prêter à confusion, car il qualifie des événements qui se sont déroulés dans le passé, mais comme la réalité n'existe que dans le présent, on ne peut donc pas parler de réalité. Le passé est imaginaire, puisqu'il est établi à partir de perceptions et d'interprétations subjectives des faits. Il suffit de lire des livres d'histoire pour s'en rendre compte. Si toute histoire est imaginaire, elle résulte donc d'un acte créateur, et elle devient une œuvre d'art. La vie humaine n'est constituée que d'histoires. Et l'histoire de l'humanité est l'histoire de toutes ces histoires, une œuvre d'art globale, somme de toutes les œuvres d'art que constituent les vies individuelles. Est-ce que tu commences à voir le lien avec l'art, et pourquoi il est si important ?

— Je comprends Boriji, c'est fascinant en effet. Je n'avais jamais vu les choses de cette manière, sans doute parce que j'étais trop identifiée à mon histoire pour la voir comme une création artistique.

— Pour en revenir à ton histoire, tu vois maintenant qu'elle est constituée de souvenirs du passé. Te rappelles-tu ta réaction quand Zéphyr avait résumé ta vie à Paris dans ta jeunesse ? Ce qu'il te racontait, c'était les grandes lignes du scénario qu'il avait écrit, *sa* vision de l'histoire de ta vie.

— Je m'en souviens très bien, cela m'avait choquée, car cela ne correspondait pas du tout à ma vision.

— Maintenant, quand les âmes t'ont parlé des rôles qu'elles ont joués dans ta vie, ou dans des scénarios qui ont un lien avec ta vie, tu comprends que leurs perceptions et leurs souvenirs étaient une fois de plus différents des tiens, et aussi de la vision de celui qui a écrit le scénario. Chaque histoire, selon la personne qui la raconte, devient une nouvelle histoire, toujours différente. Même si ces histoires semblent avoir des liens, des points communs, existent-ils véritablement ? Est-ce que les souvenirs existent vraiment ? Et dans ce cas, qui est-ce qui a ces souvenirs ? Qui est ce moi qui pense se souvenir ?

— ...

— Tu n'as pas besoin de me répondre maintenant. C'est ce que nous allons explorer ensemble prochainement, afin de découvrir quelle est la source de toutes ces histoires, et trouver la source de l'art lui-même. Qui est en même temps la source de la vie, du jeu de la vie. Et tu comprends que c'est là qu'il faut arriver si nous désirons utiliser l'art pour faire muter la vie.

— ...

— Une autre manière de percevoir le côté relatif et imaginaire des histoires, des œuvres d'art que nous appelons la vie – que ce soit la vie

des humains ou des âmes —, c'est de nous rappeler que notre entretien ici, ton récent voyage avec Jérôme, mais aussi tes rencontres avec les âmes et tous les événements de ta vie humaine ne sont que des épisodes du roman de Philippe, *Le jeu de la vie*. Des épisodes que nous avons l'impression de vivre, parce que nous nous identifions aux personnages du livre. Et c'est Maude, sa muse, qui a donné à Philippe l'inspiration dont il a tiré son roman. Maude, tu t'en souviens, est un personnage pas tout à fait humain qui est joué par Blue... Par moments, Philippe pense également que c'est toi, Marlène, l'héroïne de son roman, née de son imagination, qui est peu à peu devenue sa muse, et il pressent que tu t'es vraiment incarnée sur la terre, et que, s'il part à ta recherche, il va peut-être te trouver, en chair et en os.

« Mais la vie de Philippe, et son roman, est un scénario imaginé par Virgule, avec la collaboration de Virgile, qui joue Philippe, et qui pense que, dans ce rôle, il a reçu certains pouvoirs que les humains n'ont habituellement pas. Et certaines âmes t'ont dit que c'est moi qui leur donne l'inspiration pour composer leurs scénarios. Où est donc la réalité ? Qui sont tous ces personnages imaginaires ? Et qui sommes-nous, Boris et Marlène, qui en discutons dans cette vallée cachée de l'Himalaya ?

— ...

— Qui est finalement l'artiste créateur ? Existe-t-il vraiment ? Ou n'y a-t-il que l'œuvre, dont il fait lui aussi partie ? Peut-être que ce n'est pas l'artiste qui crée l'œuvre, mais l'œuvre qui crée l'artiste. Qu'en penses-tu, Marlène ? Et s'il n'y avait pas d'artiste ?

— Là, Boriji, je perds pied. Tous mes repères me quittent. J'ai l'impression que tout ce que j'ai vécu dans ma vie terrestre, et aussi dans ma vie d'âme, que mon histoire est en train de s'effriter, de perdre la réalité matérielle que je lui attribuais.

« Ma perception visuelle a changé, elle est plus claire, presque transparente, comme si je te voyais derrière une vitre de cristal. Je ne sens plus mon corps, est-ce que je suis redevenue une âme ? Mais même ma conscience d'âme semble m'échapper, comme si je m'évaporais. Je me demande si j'existe toujours, ou si je ne suis plus qu'un souvenir de moi-même en train de s'oublier. Je crois que je vais disparaître, Boriji...

— C'est très bien, Marlène, n'aie pas peur de disparaître, ce n'est que ton histoire qui disparaît. Et que reste-t-il quand le personnage que tu jouais dans ton histoire a disparu ?

— Il reste un émerveillement, comme un joyeux frémissement, et une présence, tranquille, silencieuse... mais plus personne qui n'est présent...

— Bien vu ! Il n'y a plus personne, plus de personnages, et plus d'artistes !

« Il ne reste que cette présence frémissante ! Voilà le secret ! Et dans ce frémissement, l'œuvre est en gestation. Maintenant il reste à découvrir cette œuvre, et à en explorer toutes les merveilles. »

## Philippe à Luang Prabang

Je m'installe à la Villa Santi, là où Marlène a vécu au début de son séjour à Luang Prabang, au premier étage, dans la chambre qui me semble être la chambre voisine de celle de Marlène. Toutes les autres chambres de l'étage sont vides. Au rez-de-chaussée, je croise un vieil Allemand qui me dit étudier l'architecture des temples.

C'est le mois de juin, le début de la mousson. Il y a chaque jour de gros orages qui inondent les rues. Le niveau du Mékong monte. Les bancs de sable et les jardins potagers qui bordent le fleuve pendant la saison sèche ont déjà été submergés par ses eaux brunâtres et tumultueuses. Il y a moins de touristes que pendant l'hiver, et le rythme de la vie semble encore plus paisible. Rien ne presse et, s'il commence à pleuvoir, on s'arrête, à l'abri, en attendant la fin de l'averse.

Ainsi, sans me presser, je commence mes recherches. Je n'ai trouvé aucune galerie de peinture qui organise des vernissages. À côté des quelques galeries qui exposent des tableaux, il n'y a pas de boutique de décoration. Je rentre dans toutes les boutiques qui pourraient ressembler à celle où travaille Marlène. Une est tenue par une Anglaise, une autre par un Français qui a bien l'air homosexuel, une par un couple, une Française et un Laotien. Personne ne connaît de femme répondant à la description de Marlène.

Je me renseigne ensuite sur les étrangers qui donnent des massages ou des soins. Je rencontre un Hollandais qui propose des traitements de reiki et de shiatsu. Il vit à Luang Prabang depuis un an. Il n'a jamais entendu parler du massage tantrique, ni d'un Français qui donne des massages. Il me dit que, pendant l'hiver, il y a souvent des voyageurs de passage qui proposent des massages, mais il n'en connaît pas parmi les résidents. Il m'envoie chez un Suisse, Hans, qui enseigne le yoga. Mais

Hans ne peut pas non plus me mettre sur la piste de Marlène. Je découvre un café qui semble être le lieu de rencontre des résidents français. J'y apprends beaucoup de choses sur la vie des expatriés de Luang Prabang, qu'on est loin de tout, qu'on s'y ennue, à moins d'être occupé par un commerce, un travail, ou d'aimer le calme et la solitude. Ou d'avoir une femme dont on est follement amoureux, pensé-je. Mais pas de Marlène à l'horizon.

Je commence à me rendre à l'évidence, Marlène n'existe que dans la fiction où je l'ai créée. Je suis déçu, mais ne m'avoue pas vaincu pour autant, et me rappelle que la meilleure façon de trouver est d'arrêter de chercher. Je décide donc de me détendre, de me balader au bord du Mékong, de visiter les temples, et de passer mon temps dans le présent de la vie locale plutôt que dans les fantasmes du romancier.

Le lendemain, je passe la matinée dans les temples qui sont au bout de la péninsule. Lorsque je suis au Vat Saen, un gros orage s'abat sur la ville. Je m'assieds devant les nombreux bouddhas qui occupent tout le fond du temple, formant une grande composition dorée, presque abstraite. Je suis seul dans la pénombre, enveloppé par le bruit de l'eau qui tombe en cascade sur les toits et dans la cour. L'odeur de la pluie rentre avec une brise fraîche et humide par les fentes verticales dans les murs qui servent de fenêtres.

Je suis tiré de ma méditation par une présence. Une femme est agenouillée à ma gauche, et offre une fleur de lotus, une bougie et de l'encens au Bouddha, comme c'est la tradition. Elle a le type asiatique, avec de longs cheveux noirs, mais elle ne me semble pas Laotienne. Elle est vêtue d'un pantalon et d'un blouson noir. Son petit sac à dos et son appareil de photo, posés sur le sol à côté d'elle, me font penser qu'elle est une touriste. J'ai un petit frisson, et ferme les yeux pour me replonger dans ma méditation et observer mon ressenti. Je me dis que c'est la première femme que je rencontre depuis mon arrivée à Luang Prabang qui ressemble à l'image que je me suis faite de Marlène. Quand je rouvre les yeux, elle a disparu, aussi discrètement qu'elle était arrivée. Je suis de nouveau seul dans le temple, et je me demande si je n'ai pas rêvé. Avec les trombes d'eau qui tombent, comment a-t-elle pu arriver ici sans être mouillée, et où a-t-elle pu repartir ? Pourtant je vois la flamme de la bougie qu'elle a allumée et la fumée des trois bâtons d'encens, je ne rêve pas. Je suis intrigué. J'essaie sans succès de retrouver le calme de ma méditation. L'image de cette femme mystérieuse est gravée dans mon esprit.



Quand la pluie cesse, je sors du temple. La cour est déserte. Au fond, un groupe de jeunes bonzes sont assis sous un auvent. Je marche jusqu'au bout de la péninsule et contemple pendant un long moment la jonction des eaux, et ce courant imperturbable qui coule jour et nuit, hiver comme été, des sommets de l'Himalaya à la mer de Chine.

En revenant, je m'arrête dans une guinguette au bord du fleuve pour boire une noix de coco. Le sol est recouvert de grandes flaques d'eau, des bandes de brume blanches sont collées à la montagne, un long bateau bleu file, porté par courant, un rayon de soleil perce les nuages. J'ai de nouveau cette curieuse impression d'être hors du temps, comme dans un rêve, les objets, l'environnement perdent leur consistance matérielle et brillent d'un éclat étrange.

Je passe une partie de l'après-midi dans la librairie L'étranger, qui a ouvert récemment. La seule, semble-t-il, de Luang Prabang. Sur une grande ardoise, un texte en anglais annonce fièrement qu'en ouvrant leur commerce les propriétaires ont apporté dans cette région un produit qui y était rare auparavant, le livre, participant ainsi au développement de ce pays. Je suis choqué par la prétention de cette affirmation, et me dis que si les Laotiens ont su garder jusqu'à ce jour leur bonheur tranquille et leur souriante bienveillance, c'est peut-être justement parce qu'ils ont été préservés de l'envahissement de la culture, des idées et des croyances étrangères véhiculées par les livres.

Ici, on peut acheter ou vendre des livres, on est invité à envoyer des livres depuis L'étranger, en donation, si on désire encourager cette initiative et participer à la construction de cette bibliothèque unique en son genre. On peut aussi louer les livres – la location est gratuite pour les Laotiens – et s'installer pour les lire dans le salon de thé du premier étage. C'était une grande salle aérée et lumineuse, avec des matelas et des coussins rouges disposés autour de tables basses sur le plancher de bois. Je m'installe confortablement et commande un thé vert de la région et un sandwich dans une délicieuse baguette dont les Laotiens ont gardé la recette depuis la colonisation française.

Je n'ai pas loué de livre. Je n'ai d'ailleurs pas emmené de livres avec moi pour ce voyage. L'esprit et le but de cet établissement m'interpellent. Les livres ont toujours été une partie importante de ma vie. Je les ai lus, collectionnées, gardés précieusement. L'attachement aux livres est très fort, il est très lourd aussi. On s'en rend compte lorsqu'on déménage.

Je ressasse des questions qui m'ont toujours préoccupé, sur lesquelles j'ai souvent médité sans pour autant y donner de réponses définitives,

car il n'y en a sans doute pas. La connaissance livresque, dans quelle mesure est-elle utile et bénéfique ? Elle n'est qu'une connaissance de seconde main. Est-ce que la seule véritable connaissance n'est pas celle qui découle de l'expérience ? Mais la lecture, est-elle aussi une expérience ? Ou un loisir, une distraction pour échapper à la réalité du moment présent ? Le texte imprimé est une des formes de pollution produite par l'homme. Et une des causes de la destruction de l'environnement, de la disparition des forêts. Dans quelle mesure est-ce que le livre est responsable du conditionnement de l'homme moderne, et de l'importance démesurée qu'il donne à son mental, au détriment des autres aspects de son être, le physique, l'émotionnel, le spirituel ? Dans ces conditions, est-il vraiment sage d'écrire un nouveau livre ?

Le monde du livre existe. L'homme l'a créé à un certain moment de son évolution. On ne peut l'ignorer. C'est comme un nouveau niveau de conscience dont l'homme a eu besoin pour construire la civilisation, la culture, les structures sociales, politiques, économiques que nous connaissons aujourd'hui. Une des propriétés du livre est de fixer la mémoire sur un support matériel durable. Le livre, tel que nous le connaissons, a pris naissance avec l'invention de l'imprimerie, qui a donné la possibilité de reproduire cette mémoire matérielle à de nombreux exemplaires, et donc de la distribuer à un grand nombre de personnes. Le livre imprimé est récent, il ne date que de quatre siècles. Il correspond à une période de planification, qui, astrologiquement, a commencé en 1610, et se terminera en 2027. Une période durant laquelle l'accumulation de connaissances sur la nature et le fonctionnement de l'univers, et sur son propre fonctionnement, ont permis à l'homme de planifier son développement social.

L'ancêtre du livre est l'écriture, qui date de six mille ans environ, et qui a déjà permis de fixer la mémoire sur des supports variés, la pierre, l'ivoire, l'os, les carapaces de tortues, les feuilles de palmier, le papyrus, le bois, le parchemin, la soie, le papier. Avant l'écriture, on utilisait la mémoire humaine, et les connaissances étaient transmises oralement, de génération en génération, et cette méthode a prévalu pendant des centaines de milliers d'années, et existe toujours dans les cultures aborigènes et dans certaines traditions spirituelles.

Depuis une dizaine d'années, la mémoire électronique est en train de remplacer le livre. On passe du matériel au virtuel. La capacité de ce type de mémoire semble infinie, elle ne dépend plus, comme le livre, de matières premières, de machines d'imprimerie, de capacités de transport et de stockage. Il n'est plus nécessaire d'aller dans une bibliothèque ou

une librairie. Elle est disponible pour tous, en tout temps et en tout lieu, et ne dépend, pour l'instant, que d'un ordinateur ou d'un téléphone portable connectés à l'internet.

Le livre n'est pas mort pour autant, mais son importance primordiale devient relative. Il prend une autre dimension, celle d'un bel objet, que sa forme matérielle permet de toucher, de sentir, de feuilleter, de disposer dans son environnement comme un élément décoratif, comme un souvenir ou un signe extérieur de son érudition.

Au cours du vingtième siècle, le développement du livre a connu un tel essor que l'abondance des titres a de loin dépassé la capacité d'absorption du lecteur le plus assoiffé de connaissances. Avec la mémoire électronique, cette abondance est encore bien plus grande.

Même si l'avidité pour la connaissance livresque et virtuelle est encore très forte, cette abondance démesurée, répond-elle vraiment à un besoin ? Les capacités de recherche, d'analyse et de mémorisation de l'esprit humain sont arrivées à un point de saturation, comme le développement matériel et technologique qui en ont découlé. On pourra conserver en mémoire toutes ces connaissances dans un souci historique et les consulter comme des vestiges archéologiques. Mais c'est le moment de passer à un autre niveau de notre évolution, non mental celui-là.

Je suis tiré de mes rêveries par la sensation d'une présence à ma droite. Je ne suis qu'à moitié surpris de voir la mystérieuse femme du temple en train de lire devant une tasse de thé à la table voisine. De nouveau, je n'ai pas entendu son arrivée. C'est étrange. Est-ce que je me suis assoupi, et ai rêvé ? Ou est-ce maintenant que je rêve ? Elle est habillée d'un pantalon et d'une tunique de soie rouge, et a remonté ses cheveux en un chignon tenu par une baguette dorée. Je la vois mieux que dans la pénombre du temple. Elle est belle, avec une élégance discrète et une classe qui contrastent avec la simplicité de cet endroit. Elle a un teint très clair et des traits fins, mais son visage est vide de toute expression. Elle est parfaitement immobile, assise les jambes croisées sur le coussin du même rouge que ses habits, tenant le livre qu'elle lit de ses longs doigts, terminés par des ongles dorés. Elle semble en dehors du temps, elle pourrait avoir vingt-cinq aussi bien que quarante-cinq ans. Elle me fait penser à ces statues de cire hyperréalistes dont la présence ambiguë crée un malaise lorsqu'on les côtoie. Ou peut-être est-ce moi qui suis hors du temps ?

Mei Lin est une Chinoise de Thaïlande. Elle est designer et tient une boutique de décoration à Mae Rim, une petite bourgade proche de

Chiang Mai, au cœur d'une région résidentielle en plein développement. Elle vient régulièrement au Laos pour acheter des tissus. Les tissages laotiens sont considérés comme les plus beaux et les plus raffinés. Parfois, elle trouve aussi des objets et des meubles qu'elle vend dans sa boutique. Pour les achats, elle trouve Vientiane mieux achalandée et moins chère que Luang Prabang, mais elle aime l'atmosphère tranquille de Luang Prabang et y passe quelques jours pour le plaisir. Elle est architecte de formation, elle a fait ses études à Londres où vit une partie de sa famille. Elle a une grand-mère anglaise. À Luang Prabang, elle ne se lasse pas de visiter les temples bouddhistes, elle photographie des détails qu'elle utilise dans ses projets. Elle décore les luxueuses résidences qui se construisent sur les premiers contreforts des montagnes qui dominent Mae Rim, et ses clients, souvent étrangers, sont friands de détails d'architecture traditionnels et de matériaux locaux. Elle me montre le livre qu'elle vient d'acheter sur l'architecture de Luang Prabang, écrit et illustré de dessins à la plume par un des architectes français qui participa, en collaboration avec l'Unesco, à la restauration du patrimoine artistique de l'ancienne capitale.

J'ai eu une agréable conversation avec Mei Lin et, comme elle se prépare à partir, je lui propose de l'inviter à dîner. Mais, ce soir, elle sort avec un de ses fournisseurs et, demain matin, elle prend le premier avion pour Vientiane. Elle me donne sa carte et me propose de venir lui rendre visite dans sa boutique lorsque je serai de retour à Chiang Mai. Elle se lève sur la pointe des pieds et sa silhouette fine et légère disparaît dans l'escalier, sans aucun bruit et sans remuer un souffle d'air, comme une apparition qui se dissout dans la vacuité.

Je reste encore un long moment à méditer dans la librairie, essayant de prolonger et d'observer les étranges sensations que cette rencontre insolite a éveillées en moi. Est-ce que Mei Lin est Marlène ? Plus j'analyse les ressemblances, les similitudes, les coïncidences, les synchronicités, les apparences et les vraisemblances, plus je me rends compte que mon esprit est incapable de me donner une réponse. La nature de la réalité, une fois de plus, m'échappe. Mes perceptions sont changeantes, imprévisibles, illusoire, insaisissables, elles me semblent les manifestations capricieuses d'un jeu dont les règles m'échappent, ou les facettes d'une conscience supérieure dont mon esprit n'est, lui aussi, qu'une des apparences fugitives. Au lieu de continuer à m'efforcer d'interpréter ce que je perçois comme des expériences personnelles en me séparant de la vision globale du tout, je décide de lâcher prise de mon attachement à ma propre identité subjective et de me fondre dans cette conscience

universelle où toute idée de séparation et de distinction entre des êtres différents et indépendants disparaît.

La tranquillité et le silence remplacent, dans mon esprit, l'agitation bruyante des questions, des doutes et de la confusion. Je retrouve cette sensation familière où le corps ressemble à une forme lumineuse désincarnée et où les visions du monde extérieur vibrent comme des images projetées sur un écran.

En rentrant, je remarque qu'il y a de la lumière dans la chambre 5, voisine de la mienne.

Le lendemain matin, je prends mon petit-déjeuner dans le patio de l'hôtel, sous le grand frangipanier en fleur. Baguette, beurre, confiture. Au Laos, je renonce à la soupe de riz et aux currys de légumes que j'aime manger le matin. Je remarque qu'un couvert est dressé sur la table voisine, probablement pour le nouvel occupant de la chambre 5. La curiosité m'incite à m'attarder, mais personne ne vient, et finalement je remonte dans ma chambre. Dans l'escalier, je croise Marlène, qui me fait un grand sourire.

Rentré dans ma chambre, je suis saisi par une très forte émotion. Mon cœur bat et j'en ai les larmes aux yeux. Je m'étends sur le lit et laisse cette émotion envahir mon corps, la poitrine, le ventre, les jambes, les bras. Je reste un moment sans bouger, sans penser, observant simplement les fourmillements qui se déplacent à fleur de peau. Ma respiration est rapide. Sans intervenir, je lui permets de reprendre son rythme naturel. Je laisse mon corps reposer de tout son poids sur le lit, permettant à toutes les tensions de venir en surface et de s'évaporer en même temps que les fourmillements. Je sens les larmes qui ont rempli mes yeux. J'ouvre les yeux et tout est flou, je vois les poutres du plafond comme à travers une vitre mouillée. Où suis-je ? Dans quelle réalité ?

Je m'assieds sur le lit, m'essuie les yeux. Le soleil matinal scintille sur les branches des cocotiers. Un oiseau croasse d'une voix rauque. Alors je me mets à rire, et ne peux plus m'arrêter de rire.

Que faire ? La femme que j'ai croisée dans l'escalier correspond trait pour trait à l'image de Marlène, celle qui a fait irruption dans mon imagination, il y a huit mois, lorsque j'ai écrit le premier chapitre du *Jeu de la vie*, et celle qui a mûri dans mon esprit, jour après jour, au fil des pages. Ai-je rêvé ? Ai-je été la proie d'une vision, d'une hallucination ? Trouver Marlène était le but de ce voyage à Luang Prabang. Mais est-ce que je croyais vraiment la trouver en chair et en os ? Ou ma réelle motivation était-elle de pénétrer plus profondément dans la trame, dans l'alchimie du processus créatif, en me plongeant concrètement dans la

réalité matérielle du lieu fondateur du roman ? Et là, de m'ouvrir aux perceptions, aux visions, aux rencontres, aux expériences physiques afin qu'elles provoquent les étincelles de vie capables d'animer, de colorer, d'enrichir celles de la fiction.

Déjà dans ma rencontre, hier, avec Mei Lin, la frontière entre la réalité et la fiction a perdu sa précision et sa certitude objective. Aujourd'hui, elle disparaît complètement. Non, la frontière est toujours là, concept aléatoire et subjectif dont je refuse de me détacher, mais je ne sais plus de quel côté est la réalité, et de quel côté est la fiction, ni de quel côté je me trouve. Pour échapper à l'inconfort de ce paradoxe ambigu, mieux vaut oublier la frontière, jouir de la fusion de ces deux faces de la perception et réaliser qu'elles n'ont jamais été ni opposées ni séparées.

Pas aussi facile à vivre qu'à penser. Alors que, dans ma chambre, je m'égare dans les méandres bourbeux de mon mental, en essayant de justifier la fiction de ma réalité, dans le patio de l'hôtel, Marlène prend son petit-déjeuner, en vivant la réalité de ma fiction. Faut-il déchirer le voile qui marque encore la frontière ? Suis-je prêt à le faire ?

Et alors qu'advient-il ? Laquelle des deux Marlène survivra ? La réelle ou la fictive ? Pourront-elles coexister ? Pourront-elles, chacune, accepter ma relation avec l'autre ? L'histoire de la Marlène vivante, correspondra-t-elle, et dans quelle mesure, avec celle de la Marlène du roman ? La fiction romanesque va-t-elle se dégonfler comme un soufflé refroidi, et devenir une banale biographie ? Ou va-t-elle paraître terne et banale à côté de la véritable histoire de Marlène ? Me trouverai-je alors devant le dilemme de remplacer la fiction par la réalité ? Cette rencontre, va-t-elle mettre fin au roman, le rendre obsolète, inutile, et tarir la source de créativité qui est ma raison de vivre depuis huit mois ? Ou va-t-elle marquer le début d'un nouveau roman, que je vais vivre, et que je n'aurai même pas besoin d'écrire pour me faire croire que ma vie est une aventure romanesque ? La muse fictive qui, chaque matin, me donne la motivation et la joie de me mettre fidèlement devant mon clavier, gardera-t-elle son autorité devant la muse vivante, qui pourra imaginer d'autres scénarios pour ma vie et donner une autre direction à ma créativité ? Mais peut-être me fera-t-elle aussi découvrir, enfin, le secret de la simplicité ? Celle de l'expérience pure, directe, celle du corps, sensitive, intuitive, émotionnelle, qui court-circuite les circonvolutions des neurones ? Celle qui libère de la complexité logique de l'élaboration conceptuelle et de la transcription dialectique de la masse

confuse des idées et des fantasmes qui hantent le mental de l'écrivain ? La simplicité qui, miraculeusement, donne naissance au poète.

Marlène, c'est bien son nom, est arrivée la veille de Paris, fatiguée par le voyage. Elle me dit qu'elle est venue à Luang Prabang pour se reposer et pour trouver un nouveau sens et une nouvelle direction à sa vie après un drame qui a bouleversé son existence. Elle ne veut pas m'en dire plus. Pour l'instant, elle a besoin de se retrouver seule avec elle-même.

Je me suis présenté comme un écrivain vivant en Thaïlande. Je lui ai simplement dit que j'étais venu chercher des idées pour le roman que j'étais en train d'écrire, dont une partie se déroule à Luang Prabang.

Je sens que ce n'est pas le moment d'insister et pars faire une promenade. Je monte sur le mont Pou Si qui domine la péninsule. Il fait déjà chaud et, en arrivant, je suis content de m'asseoir à l'ombre, devant la pagode, pour reprendre mon souffle. On domine toute la ville ancienne, parsemée de ses nombreux temples. Sur la gauche, le ruban brunâtre des eaux du Mékong, qui, depuis ici, paraissent parfaitement immobiles. À droite, la ville nouvelle et, plus loin, l'aéroport. Les montagnes disparaissent dans la brume épaisse qui recouvre la vallée. Le soleil la transperce difficilement et apparaît comme une boule orange suspendue dans le ciel blanc.

J'éprouve une curieuse sensation. Dans mon roman, Marlène est depuis un an à Luang Prabang, mais la véritable Marlène y est arrivée hier. Comment est-ce possible que mon inspiration m'ait déjà révélé une année de la vie future de cette femme ? Comment fonctionne le temps ? Est-il une perception illusoire, relative, subjective ? Est-ce moi qui vis dans le futur de Marlène ? Ou Marlène qui vit dans mon passé ? Et où se situe le présent dans lequel nous nous sommes rencontrés, nous avons parlé ? L'histoire vivante de Marlène semble croiser celle de mon héroïne, mais sont-elles les mêmes ? Leur passé, jusqu'à leur arrivée au Laos, est-il le même ? Les quelques phrases que nous avons échangées le laissent présager, dans les grandes lignes. Mais les détails sont-ils aussi les mêmes ? Est-ce important de le savoir, de confronter, de comparer les deux histoires ? Ou vaut-il mieux garder la liberté du doute ? Après ce croisement, vont-elles suivre le même chemin ? La vie de Marlène, à partir d'aujourd'hui, va-t-elle suivre mon histoire fictive, comme un implacable destin ? Ai-je le droit de lui révéler ce que j'ai écrit ? Ou dois-je lui laisser la liberté de créer sa vie, son histoire, même si elle est différente de la mienne ?

Que faire ? Essayer de revoir Marlène, d'en apprendre plus sur son passé ? Ou quitter discrètement Luang Prabang, sans briser la beauté du mystère ?

Nos vies, sont-elles déjà écrites avant que nous les vivions ? Nos destins, sont-ils comme des scénarios, écrits d'avance, dont quelqu'un aurait le pouvoir de tirer les ficelles ? Peut-être que cette idée n'est pas de la fiction, pas seulement un sujet de roman. D'ailleurs il existe, en Inde, à Bangalore, un gardien des mémoires akashiques, ce grand livre, écrit sur des feuilles de palmier, qui contient toutes les histoires de toutes les vies. J'ai souvent eu envie d'aller le consulter. Mais l'occasion ne s'est pas présentée. Et je ne suis pas sûr d'avoir vraiment envie de connaître mon avenir. Il vaut sans doute mieux le découvrir au jour le jour.

Je déjeune au restaurant de l'hôtel, sur le balcon qui domine la rue. Puis je m'installe dans le patio pour boire un thé et compléter mes notes, une liste de détails, d'observations, de noms, d'idées qui pourraient m'être utiles pour le livre, celui-là ou un autre. Le temps a changé. De gros nuages noirs ont remplacé la brume et annoncent la pluie. Je regagne ma chambre dans les rafales de vent et reçois les premières grosses gouttes chaudes. L'orage éclate avec violence, les éclairs zèbrent le ciel et le tonnerre résonne dans la vallée. Le vent s'arrête brusquement, remplacé par des trombes d'eau. J'aime cette période de la mousson, où les forces de la nature imposent leur loi à l'homme et mettent une halte à toutes ses activités extérieures.

Une heure plus tard, la pluie a cessé, les derniers nuages disparaissent derrière les montagnes, le ciel est clair et bleu et les rayons brillants du soleil scintillent dans les branches mouillées des cocotiers. Une agréable fraîcheur humide s'élève du sol encore inondé. Je sors pour faire une promenade et explorer la partie sud-ouest de la ville ancienne, moins touristique. Je voudrais revoir le Vat That Louang.

Je n'ai pas revu Marlène. Curieusement, plus la journée avance, plus j'ai la conviction que je vais quitter Luang Prabang le lendemain à midi, comme prévu, plus cette décision me semble évidente. Comme si je n'avais pas vraiment le choix, mais qu'une autorité supérieure prenait mon destin en main sans me demander mon avis. Elle me donne même des justifications tout à fait valables. La priorité est de finir mon livre et, pour cela, il vaut mieux que je sois seul. Il faut respecter les choix de Marlène, et lui donner le temps de trouver, par elle-même, la nouvelle direction de sa vie. C'est une bonne occasion de suivre mon intuition, les aspirations qui semblent venir du plus profond de mon être, même



si je ne comprends pas leur origine, plutôt que les désirs et les fantasmes de mon mental, qui, étrangement, et sans raison apparentes, semblent perdre de leur attrait.

Le lendemain matin, lorsque j'arrive dans le patio pour prendre mon petit-déjeuner, Marlène est déjà installée à la table voisine de la mienne. Elle est très belle, vêtue d'un ensemble de soie écru, une fleur d'hibiscus rouge vif piquée dans les longs cheveux noirs qui lui tombent sur les épaules. Elle a l'air détendue et bien reposée de son voyage.

Je lui dis que je pars, que je retourne à Chiang Mai pour terminer le roman que je suis en train d'écrire. Elle ne me pose pas de question. Je ne lui en pose pas non plus. Elle sent probablement que je suis plus disposé à écouter qu'à parler, et décide de me faire des confidences. Je ne suis pas étonné. Ce n'est toutefois pas ce que j'avais prévu. J'avais décidé de partir sans en savoir plus sur la vie de Marlène. Mais ceux qui ont programmé notre rencontre, et ont orchestré tous les détails de nos vies pour nous conduire ici et maintenant, en ont décidé autrement.

Marlène me raconte que son mari, un architecte mexicain, est mort, il y a deux mois, dans un accident d'avion. N'ayant pas d'enfants, ni de famille au Mexique, elle a décidé de quitter Mexico, où ils vivaient depuis dix ans, et le vide dans lequel elle s'était retrouvée si soudainement. Elle ne voulait pas non plus retourner vivre à Paris, où elle avait passé son enfance et étudié, elle aussi, l'architecture. Elle avait lu un reportage sur la restauration par l'Unesco des temples bouddhistes de Luang Prabang, au Laos, et avait découvert qu'un des architectes qui s'occupait de ce projet était Antoine Lefèvre, qui avait été son professeur aux Beaux-Arts.

Elle avait alors décidé que c'est là qu'elle irait. Elle se rapprocherait ainsi de ses origines mystérieuses du côté de son père cambodgien, qui avait abandonné sa famille lorsqu'elle avait deux ans, même si elle sentait que c'était encore trop tôt pour aller découvrir la terre de ses ancêtres. Elle avait liquidé toutes ses affaires, et vendu l'appartement de Mexico et la villa d'Acapulco. De Paris, où elle avait passé quelques jours pour voir sa mère et ses sœurs, elle avait pris un billet aller simple pour Luang Prabang.

À son arrivée, elle s'est installée dans cet hôtel où elle se sent bien en attendant de trouver ses repères dans cette nouvelle ville. Par la suite, elle a l'intention de louer une maison. Elle envisage aussi de trouver un travail dans le domaine de l'architecture ou de la décoration.

L'histoire de Marlène a recommencé, mais à un autre niveau de réalité. Même si le début ressemble beaucoup à celui que j'ai écrit il y a huit mois, Marlène y a ajouté Antoine, un de ses anciens amants, qu'elle a peut-être l'intention de retrouver à Luang Prabang. Cette nouvelle version de l'histoire de Marlène m'échappe, elle a trouvé sa propre énergie. Marlène n'a plus besoin de moi. L'écrivain Philippe peut enfin enlever son masque.

Je vais rentrer à Chiang Mai et me remettre à peindre.

Mais Philippe n'a pas encore écrit son dernier mot...

## Épilogue

Minuit, le 25 février. La pleine lune est au zénith. Sur le grand stupa de Borobudur, aucune ombre portée où pourrait se dissimuler un esprit facétieux.

Et pourtant...

« La fête de la famille des Séraphins commencera à minuit, le soir du 25 février. Heure et date terrestres, bien sûr. » Voilà ce que Virgile a bien répété à Marlène. Il lui a conseillé d'y aller un peu plus tôt, afin qu'elle puisse visiter calmement le monument. Mais, curieusement, personne d'autre, au monde des âmes, ne lui a récemment parlé de la fête.

Virgile lui a également dit qu'il suffisait qu'elle émette l'intention d'aller à Borobudur, devant le grand stupa, en précisant le jour et l'heure, et qu'elle s'y retrouverait au moment voulu. En effet, elle se trouve au pied de la face est du stupa, il est 22 heures 30, la pleine lune n'est pas encore au zénith. Tout est calme. « Il n'y a pas âme qui vive », pense-t-elle en souriant. Mais elle n'est plus à une surprise près depuis qu'elle vit au monde des âmes. Elle remarque aussi qu'elle est bien sur terre, elle sent le sol de pierre sous ses pieds. Elle a un vrai corps de chair, elle respire et sent son cœur qui bat. Mais elle a l'impression que sa conscience est toujours celle de l'âme, elle ne sent pas la lourdeur de l'esprit humain.

Marlène commence sa visite du stupa par le niveau inférieur, en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre. Le temps est très clair et il semble que des millions d'étoiles ajoutent leur lumière à celle de la lune, si bien qu'elle voit les bas-reliefs comme en plein jour.

Elle parcourt tranquillement les quatre étages inférieurs, la base carrée qui symbolise la terre. À mesure qu'elle monte, elle se sent plus légère et sa conscience devient plus lumineuse. Elle pense à ce que lui expliquait Boris à propos des niveaux de conscience et se rend compte que chaque étage du stupa correspond à un niveau de conscience. Quand elle arrive sur la terrasse supérieure, la structure orthogonale devient circulaire, et le niveau vibratoire change complètement. C'est le passage de la terre au ciel, de l'ombre à la lumière. Plus de couloirs rectilignes qui se succèdent à angle droit, plus d'histoires racontées par des bas-reliefs, mais un vaste espace ouvert composé de trois

plateformes concentriques bordées de bouddhas placés dans des stupas ajourés en forme de cloches. À mesure que Marlène poursuit son ascension et franchit les trois cercles de bouddhas, son niveau de conscience devient plus subtil et son corps devient si léger qu'il semble disparaître. Elle retrouve cette curieuse impression de l'union de la conscience humaine et de celle de l'âme qu'elle avait ressentie si intensément dans la vallée de Tulsi, et comprend que le stupa de Borobudur se situe aussi dans un vortex d'énergie qui lie différents niveaux de la réalité.

Marlène arrive au sommet du monument et s'assied sur une marche au pied du stupa central, le cœur du mandala qui représente la pure conscience. Tout est calme et silencieux. La lune est presque au zénith, mais toujours aucun signe de fête.

Soudain elle sent une présence à sa droite et voit une ombre qui se rapproche d'elle.

« Bonsoir Marlène, dit une voix d'homme qu'elle a l'impression de connaître, est-ce que je peux m'asseoir à côté de toi ?

— Oui, bien sûr, répond Marlène, même si je ne sais pas qui tu es.

— Je suis Philippe.

— Bonsoir Philippe. Je suis contente de te rencontrer. J'ai beaucoup entendu parler de toi. Si je comprends bien, nous sommes les premiers arrivants pour la fête.

— J'espère ne pas te décevoir, Marlène, mais il n'y a pas de fête.

— Plus rien ne m'étonne depuis que je suis au monde des âmes, et dans la pure énergie qui règne au sommet de ce stupa rien ne peut me décevoir.

— La fête est finie, Marlène. La fête, c'était le livre. C'est le jeu de la vie.

— Comment se fait-il alors que nous nous retrouvions tous les deux dans ce lieu étrange, Philippe ? Est-ce qu'il s'agit d'un rendez-vous galant ?

— D'une certaine façon, oui. Depuis le début du livre, Marlène, je désirais te rencontrer.

— C'est ce que j'ai de la peine à comprendre, Philippe. C'est toi qui a écrit le livre, pourtant.

— Curieusement, j'imaginai les événements de ta vie et de la mienne, mais je ne parvenais pas à créer les circonstances de notre rencontre. J'arrivais à la fin du livre, le dernier chapitre était ma dernière chance.

— Si je te suis bien, tu imagines qu'il existe une réalité matérielle où tu pourrais avoir une aventure avec une muse ou une dakini, comme Julien et Antoine dans le livre.

— J'ai l'impression que je vis dans cette réalité matérielle, Marlène, mais que toi tu es ailleurs, dans une réalité à laquelle je n'ai pas accès.

— Je m'attendais à te retrouver dans le plus beau chapitre du livre, et me réjouissais de vivre une extraordinaire aventure avec toi. Et nous nous trouvons relégués dans l'épilogue, dans cet endroit étrange, et bien peu romantique.

— Nous avons eu notre aventure romantique dans l'auberge au bord du Mékong, Marlène. Federico, c'était moi.

— Je croyais que c'était Virgile.

— Virgile, c'est moi aussi, Marlène. Virgile et Federico sont des personnages fugaces, qui jouent leur jeu, le temps d'une nuit d'amour, d'une fête, ou d'un livre. Le livre est fini, notre rencontre ne se situe plus dans le livre.

— Mais alors, dans quelle réalité sommes-nous ?

— Borobudur est un vortex où la réalité de la terre et celle du monde des âmes se rejoignent, et où nous pouvons nous rencontrer.

— Donc, même si nous ne sommes plus dans le livre, nous sommes toujours dans le jeu, Philippe. Et notre idylle va être éphémère elle aussi, le temps d'une nuit de pleine lune.

— C'est le côté mystérieux et imprévisible du jeu, Marlène. Mais pouvons-nous y échapper ?

— Qui es-tu, Philippe ?

— Je ne peux pas répondre à ta question, Marlène, car même si je cherche, je ne trouve personne. Je me demande si j'existe vraiment, et qui est ce Philippe qui apparaît dans le livre. Est-ce bien lui qui a écrit ce livre ?

— Si tu veux mon impression, Philippe, ce n'est pas toi qui a écrit ce livre. Pas plus que Virgile, Virgile, Boris ou moi. Il s'est écrit tout seul. Il s'est joué tout seul. Chacun des personnages a écrit et joué sa propre histoire, parce qu'il était dans une réalité où il s'imaginait vivre une histoire. C'est-à-dire dans une réalité phénoménale, relative, qui a un début et une fin. Dans l'absolu, toutes les histoires sont illusoires, ce sont des histoires racontées par un esprit qui se prend pour un personnage. Lorsque cet esprit se tait, plus rien n'existe, il n'y a plus d'histoire, ni de jeu, ni de livre... Qu'en penses-tu, Philippe ? »

Philippe ne répond pas tout de suite. La pleine lune est maintenant au zénith. Le temps semble arrêté et un silence insondable émane de l'immense masse de pierre sur laquelle Marlène et Philippe sont assis. Sont-ils, eux aussi, transformés en pierre, ou voguent-ils dans une autre réalité complètement immatérielle ?

Marlène a soudain l'impression de se trouver dans le stupa central, à la place du grand bouddha inachevé, et d'être la pure conscience. Elle sent un grand vide autour d'elle et prend la main de Philippe pour comprendre ce qui lui arrive. Mais Philippe a disparu.

« C'est sûrement la fin de l'épilogue, se dit Marlène.

« Mais alors, comment se fait-il que je sois encore là ? »

Le jeu est fini.

Mais la vie est infinie... et indicible !

Cent mille bougies illuminent le stupa de Borobudur.

Cinq cent quatre faisceaux de lumière – bleus, jaunes, rouges, verts et blancs – émanent des bouddhas des cinq directions.

Les rythmes effrénés d'un immense gamelan retentissent sur la plateforme supérieure.

Dix mille danseuses vêtues de costumes dorés descendent du ciel.

La fête commence...